

Frères de sang

Gauthier, Louise

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Louise Gauthier

Auteure du Pacte des elfes-sphinx

Le Schisme des Mages

**Frères
de
sang**



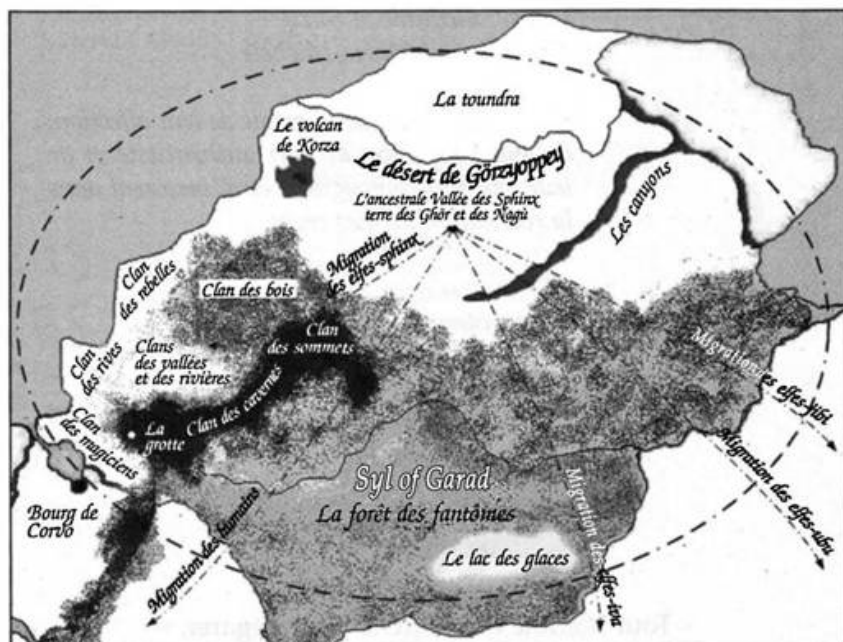
ÉDITIONS DE MORTAGNE

Louise Gauthier

Shisme des mages

Tomes I

Frères de sang



Tyr op Ejbålas

Le cours des saisons d'Anastavar

Printemps

Lunes des pluies
Lunes des torrents
Lunes des fleurs

Été

Lunes douces
Lunes torrides
Lunes étoilées

Automne

Lunes des moissons
Lunes des couleurs
Lunes des vents

Hiver

Lunes de givre
Lunes de neige
Lunes de blizzard

Prologue

Quelque part dans l'Univers se consume un soleil insouciant ; il projette ses chauds rayons sans se préoccuper de la vie qu'il engendre, assortie de son lot de grâces et de cruauté. Notre récit se déroule sur une planète gravitant autour de cette étoile.

Depuis la nuit des temps, trois lunes couvent cet astre aux terres cernées d'océans. Telles des marraines bienveillantes, elles semblent veiller sur toutes les créatures qui habitent sous leur regard. Les premiers êtres conscients qui ont dominé le continent d'Anastavar ont jadis désigné la plus grosse et influente des sœurs lunaires du nom de Shira.

L'histoire de toutes les civilisations, quel que soit leur degré d'évolution, regorge de légendes ; il devient parfois difficile de déterminer le point de rupture entre la réalité et les fables. Puisque les savants n'ont jamais pu établir l'existence d'une espèce divine antérieure à la race originelle des Ejbālas, nous commencerons notre généalogie par la description de ce peuple source.

Au début vivaient cinq familles fort différentes : les végétaux, les animaux, les minéraux, les Ghör et les Nagù. Ces ancêtres aux caractéristiques si dissemblables se considéraient pourtant comme des frères, car ils se savaient tous issus de la même chair. Dans une harmonie parfaite, les Ejbālas honoraient leur mère unique : la nature.

Les Ghör étaient aussi appelés les « géants » parce qu'ils se promenaient sur deux jambes et non à quatre pattes comme les bêtes et les Nagù. Bien qu'ayant des têtes et des corps d'animaux variés, ces êtres audacieux possédaient des mains agiles plutôt que des pattes munies de griffes, de palmes ou de sabots.

À l'opposé, les Nagù, dits les « pensants », étaient pourvus de membres de bêtes. Ils se mouvaient comme elles, mais présentaient une figure plutôt plate, sans poils, plumes ou écailles. Contrairement à leurs oreilles délicates, leurs yeux ne se situaient pas sur les côtés de leur crâne, mais devant, de part et d'autre d'un nez finement découpé.

Avec le temps, les géants et les pensants raffinèrent leur mode de vie et cumulèrent des connaissances innombrables. Certains individus devinrent des artistes inspirés, d'autres, des érudits ingénieux. Parmi les Nagù naquirent les sphinx : corps de lion, ailes d'aigle et noble tête de pensant. La nature les ayant dotés d'une infinie sagesse et de dons

occultes, ces premiers magiciens d'Anastavar furent chargés de diriger la destinée de leur nation qui prit lentement possession des terres septentrionales : *Tyr op Ejbälas*, la Terre des Ejbälas.

Puis, au fil des siècles, le germe surnois de l'intolérance se développa dans le cœur de certains hybrides. Leur haine envers leurs ancêtres engendra le chaos et les races pensantes virent naître le mal : le vol, le meurtre et la trahison se firent plus fréquents, et l'abondance des crimes transforma peu à peu l'odieux en banal. Soucieux de préserver la paix, les maîtres sphinx réussirent à enfermer tous ces péchés dans un cristal géant qui avait accepté de se sacrifier pour sauvegarder le paradis des cinq familles. Cette pierre vivante se nommait Korza. Les mages anciens l'emprisonnèrent dans le ventre d'un volcan. Pour empêcher le mal de quitter sa prison, les sphinx scellèrent le gouffre à l'aide d'incantations et de trois clés magiques : la première en argent, la seconde en or et la dernière en platine.

Tous les vices connus furent supprimés et le monde vécut une ère de sérénité et de bonheur. Mais l'esprit des ténèbres dominait désormais l'âme de Korza. Entièrement livrée à sa déchéance, elle oubliait qu'elle avait librement accepté son sort ; la révolte la faisait gronder. La pierre maléfique profitait donc des vapeurs du volcan pour laisser échapper un peu de son fiel. Les sphinx récoltaient régulièrement ces miasmes fugitifs afin de préserver la quiétude de leur univers.

Dans ce nirvana, au gré des croisements entre Ghör et Nagù, trois nouvelles races virent le jour : les elfes, les humains et les bêtes fantastiques. Quand l'enfant métissé héritait des membres des géants et de la tête des pensants, il naissait homme ou elfe. À l'inverse, les bêtes fantastiques ne recevaient que des attributs d'animaux. On comptait parmi elles les chimères, les hippogriffes, les dragons, les chevaux ailés et plusieurs autres hybrides.

Contrairement à la branche des hommes, la lignée elfique se divisa en sous-races, chacune adaptée à son environnement de prédilection : les elfes-ubu aimaient les montagnes, les elfes-jibi, créatures hermaphrodites, privilégiaient les prés, tandis que les elfes-iva optaient pour les forêts. Une chose, cependant, se confirma avec les ans : lorsqu'un nouveau-né avait un sphinx pour parent, il rejoignait toujours la souche elfique. Ces descendants se distinguaient par une caractéristique bien à eux : leurs index dépassaient leurs médiums. Ne ressemblant à aucun de leurs cousins, ils furent considérés comme les fils d'une sous-race distincte, celle des elfes-sphinx. Parce qu'ils recevaient également les pouvoirs magiques des Nagù-lions, on les appela aussi les elfes magiciens. Leurs affinités les conduisirent à vivre retirés du monde, avec les sphinx qu'ils révéraient, étudiant la magie auprès d'eux sans compter leur temps puisqu'ils jouissaient de

la même longévité que leurs prestigieux parents.

Cette diversification enrichit sans conteste le peuple des Ejbālas, qui prospéra encore pendant de nombreux siècles. Sa félicité s'estompa toutefois avec l'accroissement de la population des hommes.

Les vapeurs perfides de Korza commencèrent à pervertir le cœur de certains humains, qui vouèrent une haine fratricide aux Ghör et aux Nagù. Naturellement enclins à la bonté, les maîtres sphinx commirent l'erreur de sous-estimer le penchant des hommes pour la domination et le mal. Quand ils comprirent l'ampleur du désastre, il était trop tard : les effluves de la déesse de cristal avaient irrémédiablement empoisonné l'esprit des fanatiques de cette lignée des Ejbālas. Ces exaltés traquèrent leurs ancêtres jusque dans leurs repaires les plus secrets. Le meurtre de Danze, grande prêtresse sphinx, signa l'extermination des races anciennes.

Avant de disparaître, sentant sa vie menacée, Danze avait conçu un moyen de prémunir le monde contre le tempérament conquérant des humains. Au cours des dernières années de son existence, elle avait proposé un pacte aux astres ainsi qu'aux représentants des espèces animales, végétales et minérales : « Par le pouvoir des sphinx, les elfes magiciens porteront, dans leur corps, l'essence d'une espèce qui se trouvera ainsi protégée de la folie des hommes ; elle deviendra une espèce sacrée. En échange, celle-ci paiera un tribut à l'elfe-sphinx protecteur : elle lui transférera des qualités qui l'aideront à vivre en harmonie avec la nature. »

C'est ainsi que les elfes-sphinx, aussi appelés « Longs-Doigts », devinrent les gardiens de l'équilibre des êtres vivants du continent. Après la mort de Danze, ils s'adonnèrent à de nouveaux rituels. La nuit, ils se retrouvaient pour honorer l'esprit des sphinx qui vivait toujours en eux. Au cours de ces assemblées, ils invitaient les espèces à venir conclure le pacte et greffer leurs effigies dans la chair des protecteurs. Par exemple, si le destin liait un Longs-Doigts à la race des ocelots, un petit félin roux apparaissait quelque part sur son corps et se nourrissait de sa force. Bientôt, tous les elfes magiciens portèrent ce qu'ils désignaient comme « La Marque » ou « le sphinx ». Il arrivait parfois qu'une espèce essaie de s'incruster sans verser de tribut à un hôte rendu vulnérable par la perte de son harmonie. Des guérisseurs et des mages combinaient alors leurs talents pour tenter d'éliminer ce sphinx parasite. S'ils échouaient, l'elfe-sphinx affaibli vieillissait beaucoup plus vite que ses frères et il mourait bien avant son heure.

Préférant vivre à l'écart, les elfes magiciens s'unirent presque exclusivement entre eux. Leurs enfants suivirent leurs traces et protégèrent à leur tour les espèces sacrées. Cependant, ces fils et ces filles n'héritèrent pas tous des dons occultes.

Quand, soumises au froid intense des glaciers en mouvement, les

terres du nord devinrent désertiques, les Longs-Doigts imitèrent les autres sous-races elfiques et émigrèrent vers des territoires nouveaux. Après quelques siècles, la petite communauté des premiers elfes-sphinx forma le cercle des Anciens. Ces grands mages choisirent d'aller vivre dans une dimension astrale jugée plus conforme à leur nature quasi immortelle.

Depuis, accompagnés de leur chef Kurbi, les Anciens reviennent fréquemment parmi les leurs pour présider aux cérémonies des révélations et accepter « le tribut des sphinx ». Au besoin, ils surgissent du néant pour conseiller leurs descendants dans la conduite de leur destinée.

Depuis des générations, les elfes-sphinx perpétuent les traditions des races mères, se faisant un point d'honneur de préserver leurs connaissances, leur culture et leur mode de vie fondé sur le respect de la nature et la quête de l'harmonie.

Encore aujourd'hui, tout comme les Ghör et les Nagù, les Longs-Doigts organisent leur habitat en huit régions, villages et clans, chacun arborant un nom et une couleur : Ysonia, gens des rives ; Doboquart, habitants des cavernes ; Elomar, citoyens des sommets ; Synhova, représentants des bois ; Cozarone, fervents des rivières ; Ochfili, paysans des vallées ; Jynabör, audacieux rebelles ; et Loxillion, héritiers magiciens. Lors de leurs assemblées, ils s'installent en cercle, faisant se côtoyer les huit teintes de leurs tuniques de soie : bleu, ocre, blanc, vert sombre, gris argenté, vert tendre, noir et violet. Sur leurs vêtements, les elfes-sphinx brodent fièrement l'effigie des espèces qu'ils protègent et, puisqu'en leur monde les valeurs communautaires prévalent sur les intérêts personnels, ils font précéder le prénom des individus par le nom de leur famille.

Parce que les descendants des Ejbälas vénèrent la nature et honorent leurs marraines les limes, leurs armées sont divisées en douze périodes correspondant à un cycle lunaire. Au printemps se succèdent les lunes des pluies, des torrents et des fleurs. L'été coule sur les lunes douces, torrides et étoilées. L'automne accueille les lunes des moissons, des couleurs et des vents. Puis l'hiver invite les lunes de givre, de neige et de blizzard.

Depuis qu'ils se sont réfugiés sur la côte nord-ouest du continent, les elfes-sphinx vivent paisiblement, isolés de leurs cousins elfiques et humains. Ils ignorent que le sort des races pensantes est menacé par un des leurs. Une terrible prophétie parle de l' élu, celui qui naîtra dans l'éden, tombera hors du nid, se voilera de mensonges et engendrera le chaos.

Quand le professeur tendit son index poudré de craie, l'ardoise enchantée roula des vagues sombres qui engloutirent les mots de la dernière incantation. L'onde passée, la surface noire redevint lisse et nette.

— Les résultats des tests de demain désigneront les étudiants du groupe d'élite, annonça-t-il. Des horizons infinis s'ouvriront aux meilleurs. Pour les autres, ces chances seront malheureusement perdues à jamais...

Les élèves l'écoutaient distraitement, le nez tourné vers la fenêtre ; certains repoussaient déjà leur banc. Depuis leur admission à l'école de magie, ces jeunes connaissaient les jalons de leur exigeant parcours. Ils n'ignoraient pas non plus le talent de chacun. Les plus doués comptaient sur leur aisance naturelle, tandis que les cancre acceptaient leur prévisible défaite. L'issue du classement ne tourmentait vraiment que les étudiants situés entre ces deux opposés.

— Très bien ! concéda le maître devant leur apparente indifférence. On se reverra à l'examen.

Garçons et filles bondirent, ramassèrent leurs bouquins et se retrouvèrent agglutinés devant la porte trop étroite, pressés d'aller respirer l'air frais de cet après-midi d'automne. Les deux premiers à quitter la classe se hâtèrent dans le corridor, les pans de leur encombrante tunique flottant dans leur mouvement précipité. Le plus grand menait la marche.

— Je l'ai trouvé, lança-t-il par-dessus son épaule. Suis-moi, je vais te montrer !

— Pas si vite, se plaignit le plus petit qui peinait derrière.

Contrairement à son ami, le retardataire trimbalait une pile de manuels.

— Pourquoi ne les as-tu pas laissés dans ton pupitre ? s'impatients l'autre.

— Je ne me sens pas prêt pour l'épreuve de transformation.

— Cesse de dire des sottises, Loxillion Hürtö ! Personne, dans ce damné collège, n'étudie autant que toi.

— Et pourtant..., rouspéta Hürtö. Devine qui raflera tous les honneurs ?

Artos s'arrêta pour permettre à son compagnon de le rejoindre.

— J'admets que je réussis mieux que toi en classe de sortilèges...

— Tu domines dans chaque discipline, Loup. De grâce, pas de fausse modestie ; ça offense mon bon sens.

Une pointe d'agacement avait percé dans la voix du petit magicien. Il dut se tordre le cou pour toiser Artos. Il plongeait son regard dans l'eau marron des yeux de son camarade, des yeux uniques que la nature avait capricieusement pailletés d'éclats dorés. Hürtö songea alors qu'en toutes choses, son merveilleux ami le surclassait : plus grand, plus beau, plus blond, plus fort, plus rapide, plus brillant. « Nous ne nous ressemblons que par notre âge », pensa-t-il encore. Treize ans plus tôt, au cours du cycle des lunes torrides, leurs mères avaient senti les contractions annonciatrices de la délivrance. Complices jusque dans la souffrance, les deux femmes avaient mis au monde de beaux garçons. Quelques instants à peine avaient séparé les premiers cris des nouveau-nés. Cependant, même à cette occasion, Artos était arrivé le premier. « Nous sommes des jumeaux spirituels », se plaisait-il à répéter.

— Allons ! Donne ! réclama le grand blond en s'emparant des livres de son camarade. Ils sont vraiment trop lourds.

Hürtö se sentit immédiatement honteux. Comment pouvait-il se montrer si mesquin et si envieux ? Artos, qu'il surnommait « Loup » en raison de l'un de ses sphinx, lui témoignait autant de générosité que de loyauté. D'aussi loin qu'il se souvienne, son camarade s'était attiré des admirateurs : enfants, adultes ou vieillards. Pourtant, Artos vouait une affection toute particulière à son complice : Hürtö était le favori du populaire jeune homme. Toute trace de rancœur disparue, les garçons se sourirent.



Depuis l'âge de sept ans, ils étudiaient ensemble au collège de magie. À la sortie du labyrinthe des initiations, Hürtö avait été accueilli dans la famille des sorciers, recevant le nom de leur clan : Loxillion. Ses dons occultes s'étaient rapidement révélés et personne ne s'était étonné du fait que celui qui protégeait trois importants astres solaires rejoigne la caste des gens de pouvoir. On avait davantage spéculé sur l'avenir d'Artos. Tout aussi talentueux que son compagnon, il aurait pu appartenir au Clan des magiciens. Les aînés en avaient toutefois décidé autrement. Comme la majorité de ceux qui recevaient La Marque de plusieurs espèces, le protecteur des loups et des cobras avait trouvé sa place parmi les Jynabör, aussi nommés « rebelles ». Le garçon s'était mieux résigné à ce choix quand Kurbi, le chef des Anciens, lui avait expliqué que cela ne l'empêcherait pas de devenir sorcier. Contrairement à Hürtö, le rebelle quittait parfois le collège et le village des magiciens pour séjourner parmi ceux de son véritable clan. À l'exception de ces rares occasions, Loxillion Hürtö et Jynabör Artos étaient inséparables.

— *Huyt dômes ground !* déclama Artos en pointant son index sur la pile de bouquins.

Les manuels rapetissèrent jusqu'à tenir dans sa paume. D'un geste autoritaire, il les enfouit dans la poche de la tunique d'Hürtö.

— Tu sais comment renverser cette incantation ?

— Évidemment ! s'offusqua le jeune Loxillion. Comment peux-tu en douter ?

— Alors, tu étudieras plus tard. Là, tu dois te décider : tu viens avec moi ou tu restes derrière ?

Loup fit volte-face et se dirigea vers l'une des sorties de l'école.

— Tu ne m'as même pas expliqué où tu comptais m'emmener, s'insurgea Hürtö en lui emboîtant le pas.

— Je l'ai trouvé, exulta le rebelle. J'ai trouvé le laboratoire de maître Hodmar.

— Impossible ! Personne n'a...

Génération après génération, les étudiants magiciens se laissaient fasciner par la légende du fabuleux atelier. Certains considéraient l'affaire comme un mythe volontairement entretenu par les plus âgés pour railler leurs cadets. Quoi qu'il en soit, la question continuait de hanter les couloirs du collège : le directeur possédait-il, oui ou non, un laboratoire secret où il conservait des trésors de sorcellerie trop précieux pour être livrés à la curiosité de ses élèves ?

— Je t'assure ! Je l'ai vu !

Si Artos disait vrai, s'il avait réellement découvert la cache d'Hodmar, sa réputation de prodige allait s'accroître autant que ses motifs de s'enorgueillir. Et il n'avait que treize ans.

— Viens, Le Gris, insista le rebelle. Il faut faire vite si nous voulons revenir avant la tombée du jour.

Ils franchirent une arche de marbre et aboutirent dans un des nombreux jardins attenants au collège. Au-delà de l'espace fleuri, la lumière féérique inondait le feuillage automnal des arbres, donnant au paysage des reflets enflammés. Même sous ces lueurs rougeoyantes, la chevelure incolore d'Hürtö s'entêtait à paraître grise. Cette particularité lui avait valu son surnom. Depuis toujours, il détestait qu'on l'appelle « Le Gris ». Toutefois, dans la bouche d'Artos, le sobriquet prenait une consonance élégante. Maintenant, il l'auréolait d'une singulière noblesse.

Les garçons traversèrent le quartier des instituteurs sans s'arrêter, en dépit des invitations qui leur étaient adressées. Prétextant avoir à étudier, ils refusèrent poliment la tisane offerte par l'épouse de l'apothicaire. Un peu plus loin, ils croisèrent la très jolie Vilmela,

accompagnée de sa maman. La jeune fille rougit en apercevant Artos ; ses camarades se moquaient d'elle en prétendant qu'elle était amoureuse du turbulent Jynabör. Après avoir discuté juste assez longtemps pour démontrer un minimum de courtoisie, les deux amis reprirent leur route.

Enfoui au fond de la vallée, le village collégial était confiné sur un petit terrain aux pourtours arrondis. Cerné par des coteaux couverts d'arbres, le hameau semblait tenir au creux d'une tasse aux bords évasés. Les garçons se retrouvèrent bientôt à l'orée des pentes boisées.

— Par là, annonça Artos en désignant un sentier étroit.

Vaillamment, ils en entreprirent l'escalade. Haletant sous les rayons intenses de l'astre solaire, ils regrettèrent de ne pas avoir troqué leur tunique contre un vêtement plus léger. L'air, habituellement frais en ce cycle des lunes des couleurs, se réchauffait à l'abri des arbres géants qui bordaient la sente. Les deux jeunes soufflaient et suaient.

— Comment as-tu déniché le laboratoire ? parvint à demander Hürtö.

— J'ai suivi Hodmar.

— Quand ?

— Hier...

— Hier ? s'étonna Le Gris. Impossible ! Nous avons passé toute la journée ensemble.

— Pendant la nuit, précisa Loup, comme s'il s'agissait d'une évidence.

Hürtö s'arrêta net, autant en raison de son effarement que pour reprendre haleine.

— Tu as quitté le dortoir en pleine nuit pour espionner le maître de magie !

— Oui et, crois-moi, ça valait le coup ! s'extasia Loup. Il conserve là-bas des plantes rares et des potions maléfiques. Il y cache aussi des grimoires interdits.

— Comment as-tu pu le suivre sans qu'il te repère ? questionna le Loxillion, de plus en plus stupéfait.

— J'ai utilisé mon bouclier sensoriel.

Il était futile de rappeler à l'imprudent élève que l'usage des boucliers sensoriels était réservé aux étudiants des classes terminales.

— Je n'aime pas ça, décréta Le Gris.

— Je n'ai rien fait de mal ! se défendit son ami en le défiant du regard.

Toutefois, Loup savait qu'il ne gagnerait rien en brusquant Hürtö. Mieux valait changer de tactique.

— Tu n'es pas curieux de voir ? l'attisa-t-il.

— Oui ! Par contre...

— Je te montre l'atelier et on s'en va.

Hürtö secoua la tête, réticent.

— Si nous nous faisons prendre, nous écoperons de la corvée des latrines pour au moins trois cycles des lunes.

— Tu imagines toujours le pire.

— Je ne...

— Personne ne nous surprendra, l'interrompit le rebelle en tentant de dominer son exaspération.

Il connaissait Le Gris depuis toujours. « Inutile de le bousculer quand il est inquiet », se rappela-t-il avec sagesse.

— Tout se passera bien, ajouta Loup en cherchant à se faire rassurant. Je te le promets.

Cependant, Hürtö réfléchissait en se grattant le menton, signe qu'il hésitait toujours.

— Allons ! reprit Artos sur un ton persuasif. J'ai même découvert une fiole de larmes de dragon. Avec une seule goutte...

— Ah ! Ah ! s'écria son ami, soudainement transformé en justicier. Voilà la vérité ! Tu ne veux pas seulement me montrer l'endroit...

— Mais...

— Des larmes de dragon ! s'emporta le petit magicien. Et quoi d'autre encore ?

— Juste ça, promit Artos en posant dignement sa main sur son cœur. Seulement une petite goutte... Hodmar n'en mourra pas. Avoue qu'on s'amuserait bien. Cette fois, Zeynon ne s'en sortirait pas indemne.

L'argument eut raison des scrupules d'Hürtö. Zeynon copiait impunément lors des évaluations et cette tricherie révoltait Le Gris ; ses parents l'avaient élevé dans le respect le plus strict des usages et de la probité. Si, à l'examen du lendemain, Artos humectait son parchemin d'une seule larme de dragon, celui qui y jetterait un œil malhonnête serait aussitôt démasqué : ses pupilles deviendraient énormes et verdâtres, entraînant temporairement les globes oculaires hors de leur orbite. L'amusante perspective de punir le filou fit oublier aux jeunes dénonciateurs que leur propre délit serait dévoilé par la même occasion. Après tout, il était bien de leur âge d'anticiper le plaisir imminent sans trop se soucier des conséquences.

Ils reprirent donc leur ascension, portés par une nouvelle ferveur. Bien que leurs tempéraments les opposent souvent, l'amitié des garçons était tissée de nombreux moments de complicité parfaite. Nul besoin alors de parler ; la seule présence de l'autre rendait l'instant unique et précieux, presque magique.

À l'approche du sommet, le sentier s'amenuisait, serpentant entre d'immenses blocs de roc dépourvus de mousse. Bientôt, la lumière les

éblouit, crue et blanche. Hūrtö nota que le chant des oiseaux s'était interrompu, laissant la forêt étrangement silencieuse. À cette hauteur, l'air s'imprégnait d'une odeur métallique plutôt désagréable. Au-delà d'un détour, ils se retrouvèrent acculés à un mur de granit. Une lourde porte d'acier, sans poignée ni verrou, garnissait le centre de la cloison.

— Où allons-nous maintenant ? s'informa Le Gris en observant les arbres plutôt laids et la fausse fougère clairsemée à ses pieds.

Les magiciens de l'ordre des transformations se permettaient de négliger les détails dans les sections moins fréquentées de la colossale caverne où étaient nichés la vallée factice et le village des étudiants. « La Grotte », comme les elfes-sphinx l'appelaient, répondait à certaines exigences de sécurité. À une lointaine époque, leurs ancêtres sphinx avaient perfectionné leur façon de vivre, devenant maîtres dans l'art de reproduire leur habitat en des lieux qui les soustrayaient aux regards indiscrets. Depuis des siècles, le chaos qui sévissait sur le continent était tel que la communauté des Longs-Doigts avait préféré installer le hameau de l'école de magie juste à côté du village du Clan des cavernes, dans un abri de roc, au cœur de la terre.

Soucieux que les elfes-sphinx puissent y vivre sans se sentir enfermés, les magiciens les plus doués utilisaient leurs talents pour reproduire parfaitement la nature dans les endroits de séjour. Mais, en approchant des limites de la zone, le simulacre perdait de son importance. Par contre, les artisans Longs-Doigts respectaient scrupuleusement le passage du temps, adaptant le paysage au véritable cycle des saisons. En ce jour, au-dedans comme au-dehors, l'automne avait chassé la touffeur estivale. Hūrtö aimait bien venir à cet emplacement : son apparence irréelle lui donnait l'impression de jouer parmi les décors d'un théâtre abandonné.

Hors du refuge de La Grotte, à l'extrémité sud du territoire des elfes-sphinx, le Clan des magiciens avait établi son comté. Bordé à l'ouest par l'océan et à l'est par les massifs vertigineux des chaînes de montagnes, le village des érudits marquait la frontière entre l'univers très secret des héritiers des sphinx et le reste du continent. Il constituait un rempart enchanté contre les intrusions. Partout, entre les demeures éparses des familles des sorciers, se dressaient des monuments ensorcelés qui piégeaient les visiteurs indésirables. Certains de ces monuments rendaient invisibles les habitations en pierre, d'autres créaient des visions si horribles que les étrangers s'enfuyaient, convaincus qu'ils avaient échappé de justesse au trépas. Jamais ils ne récidivaient. Ces importuns, quelle que soit leur race, s'aventuraient rarement en ces lieux par simple hasard. Sur le continent d'Anastavar, des légendes couraient concernant la chimérique *Tyr op Ejbālas* ; ces fables parlaient de trésors, de belles et voluptueuses femmes. Il n'en fallait pas plus pour attirer la racaille en

mal de rapine et de viol. De nature pacifique, la communauté des elfes-sphinx répugnait à la violence ; sa stratégie pour préserver sa quiétude était fondée sur la prévoyance, la discrétion et la mystification.

Hurtö tourna le dos à la porte d'acier et s'aventura dans le sous-bois artificiel. À cet endroit, les troncs des arbres avaient une texture trop lisse et les feuilles affichaient des couleurs trop uniformes. Au-dessus de leur tête, le faux soleil, plaqué dans son ciel illusoire, créait des ombres anormalement longues. Aucune odeur ne s'élevait du tapis d'herbages collé à même le roc.

— Et ensuite ? demanda-t-il à Loup.

— Il faut sortir.

— Dis-moi que tu plaisantes, fit Le Gris, soudain livide.

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter ? répliqua le rebelle, agacé.

Hurtö secoua violemment la tête. En quelques instants, son teint passa du blanc au rouge.

— Cette porte donne sur le sud, scanda-t-il en détachant ses mots. Il est défendu de la franchir.

Il parlait comme si son ami était subitement devenu idiot.

— Mais non ! s'obstina Artos. La seule chose interdite, c'est de se faire prendre.

— Et les brigands... Et les rôdeurs, humains ou autres, tu y as pensé ?

— L'entrée du laboratoire se trouve tout à côté, argua Loup sans se laisser intimider. Nous ne resterons pas longtemps à découvert.

Les élèves circulaient à loisir à l'intérieur de La Grotte. Ils escaladaient régulièrement le creuset pour aller vers les portails du nord. Ainsi, ils pouvaient visiter les gens de leur famille et leurs amis. Ces passages très fréquentés conduisaient au cœur du village des vallées, point central pour atteindre les installations des autres clans. Par contre, l'accès aux portes du sud était strictement prohibé. Seuls les adultes pouvaient les emprunter, et encore, le règlement exigeait qu'ils soient armés ou accompagnés d'un magicien expérimenté.

Hurtö hésitait.

— Pense à demain, l'encouragea Loup. Pense aux larmes de dragon et à l'humiliation de Zeynon.

Le Gris soupira bruyamment, pointa l'immense porte d'acier et haussa les épaules.

— De toute manière, il n'y a pas de poignée pour l'ouvrir !

Cette ultime tentative pour mettre un terme à l'aventure fit sourire Artos. La mine réjouie, il dressa l'index.

— *Frit der garup !*

Son compagnon ne connaissait pas ce sortilège. Quelques gouttes de sueur glissèrent le long de son échine, provoquant un détestable

frisson. Il attendit en retenant son souffle, incapable de décider s'il souhaitait que Loup réussisse ou non à faire bouger le portail. Quand la masse pivota sur ses gonds en grinçant de façon sinistre, Hürtö crut que son cœur allait cesser de battre.

— Artos ! geignit-il, atterré. Tu me fais peur ! Où prends-tu toutes ces formules magiques ?

— Je dors peu et je lis beaucoup, badina l'autre en ignorant l'effarement de son ami. Pour cette incantation, cependant, il m'a suffi de tendre l'oreille ; notre maître Hodmar possède une voix claironnante.

Dès que la porte fut entrebâillée, il poussa Le Gris dans l'ouverture, ne lui laissant pas d'autre choix que de quitter La Grotte. Le choc fut brutal : hors de l'abri, l'automne tempêtait comme une mégère dans ses mauvais jours. Un vent cinglant secouait les feuilles fauves tandis qu'une pluie drue et glaciale faisait ployer les branches. Sous l'injure, la forêt craquait lugubrement. Les deux garçons coururent, s'éclaboussant de la fange des sentiers détrempés. Ils contournèrent un premier monument de granit et se retrouvèrent nez à nez avec une meute de loups décharnés. Les bêtes féroces montraient des crocs jaunes longs comme des doigts. Derrière eux flottaient des spectres menaçants.

— Simple illusion, affirma Artos.

Il plongea la main dans sa poche pour y prendre une bourse de peau.

— Il suffit de placer un petit cristal à proximité du monument pour en annuler le pouvoir.

Il se pencha et sema un grain de quartz au pied du rocher. Les loups disparurent lentement, puis la brume qui avait accompagné les fantômes se dissipa, laissant percer le prochain bloc protecteur. Ils avancèrent ainsi, de monument en monument, jusqu'à ce qu'une petite cabane basse surgisse entre deux énormes cyprès. Loup y pénétra sans hésitation, suivi d'Hürtö qui se demandait pourquoi il avait accepté d'accompagner son camarade dans cette téméraire escapade. Artos referma vivement la porte de la cabane. Bien qu'il fût encore tôt, l'obscurité régnait à l'intérieur, l'unique fenêtre étant trop encrassée pour laisser filtrer le jour grisâtre.

— Nous avons réussi, s'égaya Artos en faisant jaillir une petite lueur à la pointe de son index.

Il s'ébroua comme un jeune chien, heureux et fier. Ensuite, il dénicha une lampe qu'il alluma. Sans oser bouger, la tunique ruisselante, les pieds dans une flaque grandissante, Le Gris examinait l'endroit : une paillasse dans un coin, une table assortie d'une chaise fort abîmée, une étroite étagère où trônaient quelques jarres au contenu douteux ainsi qu'un antique manuel de poésie, le tout couvert

d'une épaisse couche de poussière. L'apprenti magicien se mit à rire, discrètement d'abord, puis, la nervosité aidant, de plus en plus fort.

— Voici ta grande trouvaille ! Ça, le laboratoire du maître !

Si l'endroit n'avait pas été si sale, il se serait laissé tomber sur le sol, les jambes soudainement molles après l'escalade, la course, l'angoisse, et maintenant, le soulagement.

— Partons d'ici, finit-il par dire entre deux éclats de rire.

— Tu me déçois, décréta Artos.

Visiblement, la réaction de son ami le vexait.

— Ne sens-tu pas l'aura de puissance qui plane entre ces murs ?

Hurtö déploya un effort colossal pour paraître, si ce n'est sérieux, du moins, indulgent.

— Quelle aura, Artos ?

L'autre se renfrogna, refusant de répondre devant tant d'incrédulité.

— Chique de bique ! jura Le Gris. Pour une fois, admetts que tu t'es trompé. Ça nous arrive à tous. Je te promets que je n'en parlerai à personne.

— Tu me déçois, répéta Loup, l'air dépité. Franchement !

Son geste, aussi vif que léger, effleura à peine le mur du fond. Quand les lattes se replièrent dans un claquement sec d'éventail, elles révélèrent un passage étroit qui s'enfouissait sous la terre.

— La cabane n'est qu'une antichambre, expliqua-t-il, à la fois blessé et condescendant. Hodmar dispose d'une caverne qui ne communique pas avec La Grotte. Aucun élève n'a découvert le laboratoire jusqu'à présent parce qu'il ne fallait pas chercher à l'intérieur, mais au-dehors.

Ils n'eurent pas à marcher bien longtemps avant d'atteindre l'ancre du maître de magie. L'endroit, vaste et propre, s'éclairait par section, au gré du déplacement des jeunes intrus. De nombreuses tables encombraient l'espace entre les murs couverts de supports à parchemins. Le long des parois de roc, des étagères plus profondes accueillaien de lourds grimoires, conférant au laboratoire une atmosphère quelque peu oppressante.

— Nous n'aurions jamais dû venir, chuchota Hurtö.

Il ne riait plus du tout. Contrairement à son ami, le fait de contrevenir aux règlements ne lui procurait aucune excitation. Maintenant que le méfait était accompli, un désagréable sentiment de culpabilité l'envahissait.

— Pourquoi ces scrupules ? s'enquit Artos, incapable de compatir au malaise de son compagnon.

— Je me sens fautif d'avoir forcé l'entrée de cet endroit, affirma Le Gris, toujours à voix basse.

Il semblait craindre que ses paroles réveillent un quelconque

maléfice embusqué dans les murs du laboratoire.

— Tu ne sais pas t’amuser ! le blâma sèchement l’autre en lui tournant le dos.

Mais, inconstant comme le sont souvent les Jynabör, Artos changea vite d’humeur. Après avoir fouiné dans tous les coins, il se rendit d’un pas léger vers une armoire chargée de fioles multicolores soigneusement étiquetées par Hodmar. On reconnaissait sans peine la calligraphie nette du maître, au tracé énergique. Le jeune rebelle entreprit de déchiffrer les inscriptions.

— Là ! s’écria-t-il bientôt, triomphant. Larmes de dragon... Elles n’étaient pas rangées sur cette étagère la dernière fois que je suis venu.

À l’aide d’une pipette, il transvida quelques gouttes du liquide glauque dans un petit flacon qu’il avait apporté. Quand il eut terminé, il referma avidement les doigts sur la fiole.

— Nous tenons ce vaurien de Zeynon.

L’allégresse de Loup était si contagieuse qu’Hürtö accepta de se déridier un peu. Finalement, il rit de concert avec son audacieux compagnon, heureux de retrouver la chaleur de leur complicité.

— Partons maintenant, recommanda-t-il néanmoins en bousculant Loup, qui faisait mine de lui résister.

En remontant vers la cabane, ils discutèrent de l’examen de classification.

— Selon toi..., s’inquiéta Le Gris.

— Mmmm ?

— Qu’exigeront les professeurs ?

Le ton faussement désinvolte n’abusa pas Loup : tant bien que mal, Hürtö essayait de dissimuler son appréhension. Le grand blond choisit de ne pas le taquiner à propos de ses craintes injustifiées.

— La lévitation de menus objets, répondit-il gravement. Des variations de température sur des liquides. Ça, j’en suis sûr... Tu connais le professeur Lodan ; il en fait une véritable obsession.

— Allumer des bougies à distance ? proposa Le Gris, le visage transformé par l’espoir, car il réussissait aisément les exercices requérant l’usage du feu.

— Probablement.

— Et ensuite ?

— Endormir de petites bêtes : des grenouilles ou des rats, supputa le Jynabör. Enfin, des banalités pour toi et moi !

— Et la pétrification ? s’enquit nerveusement le Loxillion.

— Sur des insectes, peut-être.

Toujours en avance de plusieurs pas sur son camarade, Loup quitta le passage secret pour revenir dans la pitoyable maisonnette. Sur la table, prête à s’éteindre, la lampe crachotait une fumée âcre.

— J'espère que tu dis vrai, car je ne parviens pas encore à figer les animaux plus gros que mon nez, ironisa Le Gris.

— C'est déjà pas mal ! répliqua Artos, narquois.

Puis, se souvenant que son ami luttait bravement contre sa peur incontrôlable de l'échec, il lança par-dessus son épaule :

— Reste confiant, tu excelles d...

Le rebelle reçut le premier coup dans l'estomac et le deuxième en plein visage. Il se recroquevilla douloureusement, libérant l'espace devant Hürtö qui sortait à son tour du sombre passage. Le petit magicien perçut des mouvements furtifs dans la lueur vacillante de la lampe.

— Loup, chuchota-t-il. À quoi joues-tu ?

Il s'agenouilla, tâtonnant dans la pénombre pour repérer son compagnon. À cet instant, une poigne autoritaire l'agrippa par le collet et le releva brusquement. Quand Le Gris ne sentit plus le sol sous ses pieds, la terreur lui embrouilla l'esprit. Aucun Longs-Doigts, fut-il furieux de surprendre un étudiant dans un lieu interdit, ne l'aurait malmené de la sorte. Il écarquilla les yeux dans l'obscurité, cherchant désespérément à identifier le danger. Il fut plaqué dans un coin, une large paume crasseuse lui écrasant la bouche.

« C'est un cauchemar, s'affola le Loxillion. Je dois me réveiller. »

Celui qui le retenait avait un corps trapu qui empestait la sueur et la charogne. Sa vue s'adaptant lentement à l'éclairage insuffisant, Hürtö distingua la silhouette d'un colosse penchée sur le corps inerte d'Artos. Cette vision le glaça d'horreur. Il dut lutter pour refouler la nausée aigre qui le faisait hoqueter au creux de la main puante. Son pauvre ami était affalé, joue contre terre, la lèvre supérieure barbouillée de sang. Il paraissait mal en point. À la limite de l'état conscient, l'hébétude se lisait sur ses traits souillés.

— Vois donc ce que nous avons attrapé ! grogna le géant alors qu'il maintenait Loup au sol en appuyant son large pied botté entre ses omoplates. Un Longs-Doigts.

Celui qui immobilisait Le Gris lui tordit le poignet pour mieux examiner sa main.

— Moi aussi, j'en tiens un... Dis, Stap, ils valent combien au marché des esclaves ?

— Le prix des elfes-sphinx dépend de la qualité de La Marque, répondit le gaillard. Chose certaine, aucune autre race ne rapporte autant... Mis à part certains humains peut-être.

— C'est notre jour de chance, jubila le tortionnaire d'Hürtö.

— On dirait bien, Flip.

Jamais le jeune Loxillion n'avait éprouvé pareille terreur. Toujours bâillonné, le menton labouré par les cals de son bourreau, il regardait Artos, désireux de recevoir un signe d'encouragement. « Tu

dois nous sortir de ce pétrin », songeait Hürtö, confiant dans l'intrépidité de son ami.

Il comprit bientôt la futilité de ses attentes : manifestement, Artos était sonné. Le colosse saisit les longs cheveux blonds de Loup et le força à se redresser.

La douleur tira Artos de la torpeur provoquée par les coups qu'il avait reçus. Le sang dans sa bouche avait un goût âcre. Lorsqu'il aperçut Hürtö, prisonnier d'un homme à l'aspect primitif, un flamboyant sentiment de révolte l'embrasa.

— Lâche-moi, grogna-t-il en se débattant comme une truite hors de l'eau.

Mais le dénommé Stap tenait sa proie d'une poigne d'acier.

— Déshabille-toi, lui ordonna-t-il.

Porté par sa fureur, Artos parvint à lui enfoncer violemment son coude droit dans l'estomac. Bien que surpris, le colosse le rattrapa aussitôt, mettant fin à toute velléité de fuite. Comme un chat traquant une souris, il accula Loup au mur de lattes qui s'était refermé dès leur sortie de la cache. Le brigand gifla le garçon, puis il entreprit de lui retirer sa tunique.

— Montre-moi ta Marque, l'intima-t-il. Je veux savoir ce que tu vaux.

Flip regardait la scène d'un œil pervers, la lippe baveuse, le nez flairant la chair tendre.

— Hé, Stap, on pourrait s'amuser un peu avec ces jeunots... J'veux dire, sans abîmer la marchandise... Quoi ? On mérite bien ça.

— Fais ce que tu veux avec celui qui t'appartient, Flip, mais ne t'avise pas de toucher à mon butin.

Une chaleur intense brûla subitement Hürtö : les astres dans ses mains irradiaient douloureusement.

— Pis d'truie ! se plaignit le puant. Le mien n'est pas aussi mignon que ton puceau. Vois ce maigrelet... Il a la tête d'un p'tit vieux !

De sa main libre, il n'en tâtait pas moins le corps crispé du garçon. Le Gris gigotait pour échapper à cette offensante fouille. Sa peur s'accroissait tandis qu'il prenait conscience de sa situation désespérée. Une image lui vint à l'esprit, celle d'un oisillon entre les serres d'un vautour. « Condamnés ! Nous sommes condamnés ! » À cet instant, la sensation de brûlure devint insoutenable dans les paumes d'Hürtö. Outré, dégoûté par cette attaque impudique, il saisit fermement le poignet de Flip et le serra de toutes ses forces.

— Argh ! hurla l'affreux, tandis que ses doigts rêches relâchaient leur emprise sur le bas du visage du jeune magicien.

Une écœurante odeur de chair grillée envahit la sombre mesure. Le feu des soleils dans les mains d'Hürtö continuait de s'accroître. Sans

plus réfléchir, Le Gris les appliqua sur la face immonde de son assaillant. Flip beugla et tomba à genoux, les mains sur ses joues calcinées. Alors, Hürtö s'affola. Que devait-il faire maintenant ?

Il se retourna vers Artos ; son beau torse glabre formait une tache claire contre la silhouette menaçante de Stap.

— Hürtö ! implora Loup, toute trace de fierté évanouie.

Le vilain avait dégainé deux armes. Sa dague, bien appuyée sur la gorge de Loup, avait déjà entaillé la peau. Retenant fermement le captif contre lui, il pointait Hürtö de son épée. Toutefois, rien de tout cela ne détournait l'attention du Loxillion. Troublé, aux abois, il ne voyait que l'insupportable supplique qui animait le regard d'Artos. « Aide-moi », hurlaient ses yeux.

— Si tu avances, cracha le colosse, je saigne ton camarade et toi, je t'embroche.

Hürtö s'aperçut alors que Flip rampait vers lui ; la face sanguinolente, fou de douleur, le puant tendait le bras vers la cheville du garçon.

— Tu vas me le payer, croassa-t-il entre ses lèvres noircies.

Le Gris fit un bond en arrière puis, aveuglé par ses larmes, il déguerpit. « Je dois aller chercher de l'aide », pensa-t-il, conscient de son impuissance et submergé de honte à l'idée d'abandonner son ami.



Haletant, il courait à toute allure entre les monuments de pouvoir. La pluie tombait toujours, forte et froide. Comment avaient-ils pu agir aussi sottement ? Il aurait fallu qu'ils reprennent les cristaux après leur passage. Ainsi, ils auraient rétabli les pièges et aucun brigand ne les aurait suivis jusqu'à la cabane. Dans sa fuite, Hürtö oubliait sa peau transie, ses jambes tremblantes, son souffle rauque ; toutes ses pensées, tous ses efforts étaient tournés vers un seul but : obtenir du secours pour Artos. Le Gris imaginait la détresse de son ami, livré à l'abjection ; il l'avait lue sur ses traits torturés et livides. « Que se passe-t-il maintenant dans la cabane ? » angoissait le jeune Loxillion. Dans l'esprit d'Hürtö, des lames ruisselaient de sang, des os craquaient, des hurlements sauvages couvraient les sons familiers des bois. « Tiens bon ! enjoignait-il intérieurement à son ami. Je vais revenir. Je ne t'ai pas lâché, Loup... Je t'en prie, ne me laisse pas tomber ! »

Dans ce délire ponctué de sanglots et de gémissements, il se retrouva devant la porte d'acier.

— La formule magique, vite ! trépigna-t-il, jetant un œil effrayé par-dessus son épaule. Je dois me souvenir...

Quand sa mémoire la lui rendit enfin, il la cria comme si le

volume de sa voix pouvait hâter l'ouverture de la lourde cloison.

Le soleil factice et la brise tiède de La Grotte le scandalisèrent. Comment cette quiétude pouvait-elle exister alors que des brutes ignobles tenaient Artos entre leurs sales pattes ? S'il était toujours vivant...

« Ne pas penser à ça, s'exhorta Hürtö, ne pas y penser... »

Le premier adulte que l'apprenti magicien croisa fut Lodan, son professeur de potions. Tous les sorciers du clan ne possédaient pas les mêmes pouvoirs. Certains excellaient dans une discipline au détriment des autres. Lodan appartenait à cette catégorie. Expert du chaudron et des élixirs, il ignorait tout des transports magiques et de la communication à distance. Il ne pouvait donc ni aller vers Hodmar ni l'appeler par la pensée. Cela ne le privait pas pour autant de jugement et de ressort. Prévenu de la situation, il fonça droit vers la maison voisine où habitait un des maîtres de classe terminale. En un instant, la communauté des sorciers fut mise en alerte. Par voyage-éclair, Hodmar et Qrest, le meilleur de ses disciples, allèrent quérir un robuste gaillard du Clan des bois.

Les trois Longs-Doigts apparurent devant le logis de Lodan et encerclèrent Hürtö. Aussi désespéré que trempé, le garçon grelottait. Pressé de questions, il tenta de maîtriser le tremblement de sa voix afin de répondre clairement. Quand Hodmar apprit que des intrus avaient pénétré dans la cabane qui menait à son laboratoire, ses énormes sourcils noirs se froncèrent. Puis, sans transition, son visage se détendit.

— Nous discuterons de tout ça plus tard. Au moins, nous savons où doit nous mener notre voyage-éclair. Allons-y !

Le Gris ne s'apercevait pas qu'il pleurait.

— Je ne voulais pas... Nous n'aurions pas dû...

— Viens avec moi, se contenta d'exiger Hodmar.

En une fraction de seconde, ils se matérialisèrent devant la triste chaumière. La porte, telle une gueule menaçante, bâillait sur la pénombre intérieure. La dernière chose que le jeune Hürtö désirait était bien de retourner dans cette damnée mesure, mais le souvenir d'Artos, nu, une lame effilée sous le menton, le convainquit d'avancer. Hodmar le retint.

— Non ! Je vais d'abord inspecter les lieux avec Pahdo. Pour l'instant, ne quitte pas Qrest.

Pahdo, protecteur des châtaigniers, était si grand qu'il dut se pencher pour entrer. Pour toute arme, il tenait une lourde hache.

Hürtö le suivit des yeux. La violence de ses émotions l'ayant submergé, le garçon se sentait glacé jusqu'aux tréfonds de l'âme, comme si son cœur avait subi un sortilège de pétrification.

Le gaillard et le maître de magie ressortirent bientôt. Leur mine

grave n'augurait rien de bon. Hodmar fit signe au garçon de les rejoindre.

— Où est Artos ? s'enquit-il sans attendre. Comment va-t-il ?

Le vieux mage le laissa passer devant lui mais se tut. Les yeux du Loxillion mirent quelques instants à s'adapter à l'obscurité et à distinguer, sur le sol souillé, une silhouette inerte.

— Loup ! s'écria-t-il en se précipitant vers le corps affalé.

Il comprit vite sa méprise : trapue et sombre, la carcasse dégageait une odeur qui trahissait sans conteste l'identité du personnage.

— Flip, souffla Hürtö. J'ai brûlé son visage. Je ne pensais pas que mes mains... Est-il... mort ?

— Oui, mon garçon, confirma le mage d'un ton sinistre. Cet hom...

— Où est Artos ? l'interrompt Le Gris en regardant dans tous les sens.

Hodmar hésitait. Il lui répugnait de révéler au petit élève ce qu'il soupçonnait. Pourtant, craignant que le jeune Loxillion n'invente des histoires encore plus macabres, il décida de lui confier ses appréhensions.

— Eh bien, l'autre brigand... Comment l'as-tu appelé ?

— Stap, s'impacienta Hürtö. Dites-moi où est mon ami.

— Il n'est plus ici.

— Plus ici ? répéta Le Gris comme si ces mots avaient été prononcés dans une langue étrangère. Qu'est-ce que ça signifie ? Et pourquoi Flip a-t-il un couteau planté dans le cœur ?

— Stap ne voulait sans doute pas s'encombrer d'un blessé. Peut-être préférerait-il aussi conserver pour lui seul le trésor qu'il allait tirer de la vente d'un elfe-sphinx.

Les abominables conclusions qu'impliquait cette déclaration s'imposèrent lentement à l'entendement d'Hürtö.

— Non ! hurla-t-il, refusant l'évidence de toutes ses forces. Vous mentez !

Hodmar étreignit le garçon.

— C'est horrible, chuchota-t-il, la voix brisée.

Le Gris se dégagea furieusement.

— Nous devons le retrouver.

— Calme-toi, exigea le vieux sage en s'accroupissant pour plonger son regard dans les yeux affolés du petit Loxillion. Nous allons organiser une battue. Demain, les magiciens qui en ont le pouvoir se transformeront en oiseau pour sillonner le ciel.

— Il faut agir immédiatement ! se récria le jeune homme en pleurs.

— Pas sous une pluie aussi dense, pas maintenant que la nuit

tombe.

— Vous ne pouvez pas...

— Il sera fait comme je l'ai décidé, trancha Hodmar à contrecœur.



Les recherches se poursuivirent pendant plusieurs jours. Sans relâche, on fouilla les bois, les cavernes, les ravins, les rivières. Dans l'insoutenable attente, l'ambiance au collège devint sinistre. Les élèves n'étaient pas autorisés à quitter le village, qui était sous constante surveillance. Hürtö n'échappait pas à la règle, et son impatience, doublée d'un amer sentiment de culpabilité, lui interdisait tout repos. Un soir, Hodmar le convoqua dans son cabinet.

— Assieds-toi, le pria-t-il. Nous devons discuter.

L'élève fixa le visage du maître de magie. En dépit de son grand âge, Hodmar présentait peu de rides. Bien que plutôt banale, sa figure attirait néanmoins les regards ; ses cheveux noirs, parsemés de fils argentés, encadraient son front noble et sa mâchoire volontaire. Toutefois, ce qui captivait invariablement ses interlocuteurs, c'était la profondeur de ses yeux sombres, animés par le mouvement expressif de ses étonnants sourcils.

— Du nouveau ? s'enquit le garçon sans le moindre enthousiasme.

Il connaissait déjà la réponse, car il aurait été le premier informé si la quête des elfes-sphinx avait été couronnée de succès.

— Non...

— Maître Hodmar ?

— Oui, mon garçon ?

— Je regrette tellement, se fustigea Hürtö. J'aurais dû retenir Loup... Le convaincre de ne pas sortir de La Grotte.

— Voici une leçon bien cruelle, soupira le mage. Tes compagnons et toi savez désormais que les interdits ne servent pas qu'à vous embêter.

Sans répliquer, Hürtö baissa piteusement la tête.

— Nous allons cesser les recherches, annonça Hodmar sans plus tergiverser. Trop de temps a passé. Artos est maintenant loin de nos territoires. Aller plus avant nous exposerait à d'inutiles dangers.

— Vous ne pouvez pas ! s'insurgea le jeune Loxillion.

— J'ai convoqué le conseil des chefs, reprit Hodmar en ignorant le mouvement d'humeur du garçon. La décision est unanime : nous ne voulons pas d'autres victimes. Quelques volontaires se préparent à partir vers le sud. Les marchés d'esclaves se situent tous...

— Et ses parents ? l'interrompt Le Gris, livide. Ils n'ont tout de même pas accepté cette... décision ?

— Ils sont dévastés, mais ils connaissent les règles : le bien-être de

la collectivité prévaut sur celui de l'individu.

— Je les verrai demain. J'expliquerai aux parents de Loup que...

— Je te le déconseille, rétorqua fermement Hodmar. D'abord, tu dois savoir que rien ne renversera l'arrêt des chefs. Quant aux parents d'Artos, je doute qu'ils soient disposés à te recevoir pour l'heure.

— Pourquoi ? s'enquit Hürtö, déconcerté.

Il avait toujours été accueilli comme un fils dans la maison des Jynabör.

— Tu dois comprendre que leur chagrin altère leur jugement.

— Ils sont fâchés contre moi ? s'étonna le garçon, affligé.

L'incompréhension et la souffrance le submergèrent une fois de plus. Il avait espéré trouver du réconfort auprès de ceux qui aimaient Loup autant que lui. Il avait compté sur la tendresse de la mère d'Artos, sur la force de son père, un Longs-Doigts autoritaire mais noble.

— Ils prétendent que tu as toujours eu une influence néfaste sur leur fils, poursuivit Hodmar, manifestement désolé. Toi et moi savons qu'ils se méprennent mais...

Hürtö fit tant d'efforts pour ne pas pleurer que ses traits se déformèrent.

— Pourquoi l'ai-je abandonné ? se lamenta-t-il. J'aurais dû tenter de le sauver.

— Non ! Je t'assure que tu as agi sagement en venant nous aviser. Tu ne pouvais rien pour Artos. Te sacrifier n'aurait rien changé à son sort.

— Au moins, il ne serait pas seul, éclata-t-il.

D'abondantes larmes mouillèrent les joues du garçon. Hodmar secoua la tête. Parfois, l'existence lui semblait un fardeau insupportable.

— Une fois de plus, tu te trompes, soutint sans fléchir le mage. Pour générer un meilleur profit, vous auriez été vendus à des maîtres différents et les elfes-sphinx pleureraient non pas un mais deux brillants apprentis magiciens.

Hürtö essuya ses paupières contre la manche froissée de sa tunique, puis il se leva. Avec son visage chiffonné et ses cheveux incolores retombant mollement sur ses épaules voûtées, il ressemblait plus que jamais à un vieillard nain. Courageusement, il ravala ses sanglots et raffermi sa voix.

— Si vous le permettez, maître, j'aimerais retourner à l'étude. J'ai un examen de sortilèges à préparer.

Hodmar opina gravement. En dépit de son jeune âge, Hürtö avait deviné que les activités quotidiennes pouvaient se transformer en antidotes efficaces contre le malheur ; sans guérir la blessure, elles en apaisaient temporairement la brûlure.

— Très bien ! acquiesça le vieux sage. Va !

— Alors je..., bredouilla le garçon en se dirigeant vers la porte.
Bonsoir, maître.

— Attends, le rappela précipitamment le grand magicien.
J'oubliais...

— Oui ?

— J'ai demandé à tes parents de venir te chercher pour quelques jours. Tu as besoin d'eux. Tu sais, ils s'inquiètent beaucoup pour toi...
Tout comme moi.

— Merci, maître, se contenta de répondre péniblement Le Gris.

La gorge serrée, il se concentrait sur la pointe de ses pieds, espérant ainsi dissimuler son air chagrin. Hodmar comprit qu'il lui tardait de se retrouver seul.

— On se reverra demain, le congédia-t-il sans insister.

Le jeune homme quitta la pièce sans un bruit. Quand la porte fut refermée, le silence s'appesantit dans l'espace confiné du cabinet et il sembla au maître de magie que le feu de l'âtre ne dégagait plus aucune chaleur. Il s'adossa à son fauteuil et ferma lentement les yeux. Il ne vit pas l'ombre qui s'approchait furtivement, moulant ses formes caressantes contre les obstacles qu'elle contournait.

L'esprit affligé, Hodmar fouilla sous son col. Distraitement, il saisit le médaillon d'argent qui pendait à une chaînette autour de son cou. Le mage songeait à Hürtö et à son dilemme.

— Jamais il ne se pardonnera.

La tête renversée, le sorcier tâtait machinalement les arêtes effilées du bijou tissé de filigranes.

— Jamais il ne se pardonnera. Je le sais parce que...

Au moment où l'ombre bondit, le médaillon entailla le pouce d'Hodmar. La chatte atterrit sur les genoux de son maître et ronronna en le fixant de ses yeux flamboyants.

— Tu m'as fait peur, Irma.

Il posa ses lèvres sur la plaie et le sang s'arrêta presque aussitôt de couler.

— Où étais-tu passée ? demanda le mage en grattant le crâne si doux de la belle bête. Il y a des jours que je te cherche.

Ces paroles éveillèrent des échos tourmentés dans sa conscience.

« Il y a des jours que je te cherche... Où te trouves-tu, Artos ? Que feront-ils de toi, ces monstres ? »

Si le garçon avait eu en main son miroir magique, le maître aurait pu aisément le repérer. Le vieux sorcier se remémora l'intérieur de la cabane assombrie. De curieux reflets avaient attiré son attention dans un coin poussiéreux. Parmi les éclats de verre, et bien qu'il ait été tordu, Hodmar avait reconnu le mince cadre d'argent. Le miroir d'Artos avait sans doute été brisé durant l'altercation. En perdant ce

simple objet familier, le rebelle avait aussi perdu sa seule chance d'être promptement retracé par les siens.

Le sage s'adossa à nouveau ; la chatte lui piétina les cuisses avant de s'y lover voluptueusement. Dans l'esprit du magicien, le souvenir de la désolation d'Hurtö chassa l'apaisante image du félin au repos. L'enfant était écrasé par le chagrin et le remords. Et Hodmar l'avait laissé retourner à son étude sans avoir atténué sa souffrance. Il en avait été incapable, car, pour cela, il aurait fallu lui mentir.

— Pauvre garçon ! Je sais que tu ne te pardonneras jamais parce que tu es comme moi... Tu prends tout sur ton dos, même ce qui ne t'appartient pas.

Un murmure embarrassé plana sur la classe jusqu'à ce que le professeur Löör se retourne vers celui qui avait osé perturber son cours. La question était inattendue et son traitement, fort délicat.

« Quelle attitude adopter ? » songea nerveusement l'instituteur.

Reconnu pour son extrême rigidité, il aurait normalement rabroué l'impertinent ; il se retint, pourtant, sachant qu'Hurtö traversait des moments pénibles depuis la disparition de Loup. Vingt jours, déjà, et la communauté restait toujours sans nouvelles du rebelle enlevé par les barbares.

— Ai-je bien entendu, Loxillion Hurtö ?

— Pourquoi en faire un tel mystère ? raisonna Le Gris. Vous enseignez l'histoire. Parfait, monsieur ! Mais sur ce continent, il n'existe pas que notre peuple. Racontez-nous ce qui se passe au-delà de Tyr *op Ejbälas*. Comment vivent les gens, quelle est *leur* histoire à eux ?

Löör se racla la gorge et gratta vivement son énorme nez ; il détestait l'improvisation presque autant que les écarts aux règlements.

— Sachez, jeune homme, qu'il m'est interdit de déroger au programme.

Le Gris baissa la tête, puis la releva aussitôt. Une lueur de défi incendiait ses grands yeux sombres.

— Dans ce cas, maître, demandez une autorisation à votre supérieur.

Quelques étudiants se ratatinèrent sur leur banc, désireux de disparaître sous leur pupitre avant que l'orage n'éclate. Incrédules, les autres regardaient leur compagnon comme s'ils le voyaient pour la première fois. « Qu'est-ce qui lui prend tout à coup ? S'il en est un qu'il ne faut pas provoquer, c'est bien le professeur Pivoine. » Löör faillit leur donner raison en ordonnant à l'effronté de quitter la classe. Il se ressaisit pourtant, s'attaquant une fois de plus à son appendice nasal qui virait au pourpre sous l'agression. Il comprit bientôt qu'il allait perdre la face devant ses élèves s'il hésitait davantage. Résolu, il fit un pas vers Hurtö.

— Je reviens dans quelques instants, gronda-t-il. Vous êtes temporairement chargé de la classe. Si j'entends un seul mot à mon retour, vous écoperez d'une retenue et d'un devoir supplémentaire. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Si, monsieur.

Le professeur pivota si brusquement qu'un pan de sa tunique

s'accrocha à la table, renversant au passage une pile de parchemins et un bocal d'araignées venimeuses qui avaient servi aux exercices de pétrification du cours précédent. Quand le verre de leur prison éclata, les bestioles prouvèrent qu'elles étaient parfaitement remises de leur enchantement : agiles et vigoureuses, elles partirent aussitôt à la recherche de sang frais. Leurs morsures brûlaient atrocement et faisaient éclore de belles cloques purulentes qui s'accompagnaient de fortes fièvres. Dans son agitation, Löör ne remarqua pas sa maladresse. Il sortit, laissant à Hürtö le soin de gérer l'incident.

Les jeunes filles poussèrent immédiatement des cris affolés. Certaines soulevèrent nerveusement les pieds, les autres grimpèrent tout bonnement sur leur siège. Les garçons, pour leur part, tentèrent de dissimuler leur effroi derrière une bravoure de parade qui ne fut que vaine prétention, puisqu'ils ne trouvèrent rien de plus utile à faire que de rester figés, les yeux rivés sur le plancher, hypnotisés par la progression de la cohue arachnéenne. Contenir une seule de ces bêtes représentait déjà tout un défi. Comment en contrer des dizaines ? Elles allaient dans tous les sens, déterminées à profiter de la moindre parcelle de chair.

Contrairement à ses camarades, Hürtö bondit à la rencontre des araignées. Toutefois, plutôt que de s'attaquer à la cible mouvante qui se dispersait comme les billes d'un sac crevé, il visa les vestiges du bocal. Les éclats de verre furent ressoudés, reformant le contenant lisse et rond. Bel exploit pour un sorcier novice. L'urgence, cependant, ne lui laissait pas le loisir d'en rester là : il enchaîna avec un sortilège de lévitation pour attirer à lui le pot et son couvercle.

— Que fabriques-tu ? s'enquit Zeynon.

Mal lui en prit. Hürtö lui jeta un regard assassin. Dans son désarroi, cherchant à partager le poids de la responsabilité du sort d'Artos, Le Gris exagérait le rôle du déplaisant élève dans l'enlèvement de son ami. Avec une mauvaise foi manifeste, le Loxillion se disait qu'aucun drame ne se serait produit si Loup n'avait pas souhaité démasquer la malhonnêteté de Zeynon. « Sans ce tricheur, Artos n'aurait pas tant insisté pour retourner au laboratoire d'Hodmar et y chercher des larmes de dragon », songeait-il avec rancœur. Le Gris refusait d'entendre la voix bafouée de sa raison, qui lui suggérait une autre version de l'histoire. « Et si ton ami n'avait utilisé ce prétexte que pour satisfaire son caprice et t'entraîner dans l'aventure ? Après tout, Loup ne trouve-t-il pas toujours des justifications pour céder à son plaisir de jouer ? »

— Si tu prononces un seul mot, tonna Hürtö en dévisageant le présumé fautif, je te promets que la nuit prochaine, tu dormiras avec quelques-unes de ces charmantes créatures.

La menace suffit à clouer le bec du tricheur. Dès lors, les

camarades d'Hurtö guettèrent chacun de ses gestes. L'apprenti saisit fermement un petit couteau à tailler les racines et s'ouvrit largement la paume. Le sang coula à l'intérieur du récipient, maculant les parois translucides, freinant l'avancée funeste des araignées. Immédiatement, elles s'immobilisèrent, curieuses de découvrir l'origine de l'affriolant fumet. Le Gris se dirigea vers la table du professeur, entraînant dans son sillage une procession de reines à huit pattes. Lorsqu'il posa le bocal sur le sol, il constata avec satisfaction que son piège fonctionnait. Malheureusement, son mouvement ne fut pas assez prompt et une de ces demoiselles sauta directement sur sa main blessée. Il évita de justesse le feu de la morsure en pétrifiant l'audacieuse. Son corps figé fut noyé dans la masse grouillante de ses consœurs qui se précipitaient dans le large contenant, totalement dominées par leur vorace appétit.



Quand Hodmar pénétra dans la salle de cours, Hurtö avait regagné son siège, les araignées s'entassaient sous le couvercle du bocal proprement refermé et les jeunes gens souriaient innocemment.

— Bonjour, maître Hodmar, chantonnèrent-ils en chœur.

— Je suis heureux de voir que vos élèves se montrent si scrupuleusement disciplinés, lança celui-ci à l'instituteur qui le suivait.

Ce dernier s'était plaint de l'insubordination de ses étudiants et avait prédit que la classe nagerait en plein chaos à leur arrivée. Löor piqua un fard ; la violence de ses coups de sang inopinés et son nez fleuri lui avaient valu son surnom de « professeur Pivoine ».

Soucieux de ne pas nuire à l'autorité de l'enseignant, Hodmar n'insista pas. Il alla directement vers Hurtö.

— Maître Löor me dit que tu t'interroges à propos des gens du continent.

— Il n'y a aucun mal à vouloir connaître le reste du monde, se rebiffa aussitôt Le Gris. Je ne...

— Du calme, jeune homme, du calme ! réclama le maître. Je ne te contredis pas. Je vénère la connaissance, et loin de moi l'idée de maintenir les élèves dans l'ignorance des cultures étrangères. Disons seulement que, généralement, ces enseignements sont réservés à vos collègues plus âgés.

— Pourquoi...

— J'apprécieraï, Hurtö, que tu cesses de m'interrompre.

— Désolé, maître.

Löor redressa les épaules et fit mine de regagner sa place devant la classe. Hodmar le devança en s'asseyant sur sa chaise. Les élèves n'osaient plus bouger, certains retenaient même leur souffle.

L'événement prenait une tournure inattendue qui n'était pas pour leur déplaire. Le vénérable sorcier appuya ses mains sur la table du professeur.

— L'enlèvement d'Artos nous a tous profondément troublés, dit-il tristement. Notre communauté a subi une atroce blessure ; elle guérira, mais la cicatrice qu'elle laissera nous rappellera toujours ce terrible événement.

Songeur, il caressa un moment le bois poli par le temps.

— Compte tenu des circonstances, je vais répondre à la question de votre camarade. Vous serez déroutés, peut-être même effrayés. Toutefois, je juge important de vous faire comprendre les périls qui guettent les nôtres hors de nos territoires. Ainsi, j'espère qu'aucun de vous ne commettra plus l'imprudence de s'aventurer au-delà des portails du sud... plus jamais.

Le chef spirituel des elfes-sphinx regarda avec insistance chacun des jeunes qui l'écoutaient avec un respect teinté de crainte. Il ne venait que très rarement dans les classes de premier niveau et, de mémoire d'étudiants, il n'y avait pas enseigné, destinant ses admirables talents aux aspirants au titre de maître de magie.

Son inspection terminée, conscient qu'il avait capté l'attention de son public, Hodmar tendit la main gauche d'un geste élégant. Un imposant cylindre d'un précieux vélin apparut, suspendu dans les airs. Doucement, le document se déroula. La partie supérieure de la carte géographique était bien connue de tous : elle représentait les frontières de *Tyr op Ejbālas*, ses régions désertiques ainsi que sa toundra septentrionale. Le rouleau continua à se déployer sous les yeux avides des élèves, leur révélant les pourtours complets du continent d'Anastavar. Peu d'entre eux avaient eu l'occasion de voir cette magnifique représentation. Unique par la qualité de ses couleurs et la précision de ses détails, elle était habituellement exposée dans la salle de cours des aspirants maîtres.

Pendant ce temps, le professeur Pivoine cherchait à retrouver sa contenance. Il tira du néant une belle baguette en bois de cerisier et la fit voler vers Hodmar. Ce dernier le remercia d'un hochement de tête.

— Qui veut bien nous décrire nos ancêtres et nos origines ?

— ...

— Hürtö, interpella le mage. Puisque tu as déclenché tout ceci, je te laisse la parole.

Le garçon s'éclaircit discrètement la gorge avant de réciter une très ancienne leçon.

— Au début des temps, il y avait les Ghör et les Nagù, aussi nommés géants et pensants. En se croisant entre eux, nos ancêtres ont donné naissance à trois espèces souches : les elfes, les humains et les bêtes fantastiques. Les bêtes fantastiques et les elfes se sont multipliés,

engendrant des races diverses, tandis que les humains...

Le Gris bloqua sur le mot ; un pli amer barra son front.

— Oui ? l'encouragea Hodmar.

— Les humains sont demeurés des humains, conclut sèchement le garçon.

Les sourcils du maître de magie se haussèrent légèrement.

— Plutôt bref mais complet.

Le directeur saisit la baguette qui flottait à sa portée. Il dessina un cercle imaginaire au centre des territoires de *Tyr op Ejbälas*.

— Ce que votre compagnon vient de raconter s'est produit ici, dans les régions du nord, berceau des civilisations du continent. À cette lointaine époque, aucune race pensante n'habitait plus au sud.

La badine fut à nouveau laissée en suspens dans les airs. Voyant Löor qui hésitait dans l'embrasure de la porte, Hodmar se leva et l'invita à reprendre son siège. Dès lors, prêt à entreprendre son exposé, le grand sorcier se mit à arpenter la salle. Zeynon frissonna quand le maître frôla son pupitre. Une telle puissance émanait de cet être exceptionnel qu'il paraissait soudainement plus imposant, voire étrangement lumineux.

— En ces temps reculés, les humains étaient si préoccupés par leur désir d'exterminer les Ghör et les Nagù qu'ils ne se sont pas souciés des descendants des Ejbälas. Les sous-races elfiques se sont éloignées, en quête d'environnements mieux adaptés à leur nature. Les elfes-ubu, courts et forts, ont envahi les régions montagneuses, ont découvert les trésors enfouis au cœur de la terre et sont devenus les seigneurs du monde minéral.

Sur l'ardoise, Hodmar fit apparaître l'image très réaliste d'un petit personnage trapu et richement vêtu.

— Les elfes-iva, plus grands et élancés que les hommes, se sont dispersés dans les vallées fertiles du centre du continent et dans les immenses forêts qu'ils vénèrent. Sans négliger la cueillette, ils ont perfectionné l'agriculture et sont devenus les seigneurs du monde végétal.

Le tableau s'anima de nouveau. Les élèves y virent une scène où plusieurs de ces êtres éthérés couraient, telles des biches, dans des clairières percées de rayons obliques. Leur corps si léger semblait à peine effleurer le sol. En les observant de plus près, on découvrait que leurs oreilles pointues et leurs grands yeux vifs leur conféraient une délicate beauté.

— Quant aux elfes-jibi, poursuivit Hodmar, ils ont choisi le nord-est du continent, où d'immenses prairies offraient aux hordes de chevaux sauvages des étendues presque infinies de pâturages verdoyants. Nos étonnants cousins hermaphrodites ont appris à connaître les bêtes. Ils les ont chassées, mais les ont aussi soignées,

attentifs à maintenir un équilibre constant entre proies et prédateurs. Cavaliers émérites, ils sont devenus les seigneurs du monde animal.

Hodmar présenta ensuite le spectacle grandiose des elfes-jibi dressés sur leurs chevaux farouches. Les voiles irisés des hermaphrodites ondulaient derrière eux, teintant d'une touche féminine leur course virile. Bientôt, l'image s'embrouilla puis, côte à côte, les élèves virent ressurgir les silhouettes si différentes des trois races : elfe-ubu, elfe-iva et elfe-jibi.

— Et nous ? interrogea soudainement Hürtö.

— Vous le savez fort bien, le gronda le professeur Pivoine. Les Longs-Doigts étaient les disciples des sphinx, les fabuleux Nagù magiciens qui dirigeaient la destinée des Ejbälas.

Hodmar matérialisa un elfe-sphinx dans la lignée des descendants des géants et des pensants.

— Notre façon de vivre n'a guère changé depuis des millénaires ; nous avons la bonne fortune d'avoir hérité de ce qui a forgé la puissance et la grandeur des civilisations mères.

Une fois de plus, Le Gris parla au nom de ses camarades.

— Même si ça me trouble, même si j'ai de la difficulté à l'admettre, il m'apparaît évident que nous ressemblons davantage aux humains qu'aux autres races elfiques.

— Bien observé, le complimenta le maître.

Sur l'ardoise, la silhouette d'un homme se découpa auprès du Longs-Doigts : taille identique, mêmes oreilles ovales, l'un et l'autre unisexué, les pieds bien ancrés au sol.

— Seuls nos ongles de nacre et nos longs index nous démarquent physiquement de nos lointains parents.

— Alors, se renfrogna Le Gris, pourquoi ne sommes-nous pas des *hommes-sphinx* ?

— La différence entre nos races se situe à un autre niveau... beaucoup plus fondamental : dans notre essence même.

— Je ne comprends pas, geignit Zeynon sans s'attirer la moindre sympathie.

Sur le tableau noir, l'image de l'homme se détacha du groupe, s'isolant des elfes aux ongles opaques. Une craie s'éleva pour tracer au travers de sa poitrine un mot en langue ancienne. Les élèves studieux le traduisirent sans mal.

— *Pouvoir*, lut à voix haute Vilmela, la jolie demoiselle que plusieurs de ses camarades prétendaient amoureuse d'Artos.

Hodmar sourit, satisfait.

— Le pouvoir... Voilà ce qui fait vibrer le cœur d'une grande majorité d'humains.

Son regard pénétrant parcourut la classe.

— Maintenant, poursuivit-il, qui peut me révéler ce qui motive

l'âme des elfes ? Qu'est-ce qui plaît aux gens de nos espèces ?

Un silence gêné fit écho à la question. Les jeunes se regardaient, perplexes. Devant le mutisme de son auditoire, Hodmar s'adressa à leur professeur.

— Lööor, je vous en prie, apprenez à vos élèves ce qui nous distingue de nos cousins les hommes.

Apparemment revenu de ses émotions, l'instituteur n'affichait plus qu'une étroite plaque rouge sur l'arête du nez.

— Les elfes se moquent du pouvoir, lança-t-il avec emphase. Bien souvent, ils le dédaignent. Ce qu'ils recherchent, c'est *l'harmonie*.

De gracieuses cursives de lumière naquirent entre les mains du grand maître pour former le mot qui glissa, tout doucement, devant les silhouettes elfiques.

— L'harmonie, répéta-t-il avec révérence. L'aspiration première des elfes. Évidemment, il existe des exceptions : des humains prônant la paix et des elfes enclins à la domination.

— Pouvoir ou harmonie, en quoi est-ce si fondamental ? s'étonna Le Vautour, un grand brun au regard sombre et perçant.

— Vous allez comprendre grâce à la suite de l'histoire, l'assura Hodmar.

Les représentants des races s'effacèrent, laissant place à des scènes de massacres, de saccages et de viols. Le maître de magie observa gravement ces images mouvantes du passé.

— Contrairement aux elfes, les hommes ont renié l'héritage des Ghör et des Nagù. Ils se sont contentés de piller les richesses de leurs victimes, méprisant les livres, les usages et les vestiges culturels des Ejbälas. Ils se sont passionnés pour les trésors plus prosaïques, tels que l'or et les bijoux. Ce faisant, ils ont négligé ce qui constituait la véritable fortune de leurs ancêtres.

— Pourquoi ? interrogea Vilmela.

— Dans leur prétentieuse naïveté, ils étaient convaincus qu'il valait mieux tout réinventer. Les humains, à l'origine très doués, se sont donc mis à se comporter comme des êtres primitifs : privés de science et d'art, ils ont même refusé les structures sociales élémentaires au maintien d'une vie communautaire civilisée.

— Par leur faute, s'empourpra Lööor, le chaos, la violence, l'injustice et l'anarchie ont ressurgi... Ces terribles fléaux que les maîtres sphinx avaient autrefois jugulés.

Un frisson parcourut l'échiné d'Hürtö ; il se jura de rester pour toujours à l'écart des peuples humains.

— Et c'est aux mains de pareils barbares que nous avons abandonné Artos, s'insurgea-t-il douloureusement.

Hodmar chassa les scènes cruelles et revint à la carte du continent. Répondant à la volonté du sorcier, la baguette de cerisier

vibra, puis vint se loger au creux de sa main.

— Après le meurtre des derniers sphinx, quand il n'est resté ni Ghör ni Nagù, les hommes ont migré vers la côte ouest. Ils ont commencé à cultiver la terre, à élever des bêtes et à construire de petits navires pour profiter de l'abondance de la mer...

— Ils se sont même lancés dans l'exploitation des mines, intervint le professeur Pivoine, leur soif d'or n'étant jamais apaisée.

— Toutefois, reprit le maître de magie, sans l'apport des connaissances ancestrales, leurs méthodes se sont vite révélées rudimentaires et peu efficaces.

— Quels crétins, ces humains ! décréta Le Vautour.

— Erreur ! le reprit sévèrement le mage, soucieux de montrer qu'il ne tolérerait pas les jugements intempestifs. Même s'il faut reconnaître qu'ils sont portés à la vanité, ils ne sont pas stupides.

Le fautif baissa les yeux, penaud.

— Bon, où en étais-je ? reprit le mage. Ah oui ! Les hommes ont tôt fait de lorgner les elfes dans les territoires voisins. Ainsi, ils ont constaté que leurs lointains parents réussissaient bien mieux qu'eux dans tous les domaines. Conséquemment, ils ont inventé l'esclavage.

Une flambée de protestations fusa parmi les élèves. « L'asservissement des elfes, quelle horreur ! » s'écrièrent nombre d'entre eux. Hodmar exigea promptement le silence.

— Voilà ce que vous devez savoir, annonça-t-il. Plutôt que de s'échiner à accomplir eux-mêmes un travail laborieux et improductif, les hommes ont forgé des armes et formé des cohortes de guerriers chargés d'assujettir les elfes-paysans. Ils ont confisqué leurs terres, leurs pâturages, leurs troupeaux et leurs précieuses mines. Incapables de leur être hostiles et espérant un hypothétique retour à l'harmonie, les elfes n'ont pas répliqué.

— C'est révoltant ! clama Le Vautour, défait.

Il fallut, une fois de plus, qu'Hodmar appelle les élèves au calme.

— Auriez-vous agi autrement que nos frères ? défia-t-il son public. À la place des elfes-ubu, des elfes-iva et des elfes-jibi, auriez-vous brandi l'épée et fendu la chair de vos oppresseurs ?

Les jeunes Longs-Doigts se réfugièrent dans un sombre silence.

— Les elfes ne savent pas répondre à l'agression par l'agression, conclut le mage en se tournant vers Hürtö.

— Voilà pourquoi nous sommes des *elfes*-sphinx et non des *hommes*-sphinx, opina Le Gris. Contrairement aux humains, la violence nous répugne.

— Tout juste !

Le vieux mage marqua une pause. La carte du continent se volatilisa et la baguette de cerisier alla docilement s'allonger sur la table du professeur Pivoine. Dans un geste un peu théâtral, Hodmar

posa sa longue main sur la broderie qui ornait sa tunique sombre : la soie argentée représentait une licorne au regard paisible. Un sourire énigmatique naquit sur les lèvres du protecteur de cette espèce bénie.

— Par contre, nous... Nous, les elfes-sphinx, disposons d'un atout qui manque aux autres races elfiques.

Les étudiants se virent successivement pointés par l'index du maître. « Toi, toi et toi », semblait affirmer le doigt autoritaire. Les vêtements du sorcier se mirent à onduler autour de son corps comme si le vent les soulevait doucement ; la soie devint bleue, puis verte. Ensuite, elle vira à l'ocre, au blanc, au violet, au noir et au rouge.

— Quel avantage possédons-nous ? questionna Hodmar sous les yeux ébahis des apprentis.

— La magie ! clamèrent-ils en riant, leur mélancolie soudainement envolée.

— Oui ! confirma le sorcier dans son tourbillon de couleurs. Les sphinx nous ont légué cet inestimable présent. Grâce à la magie, nous nous dissimulons aux yeux des hommes afin d'échapper à leur convoitise.

La brise surnaturelle tomba abruptement et les élèves regardèrent avec dépit la tunique d'Hodmar redevenir inerte.

— Enfin..., soupira le vieux maître.

Son visage avait retrouvé sa gravité coutumière.

— La plupart du temps, nous échappons à la convoitise des hommes... Oui, la magie peut protéger les Longs-Doigts. Pour ça, cependant, ils doivent se montrer prudents et disciplinés.

Le récit achevé, la réalité s'imposa de nouveau à la conscience de tous. Après un moment, voyant qu'Hodmar se taisait, Vilmela demanda nerveusement :

— Ne peut-on rien pour secourir Artos ?

— Mon disciple Qrest a regroupé quelques intrépides prêts à partir en expédition de sauvetage.

— Quelles sont leurs chances de réussir ?

— Plutôt minces, je le crains.

Les visages s'assombrirent. Prenant conscience de l'effet désastreux que produisaient ses doutes sur son public, il se força à ajouter :

— Mais je garde espoir... Nous devons tous rester confiants.

— Qu'advient-il d'Artos s'ils ne le retrouvent pas ? s'enquit une petite rouquine.

— Je l'ignore, admit le maître tourmenté. Toutefois, je connais notre jeune ami et je mise sur son jugement. Il ne courra pas de risques inutiles et, avec le temps, il trouvera peut-être le moyen de rentrer chez nous.

Plusieurs mains timides se levèrent.

— Les... Ceux qui ont capturé Loup...

— Oui ?

— Pourquoi ont-ils fait ça ?

Les lèvres d'Hodmar se plissèrent dans une moue réprobatrice.

— Ces chasseurs profitent du marché très lucratif de l'esclavage, expliqua-t-il gravement. Ils rêvent de fortunes faciles, gagnées sans trop de sueur.

— Ils volent des enfants pour les échanger contre de l'or ! se scandalisa Le Vautour.

— Pas seulement des enfants, précisa Hodmar. Ils enlèvent aussi des adultes. Il leur arrive même de vendre d'autres humains. Ils recherchent des proies qui se distinguent par leur force, leur beauté ou leurs talents.

— Alors, Loup vaudra une fortune ! s'exclama Vilmela en rougissant.

— Je le souhaite, affirma le grand maître sur un ton qu'il voulait rassurant. Celui qui aura déboursé autant pour acquérir Artos ne l'enverra pas travailler aux champs ou dans les mines ; il l'estimera comme un joyau unique dans sa collection. Au pire, votre camarade sera condamné à quelques corvées domestiques.

Hodmar passa sous silence l'exploitation sexuelle des esclaves. Cette affreuse réalité n'avait toutefois pas échappé à Hürtö, en raison des allusions grivoises de Flip. D'instinct, le grand maître se tourna vers le garçon. Une fois de plus, le vaillant petit magicien retenait ses larmes. Le Gris était obsédé par une question : comment Artos, si bouillant, si rebelle, allait-il survivre à autant d'affronts et d'outrages ?

En dépit de la discrétion d'Hodmar, une atmosphère sinistre s'abattit à nouveau sur la classe. Maintenant, les élèves prenaient toute la mesure du drame dans lequel Loup se trouvait plongé. Le Vautour surprit tout le monde en brisant le silence.

— Maître Hodmar, vous êtes reconnu pour votre prodigieuse puissance occulte. Pourquoi n'allez-vous pas là-bas pour récupérer Artos ? Un voyage-éclair, quelques pétrifications et Loup reviendrait parmi nous, sain et sauf.

Du fond de la classe, le vieux mage attira un tabouret sur lequel il se laissa choir pesamment. Sa voix parut plus terne tout à coup, comme si la chaleur qui l'animait quelques instants plus tôt avait perdu sa source.

— Si je pouvais accomplir un tel sauvetage, crois-tu que je resterais ici à ne rien faire ?

Le grand brun blêmit.

— Je ne voulais pas vous offenser, je...

— Je sais, l'interrompit le directeur. La question se devait d'être posée.

Pourtant, la réponse tarda à venir. Tout dans la pièce paraissait figé, à l'exception des araignées piqueuses qui, dans leur bocal, finissaient de se disputer le sang d'Hurtö. Quand il reprit enfin la parole, Hodmar usa du ton docte qui venait naturellement à ceux qui avaient longtemps enseigné.

— Qui peut nous expliquer pourquoi un voyage-éclair n'est pas indiqué dans cette situation particulière ?

Un grand maigrelet fut désigné parmi ceux qui avaient levé la main.

— Pour effectuer un voyage-éclair, récita-t-il, il faut connaître précisément sa destination. Or, nous ignorons où se trouve Artos.

— Juste, approuva le maître. Toutefois, même sans indication, si je n'écoutais que mon désir, je partirais sur-le-champ.

— Qu'attendez-vous alors ? s'impatienta Hurtö, que cette possibilité obsédait depuis le premier jour.

Sans oser l'avouer à voix haute, le garçon critiquait l'inertie du puissant sorcier. N'existait-il donc aucun courage, aucun sens de l'initiative chez les gens de sa race ? Le professeur Löor bondit brusquement, manquant de renverser sa chaise. Visiblement outré, il rugit en postillonnant :

— Vous ne vous rendez pas compte ! Nous avons déjà perdu deux maîtres de magie dans une expédition pareille. Ils n'en sont jamais revenus... Nous ne pouvons pas risquer de perdre le dernier porteur de clé, le seul survivant des trois.

Hodmar posa une main apaisante sur l'épaule de l'instituteur.

— Ne vous emportez pas, Löor.

— Faites-leur comprendre, insista le professeur Pivoine. Dites-leur que sans votre pouvoir exceptionnel, les monuments protecteurs perdront une grande partie de leur efficacité et que nous deviendrons tous vulnérables.

Devant l'évidente contrition du mage, Le Gris se sentit honteux ; il se leva et vint s'incliner devant lui.

— Je vous prie d'excuser mon impertinence. Je cherche seulement à savoir pourquoi nous abandonnons Artos. Il me semble qu'aucun effort, qu'aucun risque ne devrait être épargné pour le sauver. N'est-ce pas notre devoir ?

— En d'autres circonstances..., débuta le sorcier.

Il s'interrompit, conscient de la futilité de ses paroles face à la douleur et à l'incompréhension du jeune Loxillion. Le maître et l'enfant se regardèrent longuement. Le même chagrin marquait leurs traits tirés ; pour l'un comme pour l'autre, les nuits d'insomnie se succédaient, les privant de l'apaisement de l'oubli.

— Restez avec nous, maître Hodmar, finit par murmurer Hurtö, la voix brisée. Vous êtes le dernier porteur vivant et les elfes-sphinx ont

besoin de leur guide spirituel.

— Si je pouvais...

— Je comprends, l'assura Le Gris. Artos aussi comprendrait.

Pourtant, tandis que les élèves quittaient la classe dans un lourd silence, Hürtö ne pouvait s'empêcher d'imaginer son ami entre les mains d'un propriétaire dépravé. Artos accepterait-il vraiment que la sécurité du peuple des elfes-sphinx le condamne aux pires humiliations ?

Le Gris avait acquis une certitude, cependant : en quelques instants, dans une vulgaire cabane au milieu des bois, Loup et lui avaient à jamais perdu leur innocence.

Artos cherchait en vain un moyen de s'évader. Depuis des jours, les yeux bandés, les poignets liés derrière le dos, inconfortablement assis sur un âne aussi bête que puant, il endurait un véritable supplice. Il n'aurait su dire lequel de son corps ou de son cœur le faisait le plus souffrir.

Au début, il avait patiemment attendu, convaincu que les elfes-sphinx se lanceraient à sa rescousse et puniraient sévèrement l'odieux personnage qui avait osé l'enlever. Après tout, Hürtö n'avait-il pas couru hors de la cabane pour cette raison ? Son ami avait compris qu'il leur fallait de l'aide ; qu'à eux deux, ils ne parviendraient pas à se défendre contre des brutes humaines. Pour une fois, Artos se représentait avec soulagement les terribles colères d'Astryl, son père. Il imaginait le bouillant rebelle, porté par sa fureur, renversant tout sur son passage pour récupérer son fils, ce même garçon qu'il réprimandait sans cesse, lui reprochant son insubordination et son insolence. L'impressionnant Jynabör allait enfin délaisser son habituelle austérité ; quand il aurait libéré son fils de sa captivité, Astryl le prendrait contre son cœur et il reconnaîtrait qu'il avait eu tort de ne pas l'aimer davantage.

Avec le temps, constatant que personne ne venait à son secours, la détresse avait envahi l'âme de Loup. « Ils m'ont tous abandonné, songeait-il amèrement. Mon père se trouve peut-être bien débarrassé... Au fond, ne m'a-t-il pas toujours détesté ? » Cette rancœur empoisonnait son âme, rendant ses émotions aussi violentes et imprévisibles que les éruptions d'un volcan. Toutefois, n'étant pas d'un tempérament à s'apitoyer longtemps sur son sort, il avait bientôt puisé dans ce qui lui restait de courage pour échafauder des plans d'évasion. Ses projets, des plus simplistes aux plus insensés, aboutissaient tous à la même impasse. S'il parvenait à s'enfuir, où irait-il ? Comment retrouverait-il son chemin ? « Inutile de me mentir, je suis complètement perdu. »

— J'ai soif, réclama-t-il en tentant de donner à sa voix une note autoritaire.

— Tu boiras quand j'le voudrai, ronchonna Stap en lui frappant la tête du plat de la main.

L'homme marchait à la hauteur de l'âne, apparemment infatigable, veillant sur sa précieuse marchandise avec une vigilance scrupuleuse. Même la nuit, le brigand semblait ne dormir que d'un œil, car dès que le garçon remuait, Stap se levait et vérifiait ses liens.

Mis à part ces inspections bourruées et quelques taloches pour le rappeler à l'ordre, l'homme ne touchait pas au garçon. Dans toute cette mésaventure, c'était la seule consolation de Loup. Les propos orduriers de Flip lui avaient fait craindre les pires sévices, mais Stap ne semblait pas partager la perversité de son ancien acolyte. Mieux encore, ne voulant pas s'encombrer d'un blessé, le colosse avait froidement assassiné son compagnon primitif. Au grand soulagement de Loup.

— Où sommes-nous ?

— ...

— Où allons-nous ? s'obstina Artos.

— Pas d'tes affaires !

Autour d'eux, la forêt rousse s'ébrouait dans le vent, semant une pluie de feuilles qui s'accumulaient en un tapis spongieux. La terre ainsi recouverte laissait peu de chances à d'éventuels sauveteurs de suivre efficacement leurs traces. De rage et de dépit, Loup fut saisi d'une soudaine envie de hurler, d'appeler les siens dans une longue plainte déchirante. Pour se contenir et résister aux sanglots qui lui contractaient la gorge, il ressassa dans son esprit les opportunités qui s'offraient à lui. Somme toute, il en comptait bien peu. Son atout le plus précieux était que Stap ignorait avoir capturé un magicien.

« Enfin, un *presque* magicien ! » se moquait sans complaisance le jeune rebelle.

Les mains liées, il ne pouvait pas pointer l'index pour jeter des sorts. Cependant, quelques fois pas jour, Stap détachait son prisonnier pour lui permettre de manger, boire et se soulager. S'ils se trouvaient à proximité d'un ruisseau, il le laissait même se rafraîchir sommairement.

« Il faudra que je profite d'un de ces moments pour agir, décida le garçon. Voilà pour le *quand*. »

Invariablement, ses réflexions s'embrouillaient à la question du *comment*. « Quel sortilège pourrais-je utiliser ? Cul de grue ! J'arrive à peine à pétrifier un lièvre ! » Lorsqu'il considérait objectivement les prouesses qui faisaient sa réputation de prodige au collège, il était forcé de conclure que ses connaissances restreintes et ses pouvoirs immatures le contraignaient à des maléfices plutôt inoffensifs, les véritables armes magiques n'étant révélées qu'aux étudiants plus âgés. Artos choisit de s'en tenir à ce qu'il maîtrisait le mieux. « Je ne dois commettre aucune erreur. Si je manque mon coup, il n'y aura pas de seconde chance, c'est sûr... » Restait encore le problème le plus angoissant : comment allait-il retrouver son chemin jusqu'à La Grotte ? « Un problème à la fois, s'efforça-t-il de se convaincre avec calme. Je verrai cela quand je me serai débarrassé de Stap. »

Le soir venu, tandis que la brute réchauffait leur repas sur des braises, Loup enflamma son index afin de rompre la corde qui lui meurtrissait les poignets. À ce moment du soir, ses yeux n'étaient pas bandés et il n'était pas encore lié à un arbre. Les mains derrière le dos, Artos devait orienter la flamme magique à l'aveuglette. Il se brûla maintes fois, retenant courageusement ses lamentations et gardant les yeux rivés sur ses genoux repliés afin de dissimuler son visage tordu de douleur. Quand l'homme s'éloigna pour chercher des écuelles dans son paquetage, Loup pointa discrètement le repas à peine tiédi. Il répéta le geste et l'incantation au-dessus du gobelet rempli d'eau, puis il reprit sa position initiale. Stap revint à grandes enjambées et s'affala devant le feu. Il puisa dans la marmite et se servit une large part du mélange douteux de viande grisâtre et de sauce grumeleuse. Dès la première bouchée, son visage devint cramoisi, ses joues se gonflèrent, puis il recracha la nourriture.

— Argh ! gémit-il, les yeux larmoyants.

Sous l'effet de l'intense brûlure, sa langue s'épaissit et la peau de son palais se détacha en lambeaux. Il agrippa le gobelet et but avidement une longue goulée. L'eau bouillante lui ravagea la gorge et l'estomac ; l'homme tomba à la renverse, battant des bras et des jambes comme une tortue sur sa carapace. À ce moment, Artos bondit, bénissant l'obsession du professeur Lodan, se remémorant ce qu'il répétait sans cesse : « En cours de potions, vous devez parfaitement maîtriser les variations de température des liquides. » Pendant que Stap ruait en râlant, le Jynabör visa les braises et répandit feu. Il courut autour de son bourreau, l'emprisonnant dans un cercle enflammé. Sans plus attendre, il s'enfuit dans les bois, serpentant habilement parmi les troncs des arbres géants, sautant par-dessus les racines tordues. Dans sa fuite, il n'entendait que le bruit haletant de son propre souffle. Il continua ainsi sans se retourner, ignorant où ses enjambées le menaient. Il cavala sans répit jusqu'à ce qu'il se retrouve acculé à l'escarpement d'une petite falaise. La nuit devenait noire. La pluie se mit à tomber, drue et glaciale. Le garçon dénicha une alcôve juste assez profonde pour le protéger partiellement du vent et de l'averse. Il songea à allumer un petit feu mais se ravisa, jugeant qu'il était plus prudent de n'en rien faire : les lueurs attireraient peut-être des créatures indésirables. Pire encore, Stap pourrait le retrouver. Il se coucha sur le flanc, grelottant de peur et de froid, résolu à demeurer éveillé jusqu'à l'aube. Malgré sa détermination, l'épuisement eut raison de son angoisse et il s'endormit à l'instant même où sa tête toucha le sol.



Un coup de pied dans les côtes le tira de son sommeil fiévreux. Plusieurs visages étaient penchés sur lui. On le reluquait avec curiosité. Artos voulut se relever, mais son corps fourbu s'y refusa. L'effort suffit pourtant à le couvrir de sueur. Contraint à l'immobilité, une nausée le saisit. Tout vacillait autour de lui : le sol, les arbres, les yeux mauvais des inconnus. Ces images mouvantes se dispersèrent soudain, et l'ignoble Stap apparut dans le champ de vision trouble du jeune magicien.

— Chè hui ! lança la brute, sa bouche tuméfiée l'empêchant d'articuler plus distinctement. He chalo !

Dans son délire, Artos ne se souvenait pas pourquoi ce personnage lui inspirait une telle frayeur. Il vomit une bile acide sur les bottes de Stap, qui le frappa à nouveau.

— Laisse-le, intervint un petit homme à la figure grêlée. Si tu le tues, tu n'en tireras rien.

— Il brûle de fièvre, observa un autre membre de la bande. Emmenons-le au camp, la femelle saura peut-être comment le soigner.

— À môa, précisa Stap en se frappant la poitrine. Y est à môa !

— Ça va, Stap, voulut l'apaiser Le Grêlé. Personne ne te le volera. Les règles de notre groupe n'ont pas changé : à chacun le bénéfice de ses captures.

— É hravaillé vort pou hui !

— Oui, je sais ! Tu as bien travaillé. Un elfe-sphinx, ça vaut une fortune.

— Y en a... deux, se força à ajouter Stap.

— Deux quoi ?

— Harques !

— Le garçon a deux Marques, traduisit Le Grêlé. Eh bien ! Nous verrons ça au campement. Si tu dis vrai, tu vas devenir un homme riche... À condition qu'il ne crève pas avant !

Quand le colosse souleva Artos dans ses bras pour le jeter en travers de sa gigantesque épaule, ce dernier s'évanouit.



Il reprit conscience dans un lieu humide et sombre. Il devina aussitôt qu'il se trouvait dans une large caverne. Des hommes buvaient, regroupés autour d'un feu. Une cheminée naturelle évacuait la fumée âcre, laissant voir le ciel étoilé. La pluie avait cessé. Artos remua précautionneusement, convaincu que son corps se rebifferait au moindre mouvement, mais il ne ressentit que peu de douleur. Il s'assit en notant que les barreaux d'une cage exigüe le séparaient des

chasseurs d'esclaves. Une soif affreuse tenaillait le garçon ; son besoin devint urgent quand il aperçut les gobelets de bière qu'éclusaient les hommes.

— De l'eau, quêta-t-il, prêt à toutes les bassesses pour se désaltérer.

Les hommes se retournèrent vivement, la surprise les laissant soudainement pantois. Stap se leva après avoir signifié aux autres de ne pas bouger.

— Je m'en charge.

L'enflure avait diminué, lui permettant maintenant de parler normalement. De toute évidence, plusieurs jours s'étaient écoulés depuis qu'il avait rattrapé son fugitif. Il vida sa chope d'un trait et la plongea dans un bassin alimenté par une petite source. Toutefois, quand il s'approcha de la cage, il posa le gobelet sur le sol, hors de portée du prisonnier.

— Je te le donne si tu me dis comment tu as fait.

— Fait quoi ? demanda Artos, complètement médusé.

La tête lourde, il se rappelait difficilement ses derniers instants de conscience. Et puis, il se fichait éperdument des questions de Stap ; son unique souci, son seul désir concernait la tasse d'étain dont les rebords dégouлинаient comme pour mieux le narguer.

— Le ragoût, insista le chasseur, l'eau et ensuite, le mur de feu... Comment as-tu réussi tout ça ? La corde autour de tes poignets était brûlée.

L'endroit sinistre, les regards torves des hommes, la puissance de Stap, tout terrifiait le rebelle. Pourtant, son instinct lui dictait de ne rien laisser paraître de sa frayeur. Soucieux de ne pas se trahir par le tremblement de sa voix, il choisit de se taire. Frustré par le mutisme de son prisonnier, Stap lança, agressif :

— Es-tu un sorcier ?

Le regard du colosse exprimait une crainte superstitieuse. Mine de rien, Loup nota que l'homme se tenait à bonne distance de la cage, la main posée sur le manche de sa dague.

— Pourquoi cette question ? répondit le garçon en restant sur ses gardes.

L'inquiétude manifeste du gaillard le rendait encore plus dangereux.

— Les mages valent beaucoup, déclara Stap, circonspect. Mais on dit que même une montagne d'or ne vaut pas le trouble qu'ils causent.

La dague fut retirée de son fourreau. Voyant scintiller la lame dans les lueurs du feu, le jeune magicien fut parcouru de frissons d'effroi. Une seule erreur, une seule faiblesse, et il serait saigné. « Ressaisis-toi, louveteau », s'ordonna-t-il du même ton implacable et froid qu'aurait utilisé son père. Il comprit alors qu'il lui faudrait

mentir. Il eut une pensée acerbe pour ses professeurs qui enseignaient qu'aucune circonstance ne justifiait le mensonge. « Pfff, certainement qu'aucun d'entre eux n'a jamais eu à lutter pour sa survie... »

— J'ai utilisé des tisons, affirma-t-il avec aplomb.

— Impossible, je t'aurais vu.

— J'ai agi très vite, répliqua Loup. J'ai d'abord coupé mes liens, puis j'ai jeté des pierres rouges dans la marmite et le gobelet.

— Sans te brûler ?

Le garçon tendit ses mains entre les barreaux.

— Mais je me suis brûlé, clama-t-il en exposant ses paumes et ses poignets.

— Mouais..., grommela le chasseur. Par contre, le mur de feu...

— Un coup de chance, poursuivit Artos sans sourciller. Le vent a soufflé du bon côté. Et puis, tu souffrais atrocement. Ça m'a donné le temps d'embraser les feuilles mortes autour de toi.

— Alors, tu me jures que tu n'es pas un sorcier ?

Loup devinait ce que Stap désirait entendre : le chasseur n'avait nulle envie de renoncer à un butin si chèrement acquis. Cependant, il se débarrasserait sans remords de son captif s'il manifestait le moindre pouvoir occulte. Plutôt que de s'encombrer d'un fauteur de troubles, il préférerait le tuer.

— La magie ! ironisa Artos. Quel être sensé prête foi à de pareilles sottises ?

— On dit que les magiciens forment un clan chez les elfes-sphinx.

— Il vaut mieux se méfier de ce qu'on raconte sur mon peuple... Les gens aiment bien inventer ce genre de légendes truffées de fabulations.

Artos savait que la prudence s'imposait. « Il est plus stratégique de dissimuler mes pouvoirs. Qui sait, il s'agit peut-être de mon seul atout. » N'ayant rien à perdre, il choisit de jouer d'audace.

— Réfléchis un peu, défia-t-il le colosse. Si j'étais un sorcier, penses-tu que je serais obligé de te supplier de me donner à boire ? Non ! Pour me désaltérer, j'inonderais cette damnée caverne et tu périrais noyé dans le torrent de mon crachat.

Toute la charpente de Stap s'ébranla quand il éclata de rire. Il rengaina sa dague, saisit le gobelet et le posa entre les mains avides du garçon.

— La prochaine fois que tu essaies de t'enfuir, je te tue.

— Encore, se contenta de répliquer le jeune homme en lui tendant la chope vide.



Après l'incident, Stap se désintéressa complètement d'Artos, qui

put observer l'endroit où il était enfermé. Dans d'autres cages se côtoyaient les captures de tous les chasseurs. Les membres de la troupe se rassemblaient dans cette caverne après la traque. La force du groupe semblait vitale pour l'ultime étape : le voyage vers les bourgs où se tenaient les ventes d'esclaves. Un chasseur isolé devenait vite la proie de bandes rivales, qui n'hésitaient pas à assassiner un braconnier pour lui dérober son butin.

La geôle voisine de celle de Loup était réservée aux « femelles », comme les appelaient les complices de Stap. Dans cet enclos, il ne se trouvait qu'une elfe-ubu, courte et forte. Son visage expressif, mais peu gracieux, était auréolé d'une masse de magnifiques cheveux roux. On la nommait Ylda. Artos apprit qu'elle l'avait soigné et guéri de ses fièvres. La gentillesse naturelle de cette femme mettait un baume sur la détresse de Loup. Incapable de contenir le flot de ses émotions, il se languissait souvent du cocon douillet auquel on l'avait arraché. Pourtant, une colère sourde le saisissait parfois. Il se demandait alors pourquoi les siens l'avaient abandonné. À d'autres moments, l'angoisse le paralysait. Que deviendrait sa vie quand il serait vendu comme esclave ? Il lui arrivait même de souhaiter la mort plutôt que de subir, un instant de plus, la peur abominable qui lui nouait les entrailles. Son supplice devenait intolérable quand il se réveillait après avoir rêvé qu'il était de retour chez lui. La réalité lui paraissait alors trop cruelle. Quand son désespoir lui tirait des sanglots irrépressibles, Ylda lui prenait la main entre les barreaux et lui chantait des berceuses anciennes.

Fidèle aux gens de sa race, l'elfe-ubu montrait peu d'agressivité ; elle accomplissait ce qu'on attendait d'elle, ce qui, pour l'heure, consistait à préparer les repas et brasser la bière. Même si elle venait du monde des montagnes, elle ne semblait pas incommodée par l'atmosphère enfumée et humide de la caverne. Sa mine épanouie ne devenait franchement revêche que lorsqu'on l'enchaînait. Elle pestait alors et, même sans connaître son curieux langage, on comprenait que les injures fusaient.

Pour sa part, Loup était enfermé dans la même cage qu'un splendide elfe-iva. Habitué aux grands espaces des vallées fertiles et aux immenses forêts du centre du continent, cet être délicat souffrait d'un accablement déconcertant. Il ne sortait de son mutisme que pour chanter des ballades tristes qui évoquaient la brise sur les blés, le murmure des cascades et la gloire des géants des bois. Sysdi ne connaissait qu'une forme de lutte : la résistance. Cette bataille, cependant, il la livrait sans compromission.

Il n'avalait rien tant que les chasseurs s'entêtaient à remplir son écuelle de viande de gibier. Comprenant que Sysdi se laisserait mourir de faim plutôt que d'ingérer de la chair animale, ils se résignèrent à

nourrir l'elfe-iva selon ses souhaits. Ils lui fournirent des fruits, des noix et des racines qu'il partagea immédiatement avec Artos. L'elfe-sphinx refusait aussi de consommer des bêtes profanées ; les gens de sa race respectaient des traditions telles que seul le protecteur d'une espèce pouvait sacrifier un spécimen pour en nourrir sa communauté. Artos aurait pu tuer des loups ou des cobras sans nuire à leur pérennité. Toutefois, jamais il n'avait eu à accomplir les gestes rituels de l'abattage, car personne n'aurait songé à manger de pareils prédateurs.

— Savais-tu que les humains ne tuent pas que pour s'alimenter ? lui raconta Sysdi quand ils furent repus.

L'elfe-iva crut utile de prévenir son compagnon de cachot.

— Ne t'étonne pas si tu découvres des fourrures de louveteaux et des ornements en peau de serpent sur les étals des marchands du bourg et sur le dos de leurs vaniteux clients.

En entendant ces révélations, Artos craignit de vomir son récent repas.



La veille de leur départ pour le marché, un chasseur arriva avec une proie peu commune. Artos était stupéfait : il s'agissait d'une humaine. De plus, à en juger par ses habits, la jeune femme appartenait à une haute caste. Bien que ligotée et bâillonnée, elle toisait ses geôliers avec un évident mépris. Les hommes s'attroupèrent autour de l'étrangère et de celui qui l'avait capturée. L'homme portait une barbe hirsute et souillée de sang. Ses joues étaient striées de profonds coups de griffes. Stap exigea des explications.

— Cette gueuse va nous causer des ennuis, rugit-il à la face du nouveau venu. Elle doit provenir d'une famille de riches seigneurs. Ils voudront la reprendre et la venger.

— Pas de danger, assura le barbu en tirant sur la natte noire et lustrée de la prisonnière pour lui faire renverser la tête.

Artos vit les yeux courroucés de la belle ; ils étincelaient d'un curieux mélange de rage et de chagrin.

— J'ai surpris son père dans une auberge à l'orée du bourg. Il discutait avec Le Rapace.

— Le Rapace ? s'étonna Le Grêlé. Le fils de Dezael !

— Lui-même. L'héritier du puissant marchand d'esclaves écoutait le père se plaindre de la demoiselle. Celui-ci estimait que la belle lui coûtait trop cher en dentelles et en bijoux. Il voulait s'en débarrasser, mais négociait âprement le prix de sa pucelle. Le Rapace est parti en disant qu'il allait transmettre la proposition à Dezael.

L'homme se gratta furieusement le menton, retroussant les poils

rebelles de sa barbe. Son silence se prolongeant, Stap commença à s'impatisier.

— Wiq, cesse de t'épouiller comme un singe et finis de déballer ton histoire.

— J'ai suivi le père, enchaîna l'hirsute personnage, un propriétaire d'esclaves des champs, apparemment prospère... Des terres riches et fertiles, à perte de vue, des récoltes abondantes, et pourtant, un manoir qui tombait en ruine. J'ai tué le bonhomme et une vieille femme malade déjà à moitié morte.

La prisonnière gémit sous son bâillon.

— Il n'y avait personne d'autre dans la demeure ? s'inquiéta Stap.

— Seulement la jolie nymphe que voilà, ricana le dénommé Wiq. Méfiez-vous, cette petite aime sortir ses griffes... Une vraie tigresse ! Avec son sale caractère, nul ne se crèvera pour la retrouver.

Comme pour donner raison à son ravisseur, la jeune femme se débattit farouchement. Les hommes la serrèrent de plus près, la pinçant et la bousculant pour lui faire perdre pied. Artos observait la scène tandis qu'Ylda hurlait dans la cage voisine :

— Laissez-la !

Les chasseurs n'avaient rien à faire de ces injonctions dérisoires. L'impuissance de la belle bourgeoise les échauffait. Leurs affreuses mains agrippèrent la fine étoffe de ses vêtements ; en quelques instants, le manteau, la robe, le jupon et les dessous furent piétinés dans la poussière. Le cœur de Loup battait à tout rompre ; un mélange de répugnance et d'excitation l'oppressait. Comment des êtres pensants pouvaient-ils se comporter si sauvagement ? Il aurait voulu fermer les yeux comme Sysdi. L'elfe-iva avait aussi plaqué ses mains sur ses oreilles pointues. Des larmes amères marquaient son beau visage. Artos partageait sa détresse. Néanmoins, il n'arrivait pas à détacher son regard du corps nu de la femme. Il voyait les doigts avides tâter brutalement la poitrine ronde et ferme de la prisonnière. Des paumes calleuses se plaquaient contre la courbe de ses reins et de ses fesses rebondies. Cela faisait beaucoup de peau dévoilée pour un garçon qui n'avait jamais vu que les bras et les chevilles de ses amies du collège. La toison bouclée et sombre sous le ventre soyeux l'envoûtait, porteuse d'un insoutenable mystère.

— Laissez-la ! ordonna Stap.

— Bas les pattes, s'interposa le barbu. Elle rapportera bien davantage si elle demeure intacte.

— Tu ne peux pas nous faire ça, se plaignit Le Grêlé en frottant la bosse qui déformait son pantalon.

Stap saisit la fille par le bras. Il ouvrit la cage des femmes et poussa la demoiselle sur la paillasse d'Ylda.

— Pauvre petite, fit l'elfe-ubu en lui retirant son bâillon et en la

couvrant de son propre manteau. Il est trop court évidemment...

Ylda ne s'était pas aussitôt redressée que Stap l'attrapait par le col de sa tunique.

— Prenez celle-là, lança-t-il aux chasseurs. Personne ne se souciera de la virginité d'un pareil laideron.

— Non ! réagit Artos, soudainement tiré de son effarement. Ne lui faites pas de mal !

Bien entendu, personne ne lui prêta attention.

— Si on avait voulu de cette guenon, on l'aurait prise avant, s'insurgea Le Grêlé.

— C'est elle ou ta main droite, répliqua Stap. Choisis.

À défaut de pouvoir assouvir leur désir avec celle qui l'avait provoqué, les hommes jetèrent leur dévolu sur l'elfe-ubu. Elle rua et mordit, ajoutant sans le vouloir à la démence des fauves. Loup secoua les barreaux.

— Sysdi ! cria-t-il. Aide-moi !

L'elfe-iva resta recroquevillé dans son coin, incapable d'affronter autant de bestialité. Pendant un moment, Artos songea à enflammer les tiges de jonc de sa cage pour se porter au secours de celle qui le traitait avec tant de bienveillance. Il connaissait toutefois la futilité d'une telle action. Que ferait-il ensuite ? Comment contiendrait-il cette meute ?

Plus honteux que jamais, imitant Sysdi, il détourna le regard et se couvrit les oreilles pour échapper aux hurlements d'Ylda. Il serra les dents, mais n'arriva pas à refouler ses larmes. Dans sa tête, la voix cassante de son père résonnait : « Cesse de pleurnicher, louveteau ! Accepte que ton passé idyllique soit définitivement révolu. » Le garçon savait bien qu'une nouvelle réalité le défiait et que, face à la férocité des hommes, il lui faudrait opposer une volonté véhémence. N'était-ce pas le prix de sa survie ? « Je dois devenir fort, très fort, plus fort que toutes ces brutes réunies. J'y mettrai le temps, mais je n'aurai de repos que lorsque j'aurai acquis cette puissance. » Ayant irrémédiablement perdu le sentiment de sécurité qui avait représenté, jusque-là, le fondement de sa vie, il comprenait, du haut de ses treize ans, qu'il lui faudrait oublier la douceur de l'harmonie. « Un jour, je détiendrai le pouvoir... Un pouvoir extrême qui fera trembler les hommes. »

Pourtant, rien de ce vibrant soliloque ne parvenait à chasser son sentiment d'impuissance immédiate. De tous ses camarades de collège, le jeune rebelle avait été le plus intrépide, celui qui menait la parade : Artos le téméraire. Il s'était forgé une image glorieuse de lui-même, se proclamant déjà l'égal des grands.

Dans l'espace étouffant de la grotte, les râles des mâles et les cris d'Ylda crevaient les bulles si fragiles de ses illusions ; les unes après les autres, elles s'évanouissaient, laissant Loup vaincu et totalement

désemparé.

— Pitié, se mit-il à hurler, pitié !

Il se recroquevilla sur lui-même et, martelant son front sur ses genoux, il appela très fort le tendre souvenir de sa mère. « Maman ! Je ne peux rien contre une bande de brigands... Maman ! Je ne suis encore qu'un enfant ! »



Ylda subit l'assaut des mâles sous les seules protestations de celle qui, en évitant l'outrage, l'avait involontairement détourné contre l'elfe-ubu. La belle prisonnière injuria les chasseurs, les traitant de lâches, d'impotents et d'aliénés. Ses vaines invectives se perdirent dans le tumulte. Pourtant, pas un instant elle ne cessa de maudire les agresseurs ; jamais sa colère ne céda la place à l'affliction qui terrassait Artos et Sysdi. Le sang humain qui coulait dans ses veines bouillait du désir de résister à l'oppresseur, de lui rendre sa violente fureur. Elle s'appelait Orise. Elle pansa les plaies et sécha les pleurs d'Ylda quand celle-ci fut rejetée dans la cellule, saccagée jusqu'au fond de l'âme.



Le lendemain, les hommes enchaînèrent les quatre prisonniers pour les mener au bourg le plus proche. L'endroit portait le nom de Corvo. Là-bas, Dezael tenait l'un des plus réputés marchés d'esclaves. Riche, pervers et étonnamment raffiné pour un humain, il entretenait deux passions : la bonne chère et la belle chair.

Cernés par les membres de la bande, entravés par les liens qui les soudaient les uns aux autres, les captifs avaient peine à marcher dans la forêt. Orise et Sysdi avançaient côte à côte, tandis qu'Artos suivait avec Ylda. Le jeune magicien crispait les mâchoires, refusant d'accorder à ses bourreaux le plaisir supplémentaire de ses plaintes. Seul l'elfe-iva parvenait à progresser sans s'empêtrer dans les entrelacs de racines et de ronces. Lorsqu'un des chasseurs trébucha en jurant, Sysdi secoua la tête d'un air entendu.

— Ici, la végétation exècre les hommes. Pas étonnant qu'elle se montre si hostile.

Stap se gaussa.

— Il faut être faible de la cervelle pour dire de pareilles sottises... Les arbres et les plantes, ça ne bouge pas, ça ne pense pas et, surtout, ça ne déteste personne.

— Libre à toi de le croire, rétorqua l'elfe-iva.

— Je comprends mieux pourquoi les débiles de ta race finissent dans nos filets... Que des abrutis !

Il reçut alors une branche cinglante en pleine figure.

— Attention, maugréa-t-il à l'endroit de celui qui le précédait.

Le rameau lui avait gravement empourpré la joue.

— Pis d'truie, chef, je n'ai pas bougé ! se défendit l'homme.

Stap fit mine de ne pas remarquer le sourire moqueur de Sysdi. Muet et maussade, il reprit la tête de sa troupe et la guida dans une lassante répétition de bosquets et de clairières. Dans son sillage, les autres se déplaçaient en grappe confuse. Il y avait Wiq, le barbu, qui ne s'éloignait pas d'Orise. Celle qu'il avait capturée valait une fortune et il ne voulait pas la voir s'abîmer avant le moment de la vente. Le Grêlé, autrement nommé Seph, agissait de même avec Sysdi. L'homme au visage ravagé harcelait sans cesse l'elfe-iva, le houspillant pour qu'il presse le pas, qu'il mange davantage ou qu'il taise son irritante complainte. Quant à Ylda, elle allait sans mot dire sous l'œil torve d'Olio, un chasseur édenté, bien plus costaud que futé. La veille, la pauvre femme avait beaucoup pleuré. Au matin, quand elle avait été attachée au harnais d'Artos, la gêne avait muselé le garçon. Il n'avait trouvé aucune parole apaisante, pas même un infime geste de compassion à lui offrir et cette faiblesse avait redoublé son sentiment d'indignité.

L'elfe-ubu marchait vaillamment, le regard flou, sans doute absorbée par de sombres pensées. Ses bras et ses jambes portaient de

nombreuses marques qui devaient la faire souffrir, lui rappelant cruellement le viol qu'elle avait subi. Pourtant, elle avançait sans gémir. Était-elle insensible ou déjà résignée ?

Des sons lointains rompirent soudainement la monotonie, attirant l'attention de Loup. Il leva la tête, tendit l'oreille, buta contre une pierre et s'affala vers l'avant. Ce faisant, il entraîna Orise dans sa chute.

— Ne peux-tu pas regarder où tu mets les pieds ? l'admonesta la belle en se relevant.

En dépit de sa robe délabrée et de sa chevelure défaite, la jeune femme conservait une allure de majesté dédaigneuse.

— Je... Navré, balbutia le garçon.

Le rouge de son visage le brûla, ajoutant la honte à la souffrance déjà vive de sa vanité blessée. La mine contrite du joli garçon désamorça d'un seul coup l'humeur hargneuse d'Orise. Elle haussa les épaules et soupira.

— Je ne devrais pas m'en prendre à toi. Après tout, tu n'es pas responsable de ça...

Elle désigna les liens qui lui enserraient les poignets. Artos reprit sa place, ému par le souvenir de ce bref contact avec le corps de la prisonnière. Cherchant à retrouver sa contenance, il murmura :

— Avez-vous entendu ce grincement ?

— Il y a aussi un martèlement régulier, fit remarquer Sysdi.

Loup eut beau écouter, il ne perçut que la plainte métallique qui dominait par moments la rumeur familière des bois. Manifestement, son compagnon d'infortune possédait une ouïe exceptionnelle.

— D'où vient cette agitation ? voulut-il savoir.

Il sursauta quand une lanière de cuir lui effleura l'oreille.

— Plus tin mot ! ordonna un homme rachitique surnommé « La Teigne ».

La Teigne ne chassait pas ; la force lui aurait manqué pour une activité aussi éreintante. Par contre, il maniait le fouet avec habileté et il ne se privait pas d'exercer son détestable talent au détriment des esclaves. Une fois entravés, une fois réduits à l'impuissance, ces derniers pouvaient être impunément harcelés. Aigri et vicieux, il tenait le rôle de second auprès de Stap. Contre une maigre part des bénéfices de son chef, La Teigne s'occupait des prisonniers, tâche qu'il accomplissait avec un zèle aussi cruel qu'efficace. En raison de son évidente perversité, Artos le craignait plus que les autres.

Ils continuèrent donc leur pénible procession dans un silence entrecoupé par le craquement des branchages, le souffle haletant des marcheurs et les jurons de ceux qui se tordaient les chevilles ou recevaient des ramilles en plein visage. Pour ne pas céder à la terreur qui lui labourait les entrailles, Artos s'absorbait dans la contemplation

du dos de ceux qui le précédaient : le pas volontaire de Stap, l'allure alerte de Sysdi, la fine silhouette d'Orise. « Ont-ils aussi peur que moi ? » se demandait le garçon en observant les autres captifs. Il ignorait ce qui lui était le plus insupportable : la terreur ou l'humiliation.

Sous ses grands airs et son attitude revêche, Orise dissimulait son chagrin. Elle préférait laisser libre cours à son sentiment de révolte plutôt que de trop s'épancher sur les circonstances qui l'avaient conduite à cette abjecte déchéance.

« Esclave ! Me voilà devenue une esclave... S'il n'était pas déjà dans sa tombe, mon père en mourrait. »

Justement, tout avait commencé avec le décès de son père. Il adorait sa fille unique et elle le vénérât. Les secondes noces de sa mère avaient suivi peu de temps après. La pauvre femme avait été la proie d'un homme sans scrupules qui ne l'avait épousée que pour mettre la main sur le domaine dont elle avait hérité. Saisie d'une soudaine maladie qui l'avait prématurément vieillie, elle avait trouvé une fin atroce entre les mains meurtrières de Wiq. Quant à son abominable beau-père, le sort que lui avait réservé le chasseur d'esclaves n'avait été que justice. Déjà ligotée et malmenée par Wiq, Orise avait assisté à la froide mise à mort et elle estimait qu'un couteau entre les yeux représentait une fin trop clémente pour un personnage aussi ignoble.

« Que vais-je faire ? »

Son père lui avait enseigné que les mauvais coups du destin étaient des occasions de devenir plus fort.

« Avec ce qui m'arrive, je vais devenir invulnérable », ironisa-t-elle en son for intérieur.

Elle détailla Wiq et ses comparses. Comme elle les détestait ! Maintenant qu'on lui avait tout volé, sa mère, sa liberté et sa fortune, elle n'avait plus rien à perdre.

« J'aurai ma vengeance », se promit-elle.

Pour ce faire, il lui fallait des armes, des armes infaillibles, des armes à la mesure de la méchanceté de ses ennemis. En cela, son détestable beau-père s'était montré un maître admirable. Elle ne renoncerait à aucune fourberie ; s'il le fallait, elle userait de ses charmes, mais elle n'abandonnerait pas la partie. Tout en marchant auprès de Sysdi, elle se jura de récupérer tout ce qu'on lui avait dérobé, et même davantage. Cette résolution l'empêchait de sombrer dans le désespoir. Elle s'y accrochait, repoussant de toute sa volonté son envie de pleurer ainsi que l'effroi que lui inspirait son sinistre avenir. Rien, cependant, ne pouvait étouffer la douleur infligée par la pitoyable fin de sa mère.

« Maman, les hommes comme papa ne survivent pas à leur

bonté... Quant aux autres, il ne faut pas les aimer... Il faut les utiliser, les faire ramper, leur prendre tout ce qu'ils possèdent ! J'exploiterai la faiblesse des mâles pour les enchaîner. Mes bourreaux deviendront mes esclaves. Plutôt que de causer ma perte, ces êtres méprisables bâtiront ma richesse. »

Du haut de ses dix-huit ans, elle croyait déjà tout connaître du monde. Pire, elle était convaincue qu'elle ne tomberait jamais dans les pièges de l'amour.



Le crissement métallique devenait de plus en plus irritant, couvrant le chant des oiseaux de ses plaintes discordantes. Artos finit par sentir sous ses pieds les secousses qu'avait annoncées Sysdi. À l'approche d'une éclaircie dans la touffeur de la forêt, Stap fit signe à la troupe de s'arrêter. Olio et Wiq le rejoignirent et, ensemble, ils disparurent.

La Teigne en profita pour jouer au chef ; il redressa ses frêles épaules, tenta de bomber son torse creux et pinça Ylda. Cette méchanceté ne visait pas à provoquer l'elfe-ubu, mais la belle Orise. Le geste toucha sa cible. La jeune bourgeoise se porta aussitôt à la défense de sa compagne.

— Minable ! cracha-t-elle au visage de La Teigne.

— Putain ! répliqua l'homme en faisant claquer son fouet.

Nullement impressionnée, la demoiselle le toisa avec mépris.

— Que la queue te pourrisse, ordure !

La Teigne entortilla la lanière de cuir de son fouet autour du cou de la captive, puis il tira vers le bas. Orise résista tant qu'elle put, le visage rouge, les yeux exorbités. Malheureusement, ce combat inégal, elle ne pouvait pas le gagner. Elle se retrouva à quatre pattes, impuissante, le souffle court et rauque. Le bras droit de Stap lui troussa la robe en gloussant.

— Attends que je t'enfile, salope. Tu vas miauler comme une chatte.

Le Grêlé s'approcha.

— Vite, La Teigne ! Je veux avoir mon tour avant que Stap et Wiq ne reviennent.

En dépit de leurs chaînes, Sysdi, Ylda et Artos tentèrent d'intervenir.

— Non ! hurlèrent-ils de concert.

Ils tendirent leurs liens, espérant soustraire Orise aux griffes des odieux personnages. Dans la mêlée, la jeune femme étouffait. Ses agresseurs voulurent alors la séparer des gêneurs.

— On va l'amener plus loin pour lui faire son affaire, suggéra

Seph, aux prises avec un nœud récalcitrant.

— Dans un petit coin bien tranquille, ricana La Teigne.

Tout à coup, Le Grêlé lâcha la corde qu'il essayait de détacher.

— Aaaargh ! éructa-t-il en portant ses mains à son visage crevassé.

Venu de nulle part, un premier gland lui avait violemment percuté le front. Le suivant s'enfonça méchamment dans son œil.

— Que se passe-t-il ? s'alarma La Teigne.

Le vilain reçut une enfilade de fruits durs sur la nuque, le crâne et le nez. Sous l'attaque mystérieuse, il jeta son fouet et recula, protégeant sa tête de ses bras. Un flot rouge coulait abondamment de ses narines, maculant sa veste déjà poisseuse. Il s'arrêta lorsqu'il buta contre une masse de muscles.

— Depuis quand défies-tu mes ordres ? rugit Stap en l'agrippant par le collet.

— Je ne..., voulut protester La Teigne.

Il n'eut pas le loisir d'inventer une excuse à son insubordination, car, surgissant des bois, Wiq l'attrapa par les cheveux. La barbe hérissée de colère, il abattit son poing sur la mâchoire du maigrelet, l'envoyant cracher quelques dents sur le tapis de feuilles craquantes.

— Cette esclave m'appartient ! tonna Wiq. Si tu lèves encore une fois la main sur elle, je te tue.

Stap s'occupa lui-même de rattraper Seph et de lui administrer une bonne correction. Sous les coups, sa peau fissurée vira à l'écarlate, s'harmonisant à son œil, que l'attaque des glands avait réduit à une mince fente larmoyante.

Ylda et Sysdi profitèrent des altercations entre les membres de la bande pour aider Orise à reprendre pied. Figé, encore hébété de son audace, Artos tremblait imperceptiblement. Après un moment, rassuré sur l'état de la jeune femme, Sysdi s'intéressa à Loup. Son regard scrutateur parut d'abord pénétrer le garçon jusqu'à l'âme. Ensuite, il descendit vers les mains du Longs-Doigts.

— Pour l'instant, il vaudrait mieux t'en tenir là, chuchota-t-il.

Il désigna du menton l'index encore pointé de l'apprenti magicien et eut un sourire reconnaissant. Ylda aussi dévisageait Artos. Devinait-elle que, sous son allure innocente, le cadet de leur triste bande était l'artisan de ce providentiel déferlement de glands ?

« La prochaine fois, songea Loup, je m'essayerai avec des pierres. »

Une soudaine complicité s'établit entre les trois elfes. Quand Sysdi reprit sa complainte mélancolique, Stap leva les yeux au ciel, Seph maugréa et Wiq jura. Pour la première fois, Artos saisissait la force insoupçonnée de cette pernicieuse résistance.

Partis en éclaireurs, Stap et ses hommes avaient vérifié que la route ne soit pas tombée sous le joug d'une quelconque faction ennemie. Rassuré, le chef conduisit son groupe vers la voie publique.

— Voici le monde moderne des humains, se vanta-t-il pompeusement en désignant un chemin étroit et raboteux qui s'enfonçait en sillonnant la forêt.

À partir de ce moment, libérée des pièges de la forêt, la troupe avançait à meilleure allure. Toutefois, à intervalles réguliers, les voyageurs rencontraient des guérites où il fallait s'arrêter et payer un droit de passage. Ces réalités crûment prosaïques étaient nouvelles pour Artos. L'usage de l'or pour acheter des vivres ou des faveurs lui paraissait d'une incroyable complexité, s'accompagnant de discussions agressives que Stap appelait « négoce ». Dans le monde des elfes-sphinx, l'or ne servait qu'à la fabrication des bijoux, des coupes et des autres objets élégants ; jamais on n'aurait songé à en faire des « pièces à négoce ». La communauté des Longs-Doigts ne connaissait que le troc comme système économique et, au cours des millénaires, elle n'avait pas senti le besoin d'en changer.

Ces inévitables comparaisons entre l'univers des elfes-sphinx et celui des humains entraînaient Loup dans ses souvenirs et lui rappelaient cruellement la précarité de son avenir. Dans ces moments-là, ses liens le brûlaient et il lui venait des envies de hurler. Mais sa crainte du fouet vicieux de La Teigne lui nouait la gorge.

Pour tromper son angoisse, Loup observait les petites manies de chacun. Il nota bientôt que Sysdi se penchait fréquemment pour se masser les pieds. En vérité, dès qu'il en avait l'occasion, l'elfe-iva cueillait des plantes et des herbes qu'il dissimulait promptement sous ses vêtements. Ce comportement singulier visait un but précis qui réjouit Artos quand il en comprit le caractère insidieux.

Sysdi prétextait l'abattement d'Ylda pour proposer à Stap de s'occuper des repas et du brassage de la bière. Les chasseurs s'étaient réjouis du changement, car l'elfe des bois avait le doigté pour les sauces et les assaisonnements. Personne ne le soupçonna quand Le Grêlé se plaignit de pisser des épines. La Teigne développa une violente urticaire qui, nuit après nuit, le priva de sommeil. Wiq dut se raser tellement les poux le tenaillaient, son sang les attirant plus que jamais. Olio se mit à souffrir de migraines insupportables, et bientôt, les malfrats ressemblèrent à une bande d'enfants geignards.

Stap faillit devenir fou. Il faut reconnaître que les crampes qui lui

tordaient le ventre le rendaient extrêmement impatient. Inspiré par l'action séditeuse de l'elfe-iva, Artos eut subitement l'idée d'ajouter la discorde au désordre. Par lévitation, il jeta du gravier dans le plat de lentilles d'Olio ; glouton, le gaillard s'en emplit la bouche et finit d'abîmer ce qui lui restait de dents. Il cracha ses chicots noircis à la face de Stap qui le frappa.

— Sale cochon !

Plusieurs fois, le rebelle déplaça magiquement la pipe de La Teigne, la dissimulant dans les endroits les plus insolites. Il choisissait le moment où l'envie de fumer rendait le second particulièrement irritable. Un jour, le garçon la cacha dans le paquetage de Wiq. La soirée fut couronnée par une bagarre mémorable. N'étant pas de taille à affronter l'ancien barbu, La Teigne reçut une raclée dont il porta longtemps les marques. Fier des résultats, l'apprenti sorcier multiplia ses méfaits.

Pendant ce temps, Ylda reprenait des forces. Son moral s'égayait un peu devant les déboires incompréhensibles de ses tortionnaires. Ravie de la tournure des événements, Orise faisait sa part pour envenimer la situation. Elle n'avait pas son pareil pour semer la zizanie. Maintenant consciente de l'importance que Wiq accordait à sa virginité, elle attisait les hommes de passage, forçant les chasseurs à se battre pour la préserver intacte. À l'issue de ces querelles, elle récoltait quelques gifles, mais elle s'en moquait. Le pire était à venir et elle le savait. Elle devait s'endurcir pour affronter le sort qui l'attendait. Une fois vendue à prix fort, son nouveau maître voudrait en avoir pour son argent. Pour affermir sa volonté parfois chancelante, telle une imprécation, elle se répétait :

« Les hommes... Il faut les utiliser, les faire ramper, exploiter leurs faiblesses pour les enchaîner. »

Que ce soit au profit d'un bandit téméraire ou d'un riche propriétaire, le destin d'Orise demeurerait inchangé : elle n'aurait pas le bonheur d'offrir sa pureté ; comme tout le reste, on la lui volerait. Un jour, un homme lui déroberait la dernière chose qu'elle n'avait pas encore perdue et, ce jour-là, elle tiendrait l'arme de sa vengeance.

« Les mâles deviendront mes esclaves. Plutôt que de causer ma perte, ces êtres méprisables bâtiront ma richesse. »

En attendant, plutôt que de la menacer de viol, ses geôliers étaient condamnés à l'en protéger.

« Savoureuse ironie ! » persiflait-elle pour narguer son angoisse devant l'inéluctable.



Les désagréments s'accumulant, Stap força la cadence. Il lui

tardait d'arriver à Corvo pour mettre fin à ce détestable périple et se débarrasser de ses encombrants prisonniers. Au fil des jours, le paysage se transforma. Artos vit progressivement les bois qui bordaient la route laisser place à de vastes vallées. Le soir, Sysdi disait entendre le chant lointain des gens de sa race, chant douloureux que lui seul percevait. Par un matin brumeux, ils découvrirent les esclaves des champs. Ces êtres, autrefois rayonnants et sains, étaient devenus si désincarnés que leur peau, presque translucide, irradiait. Leur corps sans densité n'imprimait aucune trace dans l'herbe haute. Lavés par trop de pleurs, leurs yeux étaient si pâles qu'ils avaient l'air révoltés. Artos les trouva à la fois magnifiques et terrifiants.



Un matin, au moment où la troupe se préparait à reprendre la route, des feulements rageurs mêlés de curieux tintements de clochettes dominèrent la plainte des elfes. Accompagnant cet alarmant vacarme, de violents coups ébranlèrent les murs d'une cabane de planches vermoulues située à quelques pas. Le sang d'Artos se glaça d'effroi.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Ylda.

Affolée, l'elfe-ubu bégaya :

— Des vox... des voxlocs.

— Des quoi ?

— Des bêtes que les humains dressent pour chasser les esclaves en cavale.

Artos ne vit pas les créatures. Toutefois, il entendit longtemps leurs grognements furieux qui se répondaient, de loin en loin, leurs cabanes étant semées partout à travers la campagne.

— Elles sont affamées, précisa Sysdi, sinistre.



Ils traversèrent un pont rudimentaire surplombant une large rivière. Ensuite, en se basant sur l'orientation du soleil, Artos devina qu'ils se dirigeaient vers l'ouest. L'affluence croissante sur le chemin annonçait l'approche du bourg. Les sentiments du magicien oscillaient entre la hâte de voir se terminer cet épuisant parcours et la hantise de ce qui l'attendait à son terme. La fréquence et la violence des outrages subis semblaient avoir endormi une partie de sa capacité à s'indigner. Par moments, il ne ressentait plus qu'une infinie lassitude. Cette indifférence glauque, bien qu'inconfortable, était préférable à ses lancinants et futiles sursauts de révolte, car le fouet de La Teigne finissait toujours par mater sa fureur. Au moins, Loup n'était pas seul.

Il se consolait en se disant qu'il avait trouvé auprès d'Orise, Ylda et Sysdi des alliés qui le traitaient sans condescendance, en dépit de son jeune âge.



Quelques jours plus tard, le groupe rencontra un barrage. Cette fois, le négoce se fit dans un climat particulièrement hostile. Les gardiens locaux paraissaient très excités par la présence d'Orise et ils tardaient à laisser passer la troupe. Exaspéré, Stap se mit à vitupérer contre leur chef.

Devant la beauté farouche de la femme, les gestes des hommes témoignaient d'une violente convoitise. Saisi d'un incompréhensible et douloureux pincement au cœur, Artos aurait voulu tuer ces brutes ; il aurait voulu les empêcher de poser leurs regards sur elle.

Pendant ce temps, sachant que Wiq se battrait pour elle, Orise défiait les gardiens en se répétant :

« J'exploiterai la faiblesse des mâles... Mes bourreaux deviendront mes esclaves. »

Elle relevait la tête, consciente que la loque qui lui servait de robe révélait ses formes pleines et sa peau de soie. Les parcelles de chair involontairement exposées ajoutaient à la provocation. Incapable de comprendre que la prisonnière aiguisait ses armes contre ses oppresseurs, Loup éprouvait un sentiment jusqu'alors inconnu de lui : la jalousie. Il se détourna pour échapper à cette torture.

C'est ainsi que l'ombrageux jeune homme manqua le début de la chasse. Il entendit la bête avant de l'apercevoir ; le bruit distinctif des clochettes précéda de peu les rugissements rauques qui retentirent tout près. Trop près. Les gardiens s'écartèrent, laissant l'apprenti magicien devant le spectacle d'un fugitif poursuivi par un voxloc. Artos oublia aussitôt son futile ressentiment.

De la taille d'un tigre, l'animal lui parut terrifiant. Son museau effilé se terminait par un groin cerclé de crocs. Les yeux limpides et intelligents de la bête brillaient entre ses petites oreilles pointues semées de longs poils revêches. Le cartilage de chacune d'entre elles était percé pour recevoir une agrafe et un grelot. Le voxloc talonnait l'elfe-jibi. Dans sa course, il se montrait agile et prompt à réagir aux feintes de sa proie. Il allait bondir sur l'esclave, les griffes sorties pour le déchiqueter, quand une lance lui transperça la gorge. Les gardiens s'abattirent sur le fugitif tandis que le soldat, maître de l'animal, hurlait :

— Qui a fait ça ? Qui a osé ?

— Lui, accusa un garde en désignant Sysdi.

Placide, incapable de se défendre lui-même contre la

malveillance, l'elfe-iva n'avait pas hésité à s'attirer des ennuis pour sauver un inconnu d'une mort inévitable. Incrédule, Artos devait néanmoins reconnaître l'incomparable adresse de son compagnon. Sysdi avait subtilisé la dague d'un surveillant pour couper les cordes qui nuisaient aux mouvements de ses bras. Ensuite, il avait saisi la lance d'un autre gardien et l'avait projetée avec force. Ses gestes s'étaient enchaînés à une vitesse vertigineuse et la précision du trait n'avait laissé aucune chance au voxloc.

Stap et La Teigne restaient là, la bouche entrouverte, bouleversés par la découverte d'une agilité et d'une puissance, qui surpassaient largement les leurs. Ils prenaient à l'instant conscience que, si Sysdi l'avait désiré, il aurait pu les tuer cent fois. Pourtant, l'elfe-iva les laissa faire quand ils le rattachèrent aux côtés d'Orise.

— Pourquoi ? siffla cette dernière entre ses dents. Puisque tu es si habile, pourquoi n'as-tu jamais tenté de nous libérer ? Tu aurais pu...

— Pu quoi ? répliqua Sysdi en évitant le regard furibond de la jeune femme. Tuer Stap et ses chasseurs ? C'est ça que tu insinues ?

— Tu pourrais encore...

— Je sais me défendre contre les bêtes, rectifia l'elfe-iva, mais pas contre les hommes. Je n'y arrive pas !

Cette fois, Orise ne put retenir ses sanglots ; en quelques instants, elle avait vu naître et mourir une ultime étincelle d'espoir. Ses larmes coulaient, porteuses de rage et de rancœur, seul exutoire au sourd sentiment de révolte que son évidente impuissance rendait dérisoire.

Cette nuit-là, Hürtö rêva qu'Artos était englué dans la toile d'une araignée géante. Loup se débattait en resserrant inexorablement les fils visqueux qui s'entortillaient autour de son corps. Un cri d'horreur sortit de sa bouche au moment où les mandibules voraces lui arrachaient les entrailles.

Le Gris se dressa sur sa couchette, une main sur le ventre, l'autre plaquée sur sa plainte déchirante. Trempé de sueur et haletant, il ouvrit lentement les yeux.

La teinte blafarde des ombres annonçait que l'aube artificielle commençait à éclairer La Grotte. Ce matin, toutefois, aucune lueur rosée ne rompait la grisaille. Sans faire de bruit, le petit sorcier quitta ses couvertures humides. Il referma derrière lui la porte du dortoir, parcourut les couloirs déserts et sortit du collège.

Copiant certainement la nature extérieure, les jardins et la forêt de la caverne s'étaient dissimulés sous une épaisse couche de neige, la première de la saison. Le garçon soupira et son haleine s'embua dans l'air frais et vivifiant. Toute cette beauté, cependant, ne parvenait pas à chasser l'amertume de son cœur. Il frissonna, conscient qu'il aurait dû prendre un manteau.

— Avec de la chance, je mourrai de froid.

Ce genre de vœu morbide lui venait souvent depuis que Qrest et ses compagnons étaient revenus bredouilles de leur mission de sauvetage. Hürtö jugeait malhonnêtes ces pensées macabres, car jamais il n'aurait le courage ou la lâcheté – son point de vue variait au gré de ses humeurs – de sacrifier sa vie pour mettre fin à ses tourments. Il ne s'en méprisait que davantage. Lentement, l'adolescent avait fait le vide autour de lui, un vide qu'il remplissait tout entier de sa vénération pour son ami perdu.

Le Loxillion emprunta le sentier qu'il avait suivi avec Loup le jour de leur dernière expédition. Il grimpa, la tête basse, comme si ses sombres pensées pesaient trop lourd. Le silence parfait n'était troublé que par le crissement de la neige sous ses pieds. Dans le paysage blanc et pur, il ne vit pas qu'une petite licorne s'accrochait à ses pas. La noble bête le suivait sans faire de bruit, ses naseaux exhalant un souffle ténu et argenté.

Quand Hürtö atteignit la muraille du sud, il caressa l'acier glacé de la porte. Il prononça l'incantation et attendit que le panneau pivote lentement sur ses gonds. Immobile derrière un bosquet de faux chèvrefeuille, la licorne observait la scène. Son attitude recueillie

témoignait d'un respect attendri. Le jeune magicien contempla la nature engourdie de l'autre côté de la paroi. En ce jour naissant, le monde réel et celui de La Grotte étaient parfaitement harmonisés. Le Gris se demanda si, nichée entre les arbres, la cabane d'Hodmar avait reçu autant de neige.

Hürtö plissa les yeux pour percer le voile des flocons qui tombaient paresseusement. Il tendit la main au-delà du mur, sentit les fines épines de glace fondre sur sa main, puis il pleura. Il aurait tant aimé que le pouvoir de ses doigts efface la distance et le temps, afin qu'il touche un moment à ce qu'on lui avait ravi. Dans cette direction, quelque part vers le sud, se trouvait son ami. Était-il toujours vivant ? Pensait-il parfois à celui qui l'avait abandonné ? Le haïssait-il ?

La licorne ne bougeait pas ; elle restait tapie, enveloppée dans la nuée argentée issue de son souffle. S'étalant autour d'elle, la vapeur féerique finit par effleurer la chevelure incolore d'Hürtö. À cet instant, des étincelles bleutées crépitèrent le long de la corne de la bête attentive. Lentement, le garçon baissa le bras. Il recula et commanda au portail d'acier de se refermer.

« Je ne vois qu'une seule solution, songea Le Gris. Je dois devenir un grand magicien. Quand j'aurai acquis beaucoup de pouvoir, nul ne pourra me retenir. Dès lors, je partirai retrouver Loup. »

Le grincement métallique s'acheva sur le claquement sec des verrous enchantés. À voix haute, le jeune homme déclara :

— Ensemble, nous reviendrons ou... ensemble, nous serons damnés.

Il toucha une dernière fois la muraille.

— J'en fais le serment.

Ensuite, il descendit en courant vers le collège. Au creux de la vallée, le village commençait à s'animer ; l'écho ramenait les cris joyeux des enfants qui découvraient le paysage enneigé. Comblés, ils se lançaient déjà dans ces jeux que les petits et les plus grands réinventent avec plaisir, hiver après hiver, génération après génération, depuis l'aube du monde.

Derrière le bosquet, la licorne inclina la tête. La neige avait mouillé son beau pelage. Il y eut une rafale, un peu de poudrerie, puis Hodmar apparut, secouant sa longue pelisse blanche.

— Quelle magnifique matinée !

Pourtant, sa démarche paraissait lourde quand il reprit le chemin de l'école de magie.

Cette nuit-là, la neige avait purifié le paysage. Le sol n'étant pas encore gelé, la tiédeur du soleil blême eut vite raison du tapis scintillant qui se troua de plaques bourbeuses et nauséabondes.

À l'approche de Corvo, Artos nota que les routes se multipliaient. Leur convergence accroissait progressivement la foule bigarrée et bruyante qui se rendait au marché. On voyait une incessante procession de chariots, des plus vétustés aux plus luxueux. Les chevaux et les mules semaient les pavés de crottin. En ce monde, personne n'avait la charge de nettoyer les voies publiques. L'odeur des excréments rivalisait avec les effluves variés : volailles en cage, troupeaux de chèvres, fumet des cuisines ambulantes et fumée âcre des pipes. Parfois, au cœur de ces émanations envahissantes, des parfums enivrants surgissaient ; ils scindaient l'air vicié, traînant un moment dans le sillage des riches carrosses.

Cet attroupement humain créait d'inévitables tensions. À la moindre incartade, des bagarres éclataient entre les groupes. Pourtant, l'atmosphère générale était à la fête. Personne ne venait à Corvo sans porter un dessein, voire un rêve. Les affaires y étaient florissantes, l'or changeait aisément de bourse et chacun espérait y trouver la fortune ou l'assouvissement d'un désir plus ou moins avouable. Toutefois, peu de ces gens comprenaient que l'un ne pouvait s'acquérir qu'au détriment de l'autre. La richesse venait à ceux qui ne cultivaient qu'un seul vice : l'appât du gain.

Une angoisse sourde battait au cœur d'Artos. Il tentait de se distraire de sa peur en observant ce monde inconnu, mais l'étrangeté de l'agitation agressive et gaillarde qui y régnait lui glaçait le sang. Pour un garçon ayant grandi dans l'univers feutré et civilisé des elfes-sphinx, le choc était brutal ; tout lui paraissait vil, sale et plutôt obscène.

Des ordures bordaient les rues tracées de façon imprécise entre des mesures à l'allure précaire. La plupart n'étaient faites que de pieux tendus de peaux élimées. De loin en loin, on voyait une échoppe plus prospère ouverte sur un carrefour.

Lorsqu'ils gagnèrent le centre du bourg, Loup aperçut quelques chaumières en bois et une poignée de maisons en pierre. Au centre de cette agglomération disparate, des esclaves elfes-ubu travaillaient à ériger des poutres géantes. La construction promettait de devenir colossale. La Teigne alla directement vers le chef d'un groupe de gardiens de chantier.

— Que bâtissent vos forçats ?

— Un temple... le premier lieu saint digne de ce nom, répondit fièrement l'inconnu.

La troupe contourna le périmètre et déboucha dans une large avenue. Bientôt, Stap s'arrêta pour désigner une propriété cossue qui, comble de luxe, était entourée de jardins.

— Dezael habite ici, expliqua-t-il.

Pour Artos, cette bâtisse sans grâce semblait fort rustique. Cependant, dressée dans le décor primitif du bourg, elle faisait figure de palace. Plusieurs malheureux elfes-iva s'activaient à sculpter des hauts-reliefs sur le fronton, offrant à la vue d'un public indifférent la splendeur de leur travail artistique.

« D'autres esclaves », se désola Loup.

Leur insistante mélopée rappelait la grandeur perdue de ces êtres nés pour vivre dans les bois.

— Allons directement chez lui, proposa La Teigne.

Stap refusa.

— Nous devons d'abord passer par le marché.

— Pourquoi ? s'impatientait son second.

— Parce que Dezael préfère y mener ses affaires.



Arrivé à la foire, Artos put à peine contenir le mouvement de panique qui déferla sur son âme. Il lui fallut toute sa volonté pour ne pas vomir. Les lieux empestaient suffisamment ; le jeune rebelle ne voulait pas, de surcroît, traîner sur lui l'odeur aigre des relents de son dernier repas. À cet endroit, le commerce des esclaves côtoyait celui des bêtes et des vivres. Les cages s'empilaient autour des enclos où les acheteurs déambulaient pour mieux observer les elfes enchaînés.

Les paysans offraient aux badauds les produits de leurs champs et de leur ferme tandis que les tisserands étendaient devant les mains avides des passants des tissus, des tapis et des rubans de soie. Venaient ensuite les étals bigarrés des vendeurs d'objets domestiques : chaudrons, lampes, outils, chaînes et harnais destinés aux bêtes ou aux forçats. Pour leur part, les membres de la classe marchande intermédiaire discutaient âprement du prix des chevaux, des bœufs et des chariots. D'autres présentaient à leurs clients des plateaux de velours sombre qui mettaient en valeur les pierres précieuses et les bijoux savamment ouvragés par leurs artistes asservis.

Finalement, dans une section réservée de la grande place s'ouvraient les enclos où le seigneur du marché trafiquait la marchandise la plus prisée de toutes, celle qui faisait la prospérité des propriétaires humains. Là se trouvait le véritable royaume de Dezael.

Il siégeait, vêtu d'un manteau brodé, garni de fourrures. Ce lourd costume ne parvenait pas à dissimuler ses chairs grasses et tombantes. Perdu dans les traits flous de son visage bouffi, ses yeux perçants faisaient oublier son nez camus et sa bouche à la fois gourmande et dédaigneuse. Avec ses doigts couverts de bagues et son cou cerclé d'or, il semblait aussi lourd que l'imposant fauteuil dans lequel il recevait ses clients. Jamais le maître des lieux ne s'abaissait à toucher les pièces du négoce. Pour exécuter ces basses besognes, il s'entourait d'une armée de clercs qui obéissaient scrupuleusement à ses ordres.

Aux côtés de Dezael se tenait son fils Slavad, surnommé « Le Rapace ». Ses yeux noirs, son nez aquilin et son tempérament avide lui avaient valu cette épithète. Il régnait entre le père et le fils une animosité teintée d'envie qui n'échappait à personne. Leur discorde datait d'une dizaine d'années, au moment où le marchand avait répudié la mère de Slavad, une femme instable, jalouse et portée à vivre des périodes d'égarement. Devant ce rejet brutal, la malheureuse avait définitivement sombré dans la folie. Elle avait profité de l'absence de Dezael pour revenir dans son ancienne demeure et se pendre à un arbre du jardin. Slavad, alors âgé de seize ans, avait découvert et récupéré lui-même le corps inerte de sa mère. L'indifférence qu'avait alors démontrée le commerçant avait horrifié son fils. Pourtant, Le Rapace était resté auprès de lui, car couper les liens avec le réputé marchand aurait signifié renoncer à un patrimoine colossal. Et c'était beaucoup trop demander à un jeune homme aussi cupide que Slavad. Sachant cela, Dezael avait commencé à mépriser ouvertement son fils. Pour le soumettre, il laissait cruellement planer une terrible menace : allait-il le déshériter ? Désireux de rappeler à son unique descendant qu'il était encore le maître absolu de ses possessions, le gros homme ne manquait jamais une occasion de l'humilier. Depuis, c'était la guerre. Slavad rêvait parfois d'une trêve dans ce duel inégal, mais Dezael semblait avoir pris goût à leur interminable querelle.

Pour le harceler, le seigneur lui confiait les tâches les moins prestigieuses. Parmi celles-ci figuraient les tractations avec les chasseurs pour l'acquisition des esclaves. Dezael se réservait la belle part en s'occupant des acheteurs, des gens cultivés et fortunés qui partageaient son évident mépris pour ceux qui n'appartenaient pas à leur caste. Cette guilde privilégiée pactisait autour de mets délicats et de vins capiteux pendant que les scribes de Dezael rédigeaient les ordres de paiements.

À quelques pas de ces agapes courtoises, des hommes, des femmes et des enfants de toutes races subissaient les pires affronts ; on troussait les jupes, tâtait les muscles, exhibant sans pudeur les corps entravés. Partout, les soldats circulaient, l'épée à la main, un voxloc

sur les talons. Excitées par l'odeur de la peur, les bêtes reniflaient féroce­ment les prisonniers, prêtes à bondir au moindre mouvement suspect.

Stap alla directement vers Slavad. Bien qu'il l'ait vu approcher, Le Rapace l'ignora superbement. Il détourna son profil de faucon et fit mine de s'intéresser à une elfe-iva qui implorait son nouveau maître de ne pas la séparer de son enfant. Le nourrisson hurlait dans les bras de sa mère tandis que l'acquéreur les observait avec morgue.

— Je prends la femme, mais pas le braillard, lança-t-il au commis de Dezael. Elles agissent toutes pareillement... Si on leur laisse leur enfant, elles passent leur temps à en prendre soin et elles négligent leur travail.

— Avec ou sans le petit, le prix reste le même, répliqua le clerc, blasé.

— Voici mon sceau ! Fais vite, je suis attendu.

La femme fut entraînée dans un coin où flambait un brasero. Son petit serré contre son cœur, les yeux hagards, elle fixait le fer dans les braises rougeoyantes. La mère affrontait plus courageusement l'imminence de la souffrance physique que l'éventualité de perdre son bébé. Quand l'acier chauffé lui calcina le dessus du pied droit, elle cria et s'évanouit. Le commis profita de son malaise pour lui ravir le nourrisson. Il se dirigea sans attendre vers un groupe de soldats.

— Débarrassez-moi de ça.

Quand les voxlocs se jetèrent sur le petit corps, Sysdi voulut s'élancer. Cette fois, cependant, Olio lui plaça sa dague sous le menton et l'empêcha d'intervenir. Ylda et Orise se détournèrent, horrifiées et gémissantes. Artos pensa d'abord qu'il allait défaillir. Pourtant, il se força à regarder les bêtes démembrer le bébé. Son impuissance immédiate ne lui autorisait qu'une seule réaction : lentement, Loup engrangeait sa colère. Cette rage froide, il la sentait prendre la forme d'un désir. Lisse, pur et dangereusement patient, celui-ci s'appelait « vengeance ». « Un jour, je serai plus fort que ces monstres. Un jour, je détruirai les hommes. »



Slavad croisa les bras et dévisagea enfin le chef de la bande qui trépignait d'indignation à ses côtés. Stap détestait cet homme à l'attitude hautaine ; il admettait mal que ce damné marchand l'intimide autant, lui que rien n'effrayait.

— Stap ! daigna le reconnaître Le Rapace. J'espère que tu m'apportes de meilleures prises que la dernière fois.

— Que trouves-tu à redire de..., voulut protester le meneur.

— Je t'ai fait une faveur cette fois-là, car les deux minables elfes-

iva que tu m'as refilés étaient si taciturnes que j'ai dû les vendre à perte.

— Viens voir mon butin plutôt que de remâcher, se rebiffa le chasseur.

Il se produisit alors un événement très rare qui finit d'irriter Le Rapace : son père quitta son siège et ses invités. Remuant sa masse tremblotante, le gros personnage s'approcha et écarta son fils d'un geste brusque.

— Stap, quel plaisir !

Son expression vorace démentait le sourire qui fendait sa large face.

— Je m'en occupe, père, tenta d'intervenir Slavad.

— Laisse-nous, ordonna sèchement Dezael.

Les commis, les clerks, les scribes, toute la valetaille rompue aux usages du marchand d'esclaves semblait stupéfaite devant le comportement insolite du maître. En s'éloignant bien malgré lui, le fils rabroué jeta un œil sur les esclaves alignés derrière Stap. En un instant, il comprit ce qui » motivait l'intérêt de son père et un affreux goût de fiel lui aigrit la langue.

Pendant ce temps, Dezael examinait Ylda.

— Elle est couverte de meurtrissures, observa-t-il.

— Mes hommes se sont un peu amusés avec elle... Rien de sérieux. Je vous garantis sa robustesse et sa vaillance.

— Hum...

Il regarda à peine Sysdi. Par contre, il toisa Orise pendant un long moment avant de s'avancer vers elle.

— Une humaine ! fit-il avec appréciation. On dirait que tu aimes prendre des risques, chef.

Le seigneur leva sa main potelée pour toucher la chevelure noire de la jeune femme.

— Ta beauté mérite d'être magnifiée, s'émut le marchand en faisant glisser ses doigts boudinés le long du cou, puis de la gorge d'Orise.

Artos se hérissa. Mais que pouvait-il faire ? La situation l'obligeait à contenir sa hargne et à rester coi. Le puissant marchand défit habilement le corsage de l'esclave, lui caressa doucement les seins et les soupesa. Quand les mamelons d'Orise se dressèrent, le visage de Dezael devint cramoisi.

— Parfaite... Sublime !

Il laissa subitement la captive pour se retourner vers Artos.

— Un Longs-Doigts ! s'exclama-t-il, ravi. Quelle espèce représente-t-il ?

— En vérité, il porte deux Marques, affirma fièrement Stap. Un loup et une espèce de serpent.

C'en fut trop pour le Jynabör.

— C'est un cobra, s'offusqua-t-il.

— Un cobra ? répéta bêtement Stap.

Il haussa les épaules, signifiant que le sujet ne lui importait guère.

— Quel inculte ! l'injuria Loup.

La remarque parut plaire au riche marchand. Il rit et ses yeux s'allumèrent d'une joie presque enfantine.

— Inculte, susurra-t-il comme si le mot possédait la saveur du miel.

Il apprécia la beauté unique des yeux pailletés d'or du garçon puis, sans transition, il se détourna de lui. Il n'exigea même pas de voir ses sphinx. Il claqua des doigts pour rappeler Slavad. Le choix de cette invite méprisante n'avait rien de fortuit ; dans la guerre que se livraient le père et le fils, rien ne l'était jamais. Le moindre soupir devenait une arme.

Un attroupement s'était formé autour du groupe. Plusieurs clients supputaient déjà les sommes colossales qu'ils devraient verser pour acquérir la belle femme ou l'extraordinaire elfe-sphinx. Certains lançaient déjà des chiffres, espérant se faire entendre de Dezael et passer outre la concurrence. La tactique produisit l'effet contraire et la rumeur devint cacophonie tant les offres affluaient. Dans le tumulte, Wiq et Stap jubilaient. « Me voilà riche », pensait chacun d'eux.

Le Rapace dut jouer des coudes pour traverser la foule et rejoindre son père. Le malaise qu'il avait ressenti en voyant Dezael s'intéresser de si près aux deux esclaves commençait à se dissiper. « Il a flairé la bonne affaire, songea-t-il en entendant les enchères atteindre des sommets encore inégalés. Avec lui, l'or parle toujours le plus fort. » Cette certitude finit de le reconforter. Il s'adressa donc avec aplomb au gros marchand quand il parvint enfin à ses côtés.

— Je m'occupe de conclure l'achat avec Stap. Vous pouvez retourner à vos clients.

— Depuis quand me dictes-tu ma conduite ?

— Je ne...

— Veille à négocier correctement les transactions pour l'elfe-iva et la petite rouquine.

Dezael n'avait cure de ces deux-là. Il plongea le bleu glacial de ses yeux dans le regard noir de son fils.

— Va !

Le sol sembla se dérober sous les pieds de Slavad. Il tenta pourtant de se reprendre. D'une voix ferme, il insista :

— Vous n'avez pas coutume de...

Son père le chassa d'un mouvement agacé de la main, puis il appela son scribe.

— Achète la femme et le Longs-Doigts au prix que réclament les

chasseurs.

— Bien, maître.

Les clients accompagnèrent Dezael vers son pavillon. Tandis que le seigneur du marché se réinstallait confortablement dans son fauteuil, ils chahutaient et criaient pour dominer les propositions de leurs voisins.

— En voilà des manières, les réprimanda le marchand comme s'ils avaient été une bande d'enfants turbulents. Je n'ai jamais mené mes affaires dans un tel désordre.

En hôte courtois, il les fit asseoir et leur offrit son meilleur vin. Quand ils furent calmés, le gros personnage s'adossa et sourit.

— Mes chers amis, je vous remercie de vos offres généreuses. Cependant, je dois vous informer que ces esclaves ne sont pas à vendre.

— Comment ça ?

— Je les attendais depuis longtemps. Je les garderai pour moi.

Un murmure de dépit accueillit l'annonce et les clients se dispersèrent presque aussitôt, incapables de surmonter leur déception. Quand Slavad entendit cela, il sut que les ennuis allaient véritablement commencer. Amer, il retourna exécuter les ordres de son père et marcha l'acquisition et la vente immédiate d'Ylda et de Sysdi.



Indifférent à cette frénésie commerciale, Artos cherchait à contenir son désarroi. Il comprenait qu'il avait été très naïf de croire que ses amis et lui resteraient ensemble, telle une famille de naufragés. Il tentait de se consoler en pensant qu'il vivrait dans la même demeure qu'Orise. Un des commis les détacha et les confia à quatre soldats.

— Venez, ordonna celui qui semblait diriger la petite troupe.

— Un moment, le supplia Artos.

Pressé par le temps, il embrassa à la hâte Ylda et Sysdi, regrettant amèrement de ne pas avoir mieux préparé ses adieux.

— Sois courageux, sanglota l'elfe-ubu en prenant congé de celui qu'elle avait consolé maintes fois.

— Ne sous-estime pas le pouvoir de la résistance, lui chuchota Sysdi.

Avec le recul, Loup réalisait qu'il avait injustement jaugé l'elfe-iva. En effet, à son contact, le garçon avait appris que le véritable courage pouvait prendre des formes inattendues.

— Ça suffit, s'impatienta le soldat en l'entraînant.

Le chant triste de Sysdi les suivit un moment, dominant le tapage

de la place du marché. Artos nota qu'Orise ne paraissait pas très affectée par cette abrupte séparation. Il ne put s'empêcher de lui en faire le reproche.

— N'as-tu donc pas de cœur ?

— De quel droit me juges-tu ? se défendit-elle.

En fait, elle avait le cœur brisé. Ylda et Sysdi ne lui avaient manifesté que bienveillance, compassion et amitié. En d'autres circonstances, la belle esclave les aurait longuement pleurés. Ce nouveau chagrin s'ajoutait à tous ceux qui la rongeaient depuis sa capture. Toutefois, craignant d'être submergée par ses émotions et de perdre le contrôle d'elle-même, elle refusait de céder. Elle ne voulait témoigner d'aucune faiblesse devant les autres, et surtout pas devant le jeune Longs-Doigts. Maintenant responsable du garçon, elle se devait d'être forte.

— Ils étaient nos amis, insista Loup.

— Réfléchis un peu, rétorqua Orise, et tu comprendras qu'il valait mieux partir rapidement.

— Mais...

— Aurais-tu souhaité assister à leur torture ? cracha-t-elle, soudainement furieuse.

La naïveté du rebelle l'irritait parce qu'elle l'enviait. Elle devinait que, dans le monde d'où venait Artos, la violence n'existait pas. Oui, elle aurait aimé posséder l'inconscience salvatrice qu'elle prêtait à son compagnon d'infortune. Pour sa part, elle avait perdu son insouciance à l'âge de dix ans, quand son sinistre beau-père avait commencé à l'accuser de méfaits inventés pour justifier des fessées aussi humiliantes qu'impudiques.

— Aurais-tu préféré les voir être conduits près des braises ? assena-t-elle, impitoyable. Aurais-tu voulu assister à leur supplice, entendre leurs hurlements et humer l'odeur de leur chair brûlée ?

La jeune femme regretta aussitôt la brutalité de ses propos. À ses côtés, Loup sentit ses genoux fléchir. Le froid réalisme de la belle venait de réveiller ses nausées. Des spasmes lui tordaient le ventre tandis qu'une sueur acide lui coulait dans les yeux. Il se ressaisit aussitôt, car un voxloc le poussait sous le postérieur avec son groin. « Je pue la peur », comprit Loup. La bête grognait et le forçait à avancer. Luttant pour ne pas pleurer, le garçon marcha en silence. Où donc s'arrêterait ce cauchemar ? Livré à ses pensées, il ressassait toutes les horreurs auxquelles il avait assisté. Soudain, son humeur se transforma ; son chagrin fut balayé par une vague d'indignation. Dans sa mésaventure, Artos avait appris que le déferlement de sa colère repoussait temporairement les eaux troubles de son effroi. Naturellement porté aux émotions extrêmes, il utilisait de plus en plus souvent ce rempart de courroux pour contrer la peur qui le tenaillait.

— Tu l'as laissé faire, aboya-t-il, les traits marqués d'une dureté nouvelle. Cet homme odieux...

— Il est notre maître désormais, lui rappela Orise.

— Tu l'as laissé te toucher.

— Je lui appartiens, déclara-t-elle d'une voix atone.

— Non ! Tu ne dois pas te soumettre si facilement. Cul de grue ! Il a mis ses gros doigts dégoûtants sur ta... tes...

— Qu'aurais-tu fait à ma place ? se récria Orise. Lui aurais-tu craché au visage ? Au risque de commencer ta vie d'esclave le dos lacéré par le fouet... Comprends donc que notre sort est dorénavant scellé.

— Tu dis n'importe quoi !

— Je ne crois pas.

Elle jeta au garçon un regard qui finit de lui broyer le cœur. Pour la première fois, il percevait la tristesse que masquait la morgue feinte de la belle.

— Tu feras tes propres choix, lascia-t-elle finalement tomber.

Elle redressa les épaules et, simulant un courage qu'elle ne ressentait pas, elle poursuivit :

— Moi, je vais survivre. Mieux, je vais prospérer. Si la seule voie qui s'ouvre devant moi porte le nom de Dezael, eh bien, je l'emprunterai... Quoi qu'il m'en coûte.

Puis, comme une prière, elle récita :

— Plutôt que de causer ma perte, les hommes bâtiront ma richesse.



Sous la surveillance de leur escorte, ils parcoururent le chemin menant au domaine du marchand d'esclaves. La violence de ses émotions empêchait Artos de percevoir la foule. Même la laideur et la saleté du bourg avaient cessé de l'offenser.

— Quel âge as-tu ? lui demanda soudainement Orise.

Artos hésita à lui répondre ; son appréhension des outrages à venir ne le disposait pas aux bavardages futiles. Il se ravisa, pourtant. « Ruminer ma peine et ma frayeur ne m'avancera à rien. »

— Quinze ans, mentit-il.

— Ah ! s'étonna Orise. Je te croyais plus jeune.

— Et toi ?

— Dix-huit. Dix-neuf au printemps.

— Tu parais plus vieille, décréta Loup en la toisant.

Le rire d'Orise fit se détourner les soldats et les passants. C'était un rire sans joie, visiblement forcé.

— Il faudra que je t'enseigne la galanterie, car il vaut mieux taire

certaines vérités à une dame.

Loup rougit tandis que sa compagne se rembrunissait.

— À compter de cette nuit, reprit cette dernière, plus rien ne sera comme avant.

— Quel avant ? se cabra le garçon. Considères-tu que nous menions la vie belle avec Stap et sa bande de barbares ?

— Bon, je te l'accorde..., convint Orise, apparemment insensible au mouvement d'humeur de Loup. Avant eux.

— Quand tu vivais dans la maison de ton père ?

— Oui ! acquiesça la jeune femme d'une voix étrangement ténue. Dans la maison de mon père.

Cette réponse consterna Loup.

— Tu regrettes celui qui voulait te vendre ? lança-t-il, incrédule.

— Oh ! s'exclama la belle, scandalisée par cette abominable méprise. Celui-là n'était pas mon père ! Il a épousé ma mère en secondes noces. Cette ordure m'a tout appris de la dépravation et de la convoitise insatiable des mâles.

— Il n'a tout de même pas...

Le teint d'Artos vira au cramoisi ; il craignait d'avoir poussé trop loin.

— Il n'était pas totalement idiot, répondit Orise, nullement froissée par la curiosité de son compagnon. Le filou savait quand s'arrêter.

— Tu veux dire qu'il comptait tirer une fortune de ta pureté ?

— Évidemment ! Mais surtout, il voulait se débarrasser de moi, expliqua sombrement Orise. Depuis que j'avais deviné qu'il empoisonnait lentement ma mère, il désirait ma ruine. Il tardait au scélérat de devenir le véritable seigneur du domaine et de mettre la main sur le patrimoine de ma lignée. Ça crevait les yeux que la maladie de ma pauvre maman n'avait rien de fortuit ; elle était devenue le principal obstacle à la cupidité de cet ambitieux.

— Quelle horreur !

— Oui, l'horreur, admit la jeune femme, soudainement moins assurée. Comme ce qui nous attend.

— Je suis terrorisé, avoua Loup en toute candeur. Nous marqueront-ils au fer comme les autres esclaves ?

Orise soupira.

— Il y a pire, finit-elle par déclarer en frissonnant.

Artos n'insista pas. Il se souvint de Dezael, de ses mains boudinées sur la poitrine de la trop belle esclave. Puis, bien qu'il eût préféré l'oublier, il repensa au viol d'Ylda. « Quel funeste héritage conduit les hommes à se montrer si cruels ? songea-t-il. Aucune bête sauvage ne prend autant de plaisir à avilir et détruire ses proies. »

Il s'avéra que Dezael n'éprouvait que peu d'attrance pour les femmes. Slavad le savait mieux que quiconque. Aussi, quand il avait vu son père s'intéresser aux esclaves de Stap, il avait immédiatement compris que c'était le beau garçon qui titillait sa concupiscence. L'obèse avait tout de même le bon goût de ne pas trop étaler ses préférences devant ses clients.

Artos subit donc bien pire que la brûlure du fer rouge. Cette blessure sur sa nuque se réveillait chaque fois que Dezael l'embrassait, là, sous la ligne de sa douce chevelure blonde.

La première nuit dans le palais du marchand d'esclaves allait demeurer enfouie dans un épais brouillard que le Jynabör ne chercherait pas à dissiper avant longtemps. Il fut baigné, coiffé et vêtu avec soin. Des serviteurs indifférents enduisirent son corps et ses cheveux de pommade parfumée. Après avoir été drapé dans des voiles cousus d'or, il fut amené dans une vaste salle enfumée.

Le garçon fut convié à la table du maître, table somptueuse, garnie de mets qui soulevèrent le cœur d'Artos. Son unique réconfort lui vint de la présence d'Orise. Dezael avait tenu parole ; il avait magnifié la beauté de sa nouvelle esclave.

Le vin coula à flots et le gros homme insista pour qu'Artos inhale la fumée d'un curieux encensoir. Le reste de la soirée s'évanouit dans un mélange d'ivresse et de dégoût. Le nouveau venu ne remarqua même pas que les convives s'étaient progressivement éclipsés. Quand, tard dans la nuit, il se retrouva seul avec Dezael, la drogue avait débilité l'essentiel de sa conscience.

Le lendemain, Loup se réveilla dans une chambre luxueuse. Par fragments nébuleux, sa tête lourde lui rendit de vagues souvenirs de douleur et de nausées. On lui apporta des fruits qu'il fut incapable de manger. Sa détresse devint épouvante quand les esclaves qui le servaient se moquèrent en l'appelant « Madame ». Évidemment, son orgueil lui interdisait de se plaindre. Dezael aurait pu lui expliquer que cette mesquinerie n'était dictée que par l'envie, mais Artos n'aurait pas davantage compris. Il lui paraissait impossible que quiconque puisse jalouser le traitement princier qui était le salaire de son déshonneur.

« Plus rien ne sera comme avant », avait prophétisé Orise le jour précédent.

Le soleil n'avait fait qu'une fois sa ronde dans le ciel. Pourtant, en ce premier matin d'esclavage, Artos avait l'impression qu'un siècle s'était écoulé depuis qu'il avait traversé le bourg pour venir dans ce lieu, à la rencontre de son destin. Il se recroquevilla dans un coin de la trop grande pièce, les bras refermés sur lui comme pour se protéger du

froid.

« Avant n'existe pas, récita-t-il par-devers lui. Avant n'a jamais existé. »

Dès lors, les nuits du garçon ne lui appartenrent plus ; il était devenu le favori, le mignon de l'homme le plus riche de Corvo.

Deux chandelles se consumaient dans leur bougeoir, projetant des ombres inquiétantes tout autour d'Hurtö. À ses côtés, Hodmar renâcla. Son souffle lent sifflait à la limite du ronflement. Le Loxillion observa les imposants sourcils qui, même dans le sommeil, s'activaient au-dessus des yeux clos. Le maître dormait. Une main abandonnée sur sa cuisse s'ouvrait et se refermait, le long index produisant un grattement irritant contre le tissage de la couverture. Cet examen silencieux réveilla le vieux mage.

— Oh ! s'étonna-t-il en se redressant dans son fauteuil. Je crois bien que je me suis assoupi.

Il remonta le lainage qui glissait sur ses genoux. La chaleur le soulageait d'un mal sourd qui le faisait souffrir par temps humide.

— Où en es-tu, mon garçon ?

Assis à la même table dans une section de la bibliothèque, les deux sorciers passaient leurs soirées, et souvent une partie de leurs nuits, à fouiller dans les grimoires, avançant même la matière de la classe d'élite. Ces leçons particulières duraient depuis que, sous l'aspect d'une licorne, Hodmar avait surpris le serment de son élève. Soucieux de guider le jeune homme afin qu'il ne s'égare pas dans sa furieuse volonté de savoir, il voyait renaître l'enthousiasme d'Hurtö. Cela lui procurait un plaisir inestimable. Toutefois, il lui en coûtait bien des heures de repos. Il y avait trois cycles des lunes que le directeur n'avait pas dormi une nuit pleine.

— J'en ai terminé avec les sortilèges de transfert d'essence ! déclara fièrement Le Gris. Je viens d'enchaîner avec les lois primaires de la transmutation.

— Très bien ! le félicita le maître en refermant le bouquin qui gisait, ouvert et inutile, sur le bras de son fauteuil. Si j'en juge par ta progression, j'ai dormi très longtemps.

— Pas tant que ça, voulut l'excuser l'apprenti magicien.

— Je me fais vieux, soupira Hodmar. Je manque parfois d'énergie.

— Je peux continuer seul, maître.

— Non. Je suis parfaitement réveillé maintenant, aussi bien en profiter. De toute façon, la transmutation ne s'apprend pas sans aide. Par quoi doit-on commencer ?

Il se leva et se pencha sur le manuel d'Hurtö.

— J'oublie toujours dans quel ordre il est recommandé de procéder. Avec de l'expérience, on arrive à tout exécuter en même

temps. Pour les débutants, cependant, il vaut mieux franchir chaque étape séparément.

— Il est écrit de débiter par la teinte générale du corps de l'animal. Ensuite, de s'attarder aux textures : pelage, plumes, peau ou écailles.

— Voilà, ça me revient ! La tête et les membres ne sont travaillés qu'à la toute fin. Allons-y d'abord avec un exercice simple. Je le fais et tu répètes après moi. Écoute attentivement les inflexions de l'incantation.

Hodmar accomplit les gestes avec une lenteur exagérée et articula clairement en insistant sur les accents. Hürtö le vit progressivement se transformer en hareng. Le talent du maître lui permit d'ajouter jusqu'au moindre reflet irisé des écailles qui, autrement, auraient été uniformément grises.

— À ton tour, annonça le mage en reprenant son apparence habituelle.

Ni l'un ni l'autre ne vit passer le reste de la nuit. Au terme de plusieurs tentatives infructueuses, Hürtö se découragea.

— C'est peine perdue. Je n'y arriverai jamais.

Il se désolait d'autant plus qu'il avait l'habitude de réussir aisément dans les autres disciplines.

— Patience, tenta de l'apaiser Hodmar. La transmutation est un art qui se cultive au fil des siècles.

— Des siècles ! s'affligea le garçon. Aussi longtemps que ça ?

Le sorcier tapota l'épaule de son élève pour l'inciter à reprendre l'exercice.

— Raison de plus pour commencer tôt.

— Un hareng, plaïda Hürtö, c'est peut-être trop difficile.

— Tu crois ? répliqua le maître, dubitatif. Bon... Si tu préfères, essayons avec une moule.

Les résultats ne furent guère plus concluants.

— Je connais de très grands magiciens qui demeurent toute leur vie de piètres imitateurs, voulut le consoler Hodmar. Ne t'en fais pas pour si peu.

Toutefois, Hürtö supportait mal sa déception. Le mage ferma le grimoire et ordonna au jeune homme de le suivre. Ils sortirent du collège, gravirent un sentier menant au nord et débouchèrent dans le village des vallées. Bien qu'encore absent de l'horizon, le soleil commençait à projeter des lueurs orangées dans le ciel étoilé.

— Tu vois ces nuages ? demanda Hodmar en pointant quelques moutons voisinant les lunes.

— Oui.

— Déplace-les.

— Vous plaisantez, maître ! Seuls les magiciens expérimentés

réussissent cette prouesse.

— Concentre-toi, insista Hodmar en ignorant les protestations d'Hurtö.

Les nuages résistèrent un moment, puis, lentement, ils s'effilochèrent. Bientôt, l'adolescent les promena à sa guise dans le firmament qui s'éclaircissait.

— Fantastique ! s'extasia le garçon, grisé par la fierté que suscitait ce succès inattendu.

— Sous peu, tu pourras provoquer la foudre.

— Vous vous moquez de moi, non ?

— Nullement, l'assura Hodmar en souriant.

L'exubérance du Loxillion le payait pour ses nombreuses insomnies.

— Tu dois apprendre, Hurtö, que chacun de nous possède ses forces. Sans renoncer à vaincre nos défaillances, il faut miser sur nos talents naturels. Je connais certains grands maîtres qui t'envieraient ce don.

— Comment avez-vous deviné ?

— Deviné quoi ? répéta le mage, interloqué.

— Que je saurais contrôler les éléments ?

— Tu oublies que j'ai procédé à la révélation de tes sphinx, lui rappela Hodmar. En plus de ton tribut, les astres t'ont accordé ce don.

Sans égard à la fatigue qui lui cernait les yeux, Hurtö cherchait de nouveaux défis dans le ciel.

— Alors, tant pis pour les harengs ! décréta-t-il gaiement.

— Je t'ai aussi dit qu'il ne fallait pas renoncer à surmonter ses défaillances. Nous reprendrons les exercices de transmutation plus tard... avec les moules.

Dès lors, les nuits du garçon furent l'occasion de découvertes fascinantes ; il était devenu le favori, le disciple de l'héritier du savoir des sphinx.

Les jeunes gens marchaient dans les jardins, sillonnant les allées bordées de rocaillies et de fontaines.

— À ta place, déclara Orise, je tirerais autrement profit de la situation.

Chaque fois que Dezael se rendait au marché pour ses affaires, les deux amis se retrouvaient et comparaient leur sort.

La belle esclave semblait résignée à son destin. Ayant subi pendant plusieurs années le harcèlement de son affreux beau-père, elle avait depuis longtemps perdu ses illusions. Plutôt que de s'affliger inutilement de ce qu'elle ne contrôlait pas, elle avait décidé d'exploiter au mieux sa condition d'esclave de luxe. Quand elle recevait dans son lit les convives de son maître, elle s'ingéniait à leur soutirer des faveurs ou de l'or. Pour rendre ces moments de luxure plus supportables, elle abusait sans scrupules des excellents vins des caves de Dezael. Elle ne lésinait pas non plus sur la résine d'urssac ; il flottait toujours dans ses appartements des vapeurs euphorisantes qui lui faisaient momentanément oublier son statut et lui allégeaient l'humeur. Dans cette extase artificielle, elle répétait souvent le même discours à Artos :

— Je porte des vêtements somptueux, je me fais servir comme une reine, je mange des mets délicats et je passe une grande partie de mes journées au lit. Que désirer de plus ?

Invariablement, le Longs-Doigts répondait :

— La liberté, Orise. Il te manque l'essentiel.

Cette fois encore, Artos rappela à sa compagne qu'elle n'en restait pas moins une esclave.

— Il faut s'adapter, roucoula-t-elle, un peu ivre. Tu devrais apprendre à exploiter tes avantages.

— Mes avantages..., se récria Loup. Tu considères que je suis privilégié, peut-être ?

Le Jynabör tolérait mal son enfermement et les terribles exigences de son maître. Contrairement à son amie, Artos ne trouvait aucun réconfort dans le luxe, l'oisiveté, le vin et l'urssac. Sa seule consolation lui venait de sa complicité avec Orise. Indolente, cette dernière ignore l'indignation du garçon et demanda :

— Depuis quand es-tu son mignon ? Presque cinq cycles des lunes, n'est-ce pas ?

— À peu près, ronchonna Loup.

— Et tu as quinze ans, poursuivit la belle, indifférente à

l'irritation manifeste du jeune homme.

— Treize, quatorze à l'été.

— Comment ça, treize ? s'étonna Orise. Tu m'avais dit...

Loup se renfrogna un peu plus.

— Je t'ai menti, avoua-t-il, quelque peu honteux.

À sa grande surprise, Orise s'exclama :

— C'est encore mieux !

— Ah oui ? Et pourquoi donc ? s'intéressa soudain Artos.

Elle avait réussi à chasser la morosité de son compagnon en titillant sa curiosité.

— Ça m'apparaît pourtant évident, fit-elle d'un ton suffisant. Dezael aime la chair tendre. Tu dois t'empresse de profiter de ses largesses, car bientôt, il te remplacera par un autre, plus jeune.

Artos saisit les mains de la femme. Sur le dos de chacune d'elles se trouvait le sceau de son maître, la même marque que Loup portait sur la nuque : un cercle refermé sur une étoile prétentieusement stylisée. Avec le temps, une amitié teintée de sensualité avait grandi entre l'elfe et l'humaine ; ensemble, ils avaient partagé tant de chagrins, surmonté tant d'épreuves. Par pudeur, Orise faisait mine de ne pas remarquer la folle passion qu'elle inspirait au candide Longs-Doigts. « Ça lui passera », se répétait-elle, tout de même flattée d'une pareille vénération. Ayant fait de tous les hommes ses ennemis, elle devait néanmoins admettre qu'elle se plaisait en compagnie du garçon. « Bah ! Artos n'est encore qu'un enfant, se justifiait-elle pour cette faiblesse. Quand il sera un homme, si sa bonté ne le condamne pas au même titre que mon père, il deviendra comme les autres : vil, pervers et sans-cœur. » Pour l'instant, elle le chérissait comme un petit frère. Ce sentiment lui rappelait qu'elle n'avait pas définitivement perdu son âme.

— Saisis ta chance pendant qu'il est temps, conseilla-t-elle à Loup.

— Ma chance ! se rebiffa à nouveau le bouillant garçon. Tu appelles ça de la chance ?

— Bout de misère ! s'emporta Orise à son tour. Cesse de jouer les mijaurées.

Le jeune magicien soutint le regard exaspéré de son amie puis, après un moment, un sourire espiègle éclaira son visage.

— Ma foi ! la nargua-t-il. Te voilà jalouse !

La belle serra doucement les mains de l'elfe-sphinx.

— Bien entendu, petit loup !

— Ne m'appelle pas comme ça, protesta aussitôt le rebelle. Tu sais que je déteste ça.

— Je sais. Ça te rappelle *avant*.

Une ombre passa sur les traits savamment maquillés de la belle esclave. Loin de sa chambre et de ses encensoirs, les effets de l'urssac

commençaient à se dissiper.

— Arrête de me tourmenter avec le passé, la supplia Artos, et explique-moi plutôt ce que tu peux bien jalouser de ma situation. Je ne vois rien d'enviable à mon... statut.

Le marchand d'esclaves avait acheté l'exceptionnelle beauté d'Orise pour l'offrir à ses invités de prestige. Celle-ci reconnaissait sans honte les avantages qu'elle retirait de sa position. Cependant, n'étant pas la favorite du maître, elle n'avait que peu d'influence sur lui et elle le déplorait. En cela, elle estimait qu'Artos avait accès à des privilèges qu'il exploitait mal.

— Tu peux exiger presque n'importe quoi de Dezael, soutint Orise. Il répondra à tous tes caprices sans rechigner.

— Il se montrerait bien moins conciliant s'il savait que, toi et moi, nous...

— Inutile qu'il le sache, trancha la jeune femme.

Depuis peu, les deux complices se cachaient pour faire l'amour. « Tu dois apprendre à combler une femme », prétendait Orise du haut de ses dix-neuf ans. Pour elle, le don de son corps signifiait peu de choses ; ne passait-elle pas ses nuits à satisfaire les appétits des hôtes de son maître ? Les étreintes d'Artos lui procuraient une tendresse bienfaisante.

Pour Loup, ces précieux moments d'intimité comptaient plus que tout. Son cœur battait follement pour Orise et, souvent, il devait se retenir de lui crier son amour. Il n'aurait pas pu supporter ses railleries ; il ne voulait pas l'entendre déclarer qu'il n'était encore qu'un gamin. Pire, il n'aurait pas toléré qu'elle ne réponde pas à ses sentiments. Il se grisait donc du corps de sa belle amante, convaincu que sa passion finirait par être partagée. Ces doux instants semblaient purifier son âme, effaçant le souvenir des caresses impudiques de Dezael, lui rendant une forme d'insouciance et une certaine joie, ce qui ravissait son amie.

— Selon toi, que devrais-je exiger ? s'enquit Artos, peu convaincu.

— Il ne faut pas te bercer d'illusions, il ne te donnera ni argent ni bijoux ; il est bien trop malin pour ça.

— Alors ?

— Je ne sais pas, moi ! N'y a-t-il donc rien qui te fasse envie ? Puisque tu souffres tant d'en être privé, pourquoi ne pas exiger plus de liberté ?

Artos réfléchit en lissant des plis imaginaires sur sa luxueuse tunique. Depuis un certain temps, une idée germait dans son esprit.

— Je te promets d'y songer.

Il préféra ne rien confier à Orise. Elle ne comprendrait pas. Il l'entraîna plus loin et la fit asseoir sur un banc de marbre.

— Parle-moi de tes projets, la pressa-t-il pour détourner la

conversation.

Il devinait que sa compagne ne demandait pas mieux que de décrire ses plans d'avenir. Elle les répétait inlassablement, les yeux perdus dans le rêve d'un futur plus lumineux.

— Tu les connais autant que moi, rétorqua-t-elle en espérant tout de même qu'il insiste.

— Allons, ne te fais pas prier. Raconte.

En remerciement pour sa délicate complaisance, il reçut un sourire éblouissant.

— Eh bien, voilà ! s'anima Orise. Les invités de Dezael sont des gens fortunés et ils quittent rarement ma couche sans me gratifier d'un présent. Pour l'heure, mon trésor ne rachèterait même pas la liberté d'un rat. Dans quelques années, cependant, je posséderai assez d'or pour négocier mon affranchissement avec notre maître.

— Et après ? demanda stratégiquement Artos, sachant que la suite du récit procurait un plaisir intense à sa belle amante.

— J'aurai accumulé suffisamment pour acquérir une maison près de la place du marché. Il me faudra aussi quelques esclaves que je formerai moi-même au métier. Mon établissement deviendra le plus célèbre bordel de toute la région.

— Alors, tu seras immensément riche.

— Aussi riche que Dezael. Plus même ! Et ce jour-là, il me fera des politesses comme à ses meilleurs clients. Et je cracherai sur ce porc...

— N'insulte pas les porcs ! s'offusqua Artos le plus sérieusement du monde.

Dans l'univers d'où il venait, aucune espèce n'était méprisée. À l'instar de tout individu, chaque animal recevait d'emblée le respect des elfes-sphinx. Ce genre de scrupule rendait Artos très singulier aux yeux d'Orise ; elle ne l'en appréciait que davantage. Cette fois-ci, toutefois, elle rit jusqu'à en avoir mal aux côtes.

— Tu as raison, poussa-t-elle entre deux hoquets douloureux. Être comparés à cet immonde tas de graisse, quel avilissement pour les pauvres cochons !

Leur hilarité reprit de plus belle. Ces instants de bienheureuse insouciance rompaient la morosité des pensées qui tournaient sans répit dans la tête de Loup.

À première vue, son sort lui paraissait sans issue. Quand il serait devenu trop âgé pour satisfaire les fantaisies libidineuses du maître, il suivrait la voie tracée par ses précédents mignons : il irait grossir les rangs de l'armée de commis dédiés au commerce. Au mieux, grâce à son instruction peu commune chez les humains, le garçon assumerait les tâches d'un des scribes vieillissants. Comme le lui avait rappelé Orise, l'or ne lui apporterait jamais la liberté, car pour garder son

favori sous son emprise, Dezael lui refusait la moindre pièce. « Tu n'en as pas besoin puisque je te donne tout ce que tu désires », répétait le gros homme. Une idée avait donc commencé à poindre dans l'esprit du jeune magicien. Ce plan ne concernait ni les richesses ni la progression sociale puisque ces voies exigeaient temps et patience. Or, le tempérament impétueux d'Artos réclamait une solution plus immédiate pour mettre un terme à son asservissement. « Réfléchis bien », s'enjoignait inlassablement le garçon.

Quand il n'était pas obsédé par cette quête, Loup essayait de ne pas songer à son ancienne vie, car une sourde colère l'envahissait dès que ses souvenirs le ramenaient à l'époque de son innocence volée. Il s'accordait la défaillance d'un seul regret : il s'ennuyait d'Hurtö. Loup l'imaginait sans peine dans la lumière déclinante des bougies de la salle d'études ; il le voyait, s'échinant sur ses manuels malgré l'heure tardive, inquiet pour un examen qu'il allait pourtant réussir brillamment. Personne n'était là pour le rassurer, pour lui rappeler combien il était doué. La lointaine présence de son ami éveillait en lui un mélange familial de tendresse et de rivalité. « Tu vas devenir un bien meilleur magicien que moi », se surprenait-il à déplorer, partagé entre l'affection et l'envie.

Maintenant qu'il était amoureux d'Orise, Artos n'aspirait plus à retourner parmi les siens. Il lui fallait toutefois découvrir sa propre voie vers la liberté, car il n'obtiendrait le respect de sa bien-aimée qu'à ce prix. « Je dois me remettre au travail et exploiter mes talents. Je verrai bien, par la suite, quel usage j'en ferai. »



Dans le plus grand secret, il reprit donc l'exercice de la magie. Il regagna rapidement son agilité et nota que, en dépit de sa trop longue inactivité, ses pouvoirs s'étaient accrus. Il lui fallut cependant reconnaître que, sans aide, il ne progresserait pas de façon significative. Quelles étaient les prochaines étapes de son apprentissage ? Il ne s'était nullement soucié de ces questions, comptant sur ses professeurs pour le guider vers le plein épanouissement de ses talents. « Je ne peux tout de même pas deviner les incantations, les recettes des potions ou les subtilités des mouvements de l'index pour contrôler l'impact d'un sortilège », constatait-il bien malgré lui. Refusant de se laisser abattre, il se convainquit que la réponse à son problème se trouvait quelque part autour de lui. Il lui suffisait d'être attentif. Il avait oui dire que la société de Corvo comptait quelques mages et une poignée d'oracles.

Au grand plaisir de Dezael, le jeune homme se joignit à lui pour accueillir les visiteurs, se montrant soudainement curieux de leurs

fonctions. Artos rencontra ainsi une multitude de gens insipides, d'arrivistes arrogants et de femmes à la beauté artificielle. Les présumés mages se révélèrent n'être que des escrocs à la langue plus agile que les doigts.



Un matin, un homme débarqua, accompagné d'une troupe impressionnante de soldats à l'allure féroce. L'étranger, vêtu de cuir sombre, avait un visage aussi parfait que glacial. Il se déplaçait avec une grâce féline, sans égard au poids des armes massives qui pendaient à sa ceinture. Bien que le colosse eût forcé la garde de ses salons privés, Dezael le reçut avec un large sourire obséquieux.

— Tyber ! Mon ami..., s'exclama-t-il d'une voix onctueuse.

— Laisse tomber les politesses... Je suis pressé.

Le marchand d'esclaves chassa aussitôt clerks et clients. Ensuite, il houspilla Loup qui lambinait.

— Tu ne me présentes pas ? fit le garçon, boudeur.

Dévoré par la curiosité, il résistait aux poussées du gros homme qui utilisait la masse de son corps pour l'empêcher d'approcher le troublant personnage.

— Non. Je t'en prie, ne traîne pas ici.

— Il paraît important !

— Il est surtout très dangereux, lui souffla Dezael.

Avant ce jour, Artos n'avait jamais vu son impitoyable maître trembler devant quiconque.

— Cours prévenir Slavad, le manda l'obèse. J'exige qu'il vienne me rejoindre immédiatement. Dis-lui que Tyber est là.



Loup oublia vite le ténébreux convive. Il n'y avait aucune chance que cet homme lui apprenne quoi que ce soit sur le monde occulte. De toute évidence, il tenait son pouvoir de la force brute de l'épée.

L'apprenti magicien finit tout de même par savoir que Tyber gouvernait le fief local et que son clan faisait la loi dans la région. Bien que rares, les visites de Tyber produisaient invariablement de violentes turbulences dans la demeure de Dezael. Les commis se mettaient en quête d'esclaves, de vivres, de chevaux ou de toute autre chose que le redoutable chef ne s'abaissait pas à acquérir directement.

Pendant ces périodes fébriles, les autres visiteurs devaient patienter avant d'obtenir un bref entretien avec le marchand. On les faisait attendre dans les antichambres et, pour éviter qu'ils ne s'offusquent de cette inhabituelle négligence, on leur offrait du vin et

des douceurs dont ils se gavaient à outrance.

Le surlendemain de l'arrivée intempestive de Tyber, Artos déambulait sans but précis dans les salons encombrés de clients mécontents quand il fut attiré par les protestations outrées de trois hommes drapés de soie. Leurs tuniques ressemblaient vaguement à celles des Anciens.

— Il suffit ! glapit le plus gros des trois à l'endroit du commis qui leur faisait face.

Engoncé dans plusieurs toises d'étoffe jaune, le visiteur avait l'air d'une énorme poire.

— Nous sommes assis dans ce damné boudoir depuis l'aube, s'indigna le grotesque personnage.

Il expliqua au domestique qu'ils venaient solliciter la présence de Dezael à la première cérémonie de leur temple.

— Votre maître a toujours soutenu les Ejba'Lians. Il serait fâcheux qu'il manque un événement aussi important.

Le commis promit qu'il transmettrait l'invitation et chassa les importuns. Artos décida de les suivre. Il interpella deux valets qui s'empressèrent de l'accompagner, trop heureux d'abandonner leurs corvées pour une promenade avec Madame. Ainsi escorté, Artos parcourut une série de venelles. Les yeux rivés sur le palanquin des étrangers, Loup s'adressa bientôt au plus dégourdi des domestiques, un grand roux à la mine taciturne.

— Oban, qui sont ces hommes ?

— Des Ejba'Lians.

— Explique, commanda le jeune protégé du maître.

Artos avait tiqué en entendant l'appellation qui signifiait « les élus des Ejbälas ». Même si les humains appartenaient à la descendance des races mères, il estimait présomptueux que certains d'entre eux s'approprient ce nom, car il évoquait une noblesse qu'aucun homme ne pouvait imaginer.

— Si vous voulez mon avis, maugréa Oban, ces fous ne méritent pas que je gaspille ma salive pour eux !

— Mais encore ? s'impacienta Artos.

— Ils se disent prêtres, céda Oban devant l'obstination du garçon. Vous voyez les immenses colonnes là-bas... Pardessus les toits ?

Loup se souvint de son arrivée à Corvo. Il avait vu des elfes-ubu s'échiner à ériger les piliers qui supportaient désormais la lourde structure du gigantesque bâtiment.

— Il s'agit de leur temple. Les Ejba'Lians y conservent les vestiges des civilisations anciennes. Ils prétendent que nous devrions honorer la mémoire des Ejbälas et vivre selon leurs mœurs hautement morales... Principe honorable qu'ils avilissent en déformant les enseignements ancestraux pour exploiter les gens crédules et leur

extorquer de l'argent.

— Tu devrais avoir honte ! s'indigna l'autre valet. Continue de te moquer, continue d'ignorer *la vérité* et tu seras damné. C'est écrit dans les livres sacrés.

Oban haussa les épaules.

— Vous aurez compris, dit-il à Artos, que Gil fait partie des naïfs convertis aux inepties des faux prêtres.

— Les tourments éternels, voilà ce qui te guette, siffla Gil.

Superbement hautain, le grand roux rétorqua à son compère :

— Tu parles de livres et de parchemins sacrés. Sais-tu seulement que les imposteurs que tu vénères les ont autrefois dérobés aux Nagù, après avoir commis moult saccages, meurtres et viols ?

— menteur ! Impie !

— Des parchemins ? demanda Artos.

— Et des grimoires délabrés, précisa Oban. Ils en possèdent des voûtes entières.

— Et tu dis que ce sont des prêtres ?

— Je n'ai jamais rien dit de tel, lâcha le rouquin, méprisant. Eux l'affirment.

— Respectent-ils des rituels ? poursuivit Loup sans égard à l'agacement évident du valet.

Oban opina. De mauvaise grâce, il expliqua :

— Ils célèbrent des cérémonies inspirées des gravures des manuels. Ils copient les vêtements et les postures des sphinx. Ensuite, ils récitent des hymnes dans des langues que personne ne comprend.

— Tu ne...

Loup ne laissa pas à Gil la chance de s'indigner ; d'un regard autoritaire, il lui intima de se taire.

— Tout ceci m'apparaît plutôt inoffensif, conclut-il après un moment de réflexion.

— Si vous estimez anodin le fait de voler les pauvres en leur farcissant la tête de balivernes, soit !

— Pourquoi Dezael les fréquente-t-il alors ? s'étonna Loup.

— Devinez.

La réponse se matérialisa sous leurs yeux quand ils atteignirent le bout de l'avenue. Le temple se dressait, magnifique, tandis que le soleil inondait sa façade incrustée d'or et de bijoux.

— Évidemment ! comprit Artos. Ils sont très riches.

— Leurs caves ne recèlent pas que de vieux bouquins. Il existe des trésors fabuleux là-dessous.

— Pillage ? supputa le garçon.

— Qu'ils renomment butin ou tribut, ironisa le grand roux. Pour moi, ça ne fait aucune différence.

Loup resta un moment à contempler l'ostentation des ornements

du bâtiment.

— Est-ce qu'on se rend au marché ? s'enquit soudain Oban.

La perspective de l'animation de la foule semblait le ravir.

— Pas immédiatement, le déçut le jeune elfe. Je dois d'abord discuter avec un de ces... Ejba'Lians.

— Si vous y tenez, répliqua Oban en se renfrognant. Un conseil, toutefois : évitez Nirdû.

— Lequel est-ce ?

— Celui en jaune. Méfiez-vous de lui, murmura le domestique, soudain inquiet. Ce charlatan verruqueux collectionne les vices.

Le garçon retint une réplique cynique. Il lui paraissait outrageusement ironique d'être ainsi mis en garde ; n'en savait-il pas plus que quiconque sur la perversité des hommes ?

— Demandez plutôt à rencontrer Rabde, reprit le serviteur, plus conciliant. J'ignore pourquoi un être bienveillant comme lui se mêle à cette racaille... Enfin ! Avec Rabde, vous ne risquerez rien. Entrons !

— Non, l'arrêta le garçon. Attendez-moi ici tous les deux.

— Le maître n'aimerait pas, voulut protester Gil.

— J'entre seul, déclara fermement Artos.

— C'est que..., tergiversa Oban. Si quelqu'un nous aperçoit ici à ne rien faire, et sans vous...

Loup récupéra dans sa poche des pièces qu'il avait volées au gros marchand. Il les mit dans la paume du grand taciturne et désigna un porche de l'autre côté de l'avenue. Il en sortait une rumeur ponctuée du rire aigu des putains.

— Vous avez mérité de vous distraire un peu, non ? les appâta Artos d'une voix mielleuse.

— Si le maître venait à découvrir que...

Loup savait bien que le domestique ne protestait que pour la forme.

— Si vous vous taisez, suggéra-t-il, Dezael n'apprendra jamais que vous avez éclusé quelques chopes à l'auberge.

— Et vous ? lança Gil, méfiant.

— Quel avantage aurais-je à vous trahir ? assena Loup comme un ultime argument.

Il rajouta une pièce dans la main d'Oban.

— Tout se passera bien, déclara-t-il en poussant les valets vers la rue. Je vous en donne ma parole.

Les deux hommes ne croyaient leur chance.

— J'irai vous chercher là-bas quand j'aurai terminé.

Ils s'éloignèrent sans rien ajouter. Artos les regarda disparaître dans le trou sombre du porche, puis il s'approcha des portes du temple.

Lorsqu'il pénétra dans le hall, il se sentit submergé par les

souvenirs. Sa gorge se serra devant l'imitation presque parfaite de l'architecture de son collège : les arches ouvragées, les voûtes peintes, le dallage de marbre aux motifs complexes. Même les bruits se répercutaient contre les murs de façon similaire, acquérant dans l'enfilade des alcôves la sourde touffeur du recueillement.

— Mon petit, susurra soudain quelqu'un tout proche.

Trop proche. Loup sursauta.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? demanda le prêtre sur le même ton onctueux.

Il avait surnoisement surgi aux côtés du jeune rebelle, qui le détesta immédiatement.

— Un elfe-sphinx ! s'exclama l'homme-poire en avisant les index d'Artos. Quel hôte rarissime !

Ses yeux larmoyants regardaient les Longs-Doigts avec impudeur, tandis que ses mains potelées caressaient rêveusement son énorme panse tendue de soie jaune. La peau de son visage était constellée de verrues brunâtres.

— J'aimerais voir sire Rabde, s'enquit le garçon aussi courtoisement que lui permettait son sentiment de répulsion.

— Je saurai te guider aussi bien que lui, assura Nirdû, un sourire trouble étirant les commissures de ses lèvres trop rouges.

— Je n'en doute pas, répondit Loup en reculant instinctivement.

— Cesse d'importuner cet enfant, rugit une voix forte venue d'un coin sombre.

Une lueur de crainte haineuse anima la face immonde du premier prêtre. Un moment, il demeura figé, puis il déguerpit en marmonnant :

— Encore lui ! Pas moyen qu'il se mêle de ses affaires.

Loup nota que l'énervement et la répugnance lui avaient coupé le souffle. Il se força à respirer.

— Que viens-tu faire en ces lieux ? s'informa le nouveau venu en s'extirpant de l'ombre.

Il s'agissait d'un petit vieux qui n'avait plus que la peau sur les os. Son crâne tavelé et ovale se terminait légèrement en pointe. À l'école de magie, il aurait certainement hérité du surnom de « Tête d'œuf ».

— Je m'appelle Rabde, se présenta le vieillard en Rapprochant d'Artos,

— Oh !

— Tu as demandé à me voir ? Que puis-je pour toi ?

— J'aimerais voir les livres et les parchemins.

— Connais-tu les langues anciennes ?

Loup hésita.

— Non, mentit-il.

— Dans ce cas, tu perds ton temps.

— Désolé, j'insiste. Je dois voir vos documents.

— Je répète donc ma question, dit sévèrement le vieil homme. Connais-tu les langues anciennes ?

Artos décida qu'il n'arriverait à rien sans courir quelques risques.

— Oui, avoua-t-il en rougissant légèrement. Je sais déchiffrer la plupart des écritures.

— Bien, lança Rabde en penchant dubitativement sa tête dégarnie.

— Je regrette de vous avoir trompé. Vous devez comprendre que...

— Ne t'excuse pas. La méfiance est gage de survie à Corvo. N'oublie pas qu'ici, un bon mensonge vaut mille fois une mauvaise vérité.

Les yeux du vieil homme s'illuminèrent d'un éclat peu conforme à son apparence décrépite.

— Je présume que personne ne doit savoir que tu t'intéresses aux ouvrages anciens.

Artos opina et attendit.

— Viens avec moi.

Ils déambulèrent de pièce en pièce, tandis que Rabde commentait le contenu des diverses sections. Au bout d'un moment, il s'immobilisa.

— Je ne t'apprendrai certes pas que le savoir de nos ancêtres Nagù est très vaste...

L'immense hall dans lequel ils avaient abouti ouvrait sur une multitude de salles encombrées de rayons.

— Il suffit de regarder autour de soi pour le constater, reconnut Artos, admiratif.

— Ne crois-tu pas que nous sauverions un temps précieux si tu me révélais franchement ce qui t'intéresse ?

Loup inspira puis, comme s'il se jetait à l'eau, il chuchota :

— La magie... Je dois poursuivre mon apprentissage.

Le front flétri du vieillard se plissa encore plus.

— Ton apprentissage... Je ne puis t'être d'un grand secours alors.

— Couvrez-moi, eut l'audace de réclamer le garçon. Je ne vous demande que ça.

— Je pourrais t'éviter de croiser ceux qui ont tendance à se montrer trop indiscrets, convint l'autre.

— Vous acceptez ?

Après un moment passé à dévisager son visiteur, le prêtre esquissa un sourire.

— Tu te demandes sans doute quel est mon intérêt dans tout ça ?

Artos acquiesça d'un bref hochement de tête ; les commentaires d'Oban au sujet du vieil homme le tracassaient.

— Vous semblez différent, osa-t-il affirmer. Pourquoi vous

associez-vous à ces...

Loup s'arrêta, craignant de pousser trop loin l'insolence et de perdre sa seule chance de mettre la main sur des grimoires de magie. Ce fut Rabde qui termina sa phrase.

— Des charlatans, lança-t-il sans retenue. Voilà comment tu juges les Ejba'Lians.

— Je ne...

— Tu n'as pas tort et c'est pourquoi je reste. Si je n'exerçais pas une constante surveillance, des êtres sans scrupules comme Nirdû n'hésiteraient pas à vendre les richesses de savoir que nos prédécesseurs ont si patiemment préservées... Tu sais, les Ejba'Lians n'ont pas toujours été aussi cupides. À moi seul, cependant, je ne parviens pas à contrer les excès de tous nos membres. Je me fais vieux. Je n'ai plus la poigne d'autrefois.

Rabde garda pour lui-même le véritable motif de sa loyauté envers une institution pourtant décadente. À une époque lointaine, un grand prêtre avait conduit les anciens Ejba'Lians vers une gloire fondée sur le respect des principes originaux de la secte. Ce maître rigoureux avait souvent été saisi de visions et, à sa mort, il avait laissé un cahier contenant quelques prophéties. L'une d'elles promettait le retour de la grandeur des Ejba'Lians. Il était aussi écrit que, pour que s'accomplisse cette prédiction, un vieil homme et un jeune magicien devraient unir leurs efforts, mettant ainsi fin à la discorde entre les races humaine et elfique.

Il regarda attentivement les mains caractéristiques du Longs-Doigts et sourit à nouveau. Sa patience allait peut-être enfin trouver sa récompense.

— J'ignore tout de la sorcellerie, chuchota-t-il à l'oreille d'Artos. Par contre, je connais mieux que personne les richesses entassées ici.

Le prêtre décati et le bel éphèbe s'enfouirent dans les profondeurs du temple, descendant des escaliers en pierres grossièrement équarries. Le long des voûtes souterraines, les torches combattaient difficilement la densité des ombres.

— Ces caves existent depuis des siècles. Seul le temple est de construction récente.

Ils débouchèrent dans une large pièce qui rappela à Loup le laboratoire d'Hodmar.

— Nous y voilà, annonça Rabde. Je crois qu'ici tu trouveras tout ce que tu cherches.

Le contenu des armoires fit briller de plaisir les yeux avides du garçon : manuels, accessoires, philtres et dragées, herbes rares et poudres de toutes sortes, rien ne manquait.

Ce soir-là, les lunes luisaient haut dans le ciel quand Artos rentra au palais du marchand d'esclaves. Tant bien que mal, il supporta les deux valets qui, emportés par l'ivresse, chantaient à tue-tête. Ce que le garçon craignait se produisit : Dezael l'attendait. Furieux, il saisit son mignon par le collet et l'entraîna sans ménagement vers ses appartements. Il lui fit une scène horrible, l'accusant de l'avoir presque tué à force d'inquiétude.

Son expédition au temple avait transformé le garçon. Il se rappela alors la leçon apprise auprès de Sysdi. La ruse pouvait parfois s'opposer efficacement à la contrainte. Plus confiant, Loup choisit de jouer avec les armes mêmes de son oppresseur.

— Et toi, qu'as-tu fait toute la journée ? Tu t'es prosterné devant Tyber, n'est-ce pas ? Le beau et magnifique Tyber !

— Tu ne...

— Tu ne m'aimes plus, voilà la vérité.

— Mais non ! Je t'adore... Tu dois toutefois comprendre que mes clients...

— Tu me laisses seul et tu voudrais que je reste là à t'attendre, à m'ennuyer.

— Viens là, mon trésor, susurra le marchand, désarçonné. Nous n'allons pas nous quereller toute la nuit.

Loup fit mine de céder à son désir. Il lui versa du vin et se lova à ses côtés, la tête appuyée sur son épaule dodue.

— J'aime aller au temple, confia le garçon en caressant stratégiquement la cuisse de son maître. Ça me console. Je te trouve bien méchant de me priver de mon unique réconfort. Moi, je ne demande qu'à te servir dès que tu en as fini avec tes affaires assommantes...

Trop de flagorneurs entouraient Dezael au quotidien pour qu'il soit dupe des minauderies d'Artos, mais ce dernier lui plaisait tant qu'il le laissait abuser de sa tolérance. Qu'importait que l'adolescent le berce de paroles trompeuses puisque le commerçant démasquait la moindre de ses fourberies ? Après tout, n'était-il pas lui-même un maître en la matière ?

— Qu'est-ce qui t'attire tant dans cet endroit austère ? demanda Dezael en se prêtant au jeu de séduction du garçon.

— Les fresques, l'odeur de l'encens, le chant des prêtres.

Artos se leva pour verser une seconde coupe de vin à Dezael. Cherchant à donner plus de poids à son plaidoyer, il choisit de révéler une partie de ses vrais sentiments.

— Là-bas, ça ressemble au monde d'où je viens. J'y retrouve un peu de chez moi. Que vois-tu de répréhensible à ça ?

Un silence méditatif accueillit son aveu.

— Il faisait nuit quand tu es rentré, se plaignit finalement le gros homme en frissonnant au souvenir de son insoutenable angoisse.

— Si je te promets de revenir avant le crépuscule. Si je te promets...

— Approche, mon petit loup. Retire ta tunique et viens près de moi.

Surmontant un indescriptible dégoût, Artos obéit.

— Autorise-moi à aller au temple quand j'en ai envie, murmura-t-il à l'oreille de l'autre, lui tirant des gémissements par la simple caresse de son souffle. Dis-moi que tu acceptes, que tu ne me gronderas pas comme ce soir.

— D'accord, concéda le marchand. Si ça te fait plaisir. Assure-toi cependant d'être avec moi à la fin du jour.

Le garçon acquiesça. Il plaça des coussins sous la nuque épaisse de son maître qui battit furieusement des paupières.

— Je me sens très fatigué, fit tout à coup Dezael en bâillant.

— Blâme cet affreux Tyber, chuchota Artos. Il t'épuise. Toute la journée, tu dois lui dénicher des esclaves, des armes, des chevaux... Ses exigences ne s'arrêtent plus.

L'obèse lâcha son verre. Le vin tacha irrémédiablement le brocart écri de sa robe de nuit. Quand il se mit à ronfler, son esclave sourit pour lui-même.

« Efficace, cette potion de somnifère. Vraiment ! »

La composition de l'élixir qu'il avait mélangé au vin lui avait servi de premier exercice pratique au laboratoire du temple. Le marchand dormait, la bouche ouverte, les bras ballants de part et d'autre de la méridienne. Loup se retint de lui pincer sauvagement le double menton. Surpris par le sommeil dans cette position inconfortable et peu flatteuse, Dezael allait se plaindre de courbatures pendant plusieurs jours.

— Bonne nuit, lança presque gaiement le garçon en renfilant ses vêtements.

Il dissimula dans sa poche la fiole de potion.

— Jamais plus tu ne poseras tes sales pattes sur moi. Jamais plus je ne t'en laisserai l'occasion.



Le lendemain matin, alors qu'il partait pour le temple, il surprit Orise qui rentrait d'agapes nocturnes.

— Tu empestes le vin et l'urssac, ne put s'empêcher de lui faire remarquer Artos.

Sans répondre, elle voulut passer son chemin, mais le garçon la retint.

— Avec qui étais-tu ?

— Comme toujours, articula difficilement la jeune femme sous l'effet de la fatigue et de l'ivresse. Avec un invité de Dezael.

— Tu as passé la nuit avec lui ? s'étonna douloureusement les Longs-Doigts. Tu n'as jamais accepté de dormir avec moi. Tu dis que c'est trop... trop intime.

— Je t'en prie, petit loup, laisse-moi. Je suis fourbue.

— Je veux savoir, insista Artos.

Il paraissait si malheureux que la belle esclave lui caressa la joue.

— Tu ne peux pas comprendre, murmura-t-elle.

— Au contraire, je crois que je comprends.

Avant de poursuivre, il saisit délicatement les mains de son amie.

— Celui avec qui tu as dormi, dit-il d'une voix brisée, il n'est pas comme les autres, n'est-ce pas ? Tu espères de lui bien plus que de l'or et des bijoux.

— Tu te fais du mal inutilement, se désola Orise.

Elle se dégagea tout doucement, baisa le front du Jynabör et prit la direction de ses appartements, laissant le garçon dans un état de détresse innommable.

— Je t'aime, gémit-il en se cachant le visage dans ses mains.

Il découvrit sur ses paumes les vestiges du parfum de son amante ; son odeur piquante et familière se perdait dans des effluves étrangers.



Pour se distraire de sa peine, Artos se plongea dans la lecture d'un gros bouquin décrivant les mœurs des races elfiques. Il apprit que les hermaphrodites étaient des créatures très indépendantes qui ne connaissaient pas les notions de couple et de famille. Chez les elfes-jibi, les enfants étaient élevés par la communauté ; ils se considéraient tous comme des frères, ignorant les exigences de la fidélité et les affres de la jalousie. Loup soupira en leur enviant leur bonne fortune.

Il rangea bientôt le manuel, car, bien que passionnant, le sujet ne réussissait pas à chasser sa tristesse. Il ne connaissait qu'un remède à son chagrin : il gagna le laboratoire et ouvrit un grimoire poussiéreux. La préparation des potions l'absorba tout le reste du jour et il ne revint vers son maître que pour le plonger une seconde fois dans un sommeil artificiel. La nuit venue, il chercha Orise. Il ne la trouva nulle part.

Hurtö soupira d'aise, goûtant avec délice la tiédeur de la brise matinale. Sous ses yeux, les lueurs de l'aube artificielle surgissaient, teintant de rose les détails architecturaux des murs du collège. « Dès que j'aurai terminé mes tâches, je quitterai La Grotte en direction du village des rives et j'irai nager dans la mer. »

Trois années s'étaient écoulées depuis l'enlèvement d'Artos. Le Gris avait surmonté son désespoir en se concentrant sur l'étude de la magie. Sa détermination et son caractère studieux, ajoutés à son talent naturel, lui avaient fait franchir les étapes à une vitesse peu commune. Hodmar s'en réjouissait. Pour lui, il ne faisait aucun doute que le prodige allait devenir un grand maître.

Avec le temps, la silhouette d'Hurtö s'était développée de façon inattendue ; il avait grandi, des muscles longs et bien découpés avaient sailli sous sa peau, faisant oublier l'enfant petit et malingre qu'il avait été. Son visage, autrefois banal, s'anoblissait maintenant sous les traits virils de son père. De sa mère, il avait reçu la vivacité et la bienveillance du regard ainsi qu'une aisance dans les mouvements, où s'alliaient grâce et puissance. Quant à ses cheveux incolores, ils lui donnaient désormais un air digne qui le vieillissait juste ce qu'il fallait pour attirer l'attention des demoiselles en quête de romance.

Pourtant, le jeune magicien ne semblait pas s'apercevoir de l'émoi qu'il suscitait chez la gent féminine. Il n'entendait pas les murmures et les gloussements qui accompagnaient son passage dans les interminables couloirs du collège. Aucun miroir, même magique, n'aurait réussi à le convaincre que son apparence était mieux que quelconque. Pour toujours, son ami Artos resterait le premier, le plus beau et le plus séduisant. Peut-être payait-il ainsi un tribut inconscient à la mémoire de Loup.

Sa promenade matinale l'avait conduit aux serres où il avait cueilli des herbes pour ses potions. Il en revenait, rêvassant à la plage et aux vagues puissantes qu'il affronterait un peu plus tard. Fonçant sous le porche assombri du collège, il buta contre Aurélie, une fille des classes régulières que les garçons courtoisaient assidûment. Avec ses longs cheveux châtons et son sourire espiègle, elle exhalait une charmante fraîcheur.



fruit de sa récolte.

— Laisse-moi te donner un coup de main, proposa la demoiselle, confuse.

Elle saisit délicatement une racine terreuse à l'étonnante couleur orangée.

— Est-ce de la *dephnatye* ? s'enquit-elle, les yeux pétillants de curiosité.

— Oui.

— Je n'en avais encore jamais vu, s'émerveilla Aurélie.

À titre d'élève de la classe d'élite, Hürtö avait accès à une section réservée des serres.

— Ce n'est qu'un rhizome, décréta un peu platement l'éphèbe.

— J'aimerais bien en prendre une lamelle.

— Tu sais que...

— On l'interdit, s'empressa de terminer Aurélie. Je sais. Quel dommage ! Ma tante s'est réveillée avec une affreuse migraine. Par malchance, sa guérisseuse est retenue au village des sommets pour un accouchement. Pauvre tatie ! Avec une petite dose de *dephnatye*, j'aurais pu lui préparer moi-même une potion calmante, mais puisque tu refuses... Le règlement passe avant tout.

Hürtö tomba dans le piège.

— Les circonstances justifient peut-être que...

— Je ne veux surtout pas te forcer, susurra Aurélie en le gratifiant d'un sourire troublant de candeur.

Son index glissa doucement sur le dos de la main du magicien. Vaincu, il sectionna la racine en deux, l'enveloppa dans une large feuille de catalpa et tendit le tout à la jeune fille.

— Attention en la râpant ; la sève tache énormément.

Aurélie le remercia plusieurs fois, puis elle disparut en courant. À quelques pas de là, son amie Vilmela l'attendait.

— Je l'ai, triompha la jolie châtaine en montrant le paquet qui contenait le bout de *dephnatye*.

— Crois-tu qu'il soupçonne quelque chose ? s'inquiéta Vilmela.

La petite fille qui, autrefois, rougissait devant Artos s'était transformée en adorable demoiselle. Elle avait conservé son étonnante blondeur et sa peau laiteuse. Des yeux d'un bleu profond animaient son visage à l'ovale parfait. Les garçons la reluquaient de loin, souvent trop impressionnés par sa beauté pour oser l'aborder. Cela ne les empêchait pas de lorgner ses formes généreuses, car même la sobriété de sa tunique ne parvenait pas à dissimuler l'étourdissante sensualité de son corps.

— J'en doute, répondit Aurélie. Selon moi, il ignore que la *dephnatye* ne sert pas qu'à soulager les migraines. Il est si terriblement... convenable !

— Vilaine langue, fit mine de la tancer son amie.

Elles rirent et s'éloignèrent, conscientes que l'endroit convenait mal à leur besoin de discrétion.

— Et toi, as-tu mis la main sur la formule ?

La belle jeune femme acquiesça.

— Comment as-tu fait ? la poussa à avouer sa camarade.

— J'ai déjoué l'assistant d'Hodmar.

Devant l'air apparemment désinvolte de Vilmela, Aurélie ouvrit de grands yeux amusés.

— Pas ce benêt de Boba ?

— Lui-même, s'égaya son amie en chassant une mèche blonde de son front. Il n'y a vu que du feu. J'avoue que j'avais négligemment accentué l'échancrure de mon corsage. Il a aussitôt oublié sa réserve et son rôle de gardien des lieux. Dès que je lui ai demandé de me trouver un grimoire de transformations classiques, il a quitté son poste et je me suis glissée dans le bureau du maître.

Elle déplia quelques feuillets couverts d'une écriture peu soignée.

— J'ai dû me hâter, s'excusa-t-elle en lissant les parchemins barbouillés d'encre.

— Tu en as trouvé plusieurs, s'étonna Aurélie.

— J'en ai recopié trois. À mon avis, nous devrions choisir la seconde ; elle semble plus puissante.

Les deux apprenties lurent la liste des ingrédients, le procédé et les incantations.

— Parfait, décrétèrent-elles, satisfaites. Nous réussirons.



Cinq jours plus tard, la communauté des elfes-sphinx se rendit dans une plaine couverte d'herbe argentée connue sous le nom poétique de « chaudron des lunes ». Au moins une fois l'an, durant l'été, les clans tenaient une assemblée générale. Après les palabres des chefs, le banquet, les annonces de toutes sortes et la cérémonie d'initiation des petits, les musiciens s'installèrent enfin pour commencer la danse. À cette heure, Hürtö songeait déjà à rentrer au collège. Quand il en informa ses compagnons, ces derniers se moquèrent.

— Quel rabat-joie !

Nombre d'entre eux avaient trépigné d'impatience en attendant le moment d'approcher les demoiselles. Ils s'expliquaient mal qu'un des leurs puisse à ce point manquer d'enthousiasme.

— Je ne connais aucun de ces quadrilles, se défendit le prodige.

Histoire de faire taire ses camarades, il accepta de rester encore un peu. Il regardait les danseurs exécuter des cabrioles aussi

complexes qu'exténuantes quand Vilmela vint vers lui. Elle lui tendit un des deux verres de vin qu'elle avait apportés et s'assit à ses côtés.

— Je déteste la danse, déclara-t-elle sans préambule. J'ignore ce qui plaît tant aux gens dans ces sautilllements débridés et ces révérences grotesques. On se retrouve en sueur dès la première figure.

Hurtö lui sourit d'un air reconnaissant. Il avait à peine goûté le vin que déjà, il se sentait plus léger. Il trinqua avec Vilmela et avala goulûment une longue gorgée.

— Quelle soirée magnifique, déclara-t-il en regardant le ciel étoilé.

— Allons marcher loin de ce vacarme.

À cet instant, le magicien s'étonna de la beauté exceptionnelle de la jeune femme ; il lui semblait la voir pour la première fois. Pourtant, ils avaient grandi ensemble. Il lui prit la main et l'entraîna, heureux comme il n'avait plus été depuis trois ans. Dès qu'ils furent seuls, il saisit entre ses paumes le visage gracieux de sa compagne. Le regard limpide de Vilmela l'engloutit comme un lac profond parcouru d'ondes ensorceleuses.

— Je t'aime, soupira la demoiselle. Il y a longtemps que je voulais te le dire.

Le cœur d'Hurtö lui fit mal tant il cogna dans sa poitrine. Les mots jaillirent de sa bouche, projetés par un curieux sentiment d'urgence.

— Moi aussi, je t'aime. Je veux que tu m'appartiennes.

Il l'embrassa, d'abord tendrement, puis avec une ferveur dévorante qui s'empara de tout son être. Ses baisers se firent brûlants et ses caresses devinrent plus audacieuses. Vilmela le laissa la dévêtir ; sous sa mince tunique de soie, elle ne portait presque rien. Son corps ravissant était magnifié par les rayons complices des trois lunes.

— Comme je t'aime, répéta-t-elle en s'étendant sur l'herbe.

L'excitation du jeune homme bouscula leur étreinte qui ne dura guère. Pourtant, plutôt que de le rassasier, la jouissance l'embrasa. Il lécha son amante dans le cou et entre les seins. Ensuite, il descendit vers son ventre palpitant. Il la goûta jusqu'à l'extase, surpris de découvrir autant de plaisir dans cette quête d'absolu. Chaque plainte, chaque gémissement était offert en hommage à leur soif de vivre. Ils s'endormirent les membres entrelacés, ivres du parfum de l'autre, pressés que le jour se lève sur le miracle de leur passion.

Le chant des oiseaux réveilla Hurtö. Les yeux encore clos, il se dit qu'il avait rêvé. Quand Vilmela se blottit contre lui, il fut brusquement ramené à la réalité.

— Mon amour, souffla-t-elle en se hissant sur lui pour le couvrir de baisers.

Il était aveuglé par la masse de cheveux blonds de l'étudiante. Il

se déroba lorsqu'une main avide descendit le long de sa hanche. L'élixir avait cessé d'exercer son emprise et le magicien se demandait ce qu'il faisait là. Pourquoi se trouvait-il nu auprès de sa camarade de collège ? Pourquoi lui apparaissait-elle tout à coup comme une prêtresse ?

— Quel tour m'as-tu joué hier ? gronda-t-il, à la fois inquiet et amer.

— Ne te fâche pas, le câlina Vilmela. Tu es si sérieux que, sans cette potion, tu ne m'aurais probablement jamais accordé ma chance.

Depuis la saison précédente, la demoiselle avait jeté son dévolu sur Hürtö. D'abord, le défi l'avait stimulée ; elle avait souhaité séduire celui qu'aucune autre n'avait réussi à émouvoir. Habitée à ce que les garçons la convoient, elle avait pris comme une injure personnelle l'indifférence que le favori d'Hodmar avait continué de lui manifester. Aucune coquetterie ne semblait capable de le troubler. Trop fière pour abdiquer, son caprice s'était mué en obsession : l'étrangeté du Loxillion la fascinait. « Je veux qu'il m'aime », s'était-elle entêtée. Si elle avait ouvert son cœur à sa mère, celle-ci lui aurait expliqué qu'il était de son âge de désirer ce qui lui résistait. Connaissant le caractère excessif de sa fille, elle l'aurait mise en garde contre la véhémence de cette passion désordonnée. Malheureusement, Vilmela boudait sa mère, la jugeant démodée et incapable de comprendre l'intensité de ses sentiments.

— Sans cette potion ? tonna Le Gris. Que veux-tu dire ?

— C'est sans importance, éluda Vilmela. Mon amie Aurélie a... Ne me dis pas que tu n'as rien soupçonné... Tu ne peux pas regretter ce que nous avons partagé cette nuit.

Elle paraissait stupéfaite de la réaction de son compagnon.

— Tu n'as pas osé ! se scandalisa ce dernier.

— Je savais que je te plairais, plaida la belle blonde en l'enlaçant. Il suffisait seulement que tu lèves le nez de tes bouquins et que tu me laisses te montrer ce qui manquait à ton bonheur. Maintenant, je suis certaine que...

Il la repoussa, s'empara de ses vêtements et s'habilla en lui tournant le dos.

— Comment ai-je pu me montrer si stupide ? s'admonesta-t-il. Aurélie... La *dephnatye*...

Pas un seul instant il ne s'était méfié. Pourtant, tous les sorciers, même les apprentis, savaient que cette racine entraînait dans la composition des philtres d'amour ; on en contrôlait la culture justement pour cette raison.

— Pourquoi as-tu fait ça ? s'enquit-il sévèrement.

— Je te l'ai dit : je t'aime.

— Non ! se récria Le Gris. Tu aimes Artos.

— Allons ! Tu n'es pas sérieux, gémit Vilmela. Loup a disparu il y a trois ans. Il n'y a que toi que son souvenir obnubile encore. De plus, je n'étais qu'une gamine à l'époque. Aujourd'hui, je suis une femme et toi, tu es mon amant.

— Je ne suis rien pour toi, scanda Hürtö en secouant la tête de dépit.

— Tu as juré que tu m'aimais, le tourmenta-t-elle en essayant de l'étreindre à nouveau.

L'embarras qu'avait d'abord ressenti le Loxillion se transforma en sourde colère.

— Tu ne peux tout de même pas croire que...

Sous l'effet de l'indignation, les mots se bloquèrent dans sa gorge.

— Tu sais mieux que quiconque que je n'étais pas moi-même...

Le teint pâle de la demoiselle se marbra de rose. Ses lèvres tremblèrent pitoyablement.

— Tu m'as prise, sanglota-t-elle. Tu as fait de moi ta maîtresse. Et nos serments ?

— Rien de tout ça ne compte, trancha-t-il brutalement.

Vilmela devint cramoisie.

— Sale menteur ! l'accusa-t-elle. Tu as répété cent fois que tu m'aimais.

Un terrible sentiment de culpabilité s'ajouta au désarroi croissant d'Hürtö. Même s'il savait que c'était insensé, il avait l'atroce conviction d'avoir trahi Loup.

— Toi et moi, c'est impossible, conclut-il sur un ton qui n'admettait aucune réplique.

Vilmela le gifla.

— Je vais dire à tout le monde que tu m'as violée.

Cette fois, ce fut l'angoisse qui glaça les entrailles d'Hürtö.

— Je t'en prie, voulut-il la raisonner. Essaie de comprendre...

Elle saisit sa tunique et s'enfuit en pleurant.

— Tu vas me le payer, hurla-t-elle en s'éloignant.



Le scandale n'éclata pas, car il fut aisé de prouver qu'Aurélie et son amie avaient fabriqué le philtre d'amour. Toutefois, on blâma Le Gris pour sa négligence. Pendant toute une saison, on lui refusa l'accès aux serres et aux documents réservés aux élèves de la classe d'élite. Le Loxillion accepta stoïquement sa punition. L'incident eut cependant pour effet de le replonger dans sa douloureuse mélancolie. Son maître Hodmar en fut peiné ; il craignait que cette fois-ci, rien ne réussisse à ranimer la joie de son disciple.

Dans l'âme déjà tourmentée d'Hürtö, les fautes impardonnables

s'accumulaient. Il les exagérait et se laissait envahir par une culpabilité injustifiée. Il avait beau savoir que rien n'avait jamais lié Vilmela et Artos, il s'affligeait du déplorable incident survenu entre la jeune fille et lui. Dans ses élucubrations, Le Gris s'accusait d'avoir abandonné Artos aux griffes des chasseurs d'esclaves et d'avoir outrageusement offensé sa mémoire en se substituant à lui dans l'affection de Vilmela. Le fait, pourtant indéniable, qu'il n'avait nullement tenté de la séduire ne l'apaisait pas. « Si, par bonheur, Artos revient un jour, comment pourrai-je le regarder dans les yeux ? » se demandait-il.

L'aventure et ses conséquences refroidirent Vilmela. Si elle avait été ainsi éconduite, une autre prétendante aurait humblement admis sa défaite, mais pas la protectrice des mantes religieuses. Son instinct la poussait à une vengeance destructrice. Dès lors, son obsession s'inversa et elle voua à Hürtö une rancœur qu'elle ne chercha pas à réfréner. La campagne de médisance qu'elle entreprit isola le Loxillion. Pour ne pas subir le même harcèlement, les anciens camarades du favori d'Hodmar l'évitèrent. Quant aux filles, par esprit de solidarité, elles se rangèrent du côté de leur consœur.

Le Gris comprit alors que, même parmi les elfes-sphinx, il existait des êtres capables de dénaturer la vérité pour transformer leurs victimes en bourreaux. Devant autant de méchanceté, Hürtö se replia sur lui-même. Banni, il s'enfermait de longues heures pour lire. Il se découvrit ainsi une passion pour les récits peuplés de créatures maléfiques. Il éprouvait une satisfaction vengeresse à imaginer Vilmela transformée en un de ces monstres. Toutefois, jamais le jeune Loxillion n'aurait répondu à la malveillance par la malveillance. Il se contentait de cet exercice imaginaire qui soulageait quelque peu son amertume.

Un jour, il dénicha une description qui le fit frissonner d'horreur. Cette lecture l'impressionna tant que, le soir venu, il écrivit dans son cahier : « Sous des dehors vertueux, voire charmants, certains individus dissimulent une âme vide et froide. Ce néant intérieur, ils essayent de le combler en suçant l'essence de ceux qu'ils attirent dans leur piège. Envieux de la vie qui leur fait défaut, ils imitent le comportement et les émotions des êtres chaleureux, déjouant les moins vigilants. Les légendes anciennes sont peuplées de créatures semblables ; elles mangent le cœur de leurs proies pour en nourrir leur existence factice. Autrefois, les Nagù les appelaient *kölríptus* : les morts-vivants. »

Quand il déposa sa plume, Hürtö prit deux résolutions. D'abord, il décida qu'il n'appartiendrait pas à la race des *kölríptus*. « Quand je me laisse envahir par la mélancolie, je deviens comme eux, vide et froid. En dépit des malheurs, je dois rester confiant et retrouver la joie. Je

suis le protecteur de trois astres solaires... Ma nature est faite de chaleur et de bonté, pas de nostalgie et de mesquinerie », se dit-il. Ensuite, il décréta qu'il ne laisserait aucun mort-vivant lui manger le cœur, lui dérober son essence et sa soif de vivre.

Le lendemain, il renonça à son isolement et nargua ses détracteurs en leur souriant effrontément.

Qu'elles soient marchandes, bourgeoises, paysannes, jouvencelles, mères ou très avancées en âge, elles interrompaient leurs activités et cessaient leurs bavardages pour suivre du regard le fascinant Longs-Doigts. Le beau jeune homme ne voyait pas que les femmes se retournaient sur son passage. Dans sa tête, il récitait une incantation complexe, capable d'infliger d'atroces souffrances. Le sourire énigmatique qui flottait sur ses lèvres ajoutait au trouble de ses admiratrices.

Artos s'amusait en pensant qu'un sortilège pareil n'aurait jamais été enseigné aux bons élèves comme son ami Hürtö. Il n'en avait cure ; depuis deux ans, il sondait avec intérêt, voire avec fascination, les méandres de la magie grise. Cette science, plus hasardeuse que la sorcellerie classique, offrait au magicien des possibilités attrayantes, tout en lui évitant les risques de la redoutable magie noire. Sans maître, Loup ne s'imposait aucune contrainte. Il se sentait même justifié d'étudier ce qui pouvait le rendre plus puissant et menaçant.

En réponse à la violence de sa capture et aux sévices qu'il avait subis, il s'était lentement bardé d'une carapace de froideur. Le changement s'était opéré au fil du temps, jetant sur son âme des couches successives de colère et d'amertume. À tant fréquenter les hommes, il avait abandonné ses prétentions à l'harmonie pour privilégier la quête du pouvoir. Se remémorant la crainte que lui avait jadis inspirée son père, il se plaisait maintenant à lui emprunter ses comportements ombrageux et brutaux. L'esclave rebelle s'était défait de tous les vestiges du « louveteau » terrorisé. Pour se construire une résistance à la mesure de l'hostilité qu'il rencontrait, il avait ranimé le souvenir de son père. Toutefois, avec une mauvaise foi manifeste, il avait évacué tous les souvenirs agréables pour ne conserver que le caractère impitoyable du bouillant personnage. Dans son imaginaire, quand venait le temps de se battre, quand venait le temps de dominer féroceement ceux qui le défiaient, Artos devenait Astryl.



Dans le laboratoire du temple des Ejba'Lians, Rabde et lui se querellaient souvent.

— Puisque je ne vis plus dans l'univers douxereux des elfes-sphinx, je dois constituer ma force, se défendait le Longs-Doigts quand le vieillard l'affrontait.

— Pas de cette façon, protestait le prêtre, outré.

À maintes reprises, il avait surpris le jeune sorcier à exercer ses maléfices au détriment des novices du temple. Les supplices ne duraient que quelques instants et le sorcier s'assurait d'en effacer le souvenir chez ses victimes. Toutefois, Rabde continuait de désapprouver cette pratique qu'il qualifiait de malveillante.

— J'exige que tu cesses immédiatement.

— Les humains ont instauré dans leur monde un règne de terreur qu'il me faut affronter, argumentait Artos.

— Ce n'est pas une raison pour...

— Vous-même m'avez prévenu contre les hommes, s'enflammait Loup, agacé par les remontrances du trouble-fête. En ce monde, il me faut des armes de guerre.

Depuis que le vieillard se montrait si scrupuleux, il le surnommait hargneusement « Tête d'œuf ». Ni le mépris ni les harangues fallacieuses du magicien ne parvenaient à ébranler les réserves de Rabde. Son âge avait fait s'effriter son corps, mais pas sa volonté. Faisant preuve d'une étonnante inflexibilité, il refusait de révéler la cachette des grimoires de malédictions fatales.

— Je ne dissimule rien, soutenait-il quand Artos devenait trop insistant. Il n'y a jamais eu de pareils ouvrages en ces lieux.

Le doyen du temple regrettait désormais sa décision d'aider le Longs-Doigts. Quelque chose dans le regard d'Artos, dans sa manière de se comporter, dérangeait la tranquillité d'esprit du prêtre. Pour dire la vérité, l'apprenti sorcier, même s'il n'avait que dix-sept ans, effrayait le vieil homme.



Au cours des trois dernières années, Artos avait passé presque tout son temps libre dans les caves du temple des Ejba'Lians, ne rentrant au domaine de Dezael que tard dans la nuit. Il y avait longtemps que le marchand d'esclaves ne se souciait plus des escapades de Loup et qu'il ne l'importunait plus de ses élans libidineux. Blessé au plus profond de lui-même, le gros homme aux penchants lubriques avait perdu sa flamme et son assurance. Ses médecins ne pouvant expliquer sa soudaine impuissance, il avait essayé de prendre un nouveau favori, un garçon d'à peine douze ans qui tremblait dès qu'il l'approchait. Néanmoins, même cette soumission teintée de crainte n'avait pas réussi à réveiller le désir du satyre obèse.

Il aurait été scandalisé d'apprendre que tout ce qu'il portait à sa bouche – et de ce plaisir compensatoire, il ne se privait pas – était contaminé par les savants élixirs d'Artos. Chaque potion mise au point

par l'apprenti sorcier visait à priver le riche commerçant de sa volupté : érection, sensation de chaleur sensuelle, orgasme. Il ne restait plus à Dezael le moindre frisson charnel. Cependant, grâce aux mêmes enchantements, Loup s'assurait que le gros homme reste sous son joug ; il comptait exploiter à plein les largesses de son bourreau. « Il va payer cher chacune des humiliations qu'il m'a fait subir », se promettait le rebelle. Par conséquent, bien que sa passion physique se soit éteinte, Dezael continuait de vouer à son bel ensorceleur une adoration aveugle.

Toutefois, la continence forcée avait aigri le caractère du commerçant et, avec le temps, son avidité s'était exacerbée. Obsédé par l'idée de rentabiliser l'investissement qu'il avait effectué en acquérant le Longs-Doigts, il avait choisi de lui enseigner les secrets de son lucratif commerce. L'elfe-sphinx se montrait bon disciple, alliant flair et impassibilité devant la détresse des esclaves. Par contre, en devenant un conseiller avisé du père, Artos avait porté à son paroxysme la haine que lui vouait le fils. Loup ne s'en inquiétait pas outre mesure, car aucune des tentatives de Slavad pour le dénigrer n'atteignait sa cible. Complètement envoûté par son bel éphèbe, Dezael lui pardonnait tout, le complimentant largement pour ses succès, même modestes. Le Rapace avait beau trépigner de rage, il n'osait pas affronter son rival. Il se contentait de l'observer à distance, se demandant pourquoi ce garçon – pas même un adulte – lui donnait froid dans le dos.

Artos ne laissait personne indifférent ; il suscitait la haine, la crainte et la jalousie. Il attisait le désir aussi. Possédant un raffinement et une élégance qui auraient fait l'envie d'un prince, il parlait peu et s'entourait de mystère. Les rumeurs du bourg le disaient cultivé, sérieux et imperturbable. Les femmes rôdaient autour de lui, certaines s'offrant sans pudeur à réchauffer ses nuits, mais il restait de marbre devant ces lascives promesses. Son cœur était toujours ancré au même port : Loup aimait Orise. Devant elle, il déposait les armes et sa carapace s'effritait.



Ce soir-là, il la rejoignit dans les jardins que l'automne paraît de fleurs tardives. Le corps en émoi, il frémissait à l'idée d'êtreindre sa maîtresse, de vivre un autre instant de leur secrète passion. Quand il la vit, il pressa le pas. Sa beauté l'ensorcelait. Il nota que son teint avait pâli, accentuant le contraste entre sa peau d'albâtre et sa chevelure sombre.

Une rage sourde envahissait Artos chaque fois qu'il pensait aux hommes qui visitaient la couche de son amie. Si Dezael était devenu

impuissant, tel n'était pas le cas de ses nombreux convives. Le maître ne donnait aucun répit à sa splendide esclave, espérant tirer le meilleur parti de sa fraîcheur avant qu'elle ne s'évanouisse, vaincue par l'âge et les abus. Parfois, Loup s'emportait devant le sort de sa bien-aimée. Impuissante, Orise tentait de raisonner le jeune homme en lui parlant de l'avenir qu'elle imaginait.

— Tout ça sera bientôt terminé, l'assurait-elle. Un jour prochain, je rachèterai ma liberté. J'ai des monceaux d'or placés chez un banquier.

— Moi aussi, j'ai un plan, fanfaronnait Loup pour ne pas paraître en reste. J'ai trouvé le moyen de forcer Dezael à m'affranchir.

— Comment ça ? Tu ne possèdes pas une seule pièce, pas le moindre bijou.

— Pourquoi se contenter de si peu ? affirmait alors Artos, volontairement mystérieux. Je connais l'emplacement d'un fabuleux gisement.

Quand Orise le pria de s'expliquer, il tergiversait, prétextant que son projet nécessitait encore quelques ajustements. En vérité, Loup ne s'empressait pas de peaufiner ce dessein puisqu'il ne comptait pas le réaliser. Prêtant à sa compagne ses propres sentiments amoureux, le magicien se disait que, le moment venu, elle obtiendrait de Dezael leur libération conjointe.



Dès qu'il la rejoignit, il l'enlaça.

— Tu m'as manqué, souffla-t-il en l'embrassant dans le cou.

— Pas ici, protesta Orise.

La jeune femme se dégagea et l'entraîna dans un pavillon isolé. Une fois arrivée, elle se laissa choir pesamment sur une méridienne. Depuis quelque temps, Artos la trouvait distante, victime d'une langueur mal assortie à sa nature ardente. Elle inspira profondément avant de lancer :

— Artos, il faut que tu m'aides.

Alarmé par le ton de sa voix, Loup s'agenouilla aux pieds de sa belle.

— Que se passe-t-il ?

— J'ignore ce que tu fabriques au temple des Ejba'Lians. Toutefois, je ne suis pas sotte. Je me doute bien que ce n'est pas sans rapport avec les déboires sexuels de Dezael.

Elle se leva et força le garçon à se redresser. Lentement, comme si elle se préparait à lui faire l'amour, elle détacha la tunique d'Artos et glissa sa main délicate contre sa peau, sous sa ceinture. Elle en ressortit une petite fiole argent.

— À quoi te servent ces flacons ? s'enquit-elle, la mine perplexe. Tu en portes toujours quelques-uns sur toi. Que contiennent-ils ?

Loup lui raconta tout. Il décrivit son séjour à la petite école de magie, son initiation chez les elfes-sphinx, puis son entrée au collège. Pour conclure, il lui expliqua ce qu'il avait découvert dans les caves du temple des Ejba'Lians.

— Je ne m'étais donc pas trompée ! s'écria. Orise. Mon petit loup est un sorcier !

— Personne ne doit l'apprendre.

— Fais-moi confiance.

— À ton tour maintenant de parler franchement, réclama Artos en enlaçant son aimée. Quelle aide attends-tu de moi ?

— C'est délicat...

— Tu sais bien que je ferais n'importe quoi pour toi, ma douce.

— Je suis enceinte, lui confia-t-elle sur un ton lugubre.

Loup recula d'un pas.

— Tu vas avoir un enfant, articula-t-il péniblement comme si l'idée n'arrivait pas à prendre racine dans son esprit.

— Non ! se récria Orise en enfonçant son poing dans son ventre. Je ne veux pas de cet enfant. Voilà pourquoi j'ai besoin de ton aide... Toi, un magicien, tu dois bien connaître un moyen de me débarrasser de ça.

Le Jynabör secoua la tête, stupéfait.

— Je croyais que tu prenais une potion pour éviter de...

Le teint de la belle esclave s'empourpra. Elle pencha la tête, penaude.

— Avec l'urssac et tout le vin que je bois, soir après soir... J'ai dû oublier.

— Mais tu ne peux pas tuer ce bébé, protesta le rebelle. Il vit déjà en toi.

— Tu ne comprends pas dans quel pétrin je me trouve, se hérissa Orise. Je ne peux pas me payer le luxe de tes scrupules moralisateurs. Il faut que je continue d'accumuler de l'or pour acheter ma liberté. Je ne veux pas tout perdre à cause d'une étourderie.

— Il existe sûrement...

— Puisque c'est ainsi, j'irai frapper à une autre porte, s'emporta la jeune femme, blessée par l'incompréhension de son ami. Quelque part dans ce bourg maudit, il doit bien exister un charlatan qui se fera un plaisir d'empocher une bourse bien garnie contre un petit service.

Elle lui tourna le dos, prête à s'enfuir.

— Reste, la supplia Artos en la rattrapant. Je t'en prie, ne t'en va pas.

Il se sentait stupide et contrit d'avoir jugé Orise et de l'avoir contrariée, alors qu'elle avait besoin d'être appuyée et rassurée.

— Je ferai ce que tu me demandes, ajouta-t-il, les yeux humides.

Reconnaissante, elle embrassa Loup. La ferveur les gagna aussitôt. Elle caressa la peau si douce de son tendre amant, faisant glisser ses doigts experts sur les muscles de sa poitrine dénudée. Ses lèvres suivirent la même trajectoire, descendant langoureusement vers le ventre d'Artos. Soudain, elle s'immobilisa.

— Qu'as-tu là ? demanda-t-elle, inquiète. Je n'avais jamais remarqué cette... tache.

Elle ne réussit pas à dissimuler complètement le léger dégoût qui avait plané sur ses traits. Bouleversé, complètement refroidi, le magicien fit volte-face, récupéra sa tunique et s'empressa de l'enfiler. Ce qu'Orise avait pris pour une tache verruqueuse était un minuscule entonnoir qui tournoyait lentement dans la chair de son ami : une étoile noire naissante. Il ne faisait aucun doute pour Artos qu'il s'agissait d'un sphinx parasite. Même s'il savait qu'il n'était en rien responsable du manque d'harmonie qui avait conduit à son apparition, il en concevait une honte douloureuse.

— Je te répugne, gronda-t-il en repoussant son amante alors qu'elle s'approchait de nouveau. Ça crève les yeux.

Ce brusque changement d'humeur laissa Orise interdite. Comment pouvait-elle deviner que le Longs-Doigts lui prêtait sa propre répulsion face au parasite ?

— Pourquoi dis-tu ça ? tenta-t-elle de protester.

Un masque glacial avait effacé tout sentiment de tendresse du visage de Loup.

— Le sujet n'est pas là, s'obstina-t-il, l'esprit querelleur.

— Et quel est-il alors ? se fâcha Orise à son tour.

Dans la lumière des bougies, sa beauté se figea, pure et chatoyante comme la neige sous un soleil frigidé. Elle vacilla quand le garçon lui lança :

— Pourquoi veux-tu avorter ?

— Pourquoi devrais-je garder l'enfant d'un quelconque convive de Dezael ? s'insurgea la jeune femme. Pourquoi donnerais-je la vie au bâtard d'un violeur ?

L'argument ébranla Artos, mais, malgré tout, il persista.

— Il y a autre chose, glapit-il. Je le sais... Je le sens.

— Je te l'ai déjà expliqué, se défendit la belle. Aucun invité ne déliera sa bourse pour une esclave engrossée...

— Tu mens ! hurla Loup.

Orise ne put soutenir son regard accusateur. L'adolescent ne voulait pas entendre la vérité, et pourtant, il fut incapable de se taire.

— Je veux savoir, exigea-t-il, tandis que son cœur cognait furieusement dans sa poitrine.

Après un moment, Orise céda.

— C'est bon !

Elle hésita encore un peu avant de lâcher :

— J'aime Tyber et s'il découvre mon état, il m'abandonnera.

— Tyber, répéta Loup, incrédule. Tu es amoureuse du grand chef.

Voilà donc ce qui torturait Artos depuis quelque temps. Voilà donc ce qu'il avait soupçonné sans l'admettre : jamais sa sublime amie ne l'avait aimé comme un homme.

— Je ne veux pas qu'il me laisse, continua de plaider Orise en se tortant les mains.

Obnubilée par sa détresse, elle ne voyait pas l'émotion dévastatrice que sa révélation provoquait chez son ami.

— Comprends-moi, geignit-elle. Je préférerais mourir plutôt que d'être rejetée par lui. Or, il ne s'encombrera pas d'une femme enceinte... encore moins d'un enfant !

Quelque chose se déchira dans l'âme d'Artos.

« Orise ne m'aime pas. Orise aime Tyber. »

Dans la plaie sanglante de sa tendresse lacérée, la graine latente de sa haine se fit un nid. Il sentit le trou noir tourbillonner plus rapidement sur son ventre. Incapable d'en supporter davantage, il se dirigea vers la sortie du pavillon.

— Comprends-moi, répéta Orise.

Loup souleva le rideau qui servait de porte à l'alcôve. Dans sa main, le velours pesait aussi lourd que le corps inerte d'une anguille. Il murmura :

— Viens me retrouver au temple demain. J'aurai la potion.

Il franchit le seuil si vite qu'il n'entendit pas les remerciements de la jeune femme.



Le lendemain, Artos se réveilla transformé. Il lui semblait voir ce qui l'entourait à travers un prisme, lequel créait un vide spectral entre le monde et lui. Rien ne le touchait plus. Comparativement à l'affreux tourment de la veille, cette paisible indifférence lui parut si rassurante qu'il s'y accrocha comme à une bouée.

Flottant dans cette curieuse insensibilité, il se rendit à son laboratoire et fouilla dans les parchemins à la recherche d'une tisane abortive. Il composa soigneusement la potion, oubliant presque la mélodie qui l'obsédait depuis le matin.

« Orise ne m'aime pas. Orise aime Tyber. »

Ensuite, il dénicha une chambrette isolée dans la section des dortoirs. À l'heure prévue, il alla rejoindre Orise sous la voûte du grand hall. Ils n'échangèrent pas un mot. Loup conduisit la belle

esclave dans une succession de couloirs, puis il poussa la porte d'une petite pièce où brûlait une unique bougie.

— Bois, ordonna-t-il en désignant une coupelle posée sur un guéridon.

Orise n'attendait aucune indulgence de la part d'Artos. Aussi, des larmes lui montèrent aux yeux quand il l'enlaça et lui baisa chastement le front.

— Étends-toi, recommanda-t-il en mettant rapidement fin à leur étreinte. Je reviens bientôt avec de l'eau et des chiffons.

— Artos...

— Tu seras lasse pendant quelques jours, mais, pour le reste, tout ira bien.

— Tu es un véritable ami, déclara-t-elle en lui serrant la main.

Il lui sourit. Bizarrement, dans l'indifférence grise qui accompagnait chaque mouvement de son souffle, seul son amour pour elle demeurait intact. Il se garda toutefois de le lui dire.

« Orise ne m'aime pas. Orise aime Tyber. »

Dès que la belle serait retournée dans les bras du grand chef, Loup mettrait en œuvre son plan d'affranchissement et il rentrerait chez lui. Il en avait assez de l'univers aliéné des hommes.



Revenant des caves, il entendit des plaintes lointaines. Mû par une insupportable appréhension, il allongea le pas. Quand le premier hurlement résonna dans l'enfilade des corridors, il lâcha le broc qu'il portait. La porcelaine éclata, inondant le sol d'eau savonneuse. Artos glissa, se rattrapa et s'élança vers la chambrette, semant derrière lui une brassée de linges.

Il retrouva Orise baignant dans une mare de sang. Les draps et les couvertures, sauvagement arrachés, gisaient, souillés, à côté de la couchette. Affolé, le garçon alla quérir Rabde. Dès qu'il entra dans la pièce, il se couvrit la bouche pour contenir son envie de vomir. Dans le giron de la femme, perdue dans un amas d'étoffe et de chair déchiquetées, s'agitait une forme poisseuse.

— Qu'as-tu fait à cette pauvre fille ? gémit le vieillard, impuissant.

La tête renversée, les yeux révulsés et les lèvres ouvertes sur une plainte inhumaine, Orise trépassa. Un affreux bruit mouillé emplit le silence qui s'ensuivit. La forme gluante cherchait à s'extraire du cadavre. Rabde recula vers la porte. Tandis qu'il dévisageait Artos, ses traits ridés exprimaient un indicible effroi.

— Monstre ! parvint-il à crier. Tu n'es qu'un monstre !

Dans l'âme de Loup, la graine de haine fendit sa cosse ; telle une

langue indécente, son germe pointa. Un voile couleur de cendre embrouilla sa vision. À travers ce filtre, la scène prit des allures oniriques. Il vit des mains se tendre vers le cou si fragile du vieux prêtre. Les doigts se refermèrent et rompirent l'échine, laissant le corps décati retomber sur les dalles de marbre.

Quand Artos se réveilla de cette funeste transe, il entendit des pas précipités. Des gens accouraient depuis les étages inférieurs. Incongru dans le lieu saint, le vacarme avait dû alerter les prêtres résidents.

— Je rêve, geignit Loup, pourtant rappelé à la réalité par l'horrible bruit mouillé venant du ventre d'Orise.

Une bête surgissait de la bouillie des entrailles. En dépit de la glaire et du sang, le jeune homme reconnut un bébé chacal. Sans plus réfléchir, il enroula la bête dans un drap et la frappa contre le mur de pierre pour mettre fin à ses vagissements. Après avoir dissimulé le tout sous la couchette, il agenouilla le corps affaissé de Rabde auprès d'Orise. Ensuite, utilisant la petite dague sacrificielle du prêtre, il arracha le cœur de la femme. Il déposa le muscle encore chaud dans le drap, sous le lit, avec le bébé chacal, puis il remit le couteau dans la main du vieillard.

À l'extérieur de la chambre, des portes claquaient ; on cherchait l'origine des cris qui s'étaient tus. Se forçant à haleter comme s'il avait couru avec les autres, Artos sortit précipitamment de la pièce.

— Ça venait d'ici... Oh ! Quelle horreur !

Deux novices Ejba'Lians répondirent à son appel. Un valet et un porteur les suivirent aussitôt. Derrière eux, ralenti par son corps trop lourd, apparut Nirdû. Cette fois, l'odieux personnage aux verrues était affublé d'une tunique orange qui lui donnait l'allure d'un potiron.

— Que se passe-t-il ? maugréa-t-il en bousculant ceux qui l'avaient précédé.

Le visage de Loup était complètement défait. Il n'avait pas à feindre l'accablement : les événements le bouleversaient véritablement. Comment expliquer qu'une pareille abomination se soit produite ? Il était pourtant certain de n'avoir commis aucune erreur en préparant la potion.

— Il l'a tuée ! hurla-t-il en désignant Rabde. Ce pervers l'a tuée !

Si Loup avait voulu se venger de sa maîtresse, s'il avait souhaité qu'elle meure, il n'aurait pas pu inventer plus cruelle torture pour y arriver. Mais voilà, jamais il n'avait désiré la mort d'Orise. Ses gémissements se transformèrent en larmoiements hystériques.

— Il a mangé le cœur de cette pauvre femme.

Nirdû observa les cadavres, se pencha sur la dépouille ratatinée de Rabde, puis revint vers Artos.

— Quelles étranges marques autour du cou de l'ancêtre..., lança-t-il, pensif.

Le gros prêtre reprenait difficilement son souffle à la suite de l'ascension des nombreux escaliers escarpés et ses verrues paraissaient plus brunes dans sa face empourprée par l'effort.

— Qui lui a fait ça ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? sanglota Loup.

Un sourire narquois fit osciller les excroissances molles et disgracieuses sur les joues de Nirdû. De toute évidence, il ne croyait pas un mot de ce qu'affirmait le beau Longs-Doigts. Pourtant, il se tourna résolument vers ses condisciples.

— J'ai toujours soupçonné Rabde de n'être qu'un imposteur, un fieffé menteur qui séduisait les gens crédules pour mieux dissimuler ses vices.

— Impossible, protesta l'un des novices. Le doyen vivait dans la plus stricte vertu.

— Pauvre innocent ! Je te pardonne cependant ta naïveté. Il semble que j'aie moi-même sous-estimé les déviations de ce dépravé. J'ai toujours eu trop bon cœur.

— Mais...

— Cette scène crève les yeux, non ?

— Peut-être que...

— Assez ! trancha le vilain. Maintenant que Rabde est mort, étant le plus âgé de notre communauté, je deviens votre nouveau doyen. Vous me devez respect et obéissance.

— Bien sûr, maître, s'inclinèrent les Ejba'Lians.

Nirdû fit signe au domestique et au porteur de le rejoindre.

— Disposez des corps avant qu'ils ne corrompent l'atmosphère de notre lieu saint.

Dociles, ils s'approchèrent du lit.

— Pas elle ! s'écria Artos.

À l'exception de Nirdû, les personnes présentes jetèrent sur lui un regard étonné. Pour échapper à leur examen suspicieux, il cacha son visage dans ses mains et pleura.

— Je désire ensevelir moi-même mon amie.

On emporta donc le corps de Rabde. Avant de le laisser, Nirdû se colla à Loup.

— Tes mensonges ne m'abusent pas. J'ignore pourquoi tu as commis ces meurtres et je m'en moque, lui souffla-t-il dans le nez avec son haleine dégoûtante.

— Cela pourrait rester notre secret..., suggéra l'affreux. À condition que tu m'accordes quelques faveurs. Tu vois ce que je veux dire ?

Le jeune homme acquiesça d'un bref mouvement de tête.

— Réponds-moi ! insista le gros homme. Tu sais ce que j'attends ?

— Oui.

- Mieux que ça.
- Oui, maître, se soumit Artos.



La souffrance et la mort avaient ravi toute la beauté d'Orise. Artos souffrait en la regardant ; il avait perdu sa seule alliée, celle qu'il chérissait plus que sa propre vie. Il resta prostré quelque temps auprès du cadavre, incapable de réfléchir, son être entier brisé par le chagrin.

« Je rêve, se répétait-il sans fin. Ça ne peut pas être vrai. Orise, tu dois revenir. Tu dois me revenir. »

À la nuit tombée, il ramassa, sous la couchette, le drap contenant le cœur de sa belle et l'ignoble créature qui lui avait déchiré le ventre. La tête de la bête avait éclaté quand Artos l'avait cognée contre le mur. Perdu dans le pelage gluant du chacal, Artos découvrit un visage. Il écarta les poils et mit à nu le corps recroquevillé d'un bambin elfe-sphinx. Ce qu'il avait craint se confirma.

Il se souvint des multiples mises en garde qu'il n'avait pas pris la peine de lire dans le manuel de fabrication des potions. Il remplaça le tissu maculé sur le fœtus assassiné et le déposa dans le giron d'Orise.

Chargé du corps de son amie et de l'être qu'elle avait enfanté, il longea les couloirs et descendit dans les profondeurs de la terre pour atteindre le laboratoire. Après avoir déposé Orise sur une table, Loup se précipita vers le grimoire resté ouvert à la page de la tisane abortive. Il lut avec fièvre et trouva ce qu'il redoutait. Le front sur le vélin du bouquin, il pleura sans retenue, à grands sanglots déchirants.

— Je l'ai tuée. Elle est morte par ma faute.

Ses larmes barbouillèrent le manuscrit, déformant les belles cursives tracées à l'encre.

Ne jamais administrer cette potion à une femme elfe-sphinx ou portant un enfant de cette race, car, dans une tentative pour sauver sa vie et celle de l'enfant, le sphinx du fœtus se développera si brutalement qu'il fera éclater les entrailles de la parturiente.

Puisque Orise n'avait fréquenté aucun autre Longs-Doigts, une seule conclusion s'imposait.

— Elle portait mon enfant.

Tout à coup, Artos recouvra cette indifférence qui l'avait saisi au matin, ce vide qui le détachait de lui-même et de la réalité.

« Si elle l'avait su, se demanda-t-il, aurait-elle tout de même tué cet enfant ? »

Puis, s'adressant au fantôme de la défunte, il cria :

— Orise, aurais-tu renié mon enfant ? Pire, voulais-tu justement t'en défaire parce que tu devinais qu'il était de moi et non de Tyber ? Je dois savoir.

Sans le rempart d'insensibilité froide derrière lequel Artos se protégeait, ce doute atroce lui aurait vrillé le cœur et lui aurait infligé une intolérable souffrance. Il se mit à inspecter le contenu des étagères.

— Je veux savoir et toi seule peux me répondre.

Il ne s'attarda à aucun manuel de magie blanche, les jetant sur le sol, pressé de trouver les sortilèges qui lui permettraient de faire renaître sa bien-aimée.

— Voilà ! s'exclama-t-il quand il dépoussiéra un grimoire à la couverture craquelée par l'usure et portant le titre : *Gorin do truliat, kôlriptus*.

Il traduisit à voix haute :

— Réparation et sacrilèges, les morts-vivants.

Le jeune magicien parcourut de longs chapitres arides, déchiffrant à grand-peine les lignes rédigées dans un style archaïque. Il comprit bien vite qu'il ne possédait pas le centième des pouvoirs requis pour ramener Orise de la vallée des morts.

« Il me faudrait avoir les connaissances d'un grand maître. »

Cette constatation le ramena à son plan, celui qu'il avait inventé pour épater sa compagne tout en croyant qu'il ne l'accomplirait jamais.

« Je dois rentrer chez moi. Je dois retourner aux enseignements d'Hodmar. Lui seul peut me guider sur le chemin du pouvoir. »

Artos mit de côté le manuel et s'agenouilla pour fouiller fébrilement parmi les livres de magie blanche qu'il avait éparpillés dans toute la pièce. Il passa le reste de la nuit et une partie du lendemain à embaumer les corps de la femme et de l'enfant, réservant les cœurs dans un liquide nauséabond.



Il allait quitter le temple lorsque Nirdû l'intercepta.

— Voici venu le moment de payer tes dettes, mon joli, siffla le prêtre aux verrues.

Coincé, Loup garda la tête baissée. Il semblait perdu dans la contemplation des motifs du dallage de marbre. Devant son mutisme et son inertie, le gros homme s'approcha et poursuivit :

— Je ne dirai à personne que tu as tué Rabde et la fille. Par contre, en échange de mon silence, tu m'as promis des faveurs.

Lorsque Artos releva le front, une flamme intense animait son regard.

— Viens, murmura-t-il.

Il entraîna le prêtre dans une alcôve et entreprit de l'extraire des longues étoffes orange qui drapaient sa panse rebondie. L'homme

soufflait déjà. L'excitation finit d'obnubiler sa raison quand Artos lui dénuda les jambes et les fesses.

— Tourne-toi, ordonna le jeune rebelle en claquant le large derrière tombant.

Tout à son fantasme, pendu à son désir comme un pitoyable pantin, Nirdû s'exécuta.

— À genoux, exigea Loup, dégoûté par la vue de l'arrière-train blafard qui se dandinait.

Le Longs-Doigts déchira une large bande dans la soie du costume abandonné. Il s'en servit pour chatouiller les reins du prêtre et lui demanda de mieux les cambrer.

— Bien, approuva Artos.

Il enjamba le gros homme et lui empoigna les cheveux.

— Lève un peu la tête maintenant... Comme ça !

Le geste fut rapide et puissant : Loup encercla le cou de l'homme à l'aide de la lanière de soie, puis il tira. S'assurant qu'il maintenait fermement sa prise, il s'assit lourdement sur le dos de sa victime. Le cou céda et Nirdû s'écroula.

Artos le laissa là, le derrière exhibé parmi ses voiles orangés. Sur le ventre du magicien, l'étoile noire tourbillonnait, accentuant la sensation de vide qui ne le quittait plus.



Quand Loup pénétra dans les appartements privés de Dezael, son corps, ses cheveux et son âme puaient la mort.

— J'ai un marché à te proposer, lança-t-il sans ambages à son ancien abuseur. Je prends un bain et je reviens.

— Je commence à en avoir assez de toi ! l'invectiva le marchand. Tu disparais à tout moment... Tu négliges les clients et, par ta faute, je perds des ventes, ce qui représente des fortunes.

— Attends-moi ! se contenta de répliquer Loup en lui tournant le dos.

— Des fortunes ! hurla Dezael, rouge de colère.

Artos fit volte-face. Son visage parut si menaçant à l'obèse qu'il recula de trois pas. Ses joues flasques et ses mentons tremblotants devinrent soudainement livides. D'une voix dangereusement posée, l'esclave dit à son maître :

— Très bientôt, je vais déposer des trésors à tes pieds, mais pour l'instant, j'ai besoin d'un bain.



Le commerçant se consola vite de la perte d'Orise quand Artos lui

expliqua son plan.

— L'idée est très simple : tu finances l'expédition qui me ramène chez moi et, en échange, je te livre de beaux spécimens d'elfes-sphinx.

— Il m'en faudra au moins cinq pour dégager un profit, alléguait Dezael sur un ton autoritaire.

— Deux, le reprit Loup. N'essaie pas de me duper ; je connais le marché aussi bien que toi.

— Tu oublies les dépenses du voyage, argumenta le marchand.

— Trois, céda Artos.

— Je vais lancer des enchères, se délecta Dezael à l'avance. Les clients vont se les arracher... Je veux une belle femelle, un gaillard fort comme un cheval et un jeune homme.

— Aucun problème, assura Loup en se détournant sous prétexte de verser du vin dans leurs coupes.

Ensuite, il leva son verre.

— Buvons, proposa-t-il.

Il y avait longtemps que le marchand d'esclaves n'avait pas manifesté autant d'exubérance ; la perspective de l'or s'entassant dans ses coffres lui rendait sa bonne humeur et son entrain.

— Viens que je t'embrasse, lança-t-il joyeusement.

Les yeux d'Artos se rétrécirent et brillèrent d'une lueur mauvaise qui refroidit les ardeurs du gros commerçant.

— Je ne suis plus ton esclave, le rabroua Loup entre ses dents. Nous sommes associés désormais. Tâche de ne pas l'oublier.

Dezael avala le contenu de son verre d'un trait et choisit de revenir à leur projet.

— Les prix grimperaient encore plus si nous pouvions choisir les sphinx... Les clients ont leurs caprices.

— Le moment venu, tu me diras ce que tu désires et je te l'obtiendrai, affirma Loup.

— Pour le jeune homme, j'avais pensé à un oiseau...

— Pas maintenant ! Inutile de me dicter tes attentes si tu ne retrouves pas Stap : lui seul connaît le chemin menant chez moi. Sans ce damné chasseur, je ne pourrai pas retourner d'où je viens et toi, tu n'auras pas de Longs-Doigts. Le chasseur d'abord.

Sur ce, Artos déposa son verre. À cet instant, Dezael comprit qu'il avait perdu toute emprise sur son ancien mignon. Il soupira et remplit lui-même sa coupe jusqu'à ras bord.

— Je demanderai à Slavade de mettre la main au collet de Stap.

— Qu'il se presse, exigea Artos en se dirigeant vers la lourde porte ouvragée.

— Attends, le retint Dezael.

— Quoi ?

— Tu me fourniras trois de tes semblables tous les automnes ?

— C'est notre entente : trois Longs-Doigts chaque année, tiqua Artos, impatient.

Si cela avait servi son dessein, il lui en aurait promis cent ou mille. Que lui coûtaient ces paroles perfides ! Mais, étant bon élève, il avait retenu les leçons du maître marchand : une négociation intransigeante donnait plus de crédibilité à un engagement.

— Et là-bas... Ils ne se douteront de rien ? Ça pourrait devenir dangereux pour toi et, conséquemment, pour moi.

— Rassure-toi, répondit son vis-à-vis, impassible. Les gens de ma race sont aussi naïfs que tu es cupide ; ils ne me soupçonneront jamais.

Puis, dans un rire sardonique, il ajouta :

— Il y aura un loup dans la bergerie.

Le marchand d'esclaves frissonna. Il se sentit soulagé quand le trop bel éphèbe quitta enfin la pièce.

L'expédition fut organisée en un rien de temps. Le Rapace dénicha Stap et La Teigne dans une auberge crasseuse où les deux chasseurs dépensaient ce qui restait de leur or en caressant l'ivoire des dés, l'étain des chopes et les cuisses des putains. Ils avaient beau avoir récolté un important magot en vendant Artos, leurs réserves fondaient et la proposition du fils de Dezael leur parut providentielle.

— Jamais on ne m'a payé pour rendre sa liberté à un esclave, s'esclaffa Stap en trinquant.

Avant de partir, l'affaire ayant été promptement conclue, Slavad laissa un généreux acompte afin que le chef recrute une petite troupe et quelques porteurs.

— Dezael a perdu la tête, éructa La Teigne, à moitié ivre.

Un gloussement indécent secoua sa maigre carcasse.

— Pas étonnant, poursuivit-il, son puceau l'a sucé jusqu'à la cervelle.

Il pouffa, visiblement ravi de son trait d'esprit.

— Faut ramener le p'tit loup à sa maman, renchérit Stap, hilare.

— Bah ! On s'en fiche... tant que le gros marchand paie !

La Teigne avança une main avide vers la bourse gonflée que Le Rapace avait posée sur la table graisseuse, entre les deux chasseurs.

— Bas les pattes ! le rembarra le grand chef en empochant l'avance de Dezael. Tu toucheras ta part en temps et lieu.

Le freluquet lui jeta un regard résigné, puis il but avidement. La bière brune lui coula sur le menton et macula son col déjà imbibé.

— Soit, consentit La Teigne en claquant la langue. Puisque tu redeviens le patron, tu dois fournir le boire et le manger.

Il appela l'aubergiste et commanda du vin, du civet, des tartines beurrées et des gâteaux au miel. Stap haussa les épaules et lança distraitemment les dés qu'il roulait dans sa paume depuis le début des pourparlers avec Le Rapace. Quand La Teigne eut compté les points, il dévisagea son chef et siffla.

— C'est notre jour de chance, Stap ! Vraiment ! Les doigts de la bonne fortune nous chatouillent le cul !



Le surlendemain, l'équipée se mit en branle. Artos ne ressentit rien quand il vit arriver la bande de chasseurs. Il y avait Stap et La Teigne, Olio, le grand benêt édenté, Seph, aussi appelé Le Grêlé, et

Wiq, le barbu revêche qui avait capturé Orise. Si ces rustres n'avaient guère changé en quatre ans, il en allait autrement de Loup. Aucun des membres de la troupe n'osa le moindre commentaire quand il apparut, vêtu comme un prince, et qu'il s'assit auprès de Dezael dans la chaise à porteurs. Il se dégageait du jeune homme une aura de puissance hautaine qui leur noua la langue. Leur ancien prisonnier promena sur eux un regard glacial ; il les détailla l'un après l'autre, sans se presser, avec l'œil expert de celui qui sait estimer la valeur des forçats.

Pendant ce temps, la mine plus sombre que jamais, Slavad maugréait sous le porche. Informé du projet, le fils du marchand avait d'abord jubilé. Il allait enfin être débarrassé du favori de son père ! Il s'était immédiatement offert pour aller cueillir les précieux esclaves qu'Artos avait promis en échange de sa liberté. Slavad avait assumé que son père ne se lancerait pour rien au monde dans une aventure aussi périlleuse et inconfortable. Dans son euphorie, il avait même espéré profiter de ce voyage lucratif pour s'imposer comme un chef et forcer la gratitude du négociant ventripotent. Comme toujours, Dezael avait contrecarré les plans de son fils.

— Tu restes ici, avait-il tranché. J'irai moi-même chercher les elfes-sphinx.

Cette décision avait engendré une violente querelle entre les deux hommes.

— Vos clients ! avait tenté d'argumenter Le Rapace. Vous ne pouvez pas les abandonner.

— Depuis le temps que tu réclames le privilège d'agir auprès d'eux... Voilà le moment de me prouver ta valeur ! Tu t'occuperas du commerce. Je ne m'attends pas à ce que tu fasses aussi bien que moi, mais bon... Tu ne dois pas être incapable au point de me ruiner complètement.

En retrait, assistant au départ de son père, Le Rapace ruminait ces désagréables souvenirs. Il épiait Artos, l'horrible rival qui siégeait à sa place, tandis que lui, le fils légitime, se trouvait relégué aux viles besognes. La troupe s'éloigna bientôt, laissant un grand vide dans les jardins piétinés.

— Voici nos chasseurs, fit une voix rauque dans le dos de Slavad.

L'homme arrivait des écuries. Il s'appelait Hullo et était accompagné de deux voxlocs. Le Rapace observa d'abord la femelle. Plutôt petite, elle était reconnue pour son agilité et son endurance. Son mâle lui mordilla le flanc, puis baissa la tête pour flairer hargneusement le sol. Il abandonna cette piste quand Slavad lui tendit un mouchoir encore trempé de la sueur de Dezael.

— Pour toi, Meydoc.

La femelle émit une plainte, ses grands yeux sombres fixés sur Slavad.

— Je ne t'ai pas oubliée, La Puce.

Il lui plaça sous le groin un catogan dérobé dans les appartements d'Artos. Les bêtes se tendirent immédiatement vers l'avenue ; leurs proies n'étaient pas loin, elles les sentaient. Il fallait vite les pourchasser.

— Tu sauras les retenir ? demanda Le Rapace à Hullo.

— Oui, messire.

— Il faut suivre la troupe jusqu'à sa destination. Les voxlocs devront rester discrets. Je ne veux surtout pas qu'ils trahissent notre présence.

— Nous serons attachés à eux comme des ombres, assura l'autre, tandis qu'un colosse sortait à son tour de l'écurie.

Le nouveau venu affichait un visage poupin et rose qui s'accordait mal avec sa stature de géant. Il tirait derrière lui un mulet lourdement chargé. Après avoir repoussé les pans de sa cape, il entreprit de resserrer le licou de l'animal. Les mouvements précis et patients de ses gros bras nouveaux faisaient rouler ses puissantes épaules.

— Quatre-Mains ! s'exclama Slavad en le voyant. Serons-nous bientôt prêts ?

Le gaillard opina en se retournant vers ses compagnons. À la hauteur de ses côtes, émergeant de sa chemise de lin, des bras plus minces et légèrement plus courts se décroisèrent, révélant deux petites mains qui s'agitèrent en désignant l'avenue.

— Nous partons !

Sous la poigne énergique de leur maître, les voxlocs purent enfin se lancer à la poursuite de leurs proies. Le Rapace grimpa agilement sur un bel étalon. Quatre-Mains lui emboîta le pas, fermant la marche auprès du mulet. Il rabattit pudiquement sa cape sur sa poitrine afin de dissimuler aux gens trop curieux le spectacle à la fois magnifique et dérangeant de ses quatre membres supérieurs. Son véritable nom était Lom'lin et, à l'instar de son ami Slavad, il était l'unique héritier d'une riche famille du bourg.

À cette heure matinale, la petite procession croisa la cohue des citoyens qui se rendaient au marché. Là-bas, dans l'enclos de Dezael, les transactions importantes devaient attendre : Le Rapace avait décidé qu'il avait fini d'obéir à son père.

L'été tirait à sa fin quand une canicule inattendue et porteuse d'une effroyable vague de fièvres faucha les rangs des elfes-sphinx. Parmi les premiers à succomber se trouvèrent les parents d'Hurtö. Respectivement protecteurs des lilas et des lys, sa mère et son père faisaient partie des Longs-Doigts voués à une existence plus brève, tous n'ayant pas la chance de porter des sphinx associés à des espèces de longue pérennité. Le jeune Loxillion savait depuis l'enfance qu'il survivrait de plusieurs siècles à ceux qui lui avaient donné la vie. Toutefois, la souffrance de leur perte n'en fut pas moins brutale.

Le chaos général provoqué par l'hécatombe exigeait du vieux maître Hodmar qu'il s'occupe sans relâche de ses frères en détresse. En dépit de cela, il se réservait quelques moments pour tenter de reconforter son disciple ; jour après jour, il accueillait ses larmes et ses sursauts de révolte.



Lorsque la douleur devint moins aiguë, le grand mage expliqua à Hurtö que, depuis toujours, des fièvres semblables avaient dévasté leur peuple.

— Malgré nos brillants guérisseurs, nous ne sommes jamais parvenus à vaincre ces épidémies épisodiques.

Ils s'étaient rejoints dans le cabinet du directeur. Ce dernier ramassait des herbes et des onguents qu'il jetait pêle-mêle dans une besace. Il interrompit un moment son activité fébrile pour poursuivre son idée :

— Il m'a fallu du temps pour l'admettre... Pourtant, j'en suis venu à la conclusion que ce fléau, bien que cruel, répond à un besoin de la nature.

— Un besoin de la nature ! se scandalisa Hurtö.

— Réfléchis bien... Puisque nous vivons très longtemps, notre population augmente sans cesse. En semant la mort parmi les nôtres, les fièvres rétablissent l'équilibre, conservant les plus jeunes et les plus forts.

— Pure rhétorique, rétorqua le Loxillion avec l'insouciance arrogante de ses dix-sept ans. Si vous étiez si convaincu de votre théorie, vous ne passeriez pas vos journées et vos nuits à tenter de sauver les malades.

Ravi de ce soudain regain de fougue, le puissant magicien sourit

imperceptiblement.

— Je n'ai jamais craint les contradictions, reconnut-il en haussant les épaules. L'importance ne réside ni dans les événements ni dans les gestes, mais dans le sens qu'on leur accorde.

Il empoigna son paquetage chargé de remèdes et franchit le seuil.

— Désires-tu m'accompagner ? s'enquit-il d'un ton faussement indifférent.

Le Gris lui prit le sac des mains.

— Vous m'enseignerez ce que je dois faire ?

— Tu seras excellent, l'encouragea Hodmar.

Hurtö apprit ainsi que pour surmonter un chagrin, il faut lui donner un sens. Ayant perdu sa famille proche, il découvrit qu'il possédait tout de même tin précieux trésor : il appartenait à une communauté. Sans père ni mère, il demeurerait néanmoins le fils de son clan, de son peuple, de sa race. En soignant ses compatriotes, il secourait symboliquement ses parents. Parfois, il parvenait même à les sauver.

Sans répit, il se présenta au chevet des elfes-sphinx, puisant dans l'entraide un soulagement à ses misères. Ce comportement compatissant lui valut l'estime et la reconnaissance de ses compagnons étudiants et de plusieurs familles affligées.

Hurtö ressentit toutefois une amère déception quand les parents d'Artos refusèrent ses soins ; leur rancune n'avait jamais faibli et, exacerbée par la fièvre, elle atteignait au délire. Hodmar dut se rendre lui-même auprès des malheureux. Affaiblis par la maladie, la haine et l'amertume, ils agonisèrent en appelant vainement Artos, leur cher enfant perdu.

Cette nuit-là, l'âme en lambeaux, Hurtö se rendit au bord de la mer. Ce site apaisant se trouvait à la périphérie du territoire du Clan des rives. Les pieds dans les vagues, il resta un long moment à contempler les trois lunes dans le ciel étoilé. Planté là, il songeait à Loup.

« Tu disais que nous étions des jumeaux spirituels, que nos destins et nos âmes étaient liés. La fatalité semble te donner raison, mon ami... En l'espace d'un cycle des lunes, nous sommes tous deux devenus orphelins. »

Artos se réveilla en sursaut. Les autres dormaient, à l'exception d'Olio qui venait de prendre son tour de garde. Le Longs-Doigts s'étendit sur le dos et observa le firmament ; les étoiles lui faisaient penser à des myriades d'yeux inquisiteurs. Il tenta de les ignorer en sondant les taches plus sombres qui marquaient la surface de la maîtresse lune, Shira. Pour la première fois depuis longtemps, Loup se surprit à songer à sa mère. Pourquoi cette pensée lui venait-elle en ce moment et, surtout, pourquoi cette réminiscence le troublait-elle autant ? Comment cette émotion avait-elle réussi à percer la profonde indifférence qu'il ressentait depuis la mort d'Orise ?

Oppressé par le ciel et ses souvenirs, il se tourna sur le côté et remonta sa couverture. « Il fait froid comme dans un tombeau », constata-t-il en frissonnant. À ces mots, son rêve lui revint en mémoire.

Il se tenait dans le laboratoire du temple des Ejba'Lians, observant la dépouille tourmentée d'Orise. Il savait qu'elle était morte. Toutefois, dans sa réalité onirique, il ne s'étonnait pas de l'entendre parler.

— Tu ne réussiras pas à me faire renaître, prédisait le cadavre. Tu ne réussiras pas, car il te faudrait me baigner dans le sang d'une femme qui t'aime. Or, mon petit Loup, tu sais bien que personne ne t'aime... Personne.

À cet instant du cauchemar, Artos décollait les plis poisseux d'un drap ; la forme emmaillotée pesait lourd dans le tissu souillé. En dégageant les derniers pans de l'étoffe de lin, il découvrait le visage de sa mère. Il soulevait alors la tête tranchée en l'empoignant par les cheveux. Un flot abondant de sang coulait des yeux, du nez, des oreilles et de la plaie béante du cou. Artos en aspergeait le corps embaumé d'Orise.

— Ma mère m'aimait, jubilait le magicien en conclusion du rêve.

Sous sa trop mince couverture, Artos frémit. Une racine ou une pierre lui torturait la hanche. Il préféra se recoucher sur le dos et affronter le regard scrutateur du ciel. Après un moment, il se dit : « Ma mère m'aime toujours ! » Cette certitude le réjouit. « Oui ! Ma mère m'aime. Elle ne m'a jamais rien refusé. Même si elle ne comprend pas, je lui demanderai son sang et elle exaucera mon désir. »

Il se rendormit en se remémorant chacune des étapes complexes du processus de résurrection. « J'y arriverai. Pour ça, je n'hésiterai pas à mentir, voler, séduire et tricher. Oui, quoi qu'il m'en coûte, je ferai



Plus ils montaient vers le nord et plus l'automne ressemblait à l'hiver. Dezael houspillait les porteurs, espérant accélérer leur pénible avancée.

— Bande de fainéants, bougez-vous un peu ! Je veux rentrer à Corvo avant le gel.

La tâche s'avérait éreintante pour les esclaves qui s'échinaient sous le poids de la chaise et des deux hommes – dont l'un était extrêmement lourd et agité.

— Plus vite, insista Dezael en déplaçant ses larges fesses sur le siège dur et froid.

Ce faisant, il déséquilibra encore davantage le fardeau des porteurs qui faillirent verser dans un petit ravin.

Soudain, Artos se retourna et scruta le sentier derrière eux. Une ombre, peut-être celle d'une bête sauvage, avait réveillé une désagréable angoisse dans son âme autrement gelée. Cette sensation l'avait saisi à maintes reprises depuis le début du voyage. Il fouilla la forêt d'un œil attentif et tendit vainement l'oreille. Ses sens ne lui révélant rien de nouveau, il reprit sa place auprès de Dezael, qui n'en finissait pas de ronchonner.



Hullo avait eu du mal à retenir La Puce ; la femelle voxloc avait tenté, une fois de plus, de s'élancer aux trousses de sa proie. Au bout de sa laisse, elle renifla rageusement, le regard réprobateur de son maître lui interdisant de manifester plus bruyamment sa frustration.

— Sang de vautour ! Où donc nous conduisent-ils ? grommela Le Rapace. Savent-ils seulement où ils vont ?

Il avisa ses compagnons qu'ils s'arrêtaient là.

— C'est assez pour aujourd'hui.

Quatre-Mains préparait le feu quand il demanda soudain à Slavad :

— Que comptes-tu faire quand nous arriverons à destination ?

Le Rapace dévisagea le colosse. Aucune émotion n'animait la figure rubiconde de Lom'lin ; ses deux paires de mains s'activaient, l'une plaçant le bois et les pierres, l'autre frappant l'amorce et l'acier pour enflammer une brindille.

— Je ne sais qu'une seule chose, répondit le fils de Dezael. Je ne rentrerai pas à Corvo pour y vivre encore comme un valet... Ça, tu peux me croire.

Le géant se releva et frotta l'une contre l'autre ses petites mains tachées de suie.

— Sois prudent, mon ami. Ton père ne te pardonnera jamais de lui avoir désobéi. Tu sais quelle importance il accorde à la loyauté.

— Avec lui, la loyauté ne va que dans un sens ! persifla Slavad.

— Certes, concéda l'autre. Tout de même, prends garde à toi.

Quatre-Mains saisit son arc et son carquois. En même temps, il dégaina deux dagues qu'il conservait dans un boudrier de poitrine.

— Je vais chasser, annonça-t-il.

Il dressa ses quatre bras armés et sourit candidement. Cette mine bon enfant ne changeait rien au fait qu'il paraissait redoutable.

— Tu ressembles à un dieu de la guerre, lui lança Le Rapace, une pointe d'admiration dans la voix.

— Pour l'heure, je me contenterai d'être le dieu de la ripaille !

Slavad rit.

— Quelle injustice pour le gibier !

Il se moquait souvent de son ami, prétendant que ses succès de chasse ne dépendaient pas de son agilité, mais de la stupéfaction des bêtes devant son apparence singulière.

— Rapporte-moi un sanglier, continua-t-il de rigoler.

— Lève tes fesses et viens avec moi ! feignit de s'offenser Lom'lin. Je ne suis pas à ton service.

Le Rapace le suivit sans se faire prier. Il ne prit ses armes que pour la forme, car Quatre-Mains s'avérait toujours plus rapide et plus précis que lui.



Deux jours plus tard, alors que les chasseurs s'installaient pour la nuit, Stap fit savoir à Dezael qu'ils approchaient de leur destination. L'endroit éveillait de lointains souvenirs chez Artos : ceux de sa première nuit sous le joug de Stap. Les lieux étaient facilement reconnaissables en raison d'un amas de roches disposées en escalier. Un large bloc aplani reposait sur le tout, donnant à l'ensemble l'apparence d'un autel. La « pyramide des sacrifices » s'était imprégnée dans la mémoire d'Artos, s'associant aux affres de l'angoisse qu'il ressentait alors. Une peur entrecoupée d'espérance. « Les miens vont bientôt me libérer », s'était-il alors répété. Chacun de ses espoirs avait été déçu.

En dépit de l'état de froide indifférence dans lequel il nageait le jeune rebelle sentit ses entrailles se nouer. Qu'advierait-il quand la troupe arriverait sur le territoire des elfes-sphinx ? Tout allait-il se dérouler comme il l'avait prévu ?

Soudain, Loup fut tiré de ses pensées. Il vit d'abord leurs yeux

jaunes briller dans la pénombre croissante. Deux fois plus grands que leurs cousins du sud, ils étaient sept, féroces et visiblement affamés. Le chef, un mâle blanc dont l'oreille droite avait été arrachée, émit un bref glapissement, ordonnant l'attaque qui se concentra sur les deux proies les plus proches. La moitié de la meute se rua sur la panse de Dezael. Les trois autres loups bondirent à la gorge de Stap.

Artos hurla. Cet appel autoritaire interrompit la mise à mort. Les bêtes basculèrent avec les hommes. Les retenant sous elles avec leurs pattes, elles retroussèrent sauvagement leurs babines sur leurs crocs acérés. Ensuite, la scène se figea et personne n'osa plus remuer.

Au grand étonnement des chasseurs et des porteurs Artos alla d'un pas assuré vers le grand mâle blanc. En chemin, il retira son manteau et sa chemise, présentant à la bise glaciale la chaleur de sa poitrine glabre. Dezael mouilla sa culotte quand une louve lui mordilla le gras de la cuisse afin de lui rappeler de se tenir tranquille. Pendant ce temps Stap observait son ancien prisonnier. Le chef des chasseurs avait déjà compris que sa survie dépendait du Longs-Doigts. Il ignorait cependant pourquoi. Dans sa position précaire il se contorsionna afin de suivre les gestes d'Artos.

Le garçon regardait le maître loup directement dans les yeux. Il émit un claquement de langue et, de son index il pointa le centre de sa poitrine. Là, niché dans sa chair son sphinx-loup s'assit et hurla. Au son de cette plainte, longue et déchirante, le chef de la meute fléchit sa seule oreille. Ensuite, devant l'incrédulité des témoins, il ploya ses pattes antérieures en hommage au protecteur de sa race. La bête courba l'échine jusqu'à ce que son museau touche le sol, puis elle se releva. Artos sut alors que les pourparlers pouvaient commencer. Dans une suite de claquements et de glapissements, une étrange conversation s'établit entre le loup et le Jynabör.

— *C'est un honneur pour moi de rencontrer le protecteur de ma race, déclara d'abord la bête au pelage blanc. Tous ceux de ma meute vénèrent le nom d'Artos. Chez les loups, nous respectons les traditions.*

— *Tant que je vivrai, les loups seront révéérés. Comment t'appelle-t-on ?*

— *Grug. Qui sont ces deux-pattes qui t'accompagnent ?* demanda l'animal.

Sa truffe renifla de façon dédaigneuse.

— *Des gens sans importance, l'assura le jeune homme. Pourtant, ceux que tu as capturés ne peuvent pas être sacrifiés. J'ai besoin d'eux pour rejoindre ma meute et regagner ma tanière.*

Le grand loup hochait lentement la tête. À cet instant, le vent chassa les nuages, révélant la silhouette laiteuse des trois lunes naissantes. Grug hurla, aussitôt imité par les siens. Tandis que les hommes tremblaient d'effroi, Stap et Dezael furent relâchés. Les bêtes

suivaient attentivement le cours de la négociation qui se tenait entre leur chef et leur protecteur.

Au bout d'un moment, Artos se tut. Un marché avait été conclu. Grug ploya l'échine une fois de plus et, gravement, il se retourna vers ses loups. L'assaut fut immédiat. Avant même que leurs compagnons ne comprennent ce qui était advenu, Olio et Wiq furent égorgés. Pressés de se repaître, les carnassiers entraînèrent leur butin dans les buissons. Grug allait leur emboîter le pas quand il se ravisa.

— *Je dois te prévenir*, avoua-t-il à Artos. *Il y a des deux-pattes à tes trousses.*

— *Combien en as-tu compté ?* s'informa le magicien qui découvrait enfin la raison de son constant malaise.

Le loup griffa trois fois le sol.

— *Ils sont guidés par des voxlocs*, ajouta-t-il.

— *Un des hommes ressemble-t-il à un faucon ?*

La bête opina.

— *Désires-tu que nous les dévorions ?* proposa le chef en montrant ses crocs.

L'idée paraissait le séduire. Artos secoua la tête en signe de dénégation.

— *Merci, Grug. Je m'occuperai moi-même de leur sort.*

Le loup disparut comme il était venu. Cependant, les hurlements de sa meute gardèrent les hommes éveillés jusque tard dans la nuit. Ni Stap ni Dezael ne vinrent remercier Artos ; ils savaient pertinemment pourquoi il les avait épargnés. Loup se fit un plaisir d'expliquer à La Teigne qu'il avait été son premier choix dans la tractation, mais que Grug avait refusé d'accepter une si pitoyable carcasse.

— Prends garde à toi, espèce de rat puant, conclut Artos. Quand ils seront très affamés, je pourrai peut-être les convaincre de revenir sur leur décision.

Dans le décor sinistre de la pyramide des sacrifices, recroquevillés sous leur couverture, Stap et Dezael frissonnaient au souvenir de l'aventure. Tandis que même les cauchemars les fuyaient, une terrible question les obsédait : lequel, du grand loup ou du « p'tit loup », fallait-il craindre le plus ?

« Par chance, tentait de se rassurer le marchand, la fin du voyage approche. »

« Nous serons bientôt débarrassés de lui », s'encourageait le chasseur.

Aucun de ces hommes dominateurs n'avait, jusqu'à ce jour, tremblé devant un bellâtre de dix-sept ans.

La paix était revenue chez les elfes-sphinx et les rescapés de l'épidémie de fièvres étaient occupés à honorer les défunts. Chacun espérait que la vie reprendrait lentement son cours, laissant au deuil le temps d'accomplir son œuvre de guérison.

Après cette période d'intense activité, Hürtö sentit un grand vide envahir son être. Plus que jamais, sa solitude lui pesait. Un soir qu'il marchait dans les rues peu animées du village des vallées, lieu où avaient habité ses parents, il croisa deux femmes qui discutaient gravement. Le magicien entendit la plus âgée dire à sa fille :

— Ton oncle ne se remettra pas facilement du décès de Paulina.

— Il semble dévasté.

— Savais-tu que leur mariage avait été consacré ?

— Ils étaient des âmes sœurs ? s'exclama la jeune fille, partagée entre l'admiration, l'envie et la désolation pour celui qui subissait une telle perte.

Cette bribe de conversation suffit à plonger Le Gris dans une profonde méditation.



Le lendemain, lorsqu'il rentra au collège, il alla cogner à la porte d'Hodmar.

— Entre, mon garçon, l'invita cordialement le vieux mage.

Ils devisèrent un moment de la rude épreuve qu'ils avaient traversée et de l'avenir qui s'ouvrait devant le peuple des Longs-Doigts. Quand le silence s'installa entre le maître et l'élève, Hürtö s'arma de courage pour poser la question qui le préoccupait :

— Tout le monde possède-t-il une âme sœur ?

Les sourcils d'Hodmar se haussèrent de façon très expressive.

— Pourquoi cet intérêt soudain ?

Le jeune homme raconta la discussion entendue la veille.

— Je me souviens du mariage de Paulina, se remémora le mage. J'ai moi-même célébré la cérémonie de consécration.

— Ça ne répond pas à ma question, fit remarquer le Loxillion.

— Que désires-tu vraiment savoir ? S'il existe une âme sœur pour chacun de nous ou si toi, tu en as une ?

Le disciple rougit sous le regard scrutateur de son mentor.

— Un peu des deux, finit-il par avouer.

Hodmar lui sourit affectueusement.

— Aux deux interrogations, je réponds oui. La nature le veut ainsi ; elle accorde son complément à chaque entité qu'elle crée. Cependant, les âmes s'incarnent selon des cycles variés, ce qui rend très aléatoire la possibilité que deux moitiés se rencontrent dans leur enveloppe charnelle.

— Bah ! Maintenant que je sais le chagrin qu'on éprouve lors de la perte de ceux qu'on aime, je me dis qu'il vaut peut-être mieux ne pas connaître un attachement si... absolu.

Son vis-à-vis réfléchit un moment avant de reprendre la parole.

— Il faut du courage pour accepter les grands bonheurs, car effectivement, le prix à payer pour les conquérir et les conserver est souvent à la mesure de leur valeur.

Le vieux maître comprit qu'Hurtö hésitait à pousser plus loin l'idée qui le préoccupait, l'ignorance paraissant parfois plus douillette que la connaissance.

— Il ne sert à rien de te morfondre, lui recommanda le mage. Si ton âme sœur s'incarne pendant ton passage en ce niveau d'existence, tu ne pourras pas l'éviter : une force irrésistible vous guidera l'un vers l'autre.

Pas bête, le jeune homme commençait à entrevoir ce que sa situation présentait de particulier.

— Puisque je protège des astres majeurs, à moins d'un accident, il est entendu que je vivrai très longtemps.

— En effet, acquiesça Hodmar.

— Les probabilités sont donc plus élevées que mon âme sœur naisse au cours de ma vie.

— Parfaitement raisonné.

Hurtö hocha pensivement la tête, mais le maître de magie se doutait que sa curiosité demeurerait insatisfaite.

— Veux-tu vraiment savoir ? s'enquit-il en le regardant intensément. Souhaites-tu que je te dise si cette femme et toi serez réunis en ce monde ?

Le Gris ne mit pas longtemps à répondre.

— Il me semble que, muni de cette certitude, je supporterais mieux ma solitude.

Il soupira bruyamment.

— Depuis que Loup a été enlevé, je n'ai plus ressenti cette incomparable complicité... Oui, j'aimerais savoir.

Hodmar se leva, contourna son bureau et posa la main sur l'épaule de son disciple.

— Soit ! Pour toi, je vais enfreindre un règlement. Tu ne devrais pas voir le lieu où je vais t'emmener avant d'être officiellement reçu dans le groupe restreint des aspirants maîtres. Je le ferai, pourtant. À une condition...

— J'accepte, lança précipitamment Hürtö.

— Attends ! protesta le mage. Tu ignores encore ce que j'exigerai de toi.

— Détrompez-vous, le surprit le jeune Loxillion. Je le devine aisément. Vous allez me demander d'oublier Artos.

Le vieil elfe-sphinx tiqua, quelque peu offensé.

— Tu déformes mon intention, réprimanda-t-il son disciple.

Il fit une pause avant de poursuivre :

— Je crois effectivement que tu devrais davantage penser à toi. Bien que louable, ta loyauté envers ton ami te prive de ta sérénité.

— C'est bien ce que je disais : vous me demandez d'oublier Loup.

— Non, le reprit doucement Hodmar. J'aimerais seulement que tu profites pleinement de la vie... Même sans lui. Autorise-toi de véritables élans de joie et de légèreté.

Le garçon acquiesça. Les doigts du maître se resserrèrent sur son épaule. En un battement de cœur, le voyage-éclair les fit se matérialiser au centre d'une large avenue pavée. Tout autour d'eux se dressaient des centaines de constructions gigantesques. L'architecture des lieux paraissait à la fois familière et étrangère aux yeux de l'apprenti magicien.

— Tu viens de pénétrer dans la Cité des sphinx, expliqua Hodmar à son compagnon ébahi. Ces temples existent depuis des millénaires.

Ils avancèrent pendant un moment dans les rues désertes, puis des spectres commencèrent à croiser leur chemin. En dépit de leur allure affairée, ces âmes ancestrales de lointains Ghör et Nagù saluaient courtoisement les visiteurs ; elles agissaient comme si elles pouvaient encore interagir sur le monde réel, se moquant du fait que la mort les avait fauchées depuis des lustres.

Les deux elfes-sphinx longèrent plusieurs édifices aux portes closes.

— N'accède pas qui veut à ces lieux de pouvoir, expliqua révérencieusement Hodmar. Moi-même, je ne suis autorisé à utiliser qu'une dizaine d'entre eux... dont celui-ci.

Il désigna une construction fort singulière : un escalier vertigineux, sans contremarches ni rampe, apparemment suspendu dans le vide, menait à un anneau flottant. De la taille d'un grand parc, le temple faisait penser à un serpent enroulé sur lui-même.

— Les salles se trouvent dans l'anneau, précisa Hodmar, mais la magie réside en son centre.

L'apprenti magicien ne put ignorer le sablier colossal qui, ayant vidé le contenu de son vase supérieur, pivotait vivement sur lui-même, au milieu de la boucle.

— Voici l'autel sacré du temps, annonça le vieux mage. Ici, nous obtiendrons la réponse à ta question.

— Nous conduirez-vous là-haut par voyage-éclair ? déglutit le garçon en pointant l'escalier qui s'élevait loin au-dessus de leurs têtes.

— Impossible. Le lieu saint exige des fidèles qu'ils prouvent leur détermination. Il ne révèle ses secrets qu'à ceux qui s'avèrent prêts à tout pour les conquérir.

Ils gravirent prudemment les marches, conscients que le moindre faux pas pouvait les entraîner dans une chute fatale. Quand ils atteignirent l'arche de l'entrée, Hürtö tremblait, le corps couvert de sueur. Les arbres, les jardins ainsi que les autres temples paraissaient minuscules vus de si haut. Pour sa part, Hodmar souriait, légèrement essoufflé, le visage détendu.

— Entrons, recommanda-t-il en voyant son compagnon vaciller devant le vide.

Le Gris s'était attendu à découvrir des pièces en enfilade. C'était sous-estimer les immenses pouvoirs d'illusionnistes des sphinx. L'endroit paraissait encore plus vaste à l'intérieur et il résonnait d'un incessant tic-tac.

Après avoir traversé un hall profond, ils franchirent une porte qui s'ouvrait sur le paysage incongru d'un pré balayé d'une brise légère. Parmi les herbes hautes, des milliers de fleurs sauvages offraient le spectacle coloré de leurs corolles. Les magiciens marchèrent à travers champs, sous un soleil aussi chaud que factice.

— Où allons-nous ? demanda Hürtö en s'essuyant le front.

— Derrière ce bosquet.

Le Loxillion entendit la rivière avant de l'apercevoir. Une haute cascade alimentait le cours d'eau d'un puissant torrent. Pourtant, aucune vague ne ridait la surface uniformément bleue. Un immense saule se dressait, majestueux et solitaire, sur la berge limoneuse.

— Entre dans l'eau, exigea Hodmar.

Le Gris se déchaussa et piétina les galets. Au milieu du courant, l'onde, ni froide ni chaude, parfaitement harmonisée à la température de son corps, lui montait à la taille. Il y vit le reflet de son visage, seul, sans rien de ce qui l'environnait, ni les nuages floconneux, ni les branches du grand saule, ni les oiseaux planant dans le ciel. Juste son visage sur le miroir limpide et inerte. Dessous, la pression de la rivière s'exerçait contre son bassin et ses cuisses.

— Quelle étonnante sensation ! s'exclama-t-il.

— Accroche-toi bien, l'exhorta Hodmar en lui tendant une perche. Le mouvement va s'accélérer.

Déjà, le jeune magicien devait lutter contre la force du remous. La surface lui retournait toujours son image sur fond d'azur.

— Quand tu verras surgir une forme, quelle qu'elle soit, ferme les yeux et reviens, indiqua gravement le maître de magie. C'est très important, Hürtö. Tu dois cesser de regarder, sinon la rivière du temps

va t'emporter. Compris ?

— Compris !

Un bon moment s'écoula. Le Gris se mit à craindre de devoir abandonner ; les muscles de ses jambes n'en pouvaient plus de résister au courant de plus en plus violent. Puis une sphère apparut. Son vibrant éclat le captiva aussitôt. Fasciné, presque hypnotisé, il n'entendit la voix affolée d'Hodmar que lorsque l'eau lui toucha le menton.

— Ferme les yeux ! s'égosillait furieusement le maître.

Hurtö avala une goulée qui l'étouffa et le ramena à la réalité. Toussant, crachant, soudainement avide d'air, il se laissa tirer par la perche. Il voulait vivre ! Cette belle lumière avait ranimé l'espoir en lui, le remplissant d'un sentiment de total abandon.

— Imbécile ! le gronda le vieillard en le saisissant par le col. Je t'avais pourtant prévenu...

Le Gris se releva prestement et bondit dans les bras de son mentor.

— Merci, maître !

Dans l'étreinte de son disciple, le puissant mage se retrouva trempé comme une soupe.

— Oh, merci ! répéta l'élève. Je l'ai sentie... J'ai senti la présence de mon âme sœur. C'était sublime.

— J'ai bien compris ça, maugréa Hodmar, mi-figue, mi-raisin.

— Quand ? Quand s'incarnera-t-elle ? s'excita Le Gris. Dites-le-moi... Je vous en prie.

Hurtö dévisageait le doyen en lui tenant les bras.

— Il faudra patienter longtemps, le prévint le sage.

— Combien d'années devrai-je attendre ?

— Cinq cents ans.

— Quoi ? se révolta le jeune magicien. Cinq cents ans ! Vous faites erreur, sûrement !

— Pourtant, non. J'ai bien compté. Pour chaque décennie, le saule battait l'eau.

— Mais c'est injuste ! geignit le garçon.

Exaspéré, Hodmar fronça les sourcils et haussa le ton.

— Je t'accorde une faveur inestimable en te donnant accès au temple du temps, tu apprends que ta bien-aimée va naître de ton vivant et tu cries à l'injustice. Quelle ingratitude !

Hurtö accepta la remontrance. Il baissa la tête et s'excusa. Un peu bourru, le maître de magie lui tapota le dos. Ce simple contact les projeta, dégoulinants, dans son bureau.

— Plus tôt, tu as affirmé que tu supporterais mieux ta solitude si tu savais ce qu'il advenait de ton âme sœur. Tu connais maintenant la vérité : ton destin te réserve une autre grande complicité.

— Loup restera toujours dans mon cœur, assura tout de même Hürtö en souriant.

Il ne pouvait pas deviner que son jumeau spirituel se trouvait à peine à quelques lieues de lui. Artos rentrait à la maison.

Dezael et Artos descendirent de la chaise à porteurs.

— Il nous faudra marcher encore une demi-lieue, précisa Stap en leur indiquant un sentier étroit.

— Et eux ? demanda La Teigne en désignant les colosses qui, soulagés de l'énorme poids du marchand, se massaient les épaules et reprenaient leur souffle.

Depuis que Wiq et Olio avaient servi de repas aux loups, Stap ne se sentait pas rassuré. Si, d'aventure, il devait se battre, il ne pouvait compter que sur Le Grêlé, car La Teigne ne possédait pas l'étoffe d'un combattant. Comprenant la suggestion silencieuse de son second, il conclut qu'il avait besoin de renfort pour mener à bien la phase la plus périlleuse de leur périple.

— Toi et toi, ordonna-t-il en désignant les plus costauds des quatre porteurs, vous venez avec nous.

Il entrava les deux autres à des arbres.

Non loin derrière, leurs poursuivants furent forcés de s'arrêter. Quatre-Mains dut aider Hullo à retenir Meydoc et La Puce. Les voxlocs n'en pouvaient plus de suivre leurs proies sans jamais les atteindre. Sous l'œil sévère de son maître, le mâle courba l'échiné et cessa de tirer. Il n'en émit pas moins un renâchement de frustration. De dépit, encore excité par la traque, il mordit sa compagne à la patte. La femelle lui montra ses crocs. Plus disciplinée, elle resta néanmoins en alerte, les yeux fixés sur l'objet de sa convoitise.

— Que faisons-nous ? chuchota Hullo à l'endroit de Slavad.

Le Rapace ne répondit pas. Profitant de la longueur et de la monotonie du voyage, il avait mûrement réfléchi. Il en était venu à la conclusion qu'Artos utilisait la cupidité du marchand pour le piéger.

— Que fait-on ? insista Hullo en interrompant les réflexions de son chef. Nous voilà maintenant avec deux gaillards dans le chemin. Ils vont certainement hurler et révéler notre présence si...

Le regard foudroyant qu'il essuya lui fit ravalier la fin de sa phrase. Le fils du négociant se détourna dédaigneusement, puis reprit le fil de ses pensées. Il avait forgé un plan : quand la souricière se refermerait sur Dezael, quand celui-ci n'aurait plus d'autre choix que d'admettre la trahison d'Artos, Slavad viendrait à son secours et le père réhabiliterait le fils méprisé.

« Oui, pour une fois, il bénira le ciel de m'avoir engendré. »

Le Rapace savait qu'il ne pardonnerait jamais à son père la fin sordide de sa mère. Par contre, il ne voulait pas davantage renoncer à

la fortune du commerçant.

« Je dois absolument rentrer dans ses bonnes grâces avant qu'il ne trépasse. Quand nous retournerons à Corvo, Dezael me devra la vie et il ne songera plus à me priver de mon patrimoine. »

Le Rapace esquissa un mince sourire, puis il reporta son attention sur les deux esclaves ligotés plus loin sur le sentier. Ils ne représentaient qu'un obstacle négligeable au déroulement de son projet. Il fit signe à Lom'lin de s'approcher et lui murmura à l'oreille :

— À cette distance, peux-tu atteindre celui de droite ?

Pour toute réponse, son ami dégaina quatre poignards. Fils unique d'une riche famille de propriétaires terriens, Lom'lin avait grandi dans un univers où les esclaves ne valaient guère plus que du bétail. Trop jeune encore, convaincu d'appartenir à une incontestable élite, il ne se questionnait pas sur le sort de ces êtres inférieurs.

— M'as-tu jamais vu manquer ma cible ?

Le Rapace secoua la tête, une lueur admirative dans les yeux.

— Je prends l'arc et je m'occupe de l'autre, conclut-il tout bas. À mon signal...

Les esclaves périrent sans un cri, la gorge déchirée par les armes. L'odeur du sang excita les voxlocs, mettant à rude épreuve les bras de leur maître.

— Retiens-les bien, commanda Quatre-Mains. Il faut laisser la troupe prendre un peu d'avance.

Au bout d'un moment, Slavad s'impatiente.

— Allons-y. Cette mise en scène est un piège et il se resserre... Je le sens.



Artos reconnut immédiatement le coin de forêt. En dépit de l'endurcissement qui gelait son âme, il sentit une pointe d'anxiété le saisir. Avait-il bien fait de revenir en ces lieux ? Il se doutait que tout lui paraîtrait étranger. « Me revoilà chez moi... Chez moi... » L'expression elle-même s'avérait insensée. Il toucha le grand portail d'acier tandis que les chasseurs et Dezael l'observaient, étonnés de son attitude recueillie.

— Les elfes-sphinx se cachent-ils là-dedans ? demanda l'obèse, les yeux brillants de cupidité.

— Non ! mentit Artos, revêche.

— Alors, pourquoi s'attarde-t-on ici ?

— Patience, patience. Je vais les faire venir.

Il entraîna la troupe hors de vue de la paroi, car pour rien au monde il ne voulait que les hommes découvrent la cache des elfes magiciens. Il prit la direction de la cabane où, quatre années plus tôt,

Stap l'avait capturé. Il n'avait toutefois pas l'intention de se rendre si près de la misérable chaumière. Il s'arrêta plutôt dans une clairière bordée d'arbres centenaires. L'endroit convenait parfaitement à l'exécution de son plan. Il fit signe aux hommes de se dissimuler derrière d'énormes châtaigniers.

— J'essayerai de les garder le plus longtemps possible sous mon emprise. Tenez vos chaînes prêtes...

Il porta ensuite ses index à ses tempes.

— C'est de la sorcellerie, ça, l'accusa Stap, soupçonneux.

— Une simple faculté mentale, tergiversa Loup.

Le chef savait qu'il mentait. De nature résolument prosaïque, il craignait les forces capables de résister au tranchant de sa lame. Il recula prudemment, laissant le gros marchand énumérer ses exigences pourtant répétées cent fois.

— Une superbe femelle, un colosse et un jeune homme...

— Silence ! rugit le Jynabör. Comment veux-tu que je me concentre avec tous ces irritants bavardages ?

Il cherchait à se concentrer quand Le Grêlé hurla, aussitôt imité par La Teigne et Dezael. Des chauves-souris géantes, pendues aux branches, déployaient leurs ailes, jetant des ombres funestes sur les intrus et leur coupant toute retraite vers les bois. Affolés, les hommes coururent vers la sécurité apparente de la clairière. À cet instant, trois berohls et deux loups-garous surgirent entre Artos et eux. Rugissantes, de la salive moussant sur leurs babines retroussées, les créatures foncèrent droit sur les proies acculées.

Artos croisa les bras et sourit.

L'épée brandie, en quête d'une issue qui n'existait pas, Stap pivota sur lui-même et se prépara à l'assaut. La Teigne passa son fouet autour du cou des esclaves. Il les força à demeurer immobiles et se fit un bouclier de leurs deux corps musclés. Seph lança ses poignards, mais rata sa cible tant ses mains tremblaient. Pendant ce temps, Dezael couinait, le visage grimaçant. Il s'écroula sur les genoux, les poings serrés contre sa poitrine.

« Très réussi, ce piège, apprécia Loup. Les elfes magiciens n'ont pas perdu la main ! Ces illusions sont vraiment trompeuses... »

Lorsque les monstres chimériques fondirent sur les hommes, des éclairs aveuglants leur brûlèrent les yeux, puis une décharge fulgurante transperça leur chair.

« Une nouveauté », supposa Artos.

Les créatures fictives étaient inoffensives, mais pas les lames de feu qui jaillissaient des boucliers invisibles. Sans être fatale, la douleur qu'elles provoquaient suffisait à dissuader les intrus d'aller plus avant.

— Ce n'est qu'un leurre, ricana le jeune rebelle en tentant de dominer les plaintes des suppliciés.

« Et le début de ma vengeance », pensa-t-il, ravi d'assister au tourment de ses anciens bourreaux. Il les haïssait tant.



À travers les hurlements torturés, Slavav reconnut la voix de son père. Talonné par Quatre-Mains, il bondit.



Dans la clairière, les monstres disparurent, laissant les hommes pantelants. Leur répit ne dura que quelques secondes : les chauves-souris réapparurent à l'endroit exact où elles s'étaient précédemment matérialisées.

— Uniquement un leurre, s'amusa à répéter Artos.

Sa voix se perdit dans un flot de protestations. Bientôt, les berohls et les loups-garous reprirent leur attaque, répétant les mêmes gestes, les mêmes mimiques menaçantes. Le tout se termina de façon identique : un feu déchirant arracha aux hommes de douloureux gémissements.

— Arrête ça ! grogna Stap durant le court instant où se dissipa la chimère.

Sans se presser, Loup fouilla dans son paquetage. Un sourire narquois aux lèvres, il en repêcha un petit cristal.



Le Rapace et ses compagnons arrivèrent en vue de la clairière à la fin du quatrième assaut. En voyant surgir les loups-garous, les voxlocs freinèrent si brusquement leur élan qu'Hullo trébucha et manqua de s'écraser sur ses bêtes. Il roula dans un bosquet de ronces, récoltant au passage de longues lacérations. Meydoc et La Puce se tapirent derrière les buissons, les oreilles aplaties par l'effroi.

Songeant à son héritage mis en péril, Slavav voulut se porter au secours de Dezael. Lom'lin le rattrapa et le força à s'accroupir.

— Attends !

— Lâche-moi ! se débattit le fils du marchand. Mon père ne doit pas mourir maintenant. Il faut d'abord que je m'assure...

La poigne de Quatre-Mains demeura résolument ferme sur le bras de son ami.

— Tu veux te faire tuer ? tenta-t-il de le raisonner. Regardons d'abord !



Artos déposa enfin son caillou miroitant au pied d'un rocher dressé comme un pilier. Dès qu'il se releva, les créatures devinrent subtilement évanescentes. Leurs mouvements ralentirent et leurs cris vacillèrent, perdant toute intensité. En quelques instants, les monstres disparurent.

Hilare, le Longs-Doigts défia Stap.

— Depuis quand crains-tu les chimères ?

— Tu vas me le payer, cracha le chef des chasseurs.

Loup ne broncha pas, mais ses traits prirent une expression glaciale.

— Cette fois, tu as été abusé par une illusion, mais je te préviens : cet endroit foisonne de bêtes terrifiantes et voraces. Alors, ne t'avise pas de t'en prendre à moi, sinon tu te débrouilleras sans mon aide quand les véritables prédateurs sortiront de leurs tanières...

Stap déglutit péniblement. Pour retrouver un peu de sa contenance, il fit mine de s'intéresser à Dezael, qui soufflait comme une forge, ployé en deux par une douleur au cœur. Malgré son malaise, ce dernier éructa :

— Artos ! Je veux mes elfes-sphinx !

— Je pourrais m'en charger si vous cessiez de m'interrompre. Retournez à vos places, derrière les châtaigniers.



— On a failli se faire berner par un mirage, chuchota Quatre-Mains.

Dissimulé dans les buissons, Slavad observait Dezael, prostré et visiblement souffrant. Lom'lin força son ami à le regarder.

— Écoute-moi. Je comprends mal ce qui se passe ici, mais, pour l'heure, le mignon de ton père semble vouloir respecter sa part du contrat.

— Je te répète qu'Artos lui a tendu un piège.

— Pourquoi veux-tu intervenir alors ? répliqua sévèrement Lom'lin. Je croyais que tu voulais profiter de ce périple pour te débarrasser de ton père. Personne ne s'étonnerait qu'il lui soit arrivé un accident...

Le Rapace se sentit mis à nu ; jamais il ne pourrait reprocher à Quatre-Mains de manquer de franchise. Il reporta son attention sur la clairière où le commerçant se remettait péniblement debout. La sueur dégoulinait sur le visage gras et livide de l'homme, lui donnant l'allure d'une bougie oubliée au soleil.

« Tas de lard ! Sais-tu à quel point je te déteste ? » songea-t-il.

Ensuite, il détailla la fine silhouette d'Artos qui se découpait sur le

fond boisé.

— Me débarrasser du vieux ? lança-t-il en réponse à l'allusion de Quatre-Mains. Là, tu fais fausse route.

« Pas avant d'être proprement désigné comme son unique légataire », compléta Slavav en son for intérieur.

— Lom'lin, jure-moi que, quoi qu'il advienne, tu m'aideras à le tirer de ce guêpier, le pressa-t-il soudain.

— C'est vraiment ce que tu désires ? s'étonna le colosse.

— Oui, l'assura l'homme au profil de faucon.

— Bon. Puisque c'est ainsi, tu as ma parole, accepta Quatre-Mains.

Slavav sourit en songeant par-devers lui : « L'or d'abord ! Ensuite, le gros pourra pourrir en paix. Je ne le pleurerai pas. »



Évidemment, Artos avait menti : nulle créature de cauchemar ne hantait véritablement ces contrées. Il n'allait toutefois pas révéler à ses ennemis la nature complètement illusoire du système de protection des elfes-sphinx. De plus, Loup jugeait fort utile de pouvoir ainsi maîtriser la troupe. « À compter de maintenant, ils m'obéiront, quoi que je leur demande. »

Saisi d'une soudaine inspiration, il ramassa ce qui lui tomba sous la main : une brassée de fougères fanées. Il tendit un rameau à Dezael et fit de même pour chacun des esclaves et des chasseurs.

— Prenez ça. Les mygales géantes qui habitent par ici en détestent l'odeur. Ça vous protégera au moins contre ces bestioles. De la taille d'un cheval, elles raffolent de la chair humaine.

Stap toisa l'elfe-sphinx d'un air arrogant.

— Balivernes !

— Si tu ne me crois pas, jette la fougère.

— Tu...

— Agis à ta guise, le nargua Loup en lui tournant le dos. Maintenant que tu m'as ramené chez moi, je me fiche bien de ton sort.

Déjà blafard, le visage de Dezael devint carrément exsangue. Pour sa part, il ne se moquait pas de la survie de Stap. Comment pourrait-il retourner à Corvo avec ses trois précieux Longs-Doigts si son guide se faisait dévorer par une monstrueuse araignée ? Il agrippa fermement le chef par le bras.

— Laisse tomber, parvint-il à haleter. Une seule chose importe : capturer mes esclaves.

— Ce fils d'hyène ment comme il respire, cracha Stap.

— On s'en fout ! Restons calmes...

Bien que sage, cette exhortation semblait dérisoire. Comment

conserver son sang-froid dans un lieu grouillant d'abominables créatures ?

— Toi ! aboya le chef en brandissant violemment sa fougère vers Artos. Tu n'as pas besoin de protection ?

Le jeune rebelle haussa les épaules avec mépris.

— J'ai grandi ici. Contrairement à vous tous, je ne représente pas une menace pour ces bêtes. Elles me tolèrent.

— Mensonges !

Le grand chasseur n'en conserva pas moins son rameau.

— Retournez derrière les arbres, réclama Loup, lassé du jeu.

Stap maugréa :

— Dépêche-toi, qu'on décampe de cet endroit pourri !

Le magicien avait déjà cessé de lui prêter attention. Il se concentra sur les incantations d'attraction qu'il avait préparées. Son esprit se tendit d'abord vers le village des bois. Il forma dans sa tête l'image bien nette de Pahdo, l'un des plus robustes habitants de ce clan.

« *Harnad biltu* — Viens à moi. »

Il répéta l'exercice pour la jolie Janel, fille des rives. Une beauté exquise, mais un peu sottie.

« *Harnad biltu* — Viens à moi. »

Ensuite, trop heureux de tenir sa vengeance, il appela Zeynon, le tricheur.

« *Harnad biltu* — Viens à moi. »

Artos jubilait.

« Un colosse, une beauté et un jeune homme... tels que demandés. Pfff ! Tant pis pour Dezael, il n'a jamais précisé qu'il les voulait également malins. »

Il recentra vite son esprit, conscient de la nécessité de maintenir l'intensité de l'attraction. Il ferma les yeux et soutint la vision successive des trois ensorcelés : Pahdo, Janel, Zeynon. Pahdo, Janel, Zeynon. Lorsqu'il sentit qu'il maîtrisait parfaitement cette ronde d'envoûtements, il ajouta une quatrième figure à son cortège. Dès cet instant, l'anxiété le gagna. Ses paumes devinrent moites. La suite des événements ne dépendait plus de sa seule volonté.



Craignant de manquer le début du cours avancé de transformation, Hürtö se hâtait. Dans les couloirs déserts, ses pas résonnaient bruyamment. Arrivé à un croisement, il faillit heurter Zeynon, l'élève exécré. Le Gris fit un écart et détourna la tête, décidé à l'ignorer.

— Qu'est-ce qui lui prend ? s'insurgea le professeur Pivoine en

sortant précipitamment de sa classe. Loxillion Hürtö, rendez-moi un service : ramenez-moi cet insolent. On ne quitte pas mon cours de cette manière.

Le Gris tenta de se défilier.

— Je suis déjà en retard à mon...

— Ne discutez pas ! lui intima l'instituteur pourpre de colère.

De mauvaise grâce, Hürtö rebroussa chemin. Peu motivé, Le Gris ne rattrapa Zeynon qu'une fois à l'extérieur du collège, au moment où il empruntait le sentier menant à la fatidique porte du sud.

— Où vas-tu ? l'intercepta le jeune magicien.

Il nota immédiatement les pupilles dilatées du tricheur.

— *Harnad biltu*, ânonna ce dernier.

Faisant ensuite preuve d'une détermination qui ne lui ressemblait guère, il contourna Hürtö et reprit son ascension.

« Que se passe-t-il ? » s'inquiéta Le Gris.

Il songea d'abord à avertir Hodmar. Pour ce faire, cependant, il lui aurait fallu maîtriser l'art de la transmission de pensée. Il comprit bien vite que malgré sa répugnance pour Zeynon, il ne pouvait pas l'abandonner dans cet état. Il choisit donc de le suivre et de découvrir la raison de sa transe.

Le mauvais pressentiment d'Hürtö se concrétisa une fois qu'il fut au sommet : le portail bougeait sur ses gonds.

— Oh non !

Le Gris n'avait pas d'autre choix : il pétrifia Zeynon pour l'empêcher d'aller plus loin. Le sortilège frappa le filou comme il levait le pied. Immobilisé en état de déséquilibre, il bascula et piqua du nez dans un buisson artificiel.

Le grincement métallique de la porte égratignait le silence et, bien qu'irritant, il agissait sur Hürtö comme un envoûtement. Cédant à l'irrésistible tentation, il sortit de La Grotte. À cet instant précis, une pluie torrentielle et glaciale s'abattit sur le paysage automnal. Du coup, le déluge parut effacer le passage des quatre dernières années ; dans le moindre repli de son âme et de sa chair, Le Gris se souvenait.



Le premier à se présenter dans la clairière fut le grand Padho. Hagard, l'elfe du Clan des bois avançait sans se soucier des bosquets qu'il ravageait sur son chemin, attitude totalement contraire à son habituelle déférence pour le sanctuaire sylvestre. Stap et Le Grêlé s'approchèrent subrepticement du colosse. Ils lui passèrent sans difficulté des bracelets aux poignets et aux chevilles, le tout lié par des bandes de cuir destinées à limiter ses mouvements. Ainsi harnaché, l'esclave ne pourrait pas courir et s'évader. Il pourrait néanmoins

marcher et bouger quelque peu les bras afin de maintenir son équilibre.

Les chasseurs entreprirent ensuite d'attacher leur proie à un arbre. En lui plaquant le dos contre l'écorce, les deux hommes devinrent euphoriques.

— Un jeu d'enfant, pavoisa Stap.

— À ce rythme-là, nous aurons vite déguerpi de cet endroit maudit, prophétisa Seph.

Tout aurait été parfait sans la pluie torrentielle. La fulgurante averse avait trempé les vêtements des hommes ; les dents serrées, la tête enfoncée entre les épaules, ils grelottaient déjà.

Les doigts engourdis, le chef des chasseurs tentait de nouer une corde à la hauteur de la poitrine de Padho. Il suspendit ses gestes quand une femme, belle comme une déesse, émergea d'un massif de bouleaux. La pluie avait plaqué sa tunique sur son corps aux formes affriolantes. La Teigne se précipita aussitôt dans sa direction, un large collier à la main.

— Je m'occupe d'elle, annonça-t-il à son supérieur.

Distrait dans sa tâche, Stap reçut un violent coup qui le jeta au sol.

— Ne touchez pas à Janel ! hurla Padho en se démenant comme un cheval sauvage.

La vulnérabilité de la jeune femme avait percé la bulle fragile de l'enchantement du gaillard des bois. Enchaîné jusqu'à la taille, Pahdo parvint tout de même à joindre les poings et à les abattre, comme une hache, dans les côtes de Seph. Libéré de sa transe, l'elfe-sphinx se révélait redoutable : il dominait les deux chasseurs et vociférait, le haut du corps tendu vers la femme ensorcelée. Stap rampa hors de la portée du colosse à moitié lié, puis il se redressa.

— Finis de le ligoter, ordonna-t-il à l'homme au visage grêlé en lui lançant la corde.

Seph maugréa en se relevant à son tour.

— Toujours les mêmes qui se tapent les sales besognes !

L'autre ne l'entendit pas. Il se hâta vers La Teigne et la belle elfe des rives.

— Sang de putain ! Lâche cette femme ! grogna le chef en bousculant son second qui tâtait de façon obscène les courbes de Janel.

— On peut bien...

— Va plutôt t'occuper du troisième, rugit Stap en saisissant les lanières de cuir piètrement sanglées sur la peau de la Longs-Doigts.

Heureusement, Janel était toujours sous l'emprise du sortilège d'attraction. Avec des liens aussi lâches, elle aurait pu s'enfuir sans trop de mal.

— Où est-il, le troisième ?

— Là ! dit Stap, exaspéré, en désignant une silhouette en bordure de la clairière.



Ce n'était pas l'envoûtement qui donnait à Hürtö cet air effaré. Incapable de comprendre la scène qui se jouait devant lui, il dévisageait un jeune homme d'une très grande beauté. Vêtu d'un manteau de riche brocart, la tête couverte de fines tresses blondes, le splendide éphèbe le regardait de ses yeux savamment maquillés, des yeux uniques, reconnaissables entre tous : marron et semés de paillettes dorées.

— Loup ? articula péniblement Le Gris. Est-ce bien toi ?

Cette voix aux accents familiers pétrifia le Jynabör. Il lui fallut un moment pour se convaincre que c'était bien son ami qui se tenait devant lui. Il avait tellement changé ! Plus rien ne subsistait du garçon maigrelet et plutôt banal qui hantait ses souvenirs. Pourtant, un seul Longs-Doigts pouvait arborer sur sa tunique une broderie regroupant trois étoiles.

— Hürtö ?

Que faisait-il donc là ? Pourquoi était-il venu ? « Mon frère... Je ne t'ai pourtant pas appelé. » Jamais Artos n'aurait entraîné Le Gris dans son périlleux traquenard.

— Sauve-toi ! lui cria-t-il.

Trop tard. La Teigne avait déjà fait claquer son fouet. Le cuir s'enroula autour du cou du Loxillion, le jetant dans la boue où il fut roué de coups de botte. Toutefois, le second de Stap ne possédait ni la force ni l'adresse nécessaires pour maîtriser longtemps sa proie.

— Il n'est plus sous le charme, s' alarma-t-il. Seph, aide-moi.

Le Grêlé accourut aussitôt. Le Gris étouffait et ruait, cherchant à échapper à ses assaillants. Une seule pensée, insensée, l'obsédait : « Je dois sauver Artos. Cette fois, je ne l'abandonnerai pas. »



Dezael sortit du couvert des bois pour admirer les trois précieux esclaves qu'il venait d'acquérir grâce à son ancien favori. Incommodé par la pluie torrentielle, il ne s'inquiéta pas immédiatement du vent anormalement puissant qui faisait ployer les arbres autour d'eux. Luttant contre les rafales, il alla vers Artos, le front baissé, ses nombreux mentons enfoncés contre sa poitrine. Quand il arriva près de l'éphèbe, il releva la tête.

— Tu as rempli ta part du...

Une lueur rougeâtre animait les yeux d'Artos. La terreur s'empara aussitôt du marchand. Pourtant, cette fois-ci, le regard assassin de l'elfe-sphinx ne lui était pas destiné : le rebelle fixait les chasseurs qui tabassaient allègrement le dernier prisonnier.

En dépit de sa froide fureur contre les oppresseurs de son ami, il n'arrivait pas à avancer pour les châtier. Le bas de son corps était paralysé par une douleur fulgurante. Tremblant, il ouvrit son manteau et sa chemise. Aussitôt, il poussa un cri. En lieu et place de son nombril, un trou noir de la taille d'un œuf tourbillonnait en lui torturant les entrailles. Les hurlements de Loup dominèrent un moment le tumulte du vent, puis un cyclone se forma dans le ciel. Bientôt, le temps s'assombrit. Dans son sillage, la tornade commença à fracasser des arbres qui chutaient, pêle-mêle, menaçant d'écraser les hommes.



Apeuré, La Teigne lâcha son fouet, donnant à Hürtö le mince filet d'air qui l'empêcha de perdre conscience. Ceci lui permit d'assister à l'effroyable hécatombe qui s'ensuivit.



Devant le spectacle du trou noir et des éclairs pourpres qui transformaient le corps et le regard d'Artos, Dezael recula d'un pas. Il buta contre une branche arrachée par le vent et s'affala sur le dos. Cette maladresse agit comme un signal sur la petite troupe embusquée. Slavad fonça vers son père, suivi de Quatre-Mains qui voulait le couvrir. Les voxlocs bondirent sur leurs talons, traînant Hullo sur une bonne distance. Au moment où le dresseur des bêtes se résigna à lâcher les laisses, il entendit un craquement funeste. L'arbre lui broya les reins et lui fit éclater le crâne.



Meydoc happa la main de Dezael. Il la mordit et la secoua si fort que deux doigts et une portion de la paume lui restèrent dans la gueule. Le Rapace dégaina sa dague et se jeta sur le voxloc qu'il avait lui-même lancé aux trousses de son père.



La Puce sentit un danger imminent en s'approchant de celui qu'elle traquait depuis si longtemps. Elle renifla l'air chargé de pluie

et observa Artos. La femelle hésitait, partagée entre son instinct qui l'incitait à la prudence et son désir de capturer sa proie. Elle commença à tourner autour du Longs-Doigts en montrant les crocs, plus anxieuse que féroce. Artos ne la voyait pas ; il restait prostré dans une douleur lancinante, apparemment sourd au tumulte créé par son sphinx parasite.

Voyant cela, les deux esclaves qui avaient porté la chaise de Dezael s'enfuirent, convaincus qu'il y avait moins de risques à désertter qu'à demeurer dans cette forêt maléfique.



Pendant ce temps, luttant contre les rafales, Stap avait réussi à enchaîner Janel. Soudainement tirée de sa torpeur, la femme des rives se débattait comme une furie. Le chef des chasseurs allait ordonner à Seph et La Teigne de cesser de frapper leur prisonnier et de le ficeler quand de longs hurlements percèrent le vacarme des bourrasques.

— Oh non ! gémit-il en reconnaissant les appels sauvages. Les loups !

Affolé, il cria à ses hommes :

— Courez !

La meute surgit et Grug, le mâle dominant, bondit immédiatement pour affronter la femelle voxloc.

— *Comment oses-tu menacer le protecteur de ma race ?* grogna l'animal en s'interposant entre Artos et La Puce.

— *Dégage, louveteau,* répliqua la femelle.

Les deux bêtes fondirent l'une sur l'autre, sachant qu'elles s'engageaient dans une lutte mortelle.



Tandis qu'il se trouvait seul dans son cabinet, Hodmar fut frappé par l'onde très ténue d'un sortilège d'attraction. Depuis quelques minutes, le même courant l'avait déjà traversé cinq fois. De toute évidence, le magicien qui lançait cet enchantement répétitif ne cherchait pas à dominer le vieux sage. Compte tenu de la puissance du maître de magie, l'idée aurait été saugrenue, voire ridicule. Cette situation insolite ne pouvait signifier qu'une chose : un sorcier inconnu et incapable d'une véritable transmission de pensée désirait attirer son attention.

Peu de temps après, le professeur Löor entra en trombe pour lui annoncer la disparition de deux élèves. La même énergie étrangère s'introduisit à nouveau dans l'esprit d'Hodmar, le laissant interloqué et anxieux. Ensuite, le lien spirituel se rompit dans un éclatement brutal.

Le mystérieux mage souffrait ; il appelait à l'aide. Le directeur du collège dut se plonger dans un état de profonde méditation pour retracer l'endroit d'où émanait l'appel. Quand lui apparut l'image de la clairière située non loin d'un des portails sud, son angoisse devint insoutenable.

Son voyage-éclair le fit se matérialiser en plein cauchemar. Il vit d'abord Padho, retenu à un arbre, et Janel, menacée par un cyclone qui se dirigeait droit sur elle. Des humains vociféraient, d'autres se battaient. Pendant ce temps, une meute de grands loups du nord prenait position autour de la clairière. Le vieux maître dénoua magiquement les liens des deux elfes captifs.

— Réfugiez-vous vite au village des magiciens, leur intima-t-il.

Sans attendre, le gaillard du Clan des bois souleva la jeune femme et s'enfuit avec elle sous la pluie diluvienne.



Dans la fureur des éléments, Stap rejoignit Seph et La Teigne.

— Filons !

Hurtö gisait toujours au sol, le fouet autour du cou, mais plus personne ne se souciait de lui. Les chasseurs ne pensaient plus qu'à fuir les loups et la puissance dévastatrice de la tornade.



Meydoc refusait de lâcher Dezael. Il lui avait arraché la joue droite, une oreille et la moitié du nez. Ensuite, il lui avait ouvert l'épaule et le flanc. Dans la mêlée, le corpulent marchand ne comprenait pas que son fils essayait de le secourir.

— Assassin..., délirait le père tandis que Le Rapace tentait de poignarder le voxloc.

Quatre-Mains les couvrait en surveillant les loups.

— Slavad ! l'appela-t-il, paniqué. Abandonne ou nous allons périr tous les deux.

— Aide-moi... Tu as promis !

Le fils de Dezael réussit à empoigner Meydoc à bras-le-corps, mais la bête n'entendait pas se laisser dominer. Elle saisit Slavad à la gorge, forçant Lom'lin à se jeter dans la bagarre.



Hodmar pétrifia les trois chasseurs qui risquaient de piétiner Hurtö. Ils s'écroulèrent comme les arbres, Stap sous Le Grêlé et La Teigne. Pendant que le maître de magie libérait son disciple de la

lanière de cuir qui l'étouffait, il nota la présence d'un personnage immobile dans la tourmente. Sa posture n'avait rien de naturel. Quand Hürtö remua, fourbu mais sauf, le mage put détailler le visage de l'étranger.

— Artos ! s'écria-t-il en reconnaissant le jeune rebelle.



Obéissant aux ordres de leur chef, les loups se contentaient d'arpenter la clairière et de guetter les hommes. Ils assistaient au combat de Grug et de la femelle voxloc, attendant leur tour pour prendre part à l'action.



Hodmar aida Hürtö à se relever. Le supportant d'un bras autour de la taille, il l'emmena vers Artos qui se tenait figé dans la douleur que lui occasionnait le tourbillon de son sphinx parasite.



Grug détestait les voxlocs. Une de ces odieuses bêtes lui avait déjà sectionné une oreille. Il mordit le groin de La Puce, lui tirant une plainte déchirante. En cherchant à rétorquer, elle avança un peu trop la gueule, offrant l'espace d'un bref instant son cou à son rival. Les crocs du loup lui transpercèrent la gorge, faisant jaillir par saccades un flot de sang rouge et chaud.



Hodmar annula le sortilège de pétrification qui condamnait les chasseurs à être dévorés par les loups, puis, sous l'œil méfiant de l'énorme mâle blanc, il enlaça Artos.

— Reste accroché à mon bras, recommanda-t-il à Hürtö. Je vous emmène tous les deux.

Quand le vide happa le trio, Grug pencha la tête, penaud. Le vieux Longs-Doigts venait de le priver de la gratitude du rebelle.

— *Adieu*, glapit le grand loup, tout de même fier d'avoir sauvé le protecteur de son espèce.

Il hurla. Le signal était donné : ses compagnons pouvaient attaquer.



Le vent cessa subitement, cédant la place aux lamentations de Dezael. Haletant, Slavad s'étonnait de n'être que légèrement blessé. Il vit Quatre-Mains récupérer promptement ses dagues. La carcasse éventrée de Meydoc gisait à côté de sa proie. Le sang de la bête et celui du gros homme terrassé se mélangeaient dans la boue.

— Merci, souffla Le Rapace. Tu nous as sauvés, mon père et...

Il s'interrompt en remarquant le visage anormalement livide de Lom'lin. Dans sa lutte contre le voxloc, le fils du marchand d'esclaves avait manqué l'entrée en scène des loups.



La meute fondit sur les chasseurs qui se remettaient tant bien que mal de la pétrification rompue par le maître de magie. Puisque La Teigne et Le Grêlé se trouvaient exposés, ils subirent les premiers la morsure des bêtes. Leurs cris ranimèrent Stap qui se redressa si vite que la tête lui tourna. « Que se passe-t-il ? » s'affola-t-il. Il tentait vainement de combler le vide entre son dernier souvenir et le carnage auquel il assistait. Du coin de l'œil, il aperçut le grand loup blanc qui s'apprêtait à bondir. Le chasseur cessa de réfléchir, dégaina son épée et attendit l'assaut. Grug l'ignore, pourtant. Ses yeux jaunes brillèrent un moment dans la pénombre, puis, d'un mouvement souple et puissant, il se jeta sur l'homme au profil de faucon.

— *Mort à l'ennemi d'Artos*, grogna le loup.

Son attaque fulgurante ne donna aucune chance à Slavad, ni à Quatre-Mains, qui se trouva pris de court. Sous son regard horrifié, l'animal planta ses longs crocs dans la gorge de son ami et le saigna.

— Tu ne peux plus rien pour lui, affirma Stap en accourant vers Lom'lin et en le retenant de se lancer dans un sauvetage inutile.

Le chef des chasseurs ne songeait plus qu'à une chose : fuir. Toutefois, il ne voulait pas abandonner son client. Aucune grandeur d'âme n'anoblissait ses intentions ; il entendait seulement se faire doublement payer pour cette désastreuse aventure et pour cela, il fallait que Dezael survive.

La situation exigeait de penser vite et bien. Le gros marchand délirait, grièvement blessé et inconscient. Stap comprit qu'il lui faudrait demander l'aide du surprenant colosse à quatre mains. Il brandit son épée pour protéger le géant du prochain assaut. Pour l'instant, les loups encerclaient La Teigne et Seph. Les deux captifs geignaient, les vêtements en lambeaux, les jambes et les bras lacérés, tandis que les bêtes les mordillaient, s'amusant avec eux avant de les mettre à mort.

— Attrape le gros et fichons le camp ! ordonna Stap, jugeant qu'il était impossible de sauver ses hommes.

Se souvenant de la promesse faite à Slavad, Quatre-Mains souleva Dezael et prit la direction du sentier. Avant de tourner le dos au grand loup blanc qui s'acharnait sur la dépouille du fils du marchand, Stap recula prudemment. Inquiet de glisser ou de trébucher, il tâta d'abord du bout du pied le sol inondé par l'averse. Grug releva soudain le museau ; son pelage souillé de sang le rendait encore plus terrifiant. Il émit un bref glapissement qui alerta le chef des chasseurs. Sans plus se soucier d'être discret, il détala.

Obéissant à l'ordre du mâle dominant, deux femelles s'élancèrent à la poursuite des fuyards. L'une d'elles entreprit de talonner Stap. L'autre le dépassa pour rattraper Quatre-Mains. Une fois parvenue à sa hauteur, elle agrippa un des pieds ballants du marchand d'esclaves. Réveillé par cette nouvelle souffrance, l'homme recommença à hurler. Sans cesser de courir, Lom'lin tentait de se débarrasser de la louve. Dans sa lutte contre le géant, la bête déchira le chausson et la chair du pied de Dezael, avala ses orteils dodus et lui rogna la cheville jusqu'à l'os. Le colosse réussit finalement à assener un violent coup de botte dans les côtes de la louve. Gémissante, elle s'échoua dans un ravin.

Cette défaite mit subitement fin à la chasse des femelles. Après tout, il y avait déjà trois proies à dévorer. En s'éloignant, Stap tenta d'ignorer les appels obsédants de ses hommes livrés aux loups. Sans indulgence, l'écho lui retournait leurs cris de détresse. Puis, après quelques instants, vint un silence encore plus sinistre : La Teigne et Seph avaient cessé de solliciter de l'aide. Des larmes amères brouillèrent la vue de Lom'lin ; au moins, Slavad n'avait pas été dévoré vivant. « Tu avais bien deviné, mon ami. C'était un piège. »



Les trois magiciens apparurent devant une construction magnifique. Hürtö ne reconnut pas l'édifice. Toutefois, l'architecture typique du lieu ainsi que les larges avenues dallées qui le bordaient lui rappelèrent sa visite au temple du temps. Hodmar les avait conduits dans la Cité des sphinx. Le maître de magie sentit Artos vaciller sur ses genoux tremblants.

— Peux-tu le supporter ? s'enquit le vieux mage auprès de son disciple.

Le Loxillion oublia ses propres douleurs pour aider son ami.

— Artos, murmura-t-il, ému et effrayé.

Ils étaient complètement trempés. Du khôl avait barbouillé de larges bandes sombres sous les yeux éteints du jeune rebelle

— Il ne t'entend pas, soupira Hodmar. Il a subi une grave commotion.

D'un mouvement de tête, il désigna le bel édifice.

— Entrons.

— De quel temple s'agit-il ? demanda Le Gris.

— Celui de l'esprit des sphinx, sanctuaire de formidables pouvoirs. Ici, nos ancêtres nous donnent accès à leur précieuse sagesse.

Hjurtö ne questionna pas davantage son maître. Il était trop préoccupé par l'état de prostration de Loup pour s'intéresser, de près ou de loin, aux temples anciens.

— Va-t-il se remettre ? s'inquiéta-t-il.

— Bien sûr, l'assura sans hésiter le sorcier. Les esprits l'y aideront.

Ils pénétrèrent dans un hall aux murs couverts de fresques mouvantes. Sans hésiter, Hodmar se rendit vers l'unique porte qui perçait le mur du fond. Soutenant toujours son ami, Le Gris le suivit. Quand il franchit le seuil de la pièce suivante, il sursauta. Une tête sculptée dans la pierre et haute comme trois hommes lui faisait face. Il s'agissait d'une représentation parfaite d'un sphinx à la crinière soigneusement lissée. Les paupières closes de l'idole s'ouvrirent brusquement sur ses yeux argentés. Ses lèvres de roc se plissèrent en un gracieux sourire.

— Bienvenue à vous, maître Hodmar, l'accueillit la statue d'une voix suave.

— Je rends grâce à votre savoir, Koros, esprit du passé.

L'idole déplaça son regard étincelant pour observer les deux compagnons du grand mage.

— Loxillion Hjurtö, reconnut-il. Pour quelqu'un de si jeune, vous cumulez moult réminiscences douloureuses.

Le Gris se sentit mis à nu sous l'éclat des yeux perçants.

— Et Jynabör Artos, poursuivit Koros après avoir lentement battu des paupières. Cet enfant rebelle a subi un sort terrible.

— Je le recommande à votre infinie sagesse, déclara respectueusement Hodmar. Il faut décider de son avenir.

— Étendez-le sur l'autel que j'examine sa mémoire.

Hjurtö avança précautionneusement en entraînant Loup. Les trois magiciens contournèrent la tête du sphinx qui demeura immobile, leur offrant le spectacle troublant de son profil recueilli. À cinquante pas devant eux se trouvait un bloc de granit sur lequel ils couchèrent Artos. Celui-ci se laissa faire, le visage vide de toute expression, semblable à un somnambule. Une fois soulagé du poids de son ami, l'apprenti leva les yeux pour examiner l'endroit. L'autel se situait au centre d'un triangle parfait, formé par la statue de Koros et deux autres têtes sculptées. L'une d'elles regardait dans la direction opposée de l'esprit du passé.

— Voici la sœur de Koros, expliqua Hodmar. Demma, la gardienne du futur.

— Et le troisième ? s'enquit Le Gris en désignant le noble personnage qui les dominait.

Celui-ci, plus imposant avec sa crinière déployée, était placé de telle sorte qu'il surplombait l'autel et englobait dans son champ de vision les profils de Koros et de Demma.

— Je te présente leur père, Pomgalion, maître des destins.

Hurtö déglutit. Rien ne l'avait préparé à d'aussi impressionnantes rencontres. Déjà largement ébranlé par les événements tragiques qui lui avaient rendu Loup, il prenait tout à coup conscience de son état de suprême lassitude. Son corps entier lui faisait mal, lui rappelant les coups reçus dans la clairière.

— Louée soit votre sagesse, esprit de la vie présente, passée et future, fit Hodmar.

La gorge irritée, la voix éraillée, Hurtö imita le vieux magicien et rendit hommage à la statue qui les couvrait de son regard ensorceleur.

— Soyez bénis, mortels soumis aux caprices du destin, les accueillit le sphinx.

Voyant les yeux de Pomgalion se fixer sur Artos, Le Gris s'éloigna un peu de l'autel. Il réprima difficilement un cri quand d'innombrables tentacules émergèrent du crâne de Koros et vinrent enlacer Loup. Des ventouses s'attachèrent à son front, ses bras et ses jambes. L'esprit du passé remonta le fil des souvenirs du blessé et perçut la dernière image imprégnée dans sa conscience : celle de La Teigne battant Hurtö. À rebours, Koros revécut chaque instant, chaque émotion, chaque pensée du jeune rebelle. Le voyage s'interrompit brutalement au moment de la conception de l'enfant.

Inquiet pour le jeune Loxillion, Hodmar le prit par l'épaule.

— Tout va bien.

Les tentacules abandonnèrent subitement le corps de Loup, puis se tendirent pour s'entortiller à d'autres issues de Demma. Les idoles ainsi reliées paraissaient méditer, les paupières et les lèvres closes. Venue de l'obscurité de la voûte, une plaque de marbre s'abaissa au-dessus de l'autel. Elle s'immobilisa si près d'Artos qu'Hurtö craignit de le voir broyé. Sur la dalle qui flottait librement, un livre gigantesque s'ouvrit. Les pages commencèrent à tourner en émettant un bruit craquant et vif.

— Le livre des destins, chuchota Hodmar. Kurbi l'Ancien l'utilise lors des cérémonies de révélation.

— Je ne le croyais pas si énorme, s'étonna Le Gris.

— Tu sais bien qu'on ajuste son format selon les circonstances... Il s'agit pourtant d'un sortilège élémentaire.

— Navré... J'ai parlé sottement, s'excusa le disciple.

Une scène lointaine s'imposa à sa mémoire. Il revit Artos réduisant la taille de ses manuels de classe le jour où leur curiosité les

avait précipités en plein drame.

— Je pourrais donc y lire mon avenir ? s'émerveilla Hürtö.

— Pas exactement. Ces pages contiennent les événements déterminants de l'existence des êtres vivants.

— Je ne vois pas la différence, avoua le garçon, perplexe. Destin ou futur...

— Lorsque ces événements charnières se produisent dans nos vies, expliqua Hodmar après un moment de réflexion, c'est un peu comme si nous nous trouvions à une croisée de chemins : nous devons choisir. Ces décisions fondamentales forgent notre avenir. Voilà la distinction. Un même destin porte en lui le germe de plusieurs futurs.

Hürtö reporta son attention sur le précieux bouquin. Mis à part sa taille, il ressemblait à n'importe quel grimoire. Le bruissement des pages s'interrompit et Pomgalion lut à voix haute.

Le Gris ne comprit rien au long soliloque, car l'esprit des destins utilisait une langue ancestrale. Quand revint le silence, la plaque s'éleva quelque peu, laissant de nouveaux tentacules se lier aux membres inertes de Loup. Ces appendices appartenaient à Demma, la gardienne de l'avenir. Saisi d'une angoisse indicible, Hürtö se rendit compte qu'il tremblait. Comme s'il répondait à son malaise, Artos s'agita : ses pupilles prirent une étrange lueur rougeâtre, puis il replongea dans son apathie. Pomgalion s'adressa ensuite à Demma.

— Esprit du futur, tu viens de capter l'essence du tempérament de cet elfe-sphinx. Tu connais son passé, son destin et sa nature. Conséquemment, tu devines ses choix. Projette-moi dans son avenir.

De lourds rideaux coulissèrent devant la face de l'esprit du futur, dévoilant un immense miroir dont le cadre sculpté représentait Danze, la grande prêtresse sphinx. Sous le feu du regard de Demma, la surface s'anima d'une succession de scènes si rapides qu'elles ne pouvaient s'imprégner dans la conscience trop lente d'un être incarné. Néanmoins, confronté à ce spectacle chaotique, un sentiment de terreur s'insinua dans l'âme d'Hodmar.

— Détourne-toi, recommanda le vieux mage à Hürtö.

Le garçon obéit, car les reflets effrénés lui donnaient la nausée. Les images et les sons que son cerveau n'arrivait pas à décoder s'incrustèrent tout de même dans son esprit. Pendant de longs siècles, ils allaient ressurgir dans ses méditations sous forme de visions et de paroles prophétiques, toutes largement funestes.

Hodmar resta à observer le miroir dans lequel n'apparaissaient que des pulsions colorées issues des yeux de Demma. Une atroce cacophonie résonnait entre les murs du temple. Subitement, les lueurs disparurent. Les rideaux masquèrent la surface réfléchissante et un lourd silence s'installa. La plaque de marbre s'envola, emportant avec elle le livre des destins. Pomgalion observa gravement Artos. Une

larme brillante naquit au coin de l'œil du sphinx et roula sur sa joue de pierre. Quand sa voix s'éleva, elle parut sourde aux oreilles d'Hurtö.

— Maître Hodmar, appela-t-il, qu'attendez-vous de moi ?

— Pouvez-vous effacer les réminiscences néfastes de ce pauvre jeune homme ?

— Je possède ce pouvoir, admit le sphinx. Si mon intervention participe au bien de tous, je peux les remplacer par des souvenirs plus conformes à l'existence d'un apprenti magicien. Ce faisant, Artos utilisera son destin de manière fort différente, bercé par l'illusion d'un passé beaucoup plus clément qu'il ne le fût en réalité.

Pomgalion arrondit les lèvres et souffla doucement. Une bulle évanescence se forma au-dessus de l'autel. Il émanait de cette sphère une douce lumière orangée qui teintait d'un faux hâle le visage livide d'Artos.

— Ma fille, commanda-t-il, montre-moi comment ce passé fictif, associé à son destin et à sa nature, influencerait l'avenir de Jynabör Artos.

Les ventouses de Demma s'approchèrent de la sphère qui crépita doucement à leur contact. Le miroir fut à nouveau dégagé et constellé de taches de couleur. La cacophonie retentit, sans susciter autant d'émoi dans l'âme d'Hurtö. Il ne chercha pas à fuir le spectacle ensorceleur et finit même par éprouver un peu d'ennui. Quand la projection cessa, les tentacules abandonnèrent la bulle qui se mit à puiser joliment.

— Quel lourd dilemme, s'affligea l'esprit des destins, tandis qu'une autre larme se traçait un chemin vers la commissure de ses lèvres.

La bulle s'abaissa vers Artos ; elle creva juste avant de toucher son front.

— Pourquoi ? s'indigna Hodmar.

Il était venu dans ce temple en étant convaincu que les esprits répareraient sans attendre le tort fait au rebelle. Jamais il n'en avait douté. Mais voilà que d'une brusque expiration, le grand sphinx avait détruit la sphère de souvenirs factices. Maintenant, Pomgalion pleurait sans retenue.

— Je ne peux pas, déplora-t-il. En dépit de ce que j'ai vu, en dépit de mon désir sincère de sauver ce Jynabör, je ne peux pas.

— C'est insensé..., voulut protester le vieux mage.

— Son destin est lié à celui des races pensantes et l'importance de son rôle me défend d'interférer. Ma compassion me dicte de le soulager en modifiant son passé. Malheureusement, mon sens du devoir me l'interdit.

— N'existe-t-il pas...

— Nul, pas même moi, ne possède l'autorité d'empêcher que s'accomplisse la prophétie.

Pomgalion courba l'échine ; un poids insoutenable semblait l'accabler.

— J'ai parlé, trancha-t-il.

À cet instant, les sphinx fermèrent les yeux et redevinrent immobiles. Dès lors, il ne resta plus que trois statues en pierre dans l'enceinte du temple, personnages soudainement froids et insensibles dominant trois magiciens défaits.

Pourchassés par des louves affamées, les hommes avaient fui la clairière. À ce moment, ils ne s'étaient pas attardés à réfléchir aux conséquences du sauvetage de Dezael. Mais, dès que les femelles de la meute s'étaient lassées de les talonner, la réalité avait rattrapé les fugitifs. Aussi fort soit-il, Quatre-Mains ne pouvait pas trimbaler seul l'énorme commerçant, encore moins sur une longue distance. Malgré le danger, le colosse dut bientôt déposer son fardeau. Il songea avec dépit aux deux esclaves que Slavad et lui avaient tués.

— Il faut que tu retrouves les porteurs, annonça-t-il à Stap en tentant de reprendre son souffle. Enfin... S'ils n'ont pas péri dans l'hécatombe, il nous les faut.

Plié en deux, un point douloureux lui transperçant les côtes, le chasseur acquiesça d'un signe de tête.

— Comment t'appelles-tu ? haleta-t-il.

— Lom'lin... Tu ne t'étonneras pas qu'on me surnomme Quatre-Mains... Mais trêve de civilités... Je ne suis pas d'humeur. Je te répète donc que, si nous voulons nous tirer de ce pétrin, tu dois rattraper les esclaves.

— Je ne...

— N'essaie pas de me faire croire que tu te fiches du sort de ton bailleur de fonds, lança froidement Quatre-Mains.

Stap jeta un œil sur Dezael qui gisait, inconscient.

— J'en ai laissé deux ligotés à l'orée de la sente...

— Oublie-les, l'interrompit Lom'lin. Nous les avons abattus. Il faut retrouver ceux que tu avais amenés avec toi dans la clairière.

— Tu devras m'aider, exigea le chasseur.

Le colosse aurait préféré rester auprès du marchand et soigner sommairement ses plaies les plus graves.

— Tu as vu la stature de ces esclaves, argumenta Stap. Sans toi, je ne parviendrai pas à les maîtriser.

— Dommage que les voxlocs aient succombé, soupira l'autre en regardant ses vêtements souillés du sang de Meydoc.

L'animal s'était montré loyal, discipliné et efficace. Il regrettait d'avoir dû le tuer.

— Faisons vite alors, concéda-t-il.

Il couvrit le blessé de son manteau et emboîta le pas au chasseur.

— Au fait, que faisiez-vous à nos trousses, Slavad et toi ? questionna Stap sans se retourner.

— Je t'expliquerai plus tard.

La réponse de Lom'lin avait claqué sèchement ; il ne se sentait pas l'envie de parler de son ami dévoré par les loups.

— Pressons-nous, reprit-il sans laisser à son nouveau compère le temps d'insister, sinon tu n'auras plus personne pour financer ta désastreuse expédition.

— Sa désastreuse expédition, riposta le chef.

Ils rebroussèrent prudemment chemin, Stap allant le premier, car il était passé maître dans l'art de la traque. Tous les sens en éveil, le chasseur dénicha aisément la piste des déserteurs. Perdus à proximité de la clairière, les deux esclaves avaient tourné en rond, rendus fous de frayeur par les pièges à illusions des magiciens. Involontairement liés par leur désir de survivre à l'aventure, Stap et Lom'lin assujettirent les porteurs et les ramenèrent enchaînés là où Dezael se vidait de son sang.

Activant toutes ses mains, le géant au visage poupin s'affaira autour de l'homme. Il lava et pansa ce qui subsistait des chairs grugées par Meydoc et les loups. En dépit de ses gestes délicats, il réveilla Dezael qui se remit à hurler. Il s'évanouit une fois de plus quand Quatre-Mains utilisa un tison pour cautériser la paume partiellement arrachée et le moignon de son pied.

— Nous devons partir d'ici, le prévint Stap qui faisait nerveusement le guet.

Exténué, Quatre-Mains regarda froidement la masse informe et cireuse du blessé. Il n'éprouvait que mépris et dégoût pour le gros marchand et, en vérité, il se souciait peu de son sort. Son apparente commisération envers lui se voulait un ultime hommage à Slavad. Le Rapace lui avait demandé de sauver son père. Il semblait naturel à Lom'lin de respecter le vœu de son ami.

— Nous devons partir, insista Stap.

Dezael gémissait. De toute évidence, dans son état, il valait mieux ne pas le déplacer. Pourtant, Quatre-Mains savait que le chasseur avait raison ; s'ils s'attardaient trop longtemps sur ces territoires étrangers et hostiles, ils risquaient de voir revenir les loups ou, pire, l'abominable Artos.

— Advienne que pourra, déclara-t-il en recouvrant Dezael. À lui de s'accrocher maintenant.

Pendant que Lom'lin s'improvisait guérisseur, Stap avait fabriqué une civière. Le chef des chasseurs ordonna aux esclaves d'y hisser Dezael. Il fouilla ensuite dans un bosquet.

— Que cherches-tu ? s'enquit Quatre-Mains, intrigué par ce comportement insolite.

— Plus rien ne peut me surprendre dans cette damnée contrée, alors je ne prends aucun risque...

Il revint avec quelques rameaux de fougères fanées. D'un geste

brusque, il en tendit un à Lom'lin.

— Que veux-tu que je fasse de ça ? s'étonna ce dernier.

— Artos prétend que ça protège contre les mygales géantes.

— Tu te moques de moi, non ? Tu ne crois tout de même pas à de pareilles inepties.

Stap glissa quelques tiges sous sa ceinture.

— Ma fierté, je l'ai abandonnée dans cette maudite clairière, répondit-il, tandis que ses yeux inquiets scrutaient les alentours. Je préfère me couvrir de ridicule plutôt que de finir dans la panse d'une araignée monstrueuse.

Lom'lin fit la moue en regardant la fougère qu'il tenait dans une de ses petites mains. Il la tripota avec les trois autres et la renifla. L'odeur, à peine perceptible, ne lui parut pas désagréable.

— Balivernes, conclut-il.

Il mit néanmoins la longue feuille sous la sangle de son baudrier de poitrine.

— Mais moi non plus, je n'estime pas pouvoir me permettre cette vanité.



Stap pestait.

« Me voilà devenu la nourrice d'un bébé éléphant. »

Pour se défouler, il houspilla les deux esclaves.

— Aide-nous plutôt que de ronchonner, lui lança Lom'lin sur un ton peu amène.

Le colosse lâcha une des deux branches qui servaient de bras à la civière improvisée. L'autre s'en saisit en maugréant.

« Et porteur... C'est un comble ! »

Son compagnon d'infortune avait clairement établi qu'il ne se laisserait pas traiter comme un subalterne.

— Nous partagerons les tâches également, avait déclaré Quatre-Mains au chef désormais dépourvu de troupe.

Puisque Lom'lin soignait les innombrables plaies de Dezael, il revenait à Stap de faire manger le blessé, tâche aussi ingrate que laborieuse. La moitié gauche du visage ne présentait plus qu'un amas de chairs purulentes qui tentaient, tant bien que mal, de se ressouder près du trou laissé par le nez arraché. Il fallait réduire les aliments en purée et pousser le tout dans l'orifice sans lèvres, lequel rejetait la plus grande part de la bouillie. Le marchand s'étouffait, s'agitait et ne cessait de gémir.

Le temps passant, Dezael reprit des forces et, au désespoir de tous, il retrouva l'usage de la parole. Ses plaintes informes et incessantes ainsi que ses innombrables caprices sortaient comme des jappements

aigus qui irritaient Stap et son acolyte. Un jour, Lom'lin confia au chasseur que la face de Dezael allait bientôt former un tissu de cicatrices denses et grisâtres qui le ferait ressembler à un gigantesque topinambour. Cette perspective souleva l'hilarité débridée des deux hommes, qu'accentuait leur tension nerveuse. Il leur sembla qu'un siècle s'était écoulé depuis leur dernier rire. Entre eux, ils n'appelèrent plus leur tortionnaire que « Topine ».



L'hiver s'installa, rendant très difficile la marche en forêt. Malgré tout, les hommes forcèrent l'allure, se rendant jusqu'au bord de l'épuisement. Ils n'avaient rien tant désiré que de rentrer à Corvo. Lorsqu'ils atteignirent la relative sécurité d'une première route de campagne, Stap et Lom'lin dormirent plus paisiblement et commencèrent à croire que la vie pourrait peut-être reprendre son cours.

Stap rêvait de la fortune qu'il arracherait à Dezael. Il songeait aux multiples plaisirs qu'il s'offrirait avec autant d'or. Pour sa part, Quatre-Mains souhaitait que la fin de l'expédition lui apporte la sérénité. N'avait-il pas honorablement respecté le serment fait à Slavav ? Quant au marchand d'esclaves, il aspirait plus que jamais à se vautrer dans le luxe et le pouvoir. Il n'en pouvait plus de se sentir livré à la bonne volonté de deux étrangers. Pas une seule fois il ne s'informa du sort de son fils et, pour cela, Lom'lin le détesta encore plus.

Ils arrivèrent dans le bourg en plein blizzard. Le vent cinglant avait vidé les rues, laissant la neige s'accumuler en une épaisse couche vierge de tout pas. Il aurait été plus aisé pour l'équipée de trouver refuge dans une auberge proche, mais Dezael insista pour être conduit chez lui. Une altercation s'ensuivit. Ils se tenaient là, arrêtés à un carrefour, battus par les rafales, subissant les injures du marchand qui criait pour imposer son ultime caprice. Lom'lin choisit ce moment pour ramasser son paquetage et disparaître ; ayant rendu le père de Slavav à son existence, il considérait sa dette payée.

Demeuré seul, Stap renonça à argumenter avec son client. Il ordonna aux porteurs de prendre le chemin du domaine de Dezael. Pendant tout le trajet, le commerçant imagina son prochain retour au marché ainsi que la délicieuse et élégante présence de ses clients.



Dès qu'il pénétra dans sa demeure, les ordres de l'intendant fusèrent et les domestiques accoururent au-devant de leur maître.

— Bienvenue à notre bon seigneur, répétaient-ils en s'inclinant les uns après les autres.

Même s'ils s'empressaient de dissimuler leur dégoût en baissant obséquieusement la tête, Dezael remarqua leurs regards effarés. Cette attitude embarrassée chassa l'euphorie qui l'avait transporté à l'approche de son domaine. Jamais le gros marchand n'avait vu autre chose que de la crainte et du respect dans les yeux de ses valets, témoignage permanent de la puissance suprême du maître de la maison. Il se savait différent d'avant, il comprenait aussi que son nez arraché le défigurait, mais il n'avait pas pensé que son aspect puisse provoquer de telles expressions horrifiées. Après tout, au cours du retour, Quatre-Mains l'avait constamment rassuré :

— Grâce aux compresses de sève, avait affirmé le colosse, vos plaies guérissent très bien. Il ne faut pas toucher votre visage, cependant ; vos mains le contamineraient.

Tenant de se comporter avec sa morgue coutumière, il se fit mener dans ses appartements. Il congédia Stap en lui remettant un petit coffret rempli d'or et exigea ensuite qu'on le laisse.

Après un long moment d'hésitation, il osa enfin se regarder dans sa psyché. Ses hurlements et ses sanglots résonnèrent longtemps dans les vastes couloirs du palais. Dezael venait de faire la connaissance de Topine.

Le retour de l'important commerçant alimenta grassement les ragots du bourg. Le nombre de ses surnoms s'accrut au même rythme que la curiosité mesquine des citoyens. Les jours passèrent et le bruit courut que jamais Dezael ne reviendrait au marché. Le domaine du marchand d'esclaves était devenu un cloître où personne n'était reçu.

Pourtant, après trois cycles des limes, une fastueuse procession déambula dans la grande avenue. Quand l'escorte de Dezael fendit la foule matinale, un silence surnaturel chassa l'habituelle rumeur. Les hommes frissonnèrent, les femmes agrippèrent leurs petits et les esclaves perdirent tout espoir.

Les porteurs placèrent la chaise à l'endroit où s'était dressé l'ancien trône du puissant maître du marché. Couverte d'or et de pierres précieuses, elle scintillait dans les lueurs du soleil printanier. La jambe mutilée de Dezael avait disparu sous d'épaisses couches de velours plissé. Les mains et les bras de l'imposant personnage étaient recouverts de cuir fin et nul ne pouvait soupçonner que l'un des gants était bourré de duvet. Sous le capuchon bordé de fourrure, le masque en argent gravé défiait les regards indiscrets, tandis que les yeux de Dezael scrutaient attentivement les visages stupéfaits.

Au bout d'un moment, des têtes se détournèrent, des fronts se baissèrent. Les commis et le scribe prirent leur place usuelle et le seigneur du marché leva la main. Les laquais apportèrent le vin et

circulèrent parmi les clients rendus nerveux. Malgré l'atmosphère tendue, soucieux de paraître aussi naturels que possible, ceux qui avaient déjà conclu des affaires avec le réputé commerçant s'installèrent dans les fauteuils qu'on leur désignait. Après tout, Dezael était reconnu pour n'offrir que de la marchandise exceptionnelle. Pourquoi en irait-il autrement ? « Les affaires sont les affaires », songeaient les invités pour s'aider à surmonter leur malaise devant l'apparence fort troublante de leur hôte.

— Vous aurez certainement noté la qualité du cheptel que je vous propose aujourd'hui, leur lança Dezael.

Sa voix parut ferme, soutenue par son style élégant et paisible.

— Il y a longtemps qu'on n'a pas vu un aussi bel éventail d'esclaves, se risqua à chevroter un vieux client. Vous nous avez manqué, cher ami.

— Trop aimable, sire Lesco.

Les habitués firent mine de ne pas remarquer la place restée vide derrière le fauteuil du marchand d'esclaves. Un colosse à quatre mains racontait partout dans le bourg que Le Rapace avait trouvé la mort en arrachant son père aux griffes d'un voxloc. Toutefois, la crainte étant plus forte que la curiosité, personne n'osa aborder le délicat sujet devant le commerçant. Puisque Dezael agissait comme s'il n'avait pas eu de fils, ses clients comprirent qu'il valait mieux l'imiter. Ainsi, après que son corps eut été dévoré par les loups, le souvenir de Slavad allait subir un sort encore plus funeste : au gré des petites lâchetés individuelles, sa mémoire allait disparaître dans l'indifférence.

La rumeur reprit en même temps que les échanges courtois. Les braseros fumaient ; on marquerait bientôt les esclaves et le bétail. Sous peu, l'air ambiant deviendrait chargé des odeurs mélangées de chairs brûlées, de nourriture délicate et d'excréments. Corvo n'avait pas changé. Dans ce monde d'extrême violence, Topine n'avait pas sa place. À jamais, derrière son masque d'argent, l'affreux resterait caché.

Corvo n'avait pas changé : Dezael régnait sur le marché.

Après avoir quitté le temple de l'esprit des sphinx, le vieux maître avait conduit Artos dans une chambre isolée de l'infirmerie du collège de magie.

Profondément dérangé par l'apparence étrangère et sophistiquée de Loup, Hürtö avait essuyé les vestiges de maquillage et défait, une à une, les minuscules tresses de cheveux blonds. Il avait soigneusement baigné son compagnon, étonné de distinguer, en parfaite superposition, les traits familiers du garçon de treize ans et les contours récents de son visage viril. Lorsqu'il avait découvert la marque au fer rouge sur la nuque du rebelle, il s'était empressé de rabattre la chevelure sur le dégradant symbole.

— Quelle misère ! avait-il gémi, le cœur meurtri, son âme compatissante souffrant pour son ami supplicié.

Sachant qu'aucune des anciennes tuniques d'Artos n'irait à son corps d'homme, Le Gris l'avait vêtu de la plus belle de ses propres robes de magicien.

— Je te commanderai une tunique noire ornée d'un loup et d'un cobra, avait tendrement promis le jeune Loxillion à son camarade endormi.

Il était resté auprès de lui de longues heures, n'abandonnant sa veille que lorsque Hodmar le relayait. Quand il ne dormait pas, Loup paraissait complètement hébété.



Au bout de sept jours, tandis qu'Hürtö lisait un manuel de sortilèges, le convalescent sortit de sa torpeur.

— Tu n'aurais pas dû venir.

Le Gris sursauta en entendant la voix grave d'Artos ; il échappa le grimoire et bondit hors de son fauteuil.

— Loup ! Comment te sens-tu ?

Le rebelle balaya la question d'un geste las, puis sa tête se balança furieusement de droite à gauche sur l'oreiller.

— Pourquoi as-tu fait ça ? gronda-t-il.

— Fait quoi ? s'exclama l'autre, interloqué.

— Prendre la place de Zeynon... J'avais appelé le tricheur, pas toi.

Le Jynabör criait presque, les yeux brillants d'indignation.

— Calme-toi, recommanda Hürtö, dépassé par l'agitation

soudaine d'Artos.

— Ils auraient pu te tuer ! fulminait ce dernier. Ne comprends-tu pas ?

Blessé par ce comportement agressif, Le Gris dévisagea son ami. Il avait tant rêvé de leurs retrouvailles ; jamais il (n'avait imaginé qu'elles se dérouleraient dans un pareil climat de confrontation.

— Au contraire... je comprends fort bien, répliqua-t-il, les dents et les poings serrés. Tu aurais pleuré ma mort, mais pas celle de Zeynon. Quel monstre insensible es-tu devenu ? D'ailleurs, que comptais-tu faire de notre camarade, de Janel et de Pahdo ?

— Qu'insinues-tu ? tonna Artos.

— Tu te préparais à les livrer à ces horribles humains, n'est-ce pas ? l'interrogea Hürtö, torturé par le doute.

Grâce à l'intervention d'Hodmar, Janel et Pahdo avaient réintégré leur clan respectif sains et saufs. Ils en avaient été quittes pour une grande frayeur et d'horribles cauchemars.

— Non ! Que vas-tu inventer là ? se défendit Artos.

Son corps fourbu le faisait atrocement souffrir, mais cette douleur n'était rien comparée au trouble de son esprit. Loup se sentait désespérément vide : un froid glacial habitait son âme et seul le feu de sa colère lui rappelait qu'il n'était pas un cadavre pourrissant.

Hodmar pénétra abruptement dans la chambre. Les éclats de voix l'avaient alerté et, derrière son dos, une dizaine d'étudiants curieux pointaient le bout de leur nez.

— Allez-vous-en ! hurla Loup. Je ne veux voir personne... Laissez-moi tranquille !

Il leva ensuite un index hargneux vers Hürtö.

— Toi aussi, sale traître. Tu oses m'accuser... Dehors !

Le vieux mage saisit le visage de Loup. Les doigts appuyés sur ses tempes, il prononça une incantation qui apaisa aussitôt le convalescent. Un silence embarrassant s'ensuivit. Hodmar alla fermer la porte. Il enjoignit les élèves à vite retourner en classe, puis il signifia à son disciple de s'asseoir.

— Quelques explications s'imposent..., déclara sévèrement le puissant maître.

Puis, s'approchant de la couchette d'Artos, il ajouta :

— Mais d'abord, je vais examiner ton aura.

Ce qu'il observa ne le rassura guère : l'éther du jeune rebelle indiquait que son corps se rétablissait du choc subi par l'activité désordonnée de son sphinx parasite. Toutefois, des lueurs sombres marbraient la lumière évanescence, indiquant un déséquilibre inquiétant. Il ne fallait donc pas s'étonner qu'il se trouve si agité.

Le mage ferma la main. Quand il la rouvrit, une petite fiole y reposait. Il retira le bouchon de liège et tendit la potion à Loup.

— Bois.

Son ton autoritaire indiquait qu'il n'admettrait aucun refus. Artos s'exécuta. Il avala le liquide amer en grimaçant. La fiole disparut lorsqu'il voulut la rendre.

— Discutons maintenant, exigea Hodmar. La question d'Hürtö mérite une réponse. Pourquoi avoir attiré trois elfes-sphinx dans les filets des chasseurs d'esclaves ?

— Mon plan n'a pas fonctionné comme je l'espérais, commença le Jynabör.

Il quêtâ un signe d'indulgence dans l'expression impénétrable d'Hodmar. Vaine tentative : même les sourcils du sorcier demeuraient anormalement passifs.

— Je voulais les mettre en confiance..., plaida Artos, les persuader que je respectais leurs conditions. Pendant ce temps, je vous ai appelé pour que vous interveniez.

— Intervenir ? s'étonna le maître de magie. Que pensais-tu que j'allais faire ?

— Je l'ignore... Les pétrifier, nous libérer tous et les renvoyer chez eux après les avoir effrayés. Mieux encore, après avoir nettoyé leur mémoire du moindre souvenir des événements, des lieux et du chemin pour y venir.

Plutôt que de chercher la vérité dans les yeux de Loup, le vieux mage surveillait les mouvements capricieux de son aura. Hürtö ne possédait pas ce pouvoir. De toute son âme, il désirait croire son ami. Pourtant, il restait perplexe.

— Et si Hodmar ne t'avait pas entendu, que serait-il advenu de nous ? Que stipulait le contrat ? Trois esclaves en échange de ta liberté ?

— Je n'ai jamais douté que le maître répondrait, éluda Artos.

Sous l'effet de la potion, il cligna de l'œil. Soudain, ses paupières lui paraissaient très lourdes.

— Ça suffit pour le moment, décida le magicien. Tu as besoin de repos. Viens, Hürtö. Ton ami doit dormir.

La mine austère d'Hodmar enleva au Loxillion tout désir de protester. Il le suivit à regret dans son cabinet.

— Tu retournes en classe dès demain, annonça le maître.

— L'état de Loup nécessite...

D'un geste de la main, le directeur coupa court aux doléances du jeune homme.

— Artos va lentement se rétablir, affirma-t-il, la mine harassée. Pour ça, il lui faut la plus grande quiétude.

— Je ne le provoquerai plus..., tenta d'argumenter Le Gris.

— Tu lui rendras visite après les cours, soutint Hodmar comme s'il n'avait pas été interrompu.

— Qui alors...

— Je demanderai à notre bonne Alta de veiller sur lui.

La réputation d'Alta tenait à deux choses : la puissance de ses élixirs et celle, tonitruante, de son rire communicatif. Artos l'avait toujours aimée. Hürtö dut s'incliner.

Il quitta le cabinet l'humeur chagrine. Il se sentait abattu, comme s'il avait essuyé un cuisant échec. Quand il arriva à l'étude, les élèves l'encerclèrent et le pressèrent de questions. Le retour dramatique d'Artos éveillait une curiosité qui paraissait malséante au Loxillion. Son malaise s'accrut quand Vilmela bouscula ses camarades pour s'approcher de lui. Son joli visage affichait un air à la fois grave et attendri.

— Tu dois être terriblement bouleversé, dit-elle d'une voix mielleuse.

Cette attitude fallacieuse finit d'indisposer Le Gris. La demoiselle le boudait depuis des lustres, et voilà qu'elle le prenait par le bras comme un bon camarade. Hürtö se dégagea, mais Vilmela demeura à ses côtés. Elle pencha la tête d'un mouvement gracieux et lui sourit.

— A-t-il parlé de moi ? s'enquit-elle tout bas, révélant la raison de son comportement singulier.

Toujours attirée par ce qui pouvait accroître sa popularité, la belle étudiante avait vivement réagi à la nouvelle du retour d'Artos. Maintenant que Loup était revenu, maintenant qu'il avait vécu des aventures inusitées chez les barbares, celui qui avait autrefois fait battre son cœur de fillette exerçait sur elle une fascination irrésistible. Si Vilmela parvenait à séduire le légendaire rebelle, elle serait à son tour illuminée par son aura de mystère et susciterait l'admiration et l'envie de tous. Hürtö ne donna que des réponses évasives, puis il prétexta un travail en retard pour s'éclipser.

« Pourquoi rien ne se passe-t-il comme dans nos rêves ? » se désola-t-il.



Le lendemain, après l'étude, il se rendit à l'infirmerie. Inquiet de l'accueil qu'il allait recevoir, il hésita un moment avant d'entrer dans la chambre d'Artos. Après une nuit entière sans sommeil, Hürtö n'éprouvait que de la confusion. Il n'arrivait pas à départager le vrai du faux. Les faits semblaient condamner Loup. Pourtant, il désirait ardemment le voir disculpé. Il passa la porte, mais n'avança pas plus loin, convaincu qu'il serait promptement chassé.

— Te voilà enfin ! s'exclama Artos en lui tendant les mains.

De profonds cernes soulignaient ses yeux et tranchaient sur son teint encore livide. Il fit signe à Hürtö de s'approcher, mettant dans ses

gestes une vitalité destinée à dissimuler son épuisement. Ce courage attendrit Le Gris.

— Comment te portes-tu ?

L'autre fit la moue. Il se sentait aussi vide que la veille. Par contre, son esprit lui paraissait moins embrouillé.

— Laisse tomber les politesses, ronchonna-t-il à l'intention de son ami. J'ai été odieux hier.

— Tu ne...

— Cesse d'excuser mes fautes, réclama le rebelle. J'accepte mon tort et je le regrette. Assieds-toi, je t'en prie. Il faut que je te raconte tout.

Hjrtö s'installa dans le fauteuil et écouta. Loup parla longtemps. Par moments, son regard devenait vague ; il semblait revivre ses affreux tourments. Il décrivit son existence au cours des quatre dernières années : sa capture, le terrible sort des esclaves, Ylda et Sysdi, ses compagnons de misère, les mœurs affreuses des humains, leurs routes primitives, leur bourg crasseux. Il censura les détails de ses nuits avec Dezael. Toutefois, il insista sur l'intolérable humiliation qu'il avait subie. Il parla avec ferveur d'Orise, sa bien-aimée, magnifiant leur amour, le présentant à Hjrtö tel qu'il aurait souhaité qu'il fût.

À la fois fasciné et horrifié par ce qui ressemblait à une douloureuse confession, Le Gris se garda d'interrompre Loup. Il ne demanda que quelques éclaircissements sur des points qui lui paraissaient incompréhensibles, les humains ayant des habitudes fort déconcertantes.

Pour la suite, Artos maquilla largement la vérité : il affirma avoir sans cesse désiré revenir auprès des siens, dissimula l'intérêt qu'il avait développé pour la magie grise et la maîtrise qu'il en avait acquise. Dans la version remaniée de son histoire, Tyber devint l'assassin d'Orise et aucun prêtre ne fut étranglé dans le temple des Ejba'Lians.

La nuit tomba, enveloppant les deux amis d'une pénombre propice à la redécouverte de leur intimité perdue. Dans cette atmosphère de secrets chuchotés, le passage du temps disparut. Pourtant, alors que les confidences auraient dû soulager l'âme d'Hjrtö, le triste monologue l'appesantissait ; il paraissait de plus en plus incongru qu'Artos taise une question essentielle. Même si Le Gris justifiait cette omission par la violence de la commotion, elle n'en demeurait pas moins dérangeante.

Inconscient du trouble de son ami, Loup en vint à son voyage de retour et au contrat factice conclu entre Dezael et lui.

— Jamais je n'ai voulu trahir les miens, affirma Artos. J'avais confiance en Hodmar, je savais qu'il nous sauverait tous.

— ...

— J'ai beaucoup réfléchi..., poursuivit le rebelle, indisposé par le silence d'Hürtö. Après tout, je ne manque pas de temps pour ça.

— Tu dois te reposer.

D'un geste de la main, le Jynabör refusa cette attitude compatissante.

— Écoute-moi bien, insista-t-il. J'admets que mon comportement, mon projet, mes choix peuvent paraître suspects. Avec le recul, je m'étonne moi-même d'avoir raisonné de façon si biscornue.

— Tu comprends nos hésitations alors ?

— Certainement, acquiesça Loup. Je ne vois qu'une explication à mon égarement : mon séjour parmi les humains a perverti mon esprit. J'aimerais que vous m'accordiez une chance avant de me condamner.

— Personne ne te condamne, se récria Hürtö un peu trop précipitamment.

À cet instant, une ombre mouvante apparut au pied de la couchette.

— Comment se sent notre jeune rebelle ? s'enquit la belle voix sonore d'Hodmar.

Les deux garçons sursautèrent comme si on venait de les surprendre à commettre un délit. Artos se ressaisit le premier.

— Bien, maître.

D'un seul mouvement de l'index, le mage alluma les trois lampes de la pièce.

— Voilà pour mes vieux yeux, déclara-t-il, tandis que ses sourcils se rapprochaient au-dessus de son nez aquilin. Hürtö, ajouta-t-il, j'aimerais te parler un moment.

Il disparut dans le couloir où Le Gris comprit qu'il devait le rejoindre. Les deux garçons se regardèrent, perplexes, puis l'interpellé sortit sur les pas du grand mage. Hodmar l'entraîna à l'écart, là où ils pourraient discuter discrètement.

— Comment le trouves-tu ? lui demanda-t-il.

— Bien..., hésita Le Gris. À ce qu'il me semble, du moins. Ses traits sont très tirés, cependant.

— J'ai remarqué.

Le long silence qui suivit accentua la malaise d'Hürtö.

— A-t-il posé la question ? interrogea finalement le maître.

Le jeune Loxillion secoua la tête.

— La commotion, sans doute, tenta-t-il de justifier en utilisant l'argument qu'il s'était servi à lui-même.

— Il n'a pas voulu savoir où se trouvent ses parents ? insista Hodmar. Il ne s'est pas inquiété de ne pas les voir à son chevet ?

— Non, répondit l'adolescent, agacé par l'incrédulité du mage. Pas un mot sur eux.

— Étrange, très étrange...

— Il m'a tout raconté, ajouta le garçon. Vous devriez l'entendre avant de le juger.

— Tut, tut, tut, fit le sage. Du calme. Je ne le juge pas. Je constate.

— Vous devriez...

— Il se fait tard, Hürtö. Passe au réfectoire et, ensuite, va dormir. Tu parais épuisé.

Le Loxillion prit conscience qu'Hodmar avait vu juste ; sa fatigue lui pesait comme une chape de plomb. Le vieux magicien l'accompagna jusqu'au prochain couloir.

— Allez-vous le lui annoncer ? s'enquit nerveusement Le Gris. Lui direz-vous que ses parents ont succombé lors de la dernière épidémie de fièvres ?

— Il doit être mis au courant.

— Je le sens si fragile, déplora Hürtö.

Hodmar opina tristement.

— J'avais prévu entreprendre un traitement pour chasser le sphinx parasite d'Artos, mais...

Il soupira avant de poursuivre :

— Compte tenu des mauvaises nouvelles que je dois lui apporter, je pense attendre quelques jours.

Le cœur lourd, Le Gris prit congé de son maître. Le chagrin lui ayant coupé l'appétit, le garçon se rendit directement au dortoir. Il s'imaginait à la place d'Artos, apprenant l'atroce nouvelle de la mort de ses parents. Quel choc ! La douleur qu'il anticipait pour son ami réveillait les affres de son propre deuil. « Peut-être pressentait-il le drame ? » songea-t-il en cherchant encore une fois une raison à l'inconcevable manque d'intérêt de Loup pour l'absence de son père et de sa mère. « Alerté par une quelconque intuition, il aura cherché à éviter une autre souffrance. »

— Mes parents sont morts, répéta d'abord Artos d'une voix atone.

Dans son esprit, les mots résonnaient, vides de sens.

— Oui, tous les deux, précisa le plus délicatement possible Hodmar.

— Mon père !

— ...

— Et ma mère.

— Je m'inquiète pour toi, Artos, avoua le doyen. Tu n'as fait aucune mention d'eux depuis... et je...

— Tués par les fièvres, articula péniblement le garçon.

Il lui paraissait inconcevable qu'Astryl ait été terrassé par une banale maladie.

— J'aurais préféré ne pas..., commença gauchement le mage. Tu

es déjà tellement meurtri, mais il fallait que tu saches la vérité. Nous ne pouvions plus tarder.

Un grand cri remplit soudain la pièce.

— Maman !

Battant l'air de ses bras, Artos balaya deux lampes : l'une d'elles se fracassa en touchant le sol. L'autre atterrit sur les couvertures.

— Non ! hurla Loup, les yeux fermés, indifférent aux flammes qui le menaçaient. Pas ma mère !

Hodmar maîtrisa rapidement le feu, gardant un œil anxieux sur le rebelle qui s'était recroquevillé sur lui-même.

— Non ! sanglotait-il en se tenant le ventre.

Le vieux sage appuya ses longs index sur les tempes d'Artos qui se détendit quelque peu. Hodmar le recoucha sur le dos en lui murmurant des paroles apaisantes.

— Pleure, mon garçon. Tu dois vivre ta peine.

Il souleva délicatement la tunique de Loup : à la place du nombril, l'étoile noire tourbillonnait.

— Pour le moment, la souffrance te paraît intolérable. Je sais. Je reste auprès de toi.

— Pas ma mère ! continuait de gémir Loup. Pourquoi m'a-t-elle fait ça ? Elle n'avait pas le droit.

— Je vais t'endormir, l'avisa le maître, conscient que le jeune homme ne l'entendait pas.

— Elle m'aimait... Maman m'aimait... Elle ne me refusait rien. Oh non ! Qu'advient-il d'Orise ?

Hodmar plongeait Artos dans le sommeil.



À l'aube, Hürtö réveilla doucement le mage, qui s'était assoupi au chevet de Loup.

— Comment a-t-il réagi ? chuchota le garçon pour ne pas troubler le repos d'Artos.

Hodmar se frotta les yeux, se donnant un peu de temps pour chasser les vestiges d'un cauchemar familial. Ce mauvais rêve revenait souvent pourrir ses nuits.

— Plutôt mal... On peut le comprendre.

Le Gris remonta les couvertures de son ami. Même si le maître avait pris soin de tout nettoyer, il flottait encore dans la pièce une légère odeur de roussi.

— Comment s'entendait-il avec son père ? s'enquit Hodmar, l'air préoccupé.

— Pourquoi cette question ?

— Hier, dans son délire, il n'a paru regretter que sa mère.

Le Loxillion pencha la tête, songeur.

— Loup admirait la force de son père.

— L'aimait-il ? insista Hodmar.

Hürtö hésita.

— Il le craignait, finit-il par admettre. Vous connaissiez ce Jynabör... Il possédait une nature autoritaire et peu chaleureuse. Néanmoins, je présume que Loup l'aimait. On chérit toujours ses parents... Non ?

— Tu as sans doute raison.

Ils restèrent un moment silencieux à écouter le souffle régulier du convalescent, puis le vieux magicien passa son bras autour des épaules de son disciple.

— Te sens-tu la force de lui tenir compagnie aujourd'hui ?

— Bien sûr !

Se remémorant les humeurs variables de Loup, il ajouta :

— S'il veut bien de moi, s'il tolère ma présence, je resterai auprès de lui.

— Seulement pour aujourd'hui, précisa le maître. Demain, tu retournes en classe.

Hürtö acquiesça. Au moment où Hodmar allait quitter la pièce, Artos marmonna dans son sommeil.

— Orise, appela-t-il plus distinctement.

— Qui est-ce ? s'informa le directeur.

Soucieux de ne pas trahir Loup en révélant ses secrets, Hürtö haussa les épaules.

— Une amie, répondit-il en demeurant vague.

Le maître n'insista pas. Ayant éduqué de multiples générations de jeunes gens, il savait quand on se préparait à lui mentir.



Lorsqu'il s'éveilla, Artos recommença à sangloter. Il accepta la main d'Hürtö, à laquelle il s'accrocha. Ce seul contact suffit à chavirer Le Gris.

— Je comprends ton affliction, articula-t-il en dépit de sa gorge serrée. Mes parents aussi ont péri dans l'épidémie.

— Avez-vous conservé le sang de ma mère ? demanda le rebelle entre deux hoquets déchirants.

— Mais non ! s'exclama Hürtö, incapable de dissimuler sa surprise et son indignation. Pourquoi aurions-nous fait une chose pareille ?

— Je suis perdu, geignit Artos, tandis que ses pleurs redoublaient.

Le temps s'écoula, puis l'emprise de Loup se relâcha sur la main de son ami. À bout de forces, il se rendormit. À la fin du jour, il accepta un peu d'eau et se redressa légèrement sur ses coussins,

apparemment plus calme. Ses larmes s'étaient taries, mais il demeurait prostré.

Que ressentait-il au juste ? Que pleurait-il depuis presque deux jours ? La perte de ses parents ou la découverte de son incapacité à les regretter ? Il s'était affligé pour sa mère parce que sa mort prématurée le privait du sang d'une femme qui l'aimait. Toutefois, chacun de ses sanglots avait été l'expression de son dépit : comment parviendrait-il à faire revivre Orise ? Il avait beau se remémorer les souvenirs de son enfance, se rappeler le sourire de sa mère, leurs fous rires, l'atmosphère chaleureuse de la maison, rien de tout cela n'éveillait en lui la nostalgie. Quant à son père trop austère, il y avait fort longtemps que Loup l'avait tué dans son cœur. Non, il ne pleurait pas ses parents. Il se doutait qu'il aurait dû s'inquiéter de cette froide indifférence, mais même cette subtile émotion lui échappait.

Les rares sentiments tendres qui lui restaient semblaient à jamais enfouis au fond d'un cercueil, dans les souterrains du temple des Ejba'Lians. « Pourquoi suis-je revenu ici ? se questionnait-il douloureusement. Cet univers m'est devenu si étranger. » Il en vint à penser que c'était sa propre perte qu'il pleurait. Sans l'admettre, Loup avait espéré retrouver au sein de sa communauté sa pureté originelle, l'âme intacte du garçon espiègle qu'il avait été avant son enlèvement. Il comprenait maintenant que rien, pas même la sollicitude d'Hurtö, ne lui rendrait son innocence bafouée. « Je n'ai plus de place parmi les elfes-sphinx. Pourtant, ma place n'est pas davantage parmi les hommes. »

— Tu veux que nous parlions ? lui proposa Le Gris.

Artos secoua la tête. Le Loxillion ne s'offusqua pas de ce refus. Malgré le mutisme de Loup, Hurtö ne se sentait pas rejeté, et seul le rejet l'aurait fait souffrir.

— Je vais te faire la lecture, décida-t-il en s'emparant d'un bouquin qui ramassait la poussière sur un petit guéridon.

Il souffla sur la couverture et éternua.

— *Récit des aventures d'Elomar Dorit, surnommé L'Épervier.*

Sans attendre, il s'installa dans le fauteuil et entreprit de distraire son ami avec les escapades de ce lointain ancêtre du Clan des sommets. Il oublia de rapporter à Hodmar l'étrange question de Loup concernant le sang de sa mère.



Artos demeura coi pendant quelques jours, puis il recommença à parler : pas de véritables conversations, mais des phrases courtes pour exprimer ses besoins immédiats. Il put bientôt s'asseoir et marcher un peu. Il continuait cependant de, refuser toute visite, à l'exception de

celles d'Hodmar, d'Hurtö et d'Alta. Il ne démontra ni enthousiasme ni contrariété lorsque le maître de magie lui annonça le début des traitements curatifs.

— Je dois te débarrasser de ce sphinx parasite, lui expliqua-t-il.

Le vieux mage rendait l'étoile noire responsable de l'état de prostration prolongé du jeune rebelle. Selon lui, le temps était venu de s'attaquer à la source du mal qui rongait l'âme d'Artos.

Son diagnostic se révéla faux car, en dépit de la résistance inattendue de l'étoile noire, Artos retrouva sa légendaire vitalité à partir du moment où il comprit que, pour faire renaître son aimée, il existait une solution toute simple. Dès lors, sa guérison fut fulgurante.



Ce jour-là, les élèves étaient en congé. Libre de toute obligation, Hurtö rejoignit son ami dans sa chambre. Il fut stupéfait de le trouver élégamment vêtu de sa nouvelle tunique brodée d'un cobra et d'un loup. Le noir des Jynabör lui avait toujours donné fière allure. Artos avait aussi pris soin d'arranger sa belle chevelure dorée, ce qui fit légèrement tiquer Hurtö ; plutôt que d'opter pour une coiffure classique, il avait patiemment refait les petites tresses qu'il portait le jour de son désastreux retour.

— Je n'en peux plus d'être enfermé ici, déclara Loup dès qu'il vit apparaître Le Gris. Viens, nous sortons.

Il s'engagea dans le couloir, suivi par le Loxillion qui s'inquiétait.

— Te sens-tu suffisamment bien p...

— Je me porte à merveille, l'assura Loup.

— Mais... Tu disais que tu ne désirais voir personne !

— À l'exception de nous deux, tout le monde a déserté le collègue aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— En effet, reconnut Hurtö.

Ils marchèrent un moment dans les jardins, piétinant la neige fraîchement tombée. Le soleil brillait et faisait scintiller le tapis d'un blanc éclatant. Loup respira à fond.

— Allons au village.

Ils déambulèrent dans les rues où personne ne circulait, la petite communauté ayant emprunté les chemins du nord pour rendre visite aux parents et aux amis vivant dans les villages situés hors de La Grotte. Lentement, leur promenade silencieuse les conduisit à l'orée du bois.

— Je dois reprendre mes cours, lança subitement Artos. J'ai besoin d'accroître mes pouvoirs pour...

Il s'interrompt. Devant eux s'étalait la piste ascendante du sentier du sud. Ce damné chemin avait entraîné le rebelle dans une succession

d'événements dramatiques.

— Accroître tes pouvoirs..., répéta Le Gris, interloqué.

Figé, Loup ne répliqua pas immédiatement. Comme s'il essayait d'y lire sa destinée, il examinait le tracé sinueux entre les arbres en dormance.

— Sans importance, répondit-il en se détournant résolument de la sente.

— Tu as commencé, alors termine, insista Hürtö, légèrement vexé. Pourquoi souhaites-tu développer tes pouvoirs ?

— Pour de multiples raisons, capitula Loup. Mais d'abord, parce que je déteste être moins bon que toi.

Il éclata de rire. L'air ahuri de son ami amplifia son hilarité. Quand il fut quelque peu calmé, il reprit :

— D'ailleurs, tu as beaucoup augmenté les tiens au cours des dernières années.

— Ça se voit ? s'étonna le Loxillion.

— Ça crève les yeux pour quiconque capte ton aura.

Hürtö resta bouche bée.

— Tu perçois les auras ?

— Eh oui ! pavoisa Loup en relevant fièrement le front. J'ai pris du retard dans certaines matières conventionnelles. Par contre, je ne suis pas resté sans travailler pendant ces quatre années. Comme je te l'ai raconté, le temple des Ejba'Lians renfermait d'innombrables ressources.

Sur ces paroles, le Jynabör se dirigea vers le collège.

— Où vas-tu ? s'enquit Le Gris en lui emboîtant le pas.

— À la bibliothèque. J'aimerais consulter quelques manuels de magie grise.

— Tu n'ignores pas qu'ils sont conservés dans la section interdite.

Loup haussa les épaules d'un air indifférent.

— Si tu ne me dénonces pas, qui devinera que j'y suis entré

— Elle est protégée par un sortilège, argua le Loxillion.

— Oui, reconnut le rebelle. Par un sortilège de magie grise justement. Ces verrous occultes n'ont plus de secrets pour moi.

Hürtö sentit monter en lui une terrible anxiété. Cette conversation lui rappelait sa dernière escapade avec Artos. N'avaient-ils pas, l'un et l'autre, payé très cher le mépris de Loup pour les règlements ?

— Tu vas t'attirer des ennuis, voulut-il raisonner son ami.

L'autre se renfrogna.

— Tu ne me fais pas confiance, voilà la vérité.

Hürtö se sentait piégé.

— Cesse de douter de moi, se défendit-il. J'aimerais tout de même comprendre ce que tu cherches dans cette sorcellerie.

— Je t'expliquerai plus tard, promit vaguement le rebelle.

À cet instant, Hürtö se rendit compte qu'ils longeaient le cimetière ; il ralentit le pas et repéra les sépultures de leurs parents.

— Ils gisent tous là, dit-il en s'arrêtant. Tous ceux que les dernières fièvres ont emportés. Tu aimerais peut-être...

Dès qu'Artos avait manifesté le désir de sortir, Le Gris avait présumé que cet endroit était la destination inavouée de son ami. Il semblait logique que la grande douleur de Loup trouve un peu d'apaisement en ces lieux. Hürtö pointa un petit mausolée vers la droite.

— Ils ont été enterrés l'un près de l'autre.

Artos fronça les sourcils comme si son compagnon lui soumettait une énigme particulièrement complexe. Au bout de quelques instants, il comprit enfin qu'il lui proposait de se recueillir sur la tombe de ses parents.

— Inutile, fit-il plutôt sèchement. Ça ne les ramènera pas.

— Bien évidemment, tergiversa Le Gris, mal à l'aise, mais...

— Laisse tomber, s'impatiente Loup.

— Artos...

Le ton implorant de son ami troubla le rebelle. Il lui adressa un triste sourire.

— Je ne suis pas prêt pour ça, mentit-il pour apaiser le désarroi du Loxillion. Peux-tu comprendre ?

Hürtö acquiesça. Soudain inspiré, le Jynabör se tapota la poitrine.

— De toute façon, tant qu'ils restent dans mon cœur, ils ne sont pas morts...

Le Gris sentit les larmes lui mouiller les yeux.

— Tu as raison, parvint-il à prononcer malgré sa gorge nouée. J'ai le même sentiment à propos de mes parents.

Artos tourna le dos au mausolée et entraîna son ami avec lui.

— Viens plutôt, l'exhorta-t-il en prenant un ton plus léger. Je veux profiter de l'absence d'Hodmar pour jeter un œil au contenu de la section interdite.

Peu de temps après, ils étaient revenus dans la chaleureuse enceinte de l'école de magie. Pourtant, quand il quitta la lumière du soleil pour pénétrer dans le hall ombragé, Le Gris frissonna. Il ne savait pas trop comment interpréter le comportement de Loup. « Il nie encore, il refuse de vivre son deuil. »

— On va bien s'amuser, annonça le Jynabör en passant un bras autour des épaules d'Hürtö.

Après toutes ces années, sa taille dominait encore celle de son compagnon. Ils déambulèrent dans les lieux habituellement grouillant d'animation.

— Que feras-tu quand les autres reviendront ?

— Il faudra bien qu'un jour ou l'autre, je les affronte, affirma le

rebelle après quelques instants d'hésitation. De toute manière, si je veux devenir grand maître, je dois retourner en classe.

— Tu tiens toujours à notre ancien rêve ? se réjouit Hürtö.

— Je te le répète, je n'accepterai jamais que tu sois meilleur que moi, plaisanta à nouveau Artos. Si tu aspires aux pouvoirs des grands maîtres, alors moi aussi. Voilà pourquoi je requiers ton aide. Je dois rattraper mon retard.

— Tu peux compter sur moi, s'enthousiasma Le Gris.

Au moment où ils atteignaient la section interdite de la bibliothèque, Loup devisagea son ami.

— Dis-moi, Hürtö, comment se porte Vilmela ?

Le jeune Loxillion sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

— Elle promettait de se transformer en véritable nymphe, non ? insista Artos, les yeux curieusement brillants.

— Tu verras bien par toi-même, éluda Le Gris.



Cette nuit-là, Hürtö ne dormit pas une seule seconde. Il se retourna sans fin dans son lit, accablé par deux tourments. D'abord, l'accès illicite de Loup à la section interdite torturait sa conscience. En se faisant le complice de son ami, ne trompait-il pas la confiance d'Hodmar ? L'autre sujet qui l'accablait concernait Vilmela. Devait-il avouer à Artos qu'il avait fait l'amour avec la jeune femme ? Plus tôt dans la journée, il avait bien perçu l'intérêt du rebelle pour la demoiselle. Il ne pouvait cependant pas deviner la réelle motivation de Loup.

Alors qu'il était encore prostré dans son lit de convalescent, le souvenir de l'amour ingénu de son ancienne camarade avait secoué la torpeur d'Artos. « Évidemment ! avait-il compris. Il me suffit de me faire aimer d'une femme... Peu importe laquelle ! » Il avait alors décidé que son isolement devait prendre fin. Tout à sa nouvelle détermination, il n'avait pas remarqué dans quel désarroi ses interrogations à propos de Vilmela avaient plongé son jumeau spirituel.

La soudaine curiosité de Loup concernant l'étudiante avait provoqué chez Hürtö une culpabilité aussi intense qu'incompréhensible. Il avait beau se répéter que rien n'avait jamais véritablement lié Artos et leur jolie compagne, il se torturait, exagérant le chagrin qu'il pourrait causer à son ami en lui révélant son aventure avec la blonde demoiselle. Comme cela se produisait souvent durant les nuits d'insomnie, son angoisse se décuplait alors qu'il se demandait si Loup lui pardonnerait. Comprendrait-il qu'il avait agi sous l'effet d'un philtre d'attraction ?

« Je ferais peut-être mieux de ne rien dire », supputait Le Gris dans ses draps froissés.

Mais comment taire un événement qui avait fait scandale ? Tôt ou tard, Artos l'apprendrait.

« Non, il vaut mieux tout lui révéler. »

Pourtant, Hürtö ne supportait pas l'idée de lire de la déception dans les yeux de son ami à peine retrouvé.



Le Gris put temporiser, puisque, contrairement à ce qu'il avait annoncé, Artos ne revint pas immédiatement en classe. Pour un temps, il continua de se cloîtrer dans sa chambre, confirmant sa légendaire propension aux brusques changements d'idée.

— Je ne suis pas suffisamment rétabli, se justifia-t-il le lendemain de sa première sortie.

— Personne ne te presse, l'assura Hürtö, soulagé d'éviter provisoirement le délicat sujet de Vilmela.

Dès lors, Loup passa de longues heures à étudier. Après ses cours, Hürtö se précipitait chez lui et, ensemble, ils révisaient les leçons qu'Artos avait manquées. Ce que le rebelle taisait, Le Gris le devinait : la fierté de Loup l'empêchait de reprendre les cours dans les classes de premiers niveaux. Il souhaitait revenir parmi les camarades de son âge, regagner auprès d'eux son rang de meneur. Quand Hodmar comprit ce qui se jouait, il choisit d'encourager Artos. De toute évidence, cette amicale rivalité entre les deux garçons favorisait la guérison du convalescent. Le sphinx parasite du Jynabör résistait toujours aux efforts du vieux mage, mais sans égard à cet échec, il tardait au maître de voir Loup réintégrer sa place dans la communauté des elfes-sphinx. L'enlèvement du jeune rebelle figurait comme une horrible tache sur l'harmonieuse existence des siens et il espérait bien l'effacer.

Le talent indéniable de l'éphèbe, ainsi que sa constance au travail, lui permirent de rattraper son retard. En outre, il intégra les habiletés supplémentaires enseignées dans la classe d'élite qu'Hürtö fréquentait. Toutes ces heures passées à instruire son ami bénéficièrent également au Loxillion. Il vit ses pouvoirs s'accroître, ce qui aiguillonna encore davantage le désir d'Artos de se surpasser. Pour ce faire, il comptait sur une arme que Le Gris n'entendait pas lui disputer : en secret, puisant dans les manuels de la section interdite, il ajoutait à son arsenal des sortilèges de magie grise.



Depuis quelques jours, de violents blizzards sévissaient hors de La Grotte. Les elfes-sphinx des autres clans venaient se réfugier dans l'habitat contrôlé du village collégial. Là, une neige lourde et paresseuse brossait un paysage paisible et féerique.

Fidèles à leur habitude, Artos et Hürtö travaillaient depuis de nombreuses heures. La nuit approchant, ils décidèrent de s'accorder une pause pour manger des tartines beurrées, des noix et des fruits. Les assiettes et les bols étaient éparpillés parmi les manuels et les parchemins ; au matin, les jeunes apprentis trouveraient des miettes de pain semées entre les pages. Loup déposa sa coupe et se resservit. Ses yeux brillaient, laissant penser qu'il avait peut-être un peu abusé de l'hydromel.

— Parle-moi de Vilmela, lança-t-il tout à coup.

Sa voix parut si sèche à l'oreille d'Hürtö qu'il s'étouffa avec une amande, toussa un moment et tenta de faire passer le tout avec du vin. Le liquide finit de lui râper la gorge et lui fit monter les larmes aux yeux.

— Que veux-tu savoir ? atermoya-t-il en battant des paupières.

— Crois-tu que je n'ai rien remarqué ? grommela le rebelle. Dès que je prononce son nom, tu deviens extrêmement nerveux.

— Il ne faut pas...

— Tu as couché avec elle, cracha Artos. Avoue-le.

La brutalité du ton figea Hürtö ; leur complicité sans faille des derniers temps avait fait oublier au jeune Loxillion la violence des éruptions de colère de son ami.

— Cesse de me mentir, gronda Artos, le visage empourpré.

— Je ne t'ai pas menti puisque je ne t'ai encore rien dit, se défendit maladroitement Le Gris.

Le Jynabör se leva d'un bond et se mit à arpenter la pièce.

— L'omission constitue une forme sournoise de tromperie, énonça-t-il sans ménagement.

— Tu ne...

— Allez ! ordonna Loup, implacable. Raconte.

Hürtö s'exécuta, conscient que son récit sonnait comme un pitoyable plaidoyer. La naïveté dont il avait fait preuve à l'époque lui paraissait aujourd'hui véritablement dérisoire. Loup n'admettrait pas que son brillant ami ait pu se montrer si sot. Le Gris conclut en décrivant la campagne de dénigrement que Vilmela avait orchestrée pour l'isoler.

— Quelle salope ! lâcha l'elfe blond en se rasseyant.

Si Hürtö ne s'était pas trouvé dans une position si désavantageuse, il aurait protesté contre l'usage de ce langage vulgaire.

— Comment c'était ? demanda Artos en remplissant sa coupe.

— Affreux. Jamais je ne me suis senti aussi seul. Elle prétendait

que...

— Pas ça, idiot ! rétorqua le rebelle avec humeur. Vilmela...
C'était comment de faire l'amour avec elle ?

Le Gris piqua un fard.

— Pourquoi veux-tu... Je ne...

Le regard intraitable de Loup se posa sur lui.

— Bien, céda le jeune Loxillion.

— Juste bien ? insista son ombrageux tortionnaire.

Hurtö rendit les armes.

— Très intense..., reconnut-il, le teint cramoisi. Sublime, en fait.

Le Jynabör hocha la tête et but avidement sa coupe.

— Sans doute à cause des effets du philtre d'amour, s'empressa de préciser Le Gris.

Loup fit alors la dernière chose à laquelle Hurtö s'attendait : il gloussa.

— Ah, la salope !

Son rire s'amplifia, puis il se pencha pour frapper amicalement le genou de son ami.

— Dis-moi si je me trompe, le railla-t-il, mais sans la filouterie de cette catin, tu serais encore puceau !

Cette fois, Hurtö osa s'indigner :

— Cesse de te montrer si grossier. Ce ne sont pas des manières... ni des sujets de plaisanterie.

Artos saisit une figue. À l'aide de son couteau, il fendit le fruit odorant jusqu'au centre pour le découper en quatre pointes et l'ouvrir comme une étoile. Avec une gourmandise évidente, il en mordit la chair rubis.

— Prends-en une, proposa-t-il à son compagnon. Elles méritent d'être goûtées.

— Tu ne m'en veux pas ?

Le Gris affichait un air totalement stupéfait.

— Pourquoi t'en vouloir ? répliqua-t-il en haussant les épaules. Parce que tu t'es payé du bon temps avec notre vieille camarade ? Allons donc ! Les femmes ne valent pas qu'on se batte pour elles.

— Tu étais fâché, pourtant.

Artos redevint subitement grave.

— Parce que tu me cachais quelque chose et que je ne le supportais pas. Tu te méprends si tu penses que je me préoccupe des amants de Vilmela. Par contre, si je découvrais que tu m'as menti, je ne te le pardonnerais jamais.

— Je ne...

— Notre amitié exige une loyauté à toute épreuve, poursuivit Loup d'une voix inflexible.

Hurtö déglutit. Bien que délicieuse et douce, sa figue lui laissa un

arrière-goût amer.

— Je préférerais mourir plutôt que de te trahir, jura-t-il avec la ferveur de ses dix-sept ans.

— Ensemble, nous deviendrons invincibles, s'enflamma son ami. Nous appartenons à la même race.

— Tu l'as toujours affirmé : nous sommes des jumeaux spirituels.

D'un geste vif, Artos saisit le couteau qui lui avait servi à couper la figue et s'entailla la paume. Il tendit ensuite solennellement la lame à Hürtö.

— Mieux, nous sommes des frères de sang.

— Oui ! renchérit fièrement Le Gris. Des frères de sang.

Un matin de printemps, alors que la clémence du temps et l'odeur de la terre incitaient les étudiants à l'indiscipline, une rumeur exacerba leur sourde excitation. De loin en loin, dans les couloirs, dans les salles d'étude, dans les réfectoires, telle une onde de choc incontrôlable, le bruit se répandit :

— Artos a quitté sa retraite !

De nouvelles vagues bondirent en tous sens, remontant le chemin sinueux des premières exclamations incrédules :

— Où se trouve-t-il ?

Abandonnant leurs activités, les élèves se transmirent des informations présumées incontestables, chacune d'elles menant les curieux dans des directions différentes.

— Selenia l'a croisé dans l'aile nord.

— Mais non ! Il assistait au cours de potions, à l'aube... Le Pitre lui a parlé.

— Cherchons Le Gris. Il sera avec lui.

— Dans les classes d'élite ? Impossible ! Artos a été absent du collège pendant quatre ans. Il ne peut pas nous avoir tous supplantés.

Tel était pourtant le cas. Avant d'autoriser Loup à intégrer le groupe très restreint des étudiants de niveau supérieur, Hodmar avait rigoureusement testé les connaissances et les pouvoirs du jeune rebelle. Le vieux mage s'était montré très exigeant à l'examen, ne laissant aucune place à une indulgence qui n'aurait servi personne, à commencer par Artos.

— Tu as pris quelques mauvaises habitudes, avait sévèrement décrété le maître au terme des épreuves. Tes gestes sont inutilement amples et appuyés, tes intonations pas toujours fidèles aux instructions. Quant aux dosages de tes potions, ils manquent souvent de précision, mais bon...

Hodmar avait hésité avant de poursuivre :

— Les résultats s'avèrent d'une rare efficacité. Tu possèdes les talents d'un grand magicien. Tu étais destiné à le devenir !

Un incompréhensible malaise avait empêché le mage de prononcer les mots qui, dans les mêmes circonstances, lui seraient spontanément venus à l'esprit pour tout autre apprenti sorcier : « Bravo ! Je suis fier de toi ! »

Artos avait diligemment promis qu'il épurerait son style de cette déplorable ostentation. Jamais il ne tint parole.

Au fil des heures, tout le monde eut l'occasion d'apercevoir au moins une fois le flamboyant rebelle. Indifférent à l'agitation qu'il provoquait, il vaquait à ses occupations, allant d'un cours à l'autre comme s'il n'avait pas quitté ses camarades. Il les saluait, les appelait par leur nom, s'informait brièvement de leur bonne santé. Par contre, il n'écoutait les réponses que distraitemment, semblant sans cesse pressé de courir ailleurs.

Pour l'occasion, il avait revêtu une tunique simple et noué ses cheveux à l'aide d'un catogan assorti. Dès cette première journée de renaissance, il redevint ce qu'il avait toujours été : le favori des demoiselles et la cible des calomnies des envieux. Cependant, aucun de ceux qui le jalouaient n'osa lui manifester ouvertement son animosité. Personne ne voulait s'aliéner un étudiant aussi influent que populaire.

Dans cette ronde de retrouvailles plutôt futiles, Artos ne s'attarda qu'en deux circonstances : la première, au réfectoire, lorsqu'il buta inopinément contre Zeynon. Le tricheur avait davantage élargi que grandi au cours des dernières années. Son visage bouffi devint cramoisi dès qu'il reconnut Artos.

— Tu ne peux pas regarder où tu vas ? brava-t-il néanmoins le grand blond. Tu as renversé mon repas.

Les assiettes, copieusement garnies, gisaient à ses pieds, tandis que les vestiges de son potage dégouлинаient sur le devant de sa tunique. Aux yeux de Zeynon, la gravité de cette offense justifiait son courroux. Tant pis si le fautif n'était autre que le légendaire et bouillant Jynabör. Autour d'eux, un public attentif assistait à la confrontation.

La plupart des spectateurs auraient parié que Loup allait violemment rabrouer cette vermine. Ils furent donc stupéfaits de voir Artos pointer l'index pour nettoyer les vêtements du tricheur et reconstituer le contenu de son plateau.

— Bon appétit ! lança-t-il en inclinant la tête d'un mouvement élégant avant de passer son chemin.

Zeynon bomba le torse, convaincu qu'il avait réussi à imposer son bon droit. Il se dirigea vers une table qui se vida d'un coup, car personne ne désirait être vu en sa compagnie. Il mangea gloutonnement et ne s'arrêta que lorsque son ventre fut secoué de puissants spasmes. Il passa les cinq jours suivants à l'infirmerie, les entrailles en feu, le corps couvert de pustules hideuses. En dépit de tous ses efforts, Alta échoua à identifier la sombre magie qui avait empoisonné son détestable patient.

Vilmela fut la seconde à recevoir une singulière attention de la part d'Artos. Tout le jour, elle s'ingénia à inventer moult prétextes pour l'aborder. Tout le jour, il s'employa à l'ignorer, allant même jusqu'à la narguer en saluant galamment les plus jolies de ses camarades, leur soufflant parfois un petit mot à l'oreille. Il n'en fallut pas davantage pour exacerber le désir de la jeune femme : elle ne tolérait pas qu'un homme se montre insensible à ses charmes et toute forme de résistance nourrissait son intérêt pour celui qui refusait de se laisser séduire. L'attitude indifférente de Loup mit Vilmela au supplice. Habituellement, les garçons se bousculaient pour la courtiser. Jamais elle ne s'était sentie si peu désirable. Le traitement s'avérait d'autant plus cruel que tous étaient témoins du rejet dont elle faisait l'objet.

Quand Artos estima qu'il avait suffisamment effrité la vanité de la demoiselle, il consentit à lui adresser la parole.

— Hürtö est mon ami, commença-t-il abruptement.

— Je sais.

— Tu sembles l'avoir oublié pendant mon absence, l'accusa Loup.

— Tu ignores..., voulut se défendre Vilmela.

Artos l'interrompit sèchement.

— Inutile de me servir ton boniment, dit-il entre ses dents. Je connais les gueuses de ton espèce.

Fière, elle se rebiffa.

— Retire immédiatement ce que tu viens de dire !

Elle leva la main pour le gifler, mais Artos lui saisit le poignet au vol et serra ses doigts sur la peau délicate. Dans cette lutte farouche, leurs regards s'affrontèrent. Une décharge à la fois venimeuse et terriblement sensuelle traversa leur chair.

— Ribaude, siffla-t-il en l'attirant vers lui.

Il l'embrassa brutalement, enfonçant sa langue entre ses lèvres, choquant ses dents contre les siennes. Un tel désir naquit en Vilmela que ses jambes fléchirent. Il la relâcha brusquement, puis la dévisagea.

— Ne t'attaque plus jamais à mon ami... Sinon, il t'en coûtera cher !

Loup joignit les doigts pour faire apparaître une tige d'ortie qu'il posa dans la paume de la jeune femme.

— À toi de choisir, déclara-t-il, impassible.

Ensuite, il attendit. Chez les elfes-sphinx, ce geste symbolique signifiait qu'un rival proposait une trêve à son opposant. Plutôt que de conserver la plante intacte, indiquant ainsi qu'elle gardait sa rancune, Vilmela rompit la tige et laissa s'écouler la sève irritante. Elle avait choisi.

— Le passé ne sera pas garant de l'avenir, répondit-elle selon le rituel.

Artos opina et fit volte-face. Soudain, il revint sur ses pas.

— Au fait, je veux que tu m'accompagnes au bal du printemps.

Le ventre en feu, le sang lui battant les tempes, Vilmela acquiesça docilement.



La fiébrilité des élèves monta progressivement au cours des jours qui précédèrent la grande fête. Certaines demoiselles se désespéraient de ne pas avoir encore trouvé de cavalier. Craignant d'être repoussés, les jeunes hommes hésitaient parfois à inviter la partenaire de leur choix. Les couloirs du collège devinrent le théâtre de conciliabules interminables. De petits groupes s'épiaient, des rires nerveux fusaient dès qu'un garçon approchait une de ses camarades.

Cette fièvre épargna Artos et Hürtö. Vilmela ayant accepté de l'accompagner, le populaire rebelle s'était empressé de penser à autre chose. Son association avec la plus convoitée des filles n'étonnait personne : ils allaient former le couple le plus envié de l'événement. Quant à Hürtö, il avait depuis longtemps décidé qu'il irait seul au bal ; l'idée de danser toute la soirée lui paraissait aussi séduisante qu'une rage de dents. Cette réserve un peu maussade en avait déçu plus d'une. Les plus optimistes avaient même refusé des propositions dans l'attente d'une invitation du meilleur ami de Loup.

Le grand moment arriva enfin. Les gens de tous les clans convergèrent vers le chaudron des lunes. Durant la belle saison, les elfes-sphinx s'y réunissaient pour tenir leurs assemblées. Ils réglaient là les enjeux de leur vie communautaire et, surtout, ils y célébraient de nombreuses fêtes. La fin de l'hiver semblait un excellent motif de réjouissances. Cette année-là, cependant, les nombreux deuils provoqués par l'épidémie de fièvres rendaient l'atmosphère un peu moins exubérante. Derrière les visages souriants et les paroles cordiales, on sentait une retenue empreinte de nostalgie, car, souvent, les circonstances heureuses soulignaient encore plus cruellement l'absence des disparus.

Les habitants restèrent tout de même fidèles à leurs traditions : ils formèrent un anneau et les membres de chaque clan se regroupèrent pour porter fièrement les couleurs de leur famille. Paisiblement, ils attendirent. Selon la coutume, avant que ne commencent le banquet et les festivités, des discussions d'intérêt général avaient lieu. À titre de chef spirituel des elfes-sphinx, Hodmar présidait les débats. Les Anciens participaient parfois aux assemblées, surgissant de l'au-delà où ils vivaient pour porter conseil à leurs héritiers.

Hodmar s'installa au centre du chaudron des lunes et, lentement, le bourdonnement des conversations s'éteignit. Les Longs-Doigts attendaient le mot de bienvenue du maître de magie.

— Mes très chers amis...

Il fut interrompu par une soudaine reprise des bavardages, entorse inhabituelle à la discipline de ses concitoyens. Quelle situation incongrue pouvait bien provoquer un tel désordre ? Il n'eut qu'à suivre les regards tournés vers le Clan des Jynabör pour découvrir l'origine du chahut.

Il était là, sa tenue extravagante formant une tache lumineuse sur le fond noir des tuniques des rebelles. Artos portait un riche manteau de brocart doré sur une tunique brodée de dessins complexes et profanes. Aucun ne représentait les espèces que Loup protégeait. Et pour cause ! Ses vêtements avaient été fabriqués dans l'univers barbare des humains. La masse des minuscules tresses blondes d'Artos était retenue par un bandeau de velours pourpre qui ceignait son front comme une couronne. Ses yeux savamment maquillés fixaient Hodmar. Il attendait le début du discours du maître.

Le rebelle feignait d'ignorer l'émoi qu'il provoquait parmi les elfes-sphinx. Plusieurs d'entre eux ne l'avaient pas revu depuis son retour. Les commentaires fusaient, exprimant des opinions très variées. Si les plus vieux émettaient des réserves devant un comportement aussi déraisonnable, les enfants, les élèves et les jeunes adultes paraissaient admirer l'audace du Jynabör.

— Mes très chers amis, reprit Hodmar en tentant de dissimuler le malaise que lui procurait l'évidente provocation, nous voilà réunis pour la première fois depuis que la maladie s'est abattue sur notre peuple. Cette épreuve nous a laissés dans l'affliction, mais aussi dans la nécessité de nous raccrocher les uns aux autres, tendus vers l'avenir et l'espoir.

Des chants aux harmonies sublimes firent alors vibrer le ciel. Les Anciens apparurent tout doucement au-dessus de l'assemblée. Ils se posèrent bientôt près d'Hodmar, tandis que leur chef Kurbi allait le saluer. Les deux puissants mages n'échangèrent pas un mot, mais, par l'esprit, ils convinrent de poursuivre la cérémonie sans plus tarder.

Hodmar donna le signal et le chef du Clan des rives s'avança. À l'instar de tous les siens, le protecteur des poulpes géants était vêtu de bleu.

— Le Clan des rives honore la nature et la mer. Que l'esprit des sphinx protège la famille des Ysonia.

Les autres chefs présentèrent aussi leurs hommages. Ils respectèrent l'ordre établi depuis toujours : Ysonia, gens des rives ; Doboquart, habitants des cavernes ; Elomar, citoyens des sommets ; Synhova, représentants des bois ; Cozarone, fervents des rivières et

Ochfilì, paysans des vallées. Tous le savaient : cette fois-ci, les salutations s'arrêteraient avant que le tour du cercle ne soit complété. À la suite du Clan des vallées venait la famille des Jynabör, tribu laissée sans chef en raison des ravages causés par l'épidémie. Hodmar fit face au Clan des rebelles, s'efforçant de ne pas fixer la tache claire que l'insolente silhouette d'Artos produisait.

— Notre bonne Gorda nous a quittés pour la cité des morts. Les Jynabör doivent donc désigner leur nouveau chef. Les membres du Clan ont-ils choisi des aspirants ?

Deux hommes se détachèrent du groupe, suivis d'une femme portant la tunique rouge des grands sages. Hodmar connaissait bien chacun des candidats. « Les rebelles ne pouvaient pas faire une meilleure sélection parmi les leurs », songea-t-il. En effet, les trois postulants possédaient de belles qualités ainsi qu'un jugement avisé. Il ne régnait aucune animosité entre eux. Peu enclin au pouvoir, chacun se proposait dans l'unique but de servir la communauté. Les Anciens allaient devoir préparer une épreuve. Sachant la charge lourde de responsabilités, le gagnant ne tirerait aucun orgueil de sa nomination et les perdants, aucune déception d'abandonner le fardeau au vainqueur.

Soudain, déroutant l'assemblée, Artos prit la parole.

— Le temps est venu pour les jeunes de participer à la gouvernance du peuple des elfes-sphinx. Ils ont leurs propres préoccupations et une façon plus intrépide de résoudre les problèmes. J'aimerais les représenter et diriger les Jynabör.

Cette fois, ce fut bien plus qu'une rumeur qui s'éleva dans la foule. Les Longs-Doigts étaient scandalisés par l'impertinence de celui qui, bien qu'à son corps défendant, avait vécu quatre années parmi les humains. Dans les rangs du Clan des magiciens, Le Gris secoua la tête, incrédule. « Pourquoi agit-il ainsi ? Croit-il qu'il a une chance de devenir le chef des rebelles ? » Hürtö se sentit blessé. Visiblement, Loup avait tout planifié. Toutefois, il n'avait pas jugé bon de lui confier ses intentions.

Au centre du chaudron des lunes, Hodmar réclama le silence. Ne manifestant aucune émotion, il fit face à Artos.

— Si tu désires participer à l'élection, le prévint-il, tu dois, comme les autres concurrents, être appuyé par au moins un membre de la communauté.

Le Gris sentit son estomac se nouer. « Non ! Il ne va pas me demander ça ! » Pourtant, le jeune Loxillion connaissait la réponse. Son frère de sang attendait de lui une loyauté sans faille. Plusieurs personnes dans la foule se tournèrent vers le fidèle compagnon de Loup. Leurs regards exprimaient de la curiosité, mais aussi une forme discrète de réprobation. Néanmoins, il leva la main.

— Je soutiens Artos.

Une autre voix fit écho à la sienne.

— Moi également.

Un mouvement fluide ouvrit une brèche dans les rangs du Clan des magiciens ; la jeune femme qui avait parlé s'avança pour être aperçue de tous.

— Vilmela ! s'écria sa mère, indignée.

Il y avait un moment déjà que la dame avait perdu sa fille de vue. Elle avait présumé que l'étudiante avait rejoint ses compagnons de classe qui se tenaient ensemble, un peu à l'écart des magiciens plus âgés. Quelle méprise... Vilmela avait profité des derniers instants pour changer de tenue. Celle qu'elle exhibait maintenant avait tout pour choquer la décence.

D'une riche teinte rubis, la robe étroite n'était qu'un assemblage de fins voilages qui dégageaient les épaules et le dos de la demoiselle, ouvrant un large décolleté sur sa peau satinée. Une ceinture dorée soulignait sa taille délicate. Tout comme Artos, son front était paré d'un bandeau pourpre qui faisait ressortir l'éclat de sa chevelure blonde. Altière, elle s'approcha d'Hodmar, donnant à chacun l'occasion de l'admirer. Cependant, un seul regard comptait pour elle.

Loup eut un imperceptible hochement de tête que Vilmela interpréta comme un hommage à sa beauté. En vérité, Artos se réjouissait de l'effet produit sur l'assemblée. « Voilà certainement des siècles qu'une réunion des elfes-sphinx n'a pas été si animée, si divertissante ! » se dit-il. Le rebelle devait reconnaître qu'ainsi vêtue, sa complice présentait enfin l'allure d'une vraie femme. Il ne l'en jugeait pas moins sévèrement. « Quand elle portait cette robe, Orise avait l'élégance et le raffinement d'une reine. Désolé, fillette, tu ne supportes pas la comparaison. » En fait, aucune femme ne semblait capable de rivaliser avec le souvenir idéalisé de la splendide esclave. Depuis qu'il était sorti de son isolement, Artos n'avait pas manqué une occasion de séduire les belles elfes-sphinx. Son corps, abusé dans l'enfance, réclamait le plaisir brut, l'assouvissement violent de sa virilité exacerbée, mais son cœur restait de glace. Il en concevait une étrange détresse qui se changeait lentement en cynisme. Quand il voyait des couples d'amoureux, il détournait le regard et faisait taire en lui le petit garçon blessé qui ne savait plus accueillir la tendresse et son expression affectueuse.

Enhardie par ce qu'elle avait perçu comme l'assentiment de son cavalier, Vilmela réitéra son appui.

— Je soutiens Jynabör Artos.

À sa suite, d'autres voix se firent entendre. Plusieurs mains audacieuses se levèrent parmi les apprentis magiciens.

— C'est plus que suffisant, conclut abruptement Hodmar, pas du

tout intéressé à flatter davantage l'orgueil du jeune rebelle.

L'agitation des Longs-Doigts avait atteint son comble. D'un apaisant signe de la main, le maître de magie demanda à l'assemblée de retrouver son calme. Ensuite, il autorisa Loup à rejoindre les autres aspirants. Par la pensée, Kurbi interrogea le chef spirituel des elfes-sphinx.

— *Je présume qu'il s'agit du jeune qui a été enlevé ?*

— *En effet.*

— *Et tu m'as dit que son sphinx parasite résistait à tes traitements, s'étonna l'Ancien.*

— *Il suffit de regarder son aura pour constater qu'il n'a pas retrouvé son harmonie, déplora Hodmar. Le parasite se nourrit de sa confusion. Quelle attitude me conseilles-tu d'adopter ?*

— *Lui résister ne fera qu'accroître son indiscipline. Faisons confiance à nos gens et à leur attachement à nos traditions.*

Hodmar opina.

— Nous avons donc quatre concurrents désignés par des groupes différents, résuma-t-il. Il faudra procéder à un vote général. Auparavant, les Anciens soumettront les postulants à une épreuve de sagesse.

Artos n'en laissa rien paraître, mais il se crispa à cette annonce. Puisque ceux de sa race vivaient très longtemps, il y avait plusieurs siècles qu'aucun nouveau chef n'avait été élu. N'ayant jamais assisté à un tel événement, Loup ignorait que la sélection du vainqueur ne dépendait pas uniquement des suffrages. Sa récente popularité n'allait pas suffire à le hisser au rang de dirigeant. Il lui faudrait aussi prouver sa valeur. Il jeta un œil critique à ses rivaux. « Ils ne semblent pas très malins », estima-t-il en détaillant leur visage débonnaire et leur allure réservée.

Les condisciples de Kurbi se partagèrent en quatre groupes. Ils formèrent autant de cercles et entamèrent des chants aux consonances mélodieuses. Les hymnes devinrent progressivement saccadés, et les Anciens les ponctuèrent de claquements de mains. Autour d'eux, les elfes-sphinx se taisaient. Quand revint le silence, les elfes magiciens s'élevèrent dans les airs, livrant à la vue des spectateurs quatre plateaux carrés et bas. À la surface de chacun s'animait le théâtre miniature d'un village et de ses habitants.

— Approchez ! ordonna Kurbi aux candidats.

Il désigna un plateau à Artos et répéta son geste pour chacun des concurrents. La même scène se déroulait dans les quatre villages. Les minuscules habitants convergeaient vers une place centrale où les attendait un personnage enfermé dans une cage translucide pas plus grosse qu'un verre à eau.

— Qui est-ce ? s'enquit Artos.

Le petit prisonnier du plateau répéta : « Qui est-ce ? » Hodmar s'approcha du jeune rebelle pour lui fournir des précisions.

— Voici le chef du village. Comme tu peux le constater, il se trouve isolé de ses citoyens... Cette solitude est inhérente à sa fonction. Il ne peut pas sortir pour intervenir directement auprès des siens. Il ne possède que la parole pour agir... *ta* parole. Par lui, tu devras obtenir des villageois qu'ils construisent un moulin pour la communauté.

— Où prendrai-je les matériaux ? demanda Loup en tentant de camoufler sa nervosité croissante.

— Ce monde s'apparente au nôtre, expliqua posément le maître. Certains individus détiennent le bois, d'autres la pierre, les outils, les clous. Quelques-uns ont des talents de bâtisseurs, d'autres manquent d'adresse. Pourtant, chacun doit fournir sa contribution.

— Je comprends, dirent ensemble Artos et le chef de son village.

Loup constata avec déplaisir que leurs voix avaient manqué de fermeté. Il espérait se ressaisir à la prochaine réplique quand Hodmar s'excusa.

— Je dois te laisser, lança-t-il en s'éloignant précipitamment. Kurbi va bientôt donner le signal du départ.

Loup contempla le petit univers qu'il devait mener. Il observa soigneusement les hommes, les femmes et les enfants qui cheminaient allègrement vers la cage de verre où leur chef les attendait. Le jeune magicien oublia tout le reste. Il cessa de porter attention aux commentaires des elfes-sphinx qui assistaient à l'épreuve et se concentra sur le village, cherchant le meilleur emplacement pour ériger le moulin. Le signal de Kurbi se fit entendre au moment où un minuscule retardataire rattrapait ses congénères sur la place. La gorge un peu sèche, Artos s'engagea dans la joute.

— La tâche consiste à construire un moulin, commença-t-il d'un ton qu'il voulait autoritaire.

— On ne dit pas bonjour ? protesta aussitôt une vieille femme coiffée d'un châle. Tout un accueil...

Loup comprit que la doyenne exerçait une grande influence sur les villageois, car ceux-ci se récrièrent aussitôt :

— Quelle attitude cavalière !

Artos tenta de se reprendre. Lorsqu'il eut retrouvé un peu d'aplomb, il exposa son projet. Rien ne fonctionna comme il l'avait prévu. L'emplacement fut contesté par les propriétaires environnants. Quand, après d'interminables disputes, il parvint à convenir du lieu avec son clan, il dut entamer de pénibles négociations avec les fournisseurs de matériaux qui voulaient échanger leurs précieux avoirs contre des droits supplémentaires sur la future meunerie. Des querelles naquirent aussi concernant la distribution des tâches jugées

trop lourdes, pas assez prestigieuses ou tout simplement futiles.

— C'est injuste ! clamait tout ce petit monde despotique.

Au bout de deux heures, Loup n'en pouvait plus. La pagaille régnait dans le village et pas une seule pierre n'avait encore été mise en place. Une opinion faisait toutefois l'unanimité.

— À bas le chef !

Une heure plus tard, Kurbi annonça la fin de l'épreuve. Le village d'Artos avait sombré dans l'anarchie. Une révolution grondait et les plus jeunes villageois tentaient de briser la cage de verre avec l'intention de lapider leur chef. Excédé, Loup balaya le plateau du revers de la main.

— Que le ciel les foudroie ! hurla-t-il.

Le souffle haletant, il constata tout à coup qu'un très grand calme régnait sur le chaudron des lunes et que les elfes-sphinx et les Anciens le regardaient. Artos avait du mal à reprendre pied dans la réalité. Son corps couvert de sueur tremblait imperceptiblement sous l'effet d'une rage sans nom.

Un bref coup d'œil lui permit de jauger les résultats de ses adversaires. Le moulin prenait forme à un endroit stratégique du village du premier homme. La petite communauté et son chef avaient choisi ce site en raison de la force du courant. En contrepartie, les bâtisseurs y accédaient plus difficilement, si bien que la construction n'était qu'à moitié érigée. Sur le plateau du deuxième homme, les habitants avaient complété les travaux. Même situation dans le village dirigé par la femme qui portait la tunique rouge des grands sages. Ses sujets avaient même improvisé une fête pour célébrer l'événement. Quelle cuisante défaite pour Loup ! Il s'empressa de dissimuler sa déconvenue derrière un masque d'indifférence qui n'abusa personne. Il reprit sa place parmi les Jynabör, indisposé par ceux qui tentaient de le reconforter.

— Bien essayé ! le félicita un grand gaillard.

— Tu as du cran, jeune homme ! le complimenta son voisin.

— Je n'avais jamais assisté à une épreuve aussi difficile, l'assura une dame ridée comme une prune séchée. Et j'en ai vu d'autres...

Artos perdit tout intérêt pour la suite des événements. Puisque deux aspirants avaient réussi l'épreuve, Hodmar organisa un vote général. La femme fut proclamée responsable du Clan des rebelles. Elle s'appelait Janis.



Au cours du banquet, une bande d'étudiants s'agglutina autour d'Artos. Vilmela s'était placée à ses côtés. Le teint rose, le sourire lumineux, elle subissait l'assaut de violentes émotions. Elle se sentait

très fébrile. Tout son corps s'enflammait en présence du brûlant jeune homme. Elle riait avec lui et les autres, consciente que cette légèreté factice aidait son cavalier à dissimuler l'humiliation de son échec. Toutefois, cette exubérance ne parvenait pas à chasser le souvenir de la querelle qui avait éclaté entre sa mère et elle. Contre le désir de celle-ci, l'adolescente avait conservé sa robe rouge. Elle devinait que cette désobéissance lui coûterait cher.

— Leurs manières à table sont dégradantes, racontait Loup en décrivant les habitudes barbares des humains.

— Arrête, ricana une jolie brunette fort excitée. Je vais vomir.

— Vous n'avez encore rien entendu, renchérit Artos, trop heureux de faire oublier ses déboires et de sentir que ses admirateurs lui étaient restés fidèles. Ils mangent de la viande non consacrée.

— Pouah !

— Franchement dégoûtant !

Il continua ainsi à relater ses expériences, les enjolivant, transformant l'atrocité de son aventure en périple palpitant, se dépeignant comme un brave héros, futé parmi les balourds, érudit parmi les incultes, sophistiqué parmi les barbares.

— Il devait te tarder de rentrer chez nous, présuma le grand brun surnommé « Le Vautour ».

— Oui... et non, répondit Loup, attisant sciemment la curiosité de son public.

Légèrement en retrait, Hürtö observait son ami. Son malaise n'avait fait que grandir depuis le début du jour. « Pourquoi cette comédie ? » se demandait-il. La gaieté qui animait le groupe d'étudiants faisait l'envie de ceux qui s'en sentaient exclus. Mine de rien, des audacieux s'approchaient, cherchant à s'immiscer dans la bande.

— J'ai du mal à imaginer ce qui a bien pu te séduire là-bas, s'étonna Le Vautour.

Artos glissa sa main sur la peau dénudée du dos de Vilmela.

— Les femmes... Vois comment elles se parent... De véritables déesses... Et chaudes...

— Loup, protesta subitement la demoiselle, ça suffit. Personne ne parle de ces choses chez les gens de bonne éducation.

Elle avait regimbé pour la forme, consciente que sa mère rôdait non loin, l'oreille tendue, les sourcils froncés, la mine plus sévère que jamais. En dépit de son tempérament excessif, sa fille avait toujours, selon elle, représenté un modèle de vertu. Jamais elle n'avait mis en doute les allégations de Vilmela concernant l'assaut qu'Hürtö lui avait supposément fait subir. Alors que la fête battait son plein, la dame regardait d'un œil mauvais celui qu'elle jugeait responsable du comportement éhonté de sa fille. À l'instant même, le jeune rebelle

renversait la tête et riait aux éclats, fascinant et si beau. Seule la peur d'un scandale supplémentaire empêcha la femme d'attraper Vilmela par la peau du cou et de la ramener sur-le-champ à la maison. Les regards de la mère et de la fille se croisèrent et, stratégiquement, la plus jeune céda. À regret, elle repoussa la main d'Artos qui descendait lentement vers le creux de ses reins, lui procurant des frissons qu'elle se jura de retrouver dès que la mégère aurait cessé de l'espionner.

« Quelle étourdie ! maugréait cette dernière. Ne sait-elle pas que, pour les mâles, sa coquetterie tourne à la provocation ? »

Inconscient de cet affrontement muet, Loup amusa son public avec une moue d'affliction affectée.

— Pas étonnant qu'on s'ennuie autant dans notre monde, geignit-il. Les humains sont peut-être primitifs, mais ils s'autorisent plus de liberté qu'aucun elfe-sphinx... mis à part moi.

— Comment peux-tu parler ainsi, alors que ces barbares t'ont condamné à l'esclavage ? se récria la jolie brunette.

— La liberté ne se trouve pas là où tu l'imagines, se contenta de rétorquer Artos en prenant un air mystérieux. Le statut ne compte pas tant que le pouvoir, et le pouvoir peut s'acquérir de bien des manières... J'en sais quelque chose : j'étais esclave et, pourtant, l'homme le plus puissant de Corvo s'empressait de répondre à tous mes caprices.

— Raconte, exigea Le Vautour.

Le regard noir qu'il essaya le dissuada d'insister.

— C'est sans importance, éluda Loup. La puissance, voilà mon but. Les Longs-Doigts n'ont pas voulu de moi comme chef des Jynabör... Eh bien, sachez que je m'en moque. Tant pis pour eux ! Qu'ils croupissent dans leurs damnées traditions.

— Oui, approuvèrent les collégiens exaltés par cette harangue.

— Je vais fonder un nouveau clan... Un clan réservé aux jeunes, à ceux qui ne craignent pas de défier les usages.

— Quels usages veux-tu braver ?

— D'abord, tous ceux qui m'empêchent de m'amuser. Vous en verrez un exemple dans quelques instants.

Les jeunes gens étaient conquis. Un rouquin à la mine espiègle retira un anneau d'argent qu'il portait à l'index. Il le tendit à Loup.

— Voici mon tribut ! Je désire appartenir à ton clan.

En quelques instants, Artos reçut plusieurs gages.

— Comment s'appellera notre clan ? s'enquit Le Vautour après avoir offert un médaillon de jade.

La question, bien que prévisible, surprit le populaire étudiant. Il lui fallait vite improviser.

— Nous formerons le Clan des Dissidents, déclara-t-il solennellement. Et, en tant que chef, je vais accomplir mon premier

acte politique.

Loup quitta ses admirateurs et se rendit à la table où finissait de dîner Janis, la nouvelle dirigeante des Jynabör. Quand elle vit approcher Artos, une expression de méfiance assombrit ses traits. Mais, comme l'apprenti magicien lui souriait amicalement, elle baissa les armes et lui rendit son sourire. Soucieuse de l'accueillir avec chaleur, elle lui offrit à boire.

— Je ne veux pas vous importuner très longtemps, s'excusa-t-il en déclinant l'invitation. Je tenais seulement à vous féliciter. Il semble que j'ai encore beaucoup à apprendre.

— Sache que tu peux compter sur moi si tu désires de l'aide ou des conseils, lui proposa Janis.

— Je doute que ce soit nécessaire.

Le sourire d'Artos avait subitement viré à l'aigre. Ses beaux yeux soulignés de khôl scrutaient effrontément le visage banal de cette femme vieillissante et sans grâce. Il se pencha vers Janis et lui murmura à l'oreille :

— Je sens que vous allez bientôt regretter d'avoir accepté cette charge. Lorsqu'elle deviendra insupportable, faites-moi signe... Je viendrai peut-être à votre secours, car, somme toute, je vous trouve plutôt sympathique.

Il se redressa, salua bien bas la dame et lui tourna brusquement le dos. Plusieurs témoins avaient cessé de parler pour observer cette rencontre insolite. Le rire sardonique d'Artos les troubla autant que l'expression décontenancée de Janis.

Tandis qu'il revenait, triomphant, vers les jeunes de son groupe, la musique retentit : le bal commençait.

— Pour célébrer la naissance de notre association clandestine, voyez comment je vais ébranler quelques convenances.

Le rebelle saisit le bras de Vilmela et l'entraîna parmi les gens qui s'alignaient pour la première danse : un quadrille en vogue depuis plusieurs siècles. Artos exécuta parfaitement la première figure, donnant à tous l'occasion de constater qu'il connaissait très bien les pas, puis il enlaça Vilmela et la serra contre son corps. La jeune femme s'abandonna mollement à l'étreinte, la tête appuyée sur la poitrine de son partenaire, les yeux papillonnant. De petits cris inquiets s'élevèrent dans l'assistance, certaines bonnes dames croyant que la demoiselle avait un malaise.

— Laissez-la respirer !

Leur crainte se mua en indignation quand elles découvrirent le visage hilare des deux délinquants. Au mépris de toutes les convenances, ils utilisaient le rythme soutenu de la musique pour se frotter l'un contre l'autre de manière fort indécente. Leurs vêtements excentriques, venus du monde des barbares, ajoutaient à l'étrangeté de

la scène.

Artos fit signe à ses nouveaux disciples de le rejoindre. Timidement, des couples se formèrent pour imiter leur chef et sa compagnie.

— Voici comment on danse chez les humains, s'esclaffa Loup sous le regard scandalisé de la communauté des elfes-sphinx. Il faut libérer le corps et laisser place aux pulsions.

Sur ce, il plaqua ses mains sur les fesses de Vilmela. Celle-ci fut soulagée de constater que sa mère n'était pas en vue à cet instant. Elle profita des caresses audacieuses du Jynabör et rêva aux délices à venir : baisers langoureux et étreintes passionnées.

« On fera l'amour toute la nuit, espérait-elle. Il me prendra et ensuite, il m'aimera... »

Un peu à l'écart, Hürtö nageait en pleine confusion. Il se félicitait d'être venu sans cavalière. Ainsi, il s'évitait de devoir participer à cette provocante démonstration. Le Gris se renfrogna dans son coin. Il vida sa coupe de vin et nota qu'il vacillait légèrement. Il était rare qu'il boive outre mesure. Cette fois, son ivresse n'avait rien d'euphorique ; honteux, Hürtö découvrait qu'il se rendait coupable d'envie. Il avait toujours toléré les extravagances de son turbulent ami, mais ce qui se produisait aujourd'hui le bouleversait à l'extrême. « Je l'ai attendu et pleuré pendant quatre ans. Je l'ai soutenu sans réserve depuis son retour, et voilà qu'il s'entoure de qui veut bien le suivre. Il accepte leurs présents et se pavane devant eux... »

Un prince et sa cour... Et moi ? S'est-il seulement soucié de moi depuis ce matin ? J'aurais tout aussi bien pu être un fantôme. Pas un seul regard complice, pas un signe. N'aurait-il pas été naturel qu'il me confie sa déception après l'épreuve ? »

Une fois qu'il fut lassé de ressasser ses ressentiments et qu'il eut épuisé toutes ses ressources d'apitoiement, il se jugea sans complaisance. « J'envie le succès de Loup et je brûle de jalousie parce qu'il accorde de l'intérêt à d'autres que moi— Quel misérable idiot ! »

Sa lucidité ne parvenait cependant pas à chasser les désagréables sentiments qui lui rongeaient le cœur. Il observait Artos, Vilmela blottie contre lui et les membres du Clan des Dissidents remuant autour d'eux comme une meute de louveteaux surexcités. Hodmar choisit ce moment pour se matérialiser aux côtés d'Hürtö. Cette faculté que possédait le grand maître de surgir à la faveur du moindre coin d'ombre avait toujours fasciné le jeune Loxillion.

— Tu me sembles bien songeur, fit-il remarquer en suivant le regard de son élève.

— Pourquoi agit-il ainsi ? s'affligea Le Gris.

— Son sphinx parasite le perturbe sans doute, suggéra le vieux mage pour consoler son disciple.

— Je croyais que son retour signifierait la fin de mes soucis...

Le chef spirituel des elfes secoua doucement la tête et dit :

— Seuls les morts peuvent se vanter de n'avoir plus de tourments !

Hurtö dévisagea le mage, cherchant dans le mouvement de ses sourcils capricieux une quelconque trace de malice.

— Je ne plaisante pas, l'assura-t-il gravement.

Le Gris chancela légèrement. Dans son enivrement, ses pensées s'embrouillaient : la mort, la fin des tourments, la jalousie. Ses yeux revinrent se fixer sur la foule des danseurs. Ils étaient nombreux à se démener. Pourtant, le Loxillion ne voyait que Loup et son comportement extravagant.

— Vous devez le guérir, exigea-t-il soudain.

— Que penses-tu que je fais depuis l'hiver ? se hérissa Hodmar, blessé par le rappel inconsidéré de ses échecs répétés. J'ai essayé tous les remèdes connus... Inutile, rien ne vient à bout de ce damné trou noir. Il semble ancré dans son âme autant que dans sa chair.

— Vous capitulez ? murmura le jeune homme, défait.

Ce dernier ne pouvait ignorer le reproche à peine voilé. Mais comment en vouloir à Hurtö, puisque la veille encore, le grand maître avait songé à renoncer ? Même si la clairvoyance de son disciple le dérangeait, Hodmar l'accueillait avec une pointe de fierté. N'avait-il pas tout mis en œuvre pour entraîner son élève sur la voie difficile de la conscience ?

— Tu me connais mieux que ça, le détrompa le sorcier en esquissant un pâle sourire. Je vais continuer de chercher. Je découvrirai peut-être un traitement approprié dans les grimoires plus anciens.

— J'aimerais tant qu'il redevienne comme avant, se désola Le Gris d'une voix quelque peu empâtée.

— La vie ne va que dans un sens. Ni lui, ni toi, ni personne d'ailleurs, ne peuvent revenir en arrière. Il te faudra l'aimer comme il est maintenant ou renoncer à votre amitié.

— Ça, jamais ! s'écria Hurtö avec une emphase qu'exacerbait son ivresse.

Il porta sa coupe à ses lèvres et se souvint qu'il l'avait déjà vidée. Le vieux mage s'empara du verre qui disparut aussitôt.

— Tu devrais aller dormir, suggéra-t-il d'une voix apaisante.

Celui-ci acquiesça faiblement, se demandant soudain comment sa démarche chancelante lui permettrait de rentrer au collège. Il se frotta le front, se redressa et constata que le maître de magie n'était plus à ses côtés. Les ombres paraissaient l'avoir avalé. D'un pas mal assuré, le jeune Loxillion quitta son refuge. Dès qu'il fut dans le cercle lumineux des lanternes installées pour la fête, Artos se précipita vers lui.

— Où étais-tu ? lança-t-il, l'air visiblement soulagé de le retrouver. Je t'ai cherché partout.

Il paraissait si heureux de le voir qu'Hurtö sentit des larmes lui mouiller les yeux.

— Quelle affreuse journée ! se plaignit le rebelle. J'en ai assez de tout ce monde et de cette foire stupide. Allons ailleurs.

Il passa son bras autour des épaules de son ami et le conduisit vers la table où, en compagnie des membres du Clan des Dissidents, il avait pris son repas.

— Je veux rentrer, objecta Le Gris.

Son intonation, toutefois, manquait de conviction.

— Si tôt ? déplora Loup. J'aimerais bien faire une promenade jusqu'à la rivière... À la lueur des lunes. Ça me calmerait... Accompane-moi, je t'en prie. Toi aussi, tu sembles avoir besoin de changer d'air.

Soudain, toutes les frustrations de ce jour horrible paraissaient avoir perdu leur sens. En retrouvant l'intime complicité du rebelle, Hurtö considérait avec stupéfaction sa récente jalousie. « Ridicule ! Quelle folie de me mettre dans un état pareil ! Et pour si peu. » Le cœur délesté de sa futile rancune, il sentit qu'il commençait à dégriser.

— Jusqu'à la rivière, répéta-t-il, joyeux.

À travers les vestiges du banquet, il aperçut les gages offerts à Artos. La simple vue de ce ramassis de colifichets suffit à le rendre à nouveau ombrageux.

— Tu oublies le tribut de tes sujets, siffla-t-il avec amertume.

— Pfff ! Que veux-tu que je fasse de ces babioles ? Tu ne crois tout de même pas que j'accorde de la valeur à ce qui s'est produit ce soir ?

— Tu crées un clan, tu en deviens le chef... Chique de bique ! Tout le monde fait ça tous les jours, n'est-ce pas ?

— Cesse de me railler, supplia Loup.

Ce ton implorant surprit tant Hurtö qu'il en demeura muet.

— J'espérais que toi, mon ami, mon frère..., plaida le Jynabör. J'espérais que tu comprendrais que je n'avais pas le choix !

Son explication s'arrêta là, toutefois. Accablé de remords, pris en flagrant délit de déloyauté, Le Gris se mordit la lèvre. Artos ramassa les bagues, médaillons et bracelets qu'il érigea en un petit monticule.

— Pour toi, déclara-t-il en le désignant à Hurtö.

— Je n'en veux pas !

— Eh bien, moi non plus !

Comme cela lui arrivait si souvent, Artos venait subitement de changer d'humeur. Il balaya les gages du même geste ravageur qu'il avait eu plus tôt pour anéantir la pagaille de son minuscule village.

— *Figör dep driust !* clama le magicien.

Le trésor de pacotille atterrit sur l'herbe argentée qui s'ouvrit, telle une gueule vorace, et avala le clinquant repas. Le rire de Loup se perdit dans les accords du prochain quadrille.

— Viens, on s'éclipse !

Hurtö le suivit, toute trace de tourment envolée. Tandis qu'ils se frayaient un chemin parmi les danseurs, l'elfe blond examinait la foule.

— Que cherches-tu ? s'enquit Le Gris.

— Je t'ai préparé une petite surprise.

Une lueur espiègle égaya les yeux de Loup. Les gens de sa bande l'interpellaient pour le convier à la danse, mais le chef faisait mine de ne pas les entendre. Pour une raison inconnue, Hurtö se sentit mal à l'aise à l'annonce de la surprise. « Il me semble que j'ai vécu assez d'émotions pour aujourd'hui ! » pensa-t-il. Il sourit néanmoins à son ami, soucieux de préserver leur bonne entente à peine rétablie. Après tout, ne désirait-il pas qu'Artos lui démontre des égards particuliers ?

Autour d'eux, le bal battait son plein. À travers les figures traditionnelles de la contredanse, les jeunes Longs-Doigts intégraient parfois des enlacements lascifs. En imitant ainsi les coutumes humaines, ils provoquaient des collisions, brisaient les séquences, ce qui suscitait autant de fous rires que de protestations. On parlerait longtemps de cette fête peu banale.

En raison de la cohue, Hurtö ne vit qu'au dernier moment celle vers qui Artos l'avait entraîné. La tache rouge oscilla entre les corps mouvants des danseurs. Le Loxillion ferma les yeux. Un douloureux élanement lui labourait le front.

— Artos, je ne crois pas que..., voulut-il s'opposer.

— Fais-moi confiance.

L'espace réservé à la danse était délimité par des poteaux auxquels s'accrochaient des guirlandes et des lanternes. Vilmela était précairement appuyée contre l'un d'eux. Sa mère l'admonestait en remontant les voiles qui glissaient impudiquement et découvraient les épaules de la jeune femme.

— Quelle honte, ma fille ! En plus, tu es ivre !

— Je n'ai presque rien bu, rectifia-t-elle difficilement en repoussant les mains de sa mère.

— Madame, intervint Artos, je crains d'avoir failli à mon devoir. J'aurais dû mieux veiller sur ma cavalière.

Excédée, la dame se retourna vivement vers celui qui osait s'interposer dans cette scène familiale.

— Vous avez poussé ma fille à se conduire comme une dévergondée, accusa-t-elle l'impudent.

— Pardonnez-moi, répondit humblement Loup. Nous ne pensions pas à mal... Nous voulions seulement nous amuser.

— En choquant la communauté et en offensant la pudeur ?

— J'ai peut-être manqué de mesure, mais je vous prie de croire que je n'ai jamais voulu outrager quiconque... Surtout pas Vilmela.

Les traits furibonds de la femme se crispèrent ; elle semblait prête à éclater. Sa hargne, difficilement contenue tout au long de cette abominable journée, trouvait enfin un exutoire. Puisque le responsable de ce déplorable désordre osait la narguer avec des paroles doucereuses, elle n'allait pas se gêner pour le rembarrer. Elle s'approcha tant d'Artos qu'elle lui postillonna au visage.

— Vous n'êtes qu'un impertinent ! lança-t-elle d'une voix stridente. On devrait vous interdire de...

Contre toute attente, Loup lui toucha délicatement la joue. Il plongea son regard ardent dans les yeux de la dame et murmura une phrase aux consonances rauques. Hürtö devina immédiatement qu'il s'agissait de magie grise.

— Permettez-moi de réparer mon tort, poursuivit le rebelle comme si la mère de Vilmela n'était pas occupée à l'invectiver vertement.

Sans transition, le visage de sa vis-à-vis se détendit et devint quelque peu hagard.

— Je... vous é... coûte, bredouilla-t-elle.

— Voici ce que je vous propose, susurra Loup, persuasif. Restez ici et profitez de la fête. Je me charge de reconduire Vilmela à la maison. Dans son état, elle doit dormir.

— Je n'ai bu qu'un verre d'hydromel, hoqueta la demoiselle en secouant furieusement la tête.

Ce geste brusque suffit à lui faire perdre l'équilibre. Artos la saisit fermement et la plaqua contre lui.

— Mais..., s'interposa la mère de la jeune fille.

Son front se plissa puis ses sourcils se froncèrent ; une lutte intérieure se livrait dans son esprit asservi.

— La décence exigerait que..., protesta-t-elle mollement, tandis qu'Artos la couvait de son regard ensorceleur.

— Hürtö va nous accompagner, l'interrompt-il, autoritaire, en désignant son ami resté derrière.

— Alors soit, céda la femme envoûtée.

Le Gris sentait le sang lui battre aux tempes. Sa propre ivresse promettait de lui laisser une bonne migraine. Il ne cherchait plus à comprendre les intentions d'Artos. Il rêvait de son lit. La dame retira son châle de soie et en couvrit les épaules de Vilmela.

— Va, ma chérie, marmonna-t-elle en l'embrassant maladroitement sur le front. Nous reparlerons de tout ça demain.

Quand ils se furent suffisamment éloignés du tumulte de la fête, Hürtö laissa libre cours à son irritation.

— C'est ça, ta surprise ? questionna-t-il, ironique.

La réponse de Loup le désarçonna.

— En partie.

— Je ne comprends pas.

— Patience.

Le rebelle déconcerta encore son ami en quittant le chemin.

— Où vas-tu ?

— N'avions-nous pas convenu d'aller jusqu'à la rivière pour admirer les lunes ?

— Ça, c'était avant que tu ne nous encombres de cette fille, maugréa Hürtö. De toute façon, tu as promis à la mère de Vilmela que...

— Un petit détour ne lui fera aucun mal et personne ne le saura.

Ils poursuivirent leur route dans le silence relatif de la campagne nocturne. Ils perçurent bientôt le doux bruissement de l'eau vive. L'air printanier les enveloppait, exempt de toute brise. Artos fit asseoir Vilmela au pied d'un arbre. Ses yeux éteints fixaient un point devant elle, tandis que ses lèvres articulaient des propos inaudibles.

Le jeune rebelle retira son manteau et le bandeau qui lui ceignait le front. Ensuite, il entreprit de détacher sa tunique.

— Que fais-tu ? s'informa Hürtö.

— Je ne suis pas venu à la rivière uniquement pour la regarder couler.

— L'eau doit être glaciale, objecta le Loxillion.

— Tant mieux ! Le vin t'a tourné la tête. Ça te remettra.

Le Gris haussa les épaules et choisit d'imiter son ami. Devant lui, Loup attendait, splendide dans sa nudité. Le caressant comme une main amoureuse, la lueur des lunes sublimait la beauté parfaite de son corps.

Ensemble, ils glissèrent dans le courant. Le froid les saisit brutalement, mais, après quelques instants, ils ne ressentirent plus qu'un infini bien-être. Ils demeurèrent un moment à flotter paresseusement à l'endroit le plus profond, puis Artos désigna les cascades en amont. Le lit de la rivière était traversé par un barrage naturel. Les pierres entassées formaient un bassin où il était possible de s'asseoir dans les remous. Combien de temps avaient-ils passé dans ce lieu enchanteur au cours de leur enfance ? Hürtö n'y était pas revenu depuis l'enlèvement d'Artos.

Ils s'installèrent et contemplèrent le ciel étoilé. Le silence entre eux avait une richesse que seule une longue intimité permettait d'acquérir.

— Tu ne crains rien pour Vilmela ? s'inquiéta Hürtö après un moment.

— Elle ne bougera pas, l'assura Artos.

Le Loxillion hocha la tête, consterné.

— Elle a vraiment beaucoup trop bu.

— Non, le détrompa Loup. Vilmela n'a pas menti : elle n'a pris qu'un verre d'hydromel.

Cette révélation alerta Le Gris.

— Artos, ne me dis pas que...

Loup esquissa un sourire singulier ; dans la douce lumière lunaire, ses dents scintillèrent.

— J'ai versé une potion très spéciale dans sa coupe, admit-il sans manifester le moindre embarras.

— Pourquoi ? s'exclama Hürtö, sidéré.

— Pour ta surprise.

Le rebelle paraissait étonné de l'incompréhension de son ami.

— Explique-moi, et vite, gronda Le Gris.

— Cette catin t'a piégé, alors je lui ai rendu la pareille. À toi maintenant de prendre ta revanche.

— Mais je n'ai nullement l'intention de me venger ! s'emporta Hürtö.

Furieux, il quitta la niche de la cascade. Artos le poursuivit, traversant vivement l'endroit où ils avaient nagé. Quand il eut regagné la berge, il ajouta :

— Et le philtre d'amour qu'elle a fabriqué pour te séduire... Tu estimes peut-être que c'était un geste innocent ? Je ne vois pas la différence.

— La différence, c'est que moi, Loxillion Hürtö, je n'agirai jamais ainsi. À chacun sa conscience.

— Je ne comprends pas tes scrupules, se vexa Loup en s'ébrouant.

— Et moi, je ne comprends pas que tu n'en aies pas, répliqua sèchement son vis-à-vis.

Nus comme au temps lointain de leurs jeux insouciantes, ils tremblaient dans la nuit fraîche. Hürtö pressa ses mains sur ses tempes douloureuses.

— Artos ! Quel être impitoyable es-tu devenu ? gémit-il.

Le rebelle était désarçonné.

— Je ne voulais pas te déplaire..., plaida-t-il, penaud. Je tenais seulement à te prouver ma loyauté en te donnant l'occasion de l'offenser comme elle t'a offensé.

Il s'approcha de son ami.

— Je t'aime tant.

Troublé, encore légèrement ivre, Le Gris appuya son front contre l'épaule de Loup. Il aurait voulu pleurer sa déception, sa déconvenue

devant l'attitude étrangère de son compagnon de toujours. Qu'avait donc affirmé Hodmar un peu plus tôt ? « Il te faudra l'aimer comme il est maintenant ou renoncer à votre amitié. »

Soudain, la dernière affirmation de Loup lui parut équivoque.

— Je t'aime tant, répéta Artos avec une intensité désespérée.

Dans le cœur du rebelle, l'enfant blessé tendait les bras. « J'ai besoin d'être aimé », réclamait-il. Il effleura le dos d'Hurtö, bouleversé par ce contact et touché par la tristesse de son ami. Depuis Orise, personne ne l'avait autant ému. Sa tendresse pour Le Gris surgissait par moments comme un mince filet de lumière entre les sombres souvenirs de son corps abusé. Il resserra son étreinte sur le corps transi de son frère spirituel. « Aime-moi ! » implorait l'âme profanée d'Artos, ses désirs affectifs et sensuels se mêlant dans une cacophonie suprême.

Percevant cette angoissante confusion, Le Gris s'affola.

— Lâche-moi ! se récria-t-il en se débattant sauvagement.

Froissé, l'autre le repoussa brutalement.

— Pauvre petit garçon ! glapit-il sur un ton méprisant. Que crains-tu ? D'être dévoré par le gros méchant loup ?

— Je ne...

Évitant d'admettre la douleur du rejet qu'il venait d'essuyer, Artos fulminait.

— Tu es comme les autres, l'accusa-t-il. Tu ne comprends rien à mes tourments.

La lumière blanche des lunes animait son regard outré.

— À quelle perversion as-tu imaginé que je te conviais ? lança-t-il d'une voix blanche. Tu songes à ce que j'ai subi chez les humains et tu me juges... Pire, tu me condamnes : tu me crois devenu incapable de nobles sentiments, n'est-ce pas ? Impitoyable, dis-tu ?

— Ce n'est pas...

Écumant de colère, Loup cria :

— À tes yeux, je suis désormais irrémédiablement suspect : un pervers, un dépravé pourri de vices.

— Artos, arrête ! le supplia Hurtö, honteux de sa méprise.

Cependant, porté par sa fureur, le Jynabör n'entendait pas en rester là.

— Tu as peur que je te contamine, c'est ça ? assena-t-il sans merci. Toi, mon seul ami...

— Je m'en vais, décréta le Loxillion, complètement dépassé. Demain, nous aurons retrouvé nos esprits.

Artos rit très fort.

— Va, sauve-toi ! Abandonne-moi encore une fois ! Vilmela acceptera peut-être de me consoler...

Pourtant, les étreintes sans tendresse le laissaient insatisfait et amer. Les femmes qu'il séduisait étaient impuissantes à combler le

vide qui le torturait et, pour cela, il les haïssait. Après les avoir conquises, il éprouvait un irrésistible besoin de les faire souffrir.

L'état de vulnérabilité de la jeune fille empêcha Hürtö de partir sur-le-champ. Il se rendit auprès d'elle et tenta de la soulever. Elle ressemblait à un pantin désarticulé ; incapable de se soutenir, elle pesait aussi lourd qu'une pierre.

— Que fais-tu ? demanda Loup en les rejoignant après un moment.

— Je ne la laisserai pas seule avec toi.

Le grand blond avait remis sa tunique brodée. Hürtö aurait dû s'en trouver soulagé, mais son trouble avait atteint de tels sommets que plus rien n'arrivait à le dissiper.

— Donne-lui ceci, dicta le rebelle en tendant un petit flacon d'étain.

Sa voix paraissait calme, sans aucun vestige de rage, de désespoir ou d'ironie.

— Donne-lui, insista-t-il. Grâce à cet antidote, elle sera aussitôt ragaillardie et ça t'évitera de la porter.

— Encore de la magie grise ? ne put s'empêcher de persifler Le Gris.

Artos l'ignore et s'agenouilla auprès de Vilmela. Il lui administra quelques gouttes qui agirent immédiatement. La demoiselle tourna la tête de gauche à droite dans l'évidente tentative de se repérer.

— Me suis-je endormie ? s'inquiéta-t-elle en observant les lieux.

Elle accepta la main que lui tendait Loup et se releva, agile et alerte.

— Tu as trop dansé, mentit-il, et tu as manqué d'air. Nous t'avons conduite ici afin que tu te remettes.

— Quel endroit magnifique ! s'exclama-t-elle en se lovant contre son cavalier.

— Et discret, répliqua-t-il en lui baisant les lèvres.

La jeune fille soupira d'aise et lui rendit son baiser. Le rebelle se dégagea bientôt.

— Hürtö retourne au village, annonça-t-il. Désires-tu qu'il te raccompagne ?

— Pourquoi donc ? Restons ici toi et moi.

Les yeux rivés à ceux du Loxillion, Loup enserra la taille de Vilmela. Le Gris s'éloigna, car rien ne le retenait plus. Son cœur cognant dans sa poitrine, le sang lui battant les tempes, une migraine atroce lui fendait le crâne. Il courait presque. Il lui fallut un moment pour s'apercevoir que Loup s'était lancé à sa poursuite.

— Attends ! implora le rebelle.

— Quoi encore ? le rembarra Hürtö avec humeur.

Loup le dépassa et lui coupa le chemin. Les amis se défièrent du

regard. Aucun des deux ne voulait céder devant l'entêtement de l'autre. La voix plaintive de Vilmela s'éleva dans la nuit, troublant la quiétude de la forêt.

— Artos ? Laisse tomber ce garçon stupide et reviens. Allons nous baigner nus dans la rivière.

Un gros nuage masqua alors les lunes, plongeant le décor dans une obscurité spectrale.

— Va, finit par lâcher Hürtö avec lassitude. Elle t'attend.

Puis il contourna Loup. « Nous y voilà, se désola-t-il intérieurement. Notre amitié vient de s'échouer. » Shira, la maîtresse lune, ressurgit, teintant le paysage nocturne d'éclats argentés.

— Non ! se buta Artos.

— ...

— J'ai eu tort de m'emporter ainsi contre toi, reconnut le Jynabör.

Tout comme Le Gris l'avait fait un peu plus tôt, il saisit sa tête entre ses mains.

— Tu ne comprends donc pas que, par moments, je ne me possède plus ? J'ai tellement besoin de toi.

— Tu as tout gâché...

Les mots se bloquèrent dans la gorge d'Hürtö ; l'intensité de son émotion l'étouffait.

— Pardonne-moi, le pria Artos. Les choses s'embrouillent dans mon esprit et dans mon corps. Je n'ai qu'une seule certitude : de tous ceux que j'ai aimés, il ne me reste plus que toi.

— ...

— Depuis la mort d'Orise, je ne ressens plus rien, dit Loup avec autant de sincérité qu'il le pouvait. Mon âme semble avoir trépassé en même temps qu'elle.

— Je ne sais plus quoi penser, soupira le Loxillion.

Artos ouvrit la main et suivit du doigt la cicatrice qui la traversait.

— Nous sommes des frères, murmura-t-il. Des frères de sang. Ne l'oublie pas.

Le Gris capta bientôt des craquements et des bruits furtifs. Il comprit que, lassée d'attendre, Vilmela venait vers eux.

— Je ne trouve pas ça drôle, rechignait la jeune femme. Où vous cachez-vous ?

Quand elle les rejoignit, elle les surprit ainsi, dans un face-à-face silencieux, incapables de se résoudre au prochain geste ou au prochain mot, conscients que celui-ci allait déterminer l'avenir de leur amitié. Comme des dés jetés par la main capricieuse de la fatalité, quel irréversible message porterait ce mouvement ou cette parole ? Celui de la clémence ou celui de la rupture ?

— Te voilà ! s'exclama Vilmela en enlaçant Artos. À quoi joues-tu ? Retournons à la rivière.

Par ce geste, par ces mots, l'importune venait de trafiquer les dés. Le dilemme prenait fin sans réponse. Pardon ou rupture ? Le choix devrait attendre. Loup secoua la tête et soupira. Il dénoua les bras de la fille et la repoussa sans brusquerie.

— Nous rentrons, annonça-t-il.

— Pas question de...

— Hürtö et moi, nous rentrons. Reste ici si tu le désires.

Il s'approcha de son ami, mais évita de le toucher. Le Gris hocha la tête et ils s'engagèrent ensemble dans un sentier qui sillonnait à travers champs. Vilmela leur emboîta le pas.

— La nuit commence à peine. Au moins, retournons à la fête, tenta-t-elle de négocier.

— Fiche-moi la paix ! hurla Loup.

Son compagnon lui jeta un regard éloquent.

— Navré, s'excusa Artos en prenant délicatement la main de sa cavalière. Je me sens très fatigué, peux-tu comprendre ça ?

— Je comprends surtout que tu entretiens de bien douteuses préférences, cracha-t-elle.

Frustrée, elle se dégagea et s'enfuit vers le chaudron des lunes. Tandis qu'elle courait, les lumières de la fête découpaient sa silhouette auréolée de voiles rouges. Elle disparut bientôt, happée par les ombres de la nuit.

— Je crois qu'elle s'est éprise de moi, soupira Artos.

— N'est-ce pas ce que tu désirais ? répliqua sévèrement Le Gris.

Loup prit le temps de réfléchir avant de répondre :

— Oui et non. Elle ne compte pas vraiment.

— Dans ce cas, pourquoi l'attises-tu ? demanda Hürtö.

— C'est plus fort que moi, se justifia le rebelle en taisant ses projets inavouables.

« Il ne comprendrait pas que je doive faire revivre Orise à tout prix. Aucune autre femme ne saura me combler, j'en suis certain. »

— Je présume que mon sphinx parasite me rend instable, conclut-il vaguement.

— Sans doute, se contenta de répliquer Le Gris.

Ils marchèrent ensuite en silence, chacun perdu dans le cours tumultueux de ses pensées. Quand ils furent en vue du collège, Loup proposa :

— On va à ma chambre pour prendre un dernier verre ?

— Ça suffit pour ce soir, déclina Hürtö. Je veux seulement dormir.

Ils rentrèrent dans l'édifice désert. Leurs pas réveillèrent des échos dans les couloirs rendus lugubres par les lueurs vacillantes des lampes.

Comme cela lui arrivait souvent, Hodmar émergea subitement du néant. Il attendit que les jeunes gens arrivent à sa hauteur pour leur parler.

— Quelle belle et douce nuit, n'est-ce pas ?

— La nuit m'apparaît plutôt triste et amère, riposta Loup. De grâce, ne feignez pas d'ignorer que j'ai dépassé les bornes aujourd'hui.

— La communauté s'en remettra. Portée à son paroxysme, ton indiscipline devient presque un art, reconnu le vieux mage en haussant narquoisement un sourcil.

— Je présenterai mes excuses demain, promit Artos.

Le grand maître opina.

— Je ne pourrai pas te soigner contre ta volonté, lança-t-il sans atermoyer davantage.

— Je vais guérir, affirma le Jynabör. Il le faut. Je n'en peux plus.

Il porta la main à son ventre, couvrant péniblement l'emplacement du trou noir qui tourbillonnait.

— Je souffre. Et j'angoisse...

À ses côtés, Hürtö semblait partager sa douleur. Il offrit son aide à Artos qui refusa d'un vif mouvement de tête. Livide, le rebelle ajouta :

— En vérité, je suis terrorisé. Voilà sans doute ce qui explique pourquoi j'ai besoin de contrôler mes camarades.

— Pas uniquement tes camarades, le reprit Hodmar en faisant référence à son ambition de devenir chef du Clan des rebelles.

— Parfois, je sens que je pourrais tuer, murmura Loup en penchant pitoyablement la tête.

Cet aveu fit blêmir Le Gris.

— Bientôt, promit le sage. Bientôt, nous commencerons un nouveau traitement.

— Merci, maître, accepta modestement le grand blond. Je dois guérir... Cette fois, j'y mettrai tous mes efforts.

Cet engagement, le puissant magicien l'attendait depuis qu'Artos avait repris conscience dans sa chambre, à l'infirmerie. En regardant ses deux élèves se séparer pour gagner leur dortoir respectif, Hodmar sourit pour lui-même. Il se surprit même à espérer que cette période fort éprouvante tirait à sa fin.

Le monde des elfes-sphinx n'avait pas changé. Dans cet univers soigneusement réglé, le désordre était inadmissible. Derrière son masque d'élégance et d'arrogance, Loup cachait sa blessure, mais le maître de magie allait la soigner.

Le monde des elfes-sphinx n'avait pas changé. La faute de l'enlèvement d'Artos serait bientôt réparée.

Trois années s'écoulèrent encore, marquées par plusieurs épisodes chaotiques, tous attribuables aux extravagances d'Artos. Les sourcils d'Hodmar se hérissèrent de poils gris et drus. Jamais ses espoirs n'avaient été autant déçus.

Le Clan des Dissidents, fondé par le jeune rebelle, semait la confusion au sein du collège, forçant le vieux mage et les professeurs à sévir. Les continuelles revendications du groupe créaient un désagréable climat de tension. Les chefs des clans exigeaient la mise en place de mesures de répression auxquelles Hodmar résistait, alléguant que, chez les étudiants de cet âge, les attitudes provocatrices s'avéraient fréquentes mais passagères.

— Tout va rentrer dans l'ordre, assurait celui qui avait instruit plusieurs générations d'apprentis magiciens.

C'était sous-estimer la part de responsabilité d'Artos dans l'entretien de la discorde. Plus il gagnait en popularité auprès des jeunes Longs-Doigts, plus il s'attirait la réprobation des aînés. Évidemment, Hodmar se sentait défait. En dépit de tous ses efforts, le sphinx parasite du Jynabör refusait de céder. Comble de tourments, la vieille chatte du mage avait disparu ; il craignait qu'Irma soit allée mourir à l'abri des regards comme le faisaient souvent les bêtes. Cette perte le chagrinait plus qu'il ne voulait l'admettre.

Pour Hürtö et Loup, l'existence était devenue une suite plus ou moins régulière de querelles et de réconciliations. Leurs différends tournaient presque invariablement autour de deux sujets : la transgression des usages et Vilmela.

Le Gris appréciait les traditions. Le fait que Loup affiche ouvertement son mépris pour les anciennes conventions l'offensait. Par loyauté, il ne contestait jamais son ami devant témoin. Cependant, une fois qu'ils se trouvaient seuls, le ton et l'agressivité montaient souvent.

Ce jour-là, ils se querellaient dans les serres. Hodmar leur avait demandé de cueillir et de mettre à sécher des herbes trop délicates pour être laissées entre des mains moins expertes. Hürtö s'activait avec entrain. Il aimait bien ces travaux pragmatiques, le doux contact de la terre, la chaleur humide de l'endroit, le soleil sur les verts feuillages, l'odeur riche de l'humus. À l'opposé, Loup considérait comme une insulte d'être désigné pour une tâche aussi banale. Les bras croisés sur la poitrine, il regardait besogner son compagnon.

— Tu enfrens un règlement majeur, déclara Le Gris en

brandissant un index couvert de terre.

— Je n'enseigne aux membres du Clan des Dissidents que des sortilèges inoffensifs.

— Peu importe, s'obstina le Loxillion. La magie grise est interdite.

— On se demande pourquoi, fit Loup, boudeur. Cette magie nécessite moins d'efforts pour des résultats plus immédiats, non ?

— Plus immédiats, peut-être, mais aussi beaucoup moins fiables. Des accidents surviennent fréquemment avec la magie grise. On l'interdit pour ça.

— Il faut seulement se montrer habile, minimisa Loup.

— Justement, Artos. Tous ceux à qui tu professes ne possèdent pas ton talent. S'il arrive malheur à l'un d'eux, tu seras tenu responsable.

— Tu m'agaces ! s'emporta le rebelle. Toujours à imaginer le pire.

— Parce qu'un jour, le pire se produira, prophétisa Le Gris.

— Tu ne me fais pas confiance.

— Là n'est pas la question, répliqua calmement Hürtö.

— Où est-elle alors ?

Loup avait crié. L'écho de son éclat de voix se réverbéra dans l'espace confiné de la serre. Le Gris s'arrêta, une pousse verte à la main.

— Inutile de...

— Tu ressembles tellement à Vilmela, l'accusa Artos. Elle aussi m'asticote sans cesse pour des vétilles.

Chaque fois, Hürtö se retrouvait pris au piège d'une discussion incohérente, dans laquelle Loup mélangeait tout.

— Puisque tu parles de Vilmela, contre-attaqua Le Gris, en voilà une qui ne devrait pas toucher à la sorcellerie. Depuis quelque temps, elle m'apparaît distraite, voire très affaiblie. Tu as remarqué sa pâleur ?

— Elle a toujours affiché cet air mélancolique.

— C'est faux et tu le sais ! Cesse de te montrer si cynique envers ta fiancée.

Hürtö ne pouvait pas ignorer l'ironie de la situation. Qui aurait dit qu'un jour il se lèverait pour défendre celle qui l'avait outrageusement calomnié ? Tout le monde avait remarqué que la jeune femme avait perdu sa vitalité depuis qu'elle fréquentait Artos. La société généralement fort tolérante des elfes-sphinx commençait à s'indigner du traitement que le rebelle infligeait à sa promise : un jour il la portait aux nues, le suivant, il la dénigrerait injustement. Pour le bien de la demoiselle, on ne savait plus s'il fallait souhaiter leurs épousailles.

— Elle se montre trop dépendante, se plaignit Artos. Je déteste ça.

— L'aimes-tu ? questionna impitoyablement Le Gris. Voilà le véritable point.

— Qu'est-ce que j'en sais ? grommela Loup. J'aime mener ma vie comme je l'entends. Vilmela est ma maîtresse et cette situation ne concerne que moi.

— Que *vous*, plutôt ! le corrigea son ami. Tu n'es pas seul dans cette relation.

— Tu compliques tout, s'irrita encore le rebelle.

Hurtö déplaça un séchoir qu'il installa soigneusement devant lui. Une à une, il déposa les tiges et étala les feuilles délicates.

— Et les autres ? s'enquit-il soudainement.

— Que veux-tu dire ? fit le Jynabör en feignant de ne pas comprendre.

— Les autres femmes à qui tu fais l'amour... Elles ne comptent pas, je suppose ?

— Pourquoi m'interroges-tu, puisque tu prétends connaître la réponse ?

— Pas étonnant que Vilmela soit malheureuse, conclut Le Gris, navré. Tu ne prends même pas la peine d'agir discrètement.

— J'en ai plus qu'assez de tes remontrances ! se révolta Artos. Finis cette corvée sans moi.

— Je la faisais déjà sans toi, rétorqua tranquillement Hurtö.

Loup pointa furieusement son index vers la porte. Elle s'ouvrit dans un tel fracas que Le Gris craignit un moment que les murs de verre de la serre volent en éclats.



Quelques jours plus tard, Hurtö emprunta un court sentier qui ne conduisait ni vers le sud, dans le village des magiciens, ni vers le nord, à la jonction des autres territoires de la communauté. Situé au fond de La Grotte, il sillonnait le petit boisé derrière le collège et aboutissait à une arche sculptée dans le roc. Là s'ouvrait un tunnel réunissant l'habitat de l'école de magie et celui du Clan des cavernes.

Protecteurs des minéraux et des espèces souterraines, les Longs-Doigts de cette famille étaient réputés pour leur lenteur et leur sagesse. On les nommait les elfes philosophes. Fréquenter ces gens paisibles procurait à Hurtö une précieuse sérénité, sentiment qui lui échappait souvent depuis le retour d'Artos.

Pressé de rejoindre ses amis et de soulager ses angoisses, il franchit le porche. Il s'engouffra sans ralentir dans un dédale de galeries et de passages étroits. Hurtö pouvait se permettre d'avancer sans torche, car, depuis son plus jeune âge, il maîtrisait l'art de projeter sa lumière astrale. Il tirait de cette faculté une petite vanité.

« Le tribut des sphinx », se raillait-il en songeant que ce trait d'orgueil le caractérisait tout autant que le feu de ses soleils.

Le long du chemin menant à leur village, les Longs-Doigts des cavernes avaient aménagé des niches : certaines servaient de domiciles aux individus solitaires, d'autres accueillait la faune traditionnelle. Les plus vastes étaient utilisées pour remiser les vivres et les marchandises. Le Gris les dépassa sans s'attarder.

Il traversait une galerie semée de stalagmites quand il distingua, sur sa gauche, le halo d'une flamme vacillante. Un homme et une femme venaient d'un couloir en retrait. Reconnaisant la voix d'Artos, Hürtö hésita. « Inutile de lui parler tant que je n'ai pas retrouvé mon calme. » Conscient que son geste était quelque peu puéril, il éteignit son aura flamboyante et se dissimula derrière un des cônes de calcaire. Lorsque le couple passa près de lui, le jeune Loxillion osa jeter un œil. Loup tenait un flambeau. De son bras droit, il enserrait la taille d'une jolie brunette que l'amour avait rendue très joyeuse. Son rire ricochait contre les parois de roc, réveillant des échos cristallins. Dès qu'ils se furent éloignés, Hürtö quitta sa cachette. Où donc Artos avait-il emmené sa conquête ? Même s'il lui répugnait d'espionner son ami, il céda à sa curiosité et remonta le couloir emprunté par les amants.

Il n'eut pas à marcher bien longtemps avant de découvrir une alcôve. L'endroit paraissait idéal pour abriter les amours illicites. Le Loxillion allait rebrousser chemin lorsqu'il entendit un curieux feulement.

Dans un recoin d'ombre, une pierre semblable à un gros médaillon s'appuyait contre la paroi. En l'examinant plus attentivement, Hürtö comprit que la pièce de granit fermait l'entrée d'une autre niche. Il essaya de rouler la plaque. Comme elle pesait très lourd, il utilisa sa magie pour dégager le passage.

Une odeur écœurante jaillit de l'espace confiné et ténébreux. Hürtö orienta les astres lumineux de ses paumes de manière à balayer l'endroit. L'obscurité absorbant les minces rayons, il ne vit d'abord que des éléments disparates : un coin de table encombré, des plumes, une pile de bouquins, un bougeoir, un pelage gris et ras, encore des plumes, puis des yeux scintillants. Le jeune magicien retint un cri d'effroi. Il rabattit ses mains et décida d'intensifier sa lumière astrale afin d'éclairer l'ensemble. Ce qu'il découvrit le stupéfia.

Au début, il crut qu'il s'agissait de bêtes empaillées ; une atrocité supplémentaire perpétrée par les humains contre les animaux. Le Gris connaissait cette pratique barbare grâce aux récits d'Artos. Les yeux qui l'avaient fait sursauter appartenaient à un corbeau. Sous les faisceaux issus des sphinx d'Hürtö, les globes noirs s'étaient animés d'une vie factice, mais maintenant que l'aura du Longs-Doigts baignait

la pièce d'un éclairage diffus, la cornée paraissait terne et desséchée.

Il fit le tour de la pièce et compta des dizaines de victimes ayant subi un sort identique au corbeau : des oiseaux surtout ainsi que des petits mammifères et quelques reptiles. Même s'il commençait à suffoquer dans la puanteur, le magicien se força à lire des bribes d'instructions dans les manuels laissés ouverts.

« Embaumées, comprit-il enfin. Ces créatures ne sont pas empaillées mais embaumées. »

Sur des étagères, des bocaux soigneusement identifiés étaient alignés. Ils contenaient un liquide incolore dans lequel flottaient des cœurs de différentes tailles. Hürtö hoqueta, prêt à vomir. Il sortit précipitamment pour respirer et reprendre ses esprits.

— Du calme, s'exhorta-t-il à voix haute en tentant vainement de se reconforter. À quelle infamie Artos s'est-il encore livré ? Et pourquoi ?

Le feulement qui avait attiré l'attention du jeune homme se fit entendre à nouveau. La pierre n'étant plus là pour l'assourdir, la plainte parut non seulement sinistre mais absolument terrifiante. Elle fut suivie d'un roucoulement lugubre et de sifflements stridents. Ensuite, le silence revint, encore plus angoissant. Le Gris frissonna. Si ce qu'il soupçonnait s'avérait juste, les conséquences allaient être funestes pour Artos.

Il inspira profondément et retourna dans les effluves immondes du tombeau des bêtes. Sa lumière astrale chassa les ombres. Au premier regard, rien ne lui parut différent : la même cohorte de cadavres aux yeux mornes l'accueillit. Il avança lentement, s'attardant à chaque animal pour ne découvrir que la mort, abjecte et froide. Partout, la mort.

— D'où venaient donc ces cris ?

En réponse à sa question à peine murmurée, un faible miaulement s'éleva. Hürtö les vit alors, enfermés dans une profonde cage de verre. Malgré l'allure pitoyable du félin, il reconnut immédiatement Irma ; le pelage tigré de la vieille chatte d'Hodmar ne se comparait à aucun autre.

— Qu'est-ce qu'on t'a fait, ma belle ? Qu'est-ce *qu'il* t'a fait ?

Le jeune magicien tendit la main. Ce geste d'instinctive compassion anima les créatures captives derrière la paroi translucide.

Il y avait une colombe décrépète, un rat couvert de plaies purulentes, une tortue aux pattes rognées par la gangrène ainsi qu'un grand bocal d'insectes moribonds. Cinq oiseaux déplumés battaient tristement de leurs ailes impotentes. Ceux qui avaient encore l'usage d'une patte sautillaient vers les doigts d'Hürtö ; dans leur bec proéminent, des sifflements perçants et agressifs avaient remplacé les joyeux paillements.

Quittant le fond de l'enclos, Irma cracha, le dos rond, le poil hérissé. Autrefois, la belle bête avait possédé une fourrure soyeuse et lustrée. Il ne restait plus de cette somptueuse parure qu'une toison mitée et percée de plaques de peau grisâtre. Dans la face grimaçante de la chatte suppurait l'orbite vide de l'œil gauche. De toute évidence, elle ne reconnaissait pas le disciple de son maître. Pourtant, elle s'était souvent blottie sur ses genoux alors qu'il passait de longues nuits à étudier.

L'apparence misérable des animaux fit frémir d'horreur l'âme d'Hurtö, mais sa répulsion fut aggravée par leur regard dénué de vie. Leur lente progression clopinante leur conférait une allure hallucinée.

— Tu m'espionnes, claqua une voix glaciale dans le dos du Loxillion.

Il sursauta. Le cœur battant, il fit volte-face. Cependant, l'intensité de son indignation le protégeait contre toute trace de culpabilité.

— Cette fois, tu es allé trop loin.

Artos s'appuya nonchalamment contre l'arche de roc, coupant toute retraite à son ami.

— Tu dis ça tout le temps, répliqua-t-il d'un ton monotone. Change de rengaine.

Le Gris se sentait coincé ; l'air lui manquait. Néanmoins, il se promit de ne pas fléchir.

— Tu ne réussiras pas à me désarçonner, le prévint-il. Tu essaies toujours de me faire perdre pied, mais aujourd'hui, ça ne marchera pas.

— Pourquoi faut-il que tu deviennes si émotif ?

— Moque-toi de moi si tu veux, je ne me laisserai pas manipuler.

— Tu vas me dénoncer à Hodmar ? s'enquit amèrement Artos. Tu vas me trahir... encore une fois ?

La pointe atteignit sa cible. Pourtant, Hurtö refusa de tomber dans le piège.

— Torturer les gens autour de toi ne te procure plus assez de plaisir, accusa-t-il. Tu dois maintenant mutiler des bêtes... Ces êtres inoffensifs que nous, les elfes-sphinx, avons fait le serment de protéger.

— Tu mélanges tout.

Dans son trouble, la lumière astrale du jeune Loxillion perdit de son intensité, plongeant le tombeau dans une pénombre bleutée.

— Avoue ! continua néanmoins Le Gris. Quand tu te lasses de les supplicier, tu les embaumes pour continuer de jouir du souvenir de leurs souffrances et de leurs gémissements.

Le rebelle renversa la tête et rit aux éclats.

— Quelle incroyable naïveté ! Je te le répète, tu mélanges tout. Je ne les tue pas, je leur redonne la vie.

Hjrtö demeura pantois. Loup quitta l'arche servant de porte à son antre macabre. D'une simple rotation de l'index, il alluma les torches, puis il s'approcha d'une table qui le séparait de son camarade. Après en avoir enlevé une mince couche de poussière et chassé une grosse araignée velue, il poussa un lourd grimoire vers Le Gris.

— Lis, ordonna-t-il simplement.

Le Jynabör était toutefois trop excité à l'idée de partager le fruit de ses expériences pour s'empêcher de révéler à l'avance ce que son ami aurait découvert dans le manuel de magie grise.

— Grâce à moi, pavoisa-t-il, ils sont devenus des *kölríptus*.

— Attends ! s'exclama Le Gris en se retournant vers la cage de verre. Tu insinues que tu as transformé ces pauvres bêtes en morts-vivants !

Irma miaula, la colombe roucoula, les oiseaux sifflèrent ; l'espace confiné de leur prison déformait l'écho de leurs cris. Hjrtö serra les poings.

— Misère, Artos ! Regarde dans quel état pitoyable tu as mis ces créatures.

Loup frappa violemment la paroi translucide. Curieusement, ce mouvement de colère ne provoqua aucune panique parmi les *kölríptus*. Ils continuaient de se mouvoir, le regard hagard, les gestes saccadés et gourds.

— Donne-moi ma chance..., réclama le rebelle d'une voix plaintive. Je commence à peine à maîtriser le processus. De plus, le pouvoir me manque pour ranimer parfaitement chaque parcelle de leur corps. Il arrive donc que la putréfaction revienne dans certains membres ou organes. Avec le temps, en augmentant mes forces occultes, je réussirai mieux et à tout coup.

Hjrtö le dévisagea froidement ; une sourde révolte grondait en lui. Ce qu'il venait de découvrir contrevenait à tous les principes sur lesquels étaient basées son existence et celle des gens de sa race.

— Réussir mieux ! gronda-t-il. C'est tout ce qui t'importe ? Tu tues d'innocentes créatures que tu embaumes pour ensuite les faire revivre et tu voudrais que j'applaudisse à ton exploit ?

— Jamais je ne... Elles étaient déjà mortes.

— Tu mens, se récria Hjrtö.

Il revint vers la table et pointa son index sur une partie du texte qu'il avait lu.

— Pour commettre ces infamies, il te faut du sang... Le sang d'une femme qui t'aime. Qui as-tu saigné ?

Les deux magiciens se dressèrent l'un face à l'autre.

— Dis-moi, poursuivit Le Gris, cette femme sait-elle de quelle ignoble manière tu souilles son amour ?

Artos referma violemment le grimoire.

— Tu ne comprends rien !

— Je ne veux pas comprendre, soutint Hürtö, intraitable. Car il n'y a rien à comprendre.

— Me dénonceras-tu à Hodmar ?

Le Gris vacilla devant autant d'aveuglement.

— N'as-tu donc aucune conscience ?

— Me dénonceras-tu ? insista Artos sans sourciller.

Irma émit une fois de plus son sinistre feulement d'outre-tombe.

— Je lui épargnerai cette peine, déclara soudain une voix étranglée de sanglots.

D'un même élan, Le Gris et Loup se détournèrent. Vilmela se tenait devant eux. Sous le coup de l'émotion, son visage douloureux s'était marbré de pourpre. Ses lèvres tremblaient.

— C'est moi qui vais tout révéler à Hodmar.

La jeune femme brandit lentement le bras ; de son poing crispé pendait une pièce de soie vert tendre. Il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait d'un cotillon.

— À qui appartient ce torchon ? cracha-t-elle en jetant le jupon à la face de son amant. Sous quelle robe l'as-tu troussé ?

Elle s'enfuit si subitement que Loup n'eut pas le temps de la retenir. Sans rien ajouter, Hürtö décida de la suivre. L'irréparable avait été commis. Les paroles étaient désormais inutiles.

Au moment de sortir, il aperçut quelques fioles disposées sur une tablette entre deux colombes profanées. La lueur des torches faisait chatoyer le contenu rouge et sombre des flacons. En raison des larmes qui s'accumulaient dans ses yeux, Le Gris devina plus qu'il ne lut la teneur des inscriptions : des noms. Au moins dix tendres demoiselles avaient offert leur sang sur l'autel de leur passion pour le rebelle.



Après avoir tout raconté au maître de magie, Vilmela devint hystérique. Craignant que, dans sa folle fureur, la belle ne se blesse ou ne frappe quelqu'un, le vieux mage l'endormit et la fit porter auprès de sa mère. Il fallut donc qu'Hürtö guide Hodmar jusque dans l'antre d'Artos. Le jeune Loxillion aurait préféré éviter de pénétrer à nouveau dans cette niche immonde. Il ressentit un maigre soulagement en constatant que Loup avait déserté l'endroit. Au moins, il n'aurait pas à assister à l'affrontement entre le maître et l'élève délinquant.

Hodmar entra le premier dans le cimetière. Le cotillon traînait là où il avait atterri, formant une tache claire et incongrue sur le sol de granit. La puanteur était si intense qu'elle semblait s'infiltrer dans les poumons comme une eau glauque.

Le visage fermé et grave, le vieux mage observa les bêtes

embaumées, les recueils de sorcellerie et les fioles de sang. Il demeura imperturbable jusqu'à ce qu'il aperçoive la cage de verre.

— Quelle abomination !

Il s'approcha, posa d'abord ses mains, puis son front, sur la paroi translucide. Il resta un moment prostré, les yeux fermés, les lèvres amèrement closes sur les mots haineux qu'il retenait. Jamais il n'avait ressenti pareil désir de vengeance, pareille aversion pour un de ses frères.

— J'ai lamentablement échoué, finit-il par déclarer. J'aurais dû me montrer plus ferme avec Artos, le forcer à participer plus sérieusement à sa guérison.

— Vous êtes trop exigeant et sévère avec vous-même, voulut le consoler Le Gris.

— Crois-tu que, dans ma position, je puisse me permettre de ne pas l'être ? Ma charge est lourde, mais je l'ai acceptée. Je dois en assumer l'entière responsabilité.

Dans la cage, Irma crachait en fixant Hodmar de son œil unique et vide. Elle ne reconnaissait pas son bon maître, pas plus qu'elle ne l'avait fait d'Hurtö quelques heures auparavant. Le vieux mage glissa ses paumes sur la surface de verre qui ondula comme une eau vive, puis disparut.

— Artos doit partir.

— Vous le chassez ?

Bien que l'annonce n'étonnât pas Hurtö, il se sentait tout de même affligé.

— Non... Pas définitivement, du moins, chercha à nuancer Hodmar.

— Expliquez-moi.

— Puisque je ne réussis pas à le soigner, se désola le maître de magie, il devra aller là où son salut est possible... Et tu devras l'accompagner.

— Moi ? Pourquoi ? se rebella Le Gris.

Il avait l'impression d'être puni pour la faute d'un autre.

— Parce qu'il aura besoin de toi plus que jamais.

Hodmar s'agenouilla dans la paille souillée. Prudemment, il attrapa un oiseau déplumé qui n'avait plus de pattes. Le petit animal siffla, impuissant dans l'étau des grandes mains qui le retenaient prisonnier. Il donna quelques coups de bec avant de s'affaïsser mollement.

— Vous l'avez tué, fit péniblement Le Gris, tandis que le sorcier déposait délicatement le corps inanimé du volatile.

— On ne peut pas enlever la vie à ce qui est déjà mort, déclara tristement Hodmar en saisissant la colombe.

Il rendit chaque *kölríptus* au trépas qu'il n'aurait pas dû quitter.

Quand vint le tour d'Irma, le vieux magicien pleura. La chatte le griffa et le mordit, geignant, miaulant pour protester contre les ultimes caresses de son maître. Elle fut enterrée dans le plus beau jardin du collège, les racines de son arbre préféré lui servant de dernier berceau.

Le sacrilège commis par Artos scandalisa la communauté des elfes-sphinx. Cette fois, même les membres du Clan des Dissidents se rangèrent derrière les aînés pour supporter la sentence d'Hodmar : le rebelle ne serait admis parmi les siens que lorsqu'il saurait vivre selon leurs principes et leurs traditions. Les Longs-Doigts ne toléreraient plus qu'on inflige d'aussi flagrants outrages à leur harmonie. Loup accepta le verdict avec une modestie déconcertante.

Sachant que rien n'empêcherait Vilmela de le dénoncer, il s'était enfui. Il avait songé un moment à quitter son peuple pour retourner parmi les humains. Cependant, cette décision impliquait une perspective insoutenable. « Non, pour rien au monde je ne renoncerais à devenir grand maître magicien. »

Vaincu par la colère de sa fiancée et l'incompréhension d'Hurtö, Loup avait suivi le sentier du nord. Hors de La Grotte, il avait traversé le territoire du Clan des vallées. Ayant contourné l'habitat des gens des forêts, il avait finalement rejoint le village des Jynabör. Là, il avait trouvé refuge dans l'ancienne maison de ses parents. Abandonné depuis toutes ces années, le logis abritait quelques familles de souris qui avaient grignoté les tentures, crevé les paillasses et parsemé le parquet d'excréments.

Assis dans un coin, les genoux remontés sous le menton, Loup était resté immobile pendant de longues heures, l'esprit perdu dans ses souvenirs, incapable de ressentir la moindre émotion. Il avait fini par s'endormir sur le sol et ne s'était réveillé que tard le lendemain, quand Hodmar avait poussé la porte et marché vers lui.

— Suis-moi, avait simplement ordonné le vieux mage.

Ils étaient rentrés au collège. Là-bas, tout le monde avait soigneusement évité le rebelle. Ses anciens admirateurs n'avaient pas même osé jeter un œil dans sa direction. Cette apparente indifférence l'avait plus efficacement couvert d'opprobre qu'une condamnation publique.



Lorsque, quelques jours plus tard, Artos et Hurtö prirent congé d'Hodmar, aucun témoin ne les vit emprunter le chemin souterrain menant au village du Clan des cavernes. Les jeunes gens n'échangèrent pas un mot, pas même quand ils se retrouvèrent à proximité de l'ancienne cache de Loup.

Après l'abominable découverte, l'enclos des *kölríptus* avait été

vidé et purifié. Avec le consentement des espèces offensées, Kurbi avait brûlé les bêtes embaumées sur un bûcher de bois de rose. Pour finir, Hodmar avait récupéré les grimoires de magie grise. Artos ayant initié plusieurs étudiants à la sorcellerie, les sortilèges qui protégeaient la section interdite de la bibliothèque du collège étaient devenus inutiles. Le vieux maître avait donc choisi d'emporter les manuels illicites dans un temple de la Cité des sphinx, à l'abri des tentations des insouciantes.

Le départ du Jynabör en soulagea plus d'un. Pour sa part, en proie à une immense détresse, Vilmela ne trouva aucun réconfort à l'annonce du châtement de son fiancé. Bafouée, humiliée, elle se cloîtrait chez elle.

— Jamais je n'oublierai les affronts que j'ai subis, sanglotait-elle sans fin. Il m'a trompée avec d'autres, il a abusé de moi pour me subtiliser mon sang. Je le déteste...

Impuissante à consoler sa fille, la mère de la demoiselle sentit monter en elle une haine qui convenait mal à sa nature habituellement placide. Dans la tourmente, elle tenta d'apaiser son courroux en songeant que le dérangeant rebelle avait enfin obtenu ce qu'il méritait. « Que les esprits de la Forêt des Fantômes lui fassent un sort à la mesure de ses fautes », maudit-elle le proscrit.

Le Clan des Dissidents disparut en même temps que son chef, rendant au collège son atmosphère de quiétude un peu morne. Les idées rebelles d'Artos étaient parvenues, pendant quelques années, à briser l'harmonie et à scinder en deux groupes opposés les membres habituellement solidaires du Clan des magiciens. Les querelles entre Hodmar et Artos concernant les principes de moralité extrêmes que le maître exigeait dans l'exercice de l'occulte cessèrent de troubler la conscience des étudiants influençables. Le peuple des elfes-sphinx soupira, espérant oublier promptement ce désolant épisode du schisme des mages.

La première partie de leur périple vers le sud-est se déroula dans les tunnels et les galeries sillonnant les entrailles des pics rocheux. Se sachant désavoué par les siens, Artos exigea de contourner le village souterrain du Clan des cavernes. Nul doute que les elfes-sphinx de la famille des Doboquart auraient accueilli avec plaisir leur ami Loxillion. Toutefois, ils auraient réservé un traitement peu cordial au Jynabör qui avait déshonoré leur race.

La progression des jeunes gens se trouva quelque peu facilitée par l'aptitude d'Hurtö à projeter sa lumière astrale. Ils avançaient donc sans être embarrassés de torches à la fumée âcre. Au début, ils demeurèrent silencieux, n'échangeant des paroles que par obligation, pour choisir une orientation ou convenir des haltes. Cette ambiance glaciale blessait Le Gris. Pourtant, il se sentait impuissant à surmonter la fureur et le ressentiment qui nourrissaient son inimitié. Les apprentis magiciens cheminaient, plongés dans leurs sombres pensées, le seul bruit de leurs pieds bottés rythmant leur marche sous la terre.

En ce lieu, sans le repère du soleil, le temps et le décor se fondaient, donnant aux voyageurs l'impression d'errer dans un univers onirique. Ils avaient perdu le compte des jours quand ils émergèrent du ventre rocheux des montagnes pour déboucher sur un plateau surplombant une vieille forêt composée d'arbres gigantesques. Cette forêt ancestrale, encerclant les territoires habités par les elfes-sphinx, possédait une aura de puissance qui contribuait à maintenir l'harmonie et la santé du peuple des Longs-Doigts. Pas très loin, par-delà la cime des séquoias, ils virent que la végétation s'étiolait pour laisser place au désert de Görzyoppey.

— Il semble que nous ayons dévié vers le nord, observa Loup.

— Nous avons probablement raté une jonction importante dans la croisée des tunnels, admit Hurtö. Il va falloir retourner sur nos pas et retrouver la galerie menant à la pointe sud-est.

— Je ne sais pas pour toi, mais... J'en ai vraiment assez de jouer les taupes. Évidemment, tu vas dire que la prudence...

— Allons à travers bois, le coupa Le Gris sans argumenter.

Abasourdi par l'assentiment imprévu de son compagnon de route, le rebelle balbutia :

— Je ne veux pas te forcer...

— Montre-moi plutôt comment on s'y prend pour quitter ce plateau et descendre à l'abri des arbres.

Artos prit les devants, indiquant à Hurtö sur quelles pierres

prendre appui. Sous les rayons du soleil, l'effort les mit rapidement en sueur. Le Gris ne bouda pas ce léger inconfort. Au contraire, il l'apprécia : la chaleur sur sa peau, l'odeur riche que dégageaient les bois, tout contribuait à chasser sa rogne.

— Que c'est bon ! lança-t-il en s'épongeant le front lorsqu'ils atteignirent le bas de la pente. Je n'en pouvais plus de la froide humidité des cavernes ; elle me pénétrait jusqu'aux os.

À cet instant, Hürtö constata que le fil de sa rancœur s'était émoussé, rendant caduque son attitude hargneuse. Il sourit malgré lui et Artos s'empressa de répondre à cette marque de réconciliation.

— Je l'ai rafraîchi, assura-t-il en tendant sa gourde.

Le geste témoignait d'une délicatesse repentante qui émut le jeune Loxillion. Il se garda cependant de manifester son trouble. Il était trop habitué aux brusques retournements d'humeur de Loup pour y voir autre chose que de la lassitude. Cette guerre taciturne les épuisait l'un et l'autre. Il but néanmoins avec avidité, savourant la soudaine légèreté de son cœur. « Je n'ai vraiment aucun talent pour le ressentiment », songea-t-il en redonnant l'outre à son camarade.

— Nous devrions longer les massifs jusqu'à la pointe sud-est, suggéra Artos. Ainsi, nous risquons moins de nous égarer.

Le Gris acquiesça en rééquilibrant le poids de son paquetage sur ses épaules.

— Comment saurons-nous que nous avons atteint *Syl op Gard* ? Les bois d'ici et ceux de là-bas diffèrent-ils à ce point ?

— Je n'ai guère lu à propos de la Forêt des Fantômes, déplora Loup. Peut-être le nom du lieu est-il plus exotique que sa véritable nature.

— Nous verrons bien.

— Tu as raison. Allons-y !

Ils marchèrent sous le couvert des arbres qui bordaient les pentes rocheuses. Une vie gazouillante s'ébattait au-dessus de leur tête. Le soleil filtrait par endroits ; parfois, surgissant d'un amas nuageux, les traits de lumière saisissaient le regard craintif des bêtes en alerte. Elles s'étonnaient sans doute d'apercevoir des deux-pattes dans leur environnement sauvage. Après un moment, Loup avoua d'une voix inquiète :

— Je crains que nous ayons du mal à dénicher le château des miroirs.

— La carte indique pourtant clairement son emplacement.

— Oui, mais..., hésita le rebelle. Les légendes prétendent que la forêt protège le château. En admettant qu'elle existe, la seule magie de *Syl op Gard* se résumerait à empêcher les indésirables d'approcher le seigneur qui l'habite.

— Rassure-toi, répliqua Hürtö. Nous ne sommes pas des intrus.

L'esprit nous attend, Hodmar me l'a répété plus d'une fois.

Ils suivirent sans encombre le pied des massifs et gagnèrent bientôt la pointe sud-est. À partir de là, il leur fallut tourner le dos aux montagnes et s'enfoncer dans les bois.

N'ayant personne d'autre sur qui exercer son charme, Artos déployait tous ses talents de séduction pour plaire à Hürtö : il discutait joyeusement, plaisantait, s'informait fréquemment de l'état de fatigue de son ami. Le rebelle avait apporté avec lui un livre relatant l'étonnante histoire de Korza. Captivé par le destin de cette pierre vivante que les maîtres sphinx avaient sacrifiée pour lui faire absorber l'essentiel du mal, des péchés et de la violence du monde, Loup devisait sans se lasser de cette époque lointaine où les humains n'avaient pas encore anéanti les Ghör et les Nagù.

— Tu imagines ? s'émerveillait-il souvent. Korza, la déesse de cristal, est endormie dans son volcan, quelque part au nord-ouest. Ce n'est pas une fable... La pierre et ses maléfices sont véritablement emprisonnés non loin d'ici. J'aimerais bien aller là-bas un jour.

— Pourquoi donc ? fit Hürtö en frissonnant, pas du tout convaincu de partager l'enthousiasme de son compagnon.

— Par simple curiosité ! Il doit se dégager une puissance terrifiante aux abords du volcan.

— Et ça t'amuse !

— Ça me fascine, reconnut Artos. Comprends que notre univers ne serait que crimes et chaos si la déesse de cristal n'était pas cloîtrée par le pouvoir des sphinx. Les gens se désintéressent de l'événement parce qu'il s'est produit voilà des millénaires. Pourtant, rien ne serait pareil si le joug magique était levé. Même une infime brèche dans le bouclier occulte suffirait à bouleverser le monde.

— J'admets que ces faits sont impressionnants et d'une importance capitale, concéda Hürtö, mais de là à rêver de s'approcher du volcan de Korza... Les maîtres sphinx ne l'ont pas enfermée en plein désert sans raison. Il vaut peut-être mieux l'oublier.

Au gré de leurs conversations, les jeunes gens, qu'ils fussent en accord ou non, retrouvaient leur ancienne complicité. D'abord circonspect, Le Gris se laissa bientôt prendre par l'évidente bonne volonté de Loup. À nouveau, il lui ouvrit son cœur, lui livra ses pensées et ses rêves les plus intimes. Il finit par lui raconter comment la rivière magique du temple du temps lui avait annoncé la venue de son âme sœur.

— Dans cinq cents ans, siffla Artos. Je devine ton impatience.

— J'essaie de ne pas songer à ces quelques siècles. Je me raccroche plutôt au souvenir de la chaleur et du bien-être qui m'ont envahi en présence de son esprit. Quelle harmonie parfaite !

Autour d'eux, la forêt silencieuse semblait prêter l'oreille aux

confidences du jeune Loxillion. Il régnait un calme surnaturel dans les boisés ; même les oiseaux avaient cessé leur gai ramage. De temps à autre, un insecte bourdonnait, un papillon offrait le spectacle de ses couleurs et de son vol gracieux.

— Que comptes-tu faire ? interrogea Loup.

Surpris, Le Gris le dévisagea.

— Quelle étrange question ! Il n'y a rien d'autre à faire que d'attendre.

— Je veux bien..., convint le rebelle. Toutefois, tu ne vas pas rester chaste pendant toutes ces années. Personne, pas même ton âme sœur, ne peut exiger de toi un pareil sacrifice.

— Tu ramènes toujours tout à la luxure, aux considérations purement prosaïques, voire vulgaires, s'offensa Hürtö. L'amour n'a-t-il donc aucun sens pour toi ?

— L'amour ! répéta Artos, amer. Pardonne mon scepticisme, mais je vois trop de bêtises commises au nom de l'amour pour partager ta ferveur envers ses hypothétiques félicités.

— Tu ne peux pas comparer ce que tu as vécu avec Vilmela et la relation unique de deux âmes sœurs.

— Qui parle de Vilmela ? Et puis, que sais-tu des affections uniques ? se rebiffa Artos sur un ton cinglant. Avec Orise, je... nous...

Le Gris comprit qu'à son tour il avait blessé son camarade.

— Désolé, fit-il humblement.

— Bah ! répondit l'autre en chassant l'excuse d'un geste de la main. On ne va pas se quereller pour si peu.

— Tu as raison, pourtant, reprit Le Gris après réflexion. Je ne sais pas grand-chose des rapports courtois et des femmes.

Loup renversa la tête et rit.

— Tu peux facilement y remédier si tu le désires.

— Ça paraît si aisé pour toi..., se rembrunit Hürtö. Les filles te tombent toutes dans les bras.

— Allons donc ! Tu exagères.

Loup força son ami à se tourner vers lui avant de lancer :

— Bon sang, il te suffit d'ouvrir les yeux ! Je connais une bonne dizaine de demoiselles qui battent des cils sur ton passage.

— Parce que tu marches à mes côtés, s'amusa à le contredire son vis-à-vis.

Une lueur espiègle anima les pupilles du Jynabör.

— Je vais te donner des leçons, poursuivit-il en prenant le ton docte du professeur Pivoine. Initiation à la séduction...

Le Gris choisit d'entrer dans le jeu.

— Le cours ne comportera que de la théorie, énonça-t-il pompeusement, faute de spécimens d'expérimentation.

Ils continuèrent la plaisanterie, troublant la quiétude sylvestre de

leur vibrante hilarité. Tout à coup, Hürtö redevint grave.

— Ne sens-tu pas que la forêt a changé ? Écoute.

Ils perçurent dans la brise l'écho de curieux murmures. Par moments, des notes cristallines s'égrenaient dans l'air comme une musique éthérée.

— Là, sursauta Artos en pointant l'index.

— Où ?

Le jeune rebelle rabattit le bras, penaud.

— Non, rien. J'avais cru apercevoir une silhouette.

Les magiciens se regardèrent, puis ils hochèrent la tête de concert.

— Nous y voilà, chuchota Hürtö.

Instinctivement, ils avaient baissé la voix.

— *Syl op Gard*, déclara l'elfe blond dans un souffle.

Le faîte des arbres se balançait mollement. « Sous l'effet du vent », tentait de se rassurer Le Gris. Il avait néanmoins l'impression d'assister, tel un voyeur, à la danse rituelle de prêtresses géantes. Il s'imaginait immolé, telle une colombe, entre leurs puissantes poignes d'écorce. Artos le sortit de ce songe éveillé.

— Le château se trouve quelque part dans cette direction, à moins d'une journée de marche.

— Laisse voir, fit Hürtö en se penchant sur la carte que tenait Loup.

— J'ignore pourquoi Hodmar craignait tant ce voyage. Nous voilà presque arrivés... Sains et saufs. Nous n'aurons pas même une anecdote à raconter.

— Le maître n'a pourtant pas l'habitude de se montrer exagérément anxieux.

— Il perd toute mesure quand il s'agit de moi, railla Artos. Il faut admettre que, dernièrement, je lui ai apporté bon nombre de soucis.

Il rangea le parchemin. Quand ils repartirent après avoir déterminé leur orientation, les jeunes gens tentèrent de chasser la détestable impression qu'ils avaient d'être espionnés. Ils traversèrent une clairière et replongèrent à l'ombre des bois.

Dans une partie plus sombre de la forêt, ils découvrirent des arbres hostiles qui se refermèrent sur eux, ne leur laissant qu'une voie qui les conduisit à une muraille rocheuse. Là, ils trouvèrent un message et des fresques relatant des événements fort lointains. Des elfes s'étaient autrefois égarés en cet endroit. Affamés, ils avaient mangé les fruits d'un arbre inconnu. La chair amère leur avait tordu les entrailles et, lentement, les malheureux avaient vu leur corps se transformer : ils étaient devenus des arbres.

— Ce lieu serait un cimetière, en déduisit Loup.

— Je dirais plutôt un sanctuaire, rectifia Le Gris, un vilain frisson lui parcourant l'échine.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Vois !

Parmi les chênes, les platanes et les pins, certains arbres présentaient des visages torturés qui ouvraient des yeux déments. Leurs branches s'articulaient d'une manière peu naturelle, rappelant les bras des elfes emprisonnés dans leur corps d'écorce.

— Ils vivent toujours, chuchota Hürtö. Écoute leurs plaintes.

Ils échappèrent de justesse à l'étreinte d'une centaine de mains suppliantes.

— *Aidez-nous*, crut entendre Artos en fuyant derrière son compagnon.

À la suite de cet incident, les deux amis comprirent que l'allure jusqu'alors insouciant de leur balade avait pris fin. À tout moment, Loup se retournait, convaincu d'avoir entraperçu quelqu'un. Les apprentis magiciens luttèrent pour ne pas paraître trop inquiets. Toutefois, leurs chuchotements témoignaient de leur malaise.

— Psstt ! entendirent-ils soudain.

Hürtö fit volte-face en même temps que son camarade. Une jeune femme aux étonnants yeux verts les observait, la tête délicieusement inclinée vers son épaule nue. Elle ne portait qu'un pagne négligemment noué sur ses hanches. Ses longs cheveux roux dissimulaient à peine sa généreuse poitrine. Sans mot dire, d'un geste de l'index, elle les convia à la suivre. Dès que Loup fit un pas vers elle, elle disparut pour réapparaître à quelque distance. Elle répéta son invite silencieuse, tandis que l'air s'emplissait de petits rires moqueurs.

— Il vaudrait mieux passer notre chemin, recommanda Le Gris.

— Rien ne presse... Je crois que nous avons séduit une nymphe.

Le jeu prit rapidement la tournure d'une chasse frivole. D'abord légèrement craintif, Hürtö se surprit à s'amuser comme un gamin. Une forte excitation l'habitait : il sentait monter en lui un intense désir, lequel s'imposait avec une telle violence que plus rien n'existait en dehors de cette course au plaisir et l'espoir de satisfaire sa soif de la belle ingénue. La nuit surprit les jeunes Longs-Doigts. La faim les tenaillait, la fatigue les rendait maladroits.

Quand la première étoile s'alluma dans le ciel, la nymphe posa ses mains sur son cœur, une larme coula sur sa joue, puis elle s'évapora. Cette fois, elle ne revint pas. À bout de souffle, les deux amis fixèrent l'endroit où s'était tenue la naïade. Le vide qu'elle avait laissé dans le décor et dans leur âme paraissait irréel. Le Gris se ressaisit le premier.

— Je crains que nous ayons poursuivi un mirage.

— Non ! se récria Loup. J'ai senti son parfum. J'ai même effleuré sa chevelure.

— Calme-toi, je t'en prie.

Ils établirent un camp de fortune là où ils se trouvaient,

allumèrent un feu et s'écroulèrent, fourbus. La clairière ne les dissimulait pas suffisamment, mais ils étaient trop épuisés pour chercher un lieu plus approprié. Une fois couchés près des braises, les trois lunes veillant sur eux comme autant de bonnes marraines, ils purent envisager la précarité de leur situation.

— Où sommes-nous, selon toi ? demanda Hürtö.

— Je n'en ai pas la moindre idée, admit Loup. Dans cette folie passagère, j'ai complètement perdu mes repères.

— Donc, nous nous sommes égarés. Qu'allons-nous faire ? s'inquiéta Le Gris.

— Si tu veux bien, bâilla Artos, nous discuterons de ça demain. Je ne me sens plus la force de parler ni même de réfléchir.

— Il nous faudra être plus vigilants désormais.

Le rebelle ne répondit pas : il dormait déjà, son beau visage paisible offert à la caresse des lueurs nocturnes.



Lorsqu'il rouvrit les yeux, le Loxillion constata que Loup avait déjà refait son paquetage. Ses cheveux mouillés indiquaient qu'il avait déniché un endroit pour se rafraîchir. Comme toujours, il affichait une mine superbe. Il avait apparemment chassé sa déconvenue de la veille, oublié leurs déboires et retrouvé son assurance.

— J'ai observé le soleil et la mousse des arbres. Nous partirons dans cette direction dès que tu auras pris un bain. Pendant ce temps, je m'occupe du repas.

Après avoir indiqué à son compagnon le chemin menant au ruisseau, Artos entreprit de faire renaître le feu. Hürtö suivit les indications jusqu'au cours d'eau. Une fois ragaillardisé par l'onde vivifiante, il tenta de se rappeler les détails de l'apparition de la nymphe. Il sentait que son malaise perdurerait tant qu'il n'aurait pas la certitude d'avoir été victime d'une illusion. « Après tout, on appelle ce territoire la Forêt des Fantômes », raisonna-t-il en appréciant la fraîcheur sur ses muscles endoloris.

Ils étaient prêts à partir, le sac à l'épaule, leur hardiesse retrouvée, quand elle réapparut. Un sourire enchanteur dévoilait la pointe de ses petites dents éclatantes. Ses mèches rougeoyantes s'enflammaient dans les rayons du soleil matinal.

— Quelle déesse ! lança immédiatement Artos, embrasé.

— Non ! se braqua Le Gris.

Il ferma très fort les paupières pour puiser en lui le courage de tourner le dos à l'ensorceleuse beauté. Lentement, il pivota, priant pour que son ami agisse avec la même sagesse. En son for intérieur, le jeune Loxillion s'admonestait.

« Nous aurions dû nous préparer à cette éventualité. Nous aurions dû discuter d'une stratégie pour échapper au piège de la nymphe. »

— Psstt !

Obéissant à un réflexe, Hürtö ouvrit les yeux. Une autre créature entravait sa route. Son regard, aussi sombre que sa chevelure, lui conférait un aspect sauvage. Il la vit rejoindre sa rousse compagne. Ensemble, les nymphes invitèrent les magiciens à les suivre et la chasse reprit de plus belle.

Le manège durait depuis cinq jours et les jeunes Longs-Doigts avaient perdu toute maîtrise sur ce chassé-croisé qui les vidait lentement de leur énergie. Aucune des stratégies qu'ils avaient mises au point n'était parvenue à vaincre le pouvoir envoûtant des naïades. À chaque aube nouvelle, une jolie fée s'ajoutait, porteuse de toujours plus de beauté, de grâce et de mystères. Les promesses silencieuses des nymphes devenaient irrésistibles. Inexorablement, leur course vers l'inatteignable entraînait les garçons à l'opposé de leur destination.

Au sixième matin, Hürtö s'éveilla fourbu et désespéré. Jamais il ne s'était senti si peu en contrôle de lui-même. Il scruta le ciel et vit pâlir les lunes vaguement évanescences. La douce lueur lunaire fit naître en lui un sentiment de quiétude inattendu.

— Bien sûr ! s'exclama-t-il si brusquement qu'il tira Loup de son lourd sommeil. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

— À quoi ?

— Je crois que j'ai trouvé le moyen de briser le charme des ensorceleuses, annonça Le Gris avec réserve.

Artos se redressa aussitôt.

— Explique.

— Plus nous tentons de leur résister, exposa lentement Hürtö, plus leur pouvoir d'attraction devient intense. Pour les mettre en déroute, il faudrait que notre convoitise se tende vers un autre objet.

— Ce qui signifie ? s'enquit Loup, dubitatif.

— Nous devons les priver de notre désir pour l'offrir à une femme véritablement aimée.

Des plis marquèrent le front d'Artos. Il réfléchit un moment avant de rétorquer :

— Ce serait donc aussi simple ?

— Simple ! protesta Le Gris. Le sentiment doit être pur et transcendant. De plus, il faut qu'il s'impose avec conviction, en dépit de l'absence de celles vers lesquelles nous tournerons notre cœur.

Loup opina gravement. « Orise », songea-t-il immédiatement.

— Ça vaut la peine d'essayer, convint-il en se levant résolument.

Il entreprit de boucler promptement son paquetage.

— Vers quelle amante se tendra ton âme ? s'informa-t-il auprès d'Hürtö.

— Personne ne m'est plus cher que celle que je ne connais pas encore : mon âme sœur.

Le scepticisme de Loup n'échappa pas à son ami. Le Gris préféra pourtant en rester là et ménager ses forces pour l'affrontement imminent.

Les deux magiciens marchaient depuis quelques minutes quand leur parvint le signal habituel.

— Psstt !

Cette fois, la nouvelle fée se présentait sous les traits d'une beauté à la peau d'ébène. Son corps, magnifiquement sculpté, semblait issu des rêves d'un dieu. Hürtö la regarda directement dans les yeux, puis, lentement, il releva la tête pour admirer les pâles silhouettes des lunes. Il retrouva immédiatement le sentiment de plénitude qui l'avait envahi dans la rivière du temps. Par-delà les siècles qui les séparaient encore, il offrait son amour à son âme sœur et appelait à lui son inestimable affection. Pour sa part, Artos serrait les poings. Afin de ranimer son désir pour Orise, il lui fallait se rappeler la souffrance de sa perte. Les ongles de nacre du rebelle lui percèrent les paumes. Puisque leur amour, depuis sa naissance jusqu'à sa fin, avait été imprégné de ce funeste parfum, il porta les mains à son visage et respira l'odeur du sang.

Pendant un moment, les nymphes multiplièrent œillades et poses lascives. Elles retirèrent leurs voiles et dansèrent langoureusement dans leur splendide nudité. Cependant, imperceptiblement, leurs corps gracieux commençaient à perdre leur densité. Sans le désir de leurs proies, elles s'étiolaient au gré des brumes matinales. Bientôt, leurs chants envoûtants se turent, leurs pieds délicats cessèrent de piétiner l'herbe couverte de rosée et elles disparurent.

Hürtö sut qu'ils avaient gagné leur pari quand il entendit le gazouillis des oiseaux. Les bois se peuplèrent à nouveau des bruits qui leur étaient familiers. La magie des lieux avait cédé le pas à la nature.

— Oh ! s'exclama-t-il en apercevant le sang sur le visage d'Artos.

Des larmes amères traçaient des sillons clairs sur les joues poisseuses du Jynabör.

— Je t'aime, lança Loup à celle qui hantait ses souvenirs. Tu dois me revenir.

Le Gris saisit doucement le coude de son ami.

— C'est fini, souffla-t-il. Les nymphes ont abandonné. Nous sommes enfin libérés de leur emprise.

Notant un bruissement d'eau vive, il tira légèrement sur la manche de Loup.

— Viens. Tu dois nettoyer ce sang.

Artos acquiesça d'un lent hochement de la tête.

— Tu as eu deux fois raison, lança-t-il soudain d'une voix rauque.

D'abord, tu as découvert le moyen de nous sortir du piège des nymphes. Ensuite...

— Ensuite ? l'encouragea Hürtö.

— Tu as vu juste, soupira Loup en grimaçant. Ce n'était pas si simple.

Ils se frayèrent un chemin parmi les herbes hautes.

— Le courant semble fort, apprécia Le Gris en se dirigeant vers l'origine du clapotis. On dirait une chute ou une puissante cascade. L'eau froide apaisera la brûlure dans tes mains. J'appliquerai un baume sur...

— Inutile d'en faire autant, se cabra Artos, sa fierté remontant soudainement à la surface. Je ne suis pas moribond.

Pour bien montrer qu'il avait recouvré sa contenance, il siffla l'air d'une chanson grivoise apprise dans les salons de Dezael. Il espérait que cette distraction l'aiderait à surmonter la douleur de ses paumes lacérées.

Une brèche s'ouvrit bientôt dans le rideau de verdure et les jeunes gens aboutirent sur les rives d'un lac immense.

— Est-ce possible ? s'exclama Artos. Jamais je n'aurais cru que nous avions erré aussi loin de notre but.

Il s'avança vers la surface miroitante et s'accroupit, aussitôt imité par Hürtö. Ensemble, ils tendirent les doigts, désireux de s'assurer que leurs yeux ne les trompaient pas.

— Incroyable !

Malgré la saison et de la chaleur du soleil, l'eau était gelée.

— Nous avons dévié jusqu'au lac des glaces, établit Le Gris en se relevant pour marcher sur l'onde figée.

Il glissa, chercha à reprendre pied et chuta sur les fesses.

— Ouille !

Pendant que son ami se redressait péniblement, Loup soulageait ses mains contre le froid apaisant de la surface. Le sang se coagula et macula de zébrures pourpres les reflets bleutés du lac. Au bout d'un moment, la glace se fendilla sous la tache, dessinant la forme complexe d'une étoile. Une patte palmée et griffue surgit sous le nez d'Artos. Tout se passa si vite que le jeune rebelle n'aperçut qu'un visage d'albâtre percé de magnifiques yeux sombres. La créature se saisit des glaçons ensanglantés et disparut en quelques secondes, laissant la croûte translucide se reconstruire au-dessus d'elle.

— Regarde ! cria-t-il à son compagnon. Là !

Hürtö vit une nuée de silhouettes ondoyantes s'enfoncer vers les abysses.

— Des sirènes, peut-être ? tenta-t-il de deviner. Enfin, quelles qu'elles soient, ces étranges créatures se déplacent avec une étonnante célérité.

— Pas très affables, déplora Loup en songeant au regard ténébreux qu'il avait surpris.

Une fois passée sa stupéfaction, il jeta un œil à ses paumes.

— Eh bien ! fit-il en découvrant ses plaies cicatrisées. Il n'y a pas que de la malveillance dans la magie de *Syl op Gard*.

Hürtö regagna prudemment la berge.

— J'entends toujours le bruit d'un torrent.

— Cherchons-en la source, proposa Artos, revigoré. J'aimerais bien me baigner la figure et remplir ma gourde.

La rive les conduisit bientôt dans une petite baie surplombée d'une falaise. Sur son flanc se déversait une eau tumultueuse qui formait une chute, haute et large. Sans égard à l'impact violent de la cascade, le lac demeurait de glace, absorbant le flot dans sa limpidité rigide. Artos décida de s'approcher pour examiner de plus près le phénomène.

Il s'attendait à sentir vibrer la surface. Pourtant, en dépit du choc, l'onde figée restait curieusement stable sous ses pieds. Troublé par ce prodige, Loup sentit son cœur cogner très fort dans sa poitrine. Il n'entendit pas Hürtö lui recommander de revenir immédiatement sur la berge. L'eau déferlait dans une fureur insoutenable, remplissant l'air d'embruns et de tumulte. Le rebelle avait l'impression d'assister à la lutte de deux titans, le mouvement et l'inertie s'opposant à forces égales, chacun magnifié par le combat, chacun annulant l'effet de l'autre.

Loup joignit ses mains en coupe et cueillit l'eau pour s'asperger le visage. Ensuite, il céda au désir de la goûter. Le froid liquide coula délicieusement sur sa langue et dans sa gorge. Dès lors, un sentiment d'euphorie enfla dans son âme.

— Gloire aux puissants de ce monde, hurla-t-il dans la tourmente.

Un écho surnaturel lui répondit.

— *Gloire au Puissant de ce monde.*

À cet instant, la cataracte devint plus dense. La trombe d'eau s'unifia en une masse compacte et luisante. Dans le flot de la chute enchantée naquit un miroir gigantesque. Artos aperçut d'abord son fidèle reflet, puis l'image se modifia. Le magicien grandit jusqu'à occuper la pleine hauteur de la falaise. Son corps se couvrit de vêtements somptueux et de riches joyaux.

— *Gloire au Puissant de ce monde*, répéta l'écho.

Dans le miroir surnaturel, des peuples entiers s'inclinaient devant leur empereur. Le corps et l'âme piégés par l'illusion, l'elfe blond oublia la réalité.

De là où il se trouvait, Hürtö ne pouvait pas voir le changement survenu au centre de la chute. Son intuition, plus que ses sens, l'informait d'un danger imminent. Il observait Artos, debout devant le torrent. Par moments, le rebelle ouvrait la bouche. Parlait-il, criait-il ? Le vacarme dominait tout. Soudain, Le Gris entendit la falaise lui retourner de sinistres grondements.

— Gloire au quoi ? chercha-t-il à comprendre.

Le son ricocha et se perdit dans les bois environnants. La phrase revint. Quand Hürtö eut décodé le reste des mots, il murmura :

— Oh non !

Une autre proclamation s'éleva dans le calme de la petite baie.

— *Peuple, prosterne-toi devant Artos, ton maître.*

Le Loxillion se retint de courir. Il posa les pieds sur la surface glacée et avança en gardant les yeux rivés sur Loup.

— *Nulle beauté ne surpasse celle d'Artos*, clamait l'écho.

Le Gris sentit le puissant magnétisme qui se dégageait de la chute.

— *Nulle force ne surpasse celle d'Artos.*

Quand Hürtö arriva à cent pas de lui, il découvrit le miroir et le personnage sublimé qui trônait sur toute sa hauteur. Loup ne perçut pas le reflet de son ami, minuscule silhouette auprès de l'image géante de lui-même.

— *Honorez le nom d'Artos.*

Le Gris s'approcha précautionneusement derrière son camarade. À chaque pas, le mur réfléchissant de la chute opérait des variations dans l'image. Bientôt, il ne vit plus que son propre reflet. L'écho cessa de lui parler d'Artos et entreprit de louer sa grandeur.

— Je ne te laisserai pas m'ensorceler, brava le jeune Loxillion.

Sur la surface magique, la grâce de son corps lui parut si émouvante qu'il ressentit un profond élan d'amour pour lui-même.

— Pas moi, se défendit-il, néanmoins partagé entre le désir de consentir au mirage et celui de lui résister.

Il s'astreignit alors à penser à sa véritable nature. Sans vanité ni fausse modestie, il évalua aussi froidement que possible son apparence, son tempérament, ses aptitudes et ses dons. Il fit l'inventaire de ses échecs et de ses succès, découvrant que les uns comme les autres lui avaient beaucoup appris. Il se savait encore bien loin de la sagesse, mais son bilan lui parut positif. Pendant qu'il dressait ce portrait, le miroir tentait de le séduire en lui retournant des images aussi flatteuses que trompeuses. Parfois, l'écho lui lançait des paroles perfides : « *Hürtö est né pour devenir roi.* » « *Le règne bienveillant d'Hürtö comblera le monde de bonheur et de justice.* » « *Rendez grâce à celui qui apportera la joie et la paix pour les siècles à venir.* »

Le Gris s'accrochait à ses rêves les plus chers, ceux qu'il nourrissait depuis l'enfance.

— Je suis destiné à devenir maître de magie, cria-t-il pardessus l'écho, pas souverain. Je participerai avec mes frères elfes-sphinx au maintien de l'harmonie. J'accueillerai et je chérirai ma compagne. J'enseignerai pour que le savoir de nos ancêtres survive au passage du temps.

Frustrée, la chute chassa les images d'Hurtö et lui cracha ses embruns au visage. La baie ne résonna plus que de la litanie destinée à Artos. Le rebelle paraissait totalement envoûté. Le miroir de la cascade lui présentait sans relâche des scènes rivalisant de moments grandioses, de segments de vie dignes des plus puissants monarques. Le Gris commença par couvrir les yeux de son ami. En vain.

— Obéissez à votre seigneur Artos, dicta Loup dans sa transe.

La falaise répéta l'injonction.

— *Obéissez à votre seigneur Artos.*

Les traits du Jynabör témoignaient d'un plaisir frôlant le paroxysme de la jouissance. Imperceptiblement, il approchait de la cataracte. « Voilà le piège », comprit Hurtö. L'attraction allait bientôt conduire Loup sous le torrent. Là, il serait foulé comme un métal chauffé entre le marteau et l'enclume.

— Par tous les esprits, il va mourir si je n'interviens pas.

Le Loxillion essaya de l'entraîner en le tirant, mais Artos le repoussa rageusement. Instable sur la surface gelée du lac, Le Gris se retrouva une fois de plus sur le dos. Jamais il ne pourrait lutter contre son camarade sur un terrain pareil.

— Réfléchis, grommela-t-il en reprenant pied.

Le temps pressait, il fallait agir vite. Il pointa l'index à l'endroit où la chute rencontrait la rigidité du lac. Choississant avec soin l'intonation de son incantation, il ordonna à l'eau figée de se liquéfier. Afin d'augmenter l'effet du sortilège, il visa l'emplacement à l'aide de ses paumes. Les soleils puisèrent dans ses mains, puis ils projetèrent des rayons intenses. D'abord, rien ne se produisit. Hurtö s'entêta, désespéré à l'idée que sa magie ne réussisse pas à surpasser celle de la chute. Tout à coup, l'écho lui retourna le son de légers craquements.

— Que dois-je faire maintenant ?

Il décida de poursuivre sa double attaque : incantation et faisceaux lumineux de ses sphinx.

La glace céda brusquement et l'illusion du miroir s'évanouit pour laisser place à la fureur des flots de la chute. Le sol se fissura sur une grande étendue circulaire et Artos, qui se tenait trop près, fut englouti dans les bouillons. Hurtö se coucha sur le ventre et rampa en appelant son ami. Il le vit émerger, une lueur de panique dans les yeux. La fin de sa transe s'avérait brutale.

— Attrape ma main ! lui cria Le Gris.

Loup lutta vaillamment contre la force du courant et réussit à

s'agripper au poignet tendu de son compagnon.

— Tire-moi vite de là, le supplia Artos.

La glace se reformait déjà et menaçait de le coincer dans son étreinte. Le Loxillion concentra toutes ses forces et tira un bon coup.

— Non... Laissez-moi, s'écria soudain Loup.

Il gigotait tant que son ami craignit de l'échapper.

— Laissez-moi !

Des pattes palmées et griffues s'accrochaient aux vêtements et aux chevilles du rebelle.

— Hürtö, aide-moi !

Le Gris protesta intérieurement : « Que crois-tu que je sois en train de faire ? » Les créatures venaient des profondeurs pour s'agglutiner autour de leur proie. Le bas de leur corps fuselé était couvert jusqu'à la taille d'écaillés étincelantes. Leur longue chevelure sombre s'épanouissait dans l'onde comme les fins tentacules d'une anémone de mer, libérant leur beau visage et leur poitrine si blanche. Lorsqu'elles bondissaient hors de l'eau, elles laissaient échapper des chants modulés aux harmonies envoûtantes.

Le poids d'Artos, entraîné par cette avide multitude, fit glisser son frère de sang vers le rebord de la faille. Loup lui jeta un dernier regard et, délibérément, il lâcha sa prise. Il s'enfonça aussitôt, les sirènes l'enlaçant pour mieux le noyer.

— Non ! hurla douloureusement Hürtö.

Il resta prostré tandis que le lac se cristallisait inexorablement en une couche translucide et froide. L'apprenti magicien sanglota longtemps, indifférent au soleil qui déclinait et à la chute qui grondait. Il sursauta quand il entendit un choc sourd juste sous lui. Il reconnut immédiatement son ami qui, les joues gonflées, retenait péniblement son souffle. Il ne perdit pas de temps à s'interroger sur l'impossibilité de la situation. Artos n'avait pas pu survivre à ce long séjour sous l'eau. Pourtant, il cognait sous la surface, exigeant que Le Gris le libère de sa prison. Cette fois encore, la combinaison de l'incantation et des rayons de ses paumes vinrent à bout de la croûte. Avec l'aide du Loxillion, Loup se hissa hors du trou juste avant qu'il ne se referme.

— Comment as-tu fait ? le questionna Hürtö en l'accueillant dans ses bras. J'étais convaincu que tu avais péri.

— Partons d'ici, se contenta d'exiger le rebelle. Elles vont vite découvrir que je leur ai menti.

Incapable de courir efficacement sur la glace, il pressa le pas, suivi par Le Gris qui peinait pour rester debout.

— Quel mensonge ? s'alarma ce dernier.

— D'abord, il faut que tu saches que ces créatures possèdent un palais abyssal, expliqua Artos. Certaines sections du château sont asséchées et aérées. C'est là qu'elles m'ont emmené.

— Tu t'es enfui ?

— Pas à proprement parler. Elles m'ont fait comprendre qu'elles avaient besoin d'un mâle pour fertiliser leur reine.

— Décidément, ton charme les séduit toutes, ironisa Hürtö.

— Cesse de te moquer, s'indigna Loup, et dépêche-toi. Elles savent maintenant que je les ai trahies.

Le Gris sentit des martèlements sous ses pieds. Les sirènes griffaient la glace dans le sillage des fuyards. L'allure furibonde, elles s'activaient.

— Vite !

Ils s'élancèrent, conscients que la berge était encore loin. Leur souffle accompagnait les sinistres craquements de la glace soumise à l'attaque des créatures aquatiques.

— De quelle manière les as-tu trompées ? s'enquit Hürtö.

— J'ai prétendu être stérile, donc inutile à leur dessein.

— Et ensuite ?

— J'ai promis que je te donnerais à elles en échange de ma libération.

— Tu as fait quoi ? se scandalisa Le Gris.

Artos l'attrapa par le bras et bondit avec lui sur la plage de sable blond, échappant de justesse à quelques serres cupides.

— Déguerpissons, insista-t-il.

— Elles ne peuvent pas nous poursuivre hors de l'eau, argumenta le Loxillion.

— Peut-être pas elles, mais leurs esclaves batraciens, si.

Hürtö tombait des nues.

— Les sirènes asservissent des crapauds ? s'exclama-t-il, stupéfait.

— Des armées de bêtes grosses comme des lynx. Crois-moi, tu n'as aucune envie de rencontrer ces horribles bestioles.

Ils coururent sans se retourner, choisissant les parties boisées les plus denses et les plus hostiles. Quand l'elfe à la chevelure incolore perçut du coin de l'œil une vague silhouette, il se figea, se souvenant qu'ils étaient toujours les hôtes de *Syl op Gard*, la Forêt des Fantômes.

— Prie pour que nous ne tombions pas sur les nymphes, lança-t-il à Loup qui s'était arrêté pour souffler.

— Ce serait un comble, haleta ce dernier.

— Quand je pense que tu regrettais que nous n'ayons aucune anecdote à rapporter.

Artos sourit malgré lui.

— Comme je peux être idiot, parfois.

Les deux amis s'étreignirent en riant puis reprirent rapidement leur cavale.

— Par là, indiqua Loup en désignant le nord.

— À compter de maintenant, nous ne devons plus nous laisser

distraire de notre objectif.

— Tu as raison ; l'esprit du château des miroirs m'attend, soupira Artos.

Une angoisse indicible lui tordit les entrailles. Pourquoi cette inquiétude ? Que craignait-il qu'il advienne de lui dans ce château ? « Ils désirent me changer, se révolta-t-il intérieurement. Qui serai-je quand je sortirai de l'ancre de l'esprit des miroirs ? Quelle image jetterai-je à la face de ceux qui m'ont abandonné puis renié ? »

Même s'il devinait le désarroi de son ami, Hürtö ignorait comment le rassurer. En fait, il n'aurait pas été honnête de le tromper en suggérant que tout irait pour le mieux. Après tout, qu'en savait-il ? Que connaissait-il des tourments qui guettaient Loup ? L'esprit du château avait la réputation d'être impitoyable, retournant à ses invités la brutale réalité des failles de leur nature. Le Gris choisit de s'en tenir à l'objectif original de leur périple.

— Tu seras enfin débarrassé de ton sphinx parasite, encouragea-t-il son camarade.

— Hodmar m'a affirmé que je serais guéri. Je retrouverai peut-être la paix.

— Voilà la bonne attitude, renchérit Hürtö. Concentre-toi sur le soulagement que tu ressentiras plutôt que sur l'amertume de la médecine.

Artos opina gravement. Après un moment, il s'arrêta net.

— Je n'en peux plus... Je suis complètement épuisé.

Le Gris vit défiler dans sa tête les nombreux périls qu'ils avaient affrontés depuis les derniers jours. La fatigue l'écrasa dès qu'il accepta de la reconnaître.

— Crois-tu que nous soyons hors de portée des soldats batraciens ? s'inquiéta-t-il.

— Peu importe que nous le soyons ou non, je suis incapable de faire un pas de plus. Trouvons une cachette et reposons-nous.

Ils dénichèrent un arbre majestueux dont les branches possédaient un large diamètre. Tels des gamins, ils y grimperent.

— Les crapauds ne montent pas aux arbres, lança Artos, soudain espiègle.

Réfugiés sur des rameaux imposants, camouflés par la verte touffeur du feuillage, ils s'endormirent en quelques instants. Le sommeil d'Hürtö fut si lourd qu'il s'étonna de se réveiller perché. Les souvenirs de la veille prirent quelque temps à lui revenir à l'esprit.

— Quel cauchemar ! se remémora-t-il en songeant aux sirènes du lac et à Artos qu'il avait cru noyé.

Il s'étira et jeta un œil un peu plus haut, sur sa gauche. Son ami avait installé sa couche de fortune sur la branche suivante. Confortablement adossé au tronc massif, Loup lisait. Un sourire

radieux s'épanouit sur son visage quand il vit que Le Gris était éveillé.

— Savais-tu qu'en plus d'enfermer Korza dans son volcan, les maîtres sphinx ont utilisé un sortilège secret pour l'endormir ?

— Pas encore cette histoire, se lamenta l'autre apprenti sorcier, exagérant pour le plaisir le ton de ses protestations.

Artos s'amusa alors à en rajouter.

— C'était juste avant que les humains n'assassinent Danze...

— Je descends, déclara Hurtö, les mains sur les oreilles. Je préfère cent fois embrasser un crapaud gros comme un ours plutôt que de souffrir une parole de plus sur le fabuleux destin de la déesse de cristal.



Les jeunes magiciens évitèrent résolument les quelques pièges que *Syl op Gard* leur tendit encore. Un grand perroquet qui se prétendait oracle leur prédit une fin atroce s'ils s'obstinaient à marcher vers le nord. Ils échappèrent de justesse à l'étreinte sournoise d'un rideau de lianes, résistèrent au parfum hypnotique de magnifiques fleurs sauvages ainsi qu'aux promesses de rêveries extatiques que leur fit un gnome en leur proposant des fruits vermeils. Des chevaux ailés leur proposèrent de monter sur leur dos. Aussi tentante que fût la perspective de survoler la forêt et de s'épargner la fatigue du voyage, les Longs-Doigts refusèrent, convaincus que les nobles bêtes les entraîneraient partout sauf vers le château des miroirs. Chaque créature des bois enchantés semblait s'ingénier à retarder les étrangers dans leur périple, mais, devant la détermination des audacieux elfes-sphinx, la Forêt des Fantômes espaça ses attaques, puis elle renonça.



— Selon la carte, le château devrait se trouver juste sous notre nez, s'impatienta Artos.

Les deux amis rôdaient dans les parages depuis le début du jour.

— Un palais... Nous cherchons un palais, vociféra Loup, pas une vulgaire cabane dans les bois. Il me semble qu'on devrait le voir de loin.

— Du calme, intervint Le Gris. Réfléchissons plutôt que de tourner en rond.

Il s'assit sur le tronc abattu d'un arbre pourrissant et observa attentivement le paysage sylvestre. Un petit détail lui parut soudain fort singulier.

— Loup, regarde... Là...

— Je ne vois rien de particulier, pesta le rebelle. Que des arbres...

— Porte attention à ce cyprès.

Artos fit un effort pour contrôler son irritation.

— Oui, le cyprès.

— Maintenant, déplace les yeux vers la gauche. Que vois-tu ?

— Un autre cyprès, grinça le Jynabör.

— Identique... Trop même, à l'exception de...

— Son image est inversée, compléta l'autre, soudain attentif.

— Comme dans un miroir.

— Hürtö, je t'adore !

Les murs extérieurs du palais reflétaient la forêt environnante. Une fois l'illusion révélée, le dédoublement du décor paraissait d'une criante évidence. Loup se déplaça loin sur sa droite, puis il revint à sa position initiale.

— Pourquoi ne nous apercevons-nous pas nous-mêmes ?
questionna-t-il en fronçant les sourcils.

Le Gris haussa les épaules.

— Je l'ignore... Un enchantement, sans doute.

— Approchons-nous, suggérèrent les deux garçons d'une même voix.

Ils rirent nerveusement, puis ils s'avancèrent, les mains dressées devant eux, jusqu'au moment où ils sentirent le contact d'une surface lisse et fraîche.

— Nous avons repéré un mur, raisonna Hürtö. Il nous suffit de le longer pour faire le tour du bâtiment. Tôt ou tard, nous dénicherons un portail ou une entrée.

Artos découvrit ce qu'ils cherchaient quand il trébucha sur une marche.

— Un escalier, constata-t-il en plissant les yeux. Allons-y !

— Non, répliqua son compagnon. À partir de maintenant, tu dois poursuivre seul.

Artos le dévisagea comme s'il ne comprenait pas.

— Tu le savais, pourtant. Hodmar s'est montré très clair à ce sujet : je devais t'accompagner et te laisser entre les mains de l'esprit du château.

Le rebelle acquiesça en soupirant. En réponse à son angoisse, le trou noir tourbillonna sur son ventre et lui déchira les entrailles. « Cette douleur... Je n'en peux plus. Il faut que ça cesse. Un peu de courage, Jynabör Artos. »

— Nous nous quittons donc ici, conclut-il, plus ému qu'il ne l'avait été depuis fort longtemps.

— N'oublie pas ce que le maître a dit, l'encouragea Le Gris. Ton séjour à l'intérieur du château te paraîtra durer des années alors que dans le monde réel, il ne s'écoulera que quelques jours.

— Vas-tu m'attendre ?

— Évidemment.

— Ça me rassure de te savoir tout près, confessa modestement Loup.

Hurtö l'étreignit brièvement et lui tapota le dos.

— Chaque matin, je viendrai ici même, promit-il. Quand tu sortiras, tu sauras où me trouver.

Après avoir remis ses effets à son camarade, Artos gravit prudemment les marches. Quand il atteignit un palier, il sursauta. Sur la surface d'une large porte venait d'apparaître l'image d'une sentinelle. En apercevant le personnage, Loup pensa aux elfes-jibi. « Impossible de deviner s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. »

— Bonjour, salua poliment le jeune magicien. Je me nomme Jynabör Artos et l'esprit du château m'attend.

— C'est vous qui le prétendez, répliqua le garde, peu amène.

— Mon maître Hodmar...

— Le mot de passe, exigea abruptement le gardien dans le miroir.

Artos se figea. La sentinelle n'ajouta rien et continua de dévisager le visiteur sans qu'aucune expression ne perturbe ses traits asexués.

— Un instant, balbutia Loup en faisant volte-face. Je reviens.

Il descendit l'escalier aussi vite que la surface réfléchissante et trompeuse le lui permettait.

— Hurtö, appela-t-il en scrutant anxieusement le paysage autour de lui.

Le trou noir lui labourait la chair.

— Hurtö, répéta-t-il d'un ton implorant.

Le Gris revint précipitamment d'une clairière où il ramassait des champignons pour son repas. Il avait décidé d'établir son campement non loin du palais, à proximité d'un ruisseau.

— Qu'y a-t-il, Loup ?

— Il veut un mot de passe..., s'affligea Artos. Hodmar n'a jamais parlé de quoi que ce soit de semblable, non ?

— Pas que je me souviene, avoua Hurtö.

— Que dois-je faire ? J'ai pensé à « sphinx », « pouvoir », « Ejbälas »... Ça peut être n'importe quoi !

Les deux amis soupirèrent de concert. Dans la tête d'Artos défilait une suite incohérente de mots. Considérés ainsi, ils paraissaient tous insignifiants : « arbre », « ciel », « soleil », « âme », « magie », « sortilège », « miroir ». Aussi bien chercher une larme dans la mer.

— Tu n'as pas le choix, lança soudain Le Gris. Tu dois dire la vérité.

— Quelle vérité ?

— Que tu ne connais pas le mot de passe.

— Sang de crotale ! jura Loup. Nous n'avons pas enduré toutes les misères de ce voyage pour que j'échoue si près du but.

Hurtö lui mit la main sur l'épaule.

— Du calme. Cette décision t'appartient. Je t'ai seulement donné mon opinion. Fais comme tu l'entends.

Le rebelle rebroussa chemin sans avoir résolu son dilemme. « "Amour", "temple", "oracle", "vallée", "montagne", "aigle", "chat", "cigale", "chant", "prière", "harmonie"... peut-être "harmonie"... » Le garde n'avait pas bougé de sa position. Il répéta laconiquement :

— Le mot de passe.

Loup hésita encore quelques instants, puis il lâcha :

— Je l'ignore.

Contre toute attente, la sentinelle disparut et la porte s'ouvrit. L'apprenti magicien en déduisit qu'il pouvait entrer. Au-delà du seuil, le même visage indéfini se présenta sous l'apparence d'une gouvernante : tunique austère, mains croisées sur son giron, bonnet sans parure d'où ne s'échappait pas un seul cheveu.

— L'esprit du château désire s'entretenir avec vous un moment.

— Un moment qui va se prolonger pendant plusieurs années, jugea approprié de préciser Artos.

— C'est vous qui le prétendez, rétorqua sévèrement l'image.

Dans le hall, les miroirs ne retournaient aucun reflet. L'endroit paraissait vide et baignait dans une lumière uniformément blanche. Étrangement, la pièce ne résonnait pas comme le faisaient généralement les lieux déserts.

— Venez, ordonna la gouvernante en indiquant la direction à suivre.

L'elfe-sphinx fut introduit dans un immense espace tapissé de miroirs. Quand il découvrit sa silhouette reflétée à l'infini, il fut saisi de vertige et ferma les yeux.

— Jynabör Artos, l'interpella une voix autoritaire.

Il fallut un moment pour que Loup repère l'esprit du château parmi les innombrables images de lui-même.

— Mon maître Hodmar m'envoie pour que vous me guérissiez d'un sphinx parasite très résistant.

— Je le sais.

Aucune compassion n'avait nuancé le ton cinglant de son hôte. Loup nota que l'esprit possédait le même visage hermaphrodite que la sentinelle et la gouvernante.

— J'estime toutefois fort insolent qu'un jeune Longs— Doigts me dicte ma conduite et réduise mon rôle à celui d'un simple guérisseur. Vous ignorez vraiment tout de mes pouvoirs.

— Je ne..., voulut s'excuser Loup.

— Silence ! lui intima l'esprit.

Cette froide attitude glaça Artos.

— À la rigueur, je pourrais pardonner votre impertinence, mais je

ne tolère pas la duplicité. Votre cœur dissimule des désirs qui ne s'accorderont jamais avec la pureté requise pour bénéficier de mon aide. Croyez-vous que j'ignore que, sans l'aide de votre ami Hürtö, vous ne seriez pas parvenu à vaincre les pièges de *Syl op Gard* ? Sans ses conseils avisés, vous erreriez encore parmi mes fantômes, à courir après les nymphes. Plus encore, vous auriez probablement péri sous le poing de la cascade du lac des glaces, fasciné par vos fantasmes de gloire et de puissance.

— Que faites-vous de la commisération ? s'emporta le rebelle. Savez-vous seulement ce que j'ai souffert... Comment les hommes m'ont dépouillé de mon innocence ?

— Bien sûr ! Je sais tout ça. Par contre, vous oubliez qu'ici, vous êtes seul. Je ne peux pas vous donner plus de miséricorde que vous n'en éprouvez vous-même pour vos semblables.

D'immenses portes s'ouvrirent soudainement, dessinant un gouffre de ténèbres qui contrastait avec la lumière éblouissante de l'intérieur. Le temps s'était écoulé différemment au-dehors. La forêt environnante dormait sous le ciel étoilé d'une nuit sans lunes.

— Je ne peux pas rester ainsi, tenta de plaider Loup en ployant sous la douleur.

Le tourbillon le torturait plus que jamais. Haletant, des larmes amères lui brouillant la vue, il poursuivit péniblement :

— Vous me condamnez à l'exil. Mon peuple ne m'acceptera pas tel que je suis devenu. Je dois changer... Je dois vaincre ce parasite.

Une imprévisible douceur teinta la réponse de l'esprit du château.

— Je regrette vraiment, Jynabör Artos. La magie de mes miroirs ne se libère que pour les âmes parfaitement probes. Je ne vous retiens pas.

Quand les portes se refermèrent derrière lui, Loup se retrouva dans le noir absolu. Ses yeux mirent un moment à s'adapter à ce brusque changement. Il tendit les mains devant lui et avança à l'aveuglette. Il ignorait ce qui le faisait le plus souffrir : son sphinx parasite ou sa profonde humiliation.

« Que dois-je faire maintenant ? » Son premier réflexe fut de retourner auprès d'Hürtö. « Pour qu'il soit témoin de ma honte ? Jamais ! De toute manière, je ne pourrai pas rentrer avec lui puisque l'esprit a refusé de me guérir. » Instinctivement, ses pas le menèrent à l'opposé de la clairière où Le Gris avait établi son campement. « Je vais laisser passer quelques jours. Ensuite, je le rejoindrai comme prévu. Il n'a pas besoin de savoir ce qui est advenu. Je mentirai. J'agirai comme si l'esprit m'avait enfin soulagé du trou noir. » Il allait à travers bois, plongé dans des pensées aussi sombres que la nuit qui l'ensevelissait. La brume formait des ombres inquiétantes entre les arbres. Plus il réfléchissait, plus l'in vraisemblance de son projet lui

apparaissait. « Hürtö me croira sans doute, mais Hodmar ne se laissera pas si facilement bernier. Il voudra voir mon ventre, il exigera des preuves. » À ce moment de sa pénible méditation, il remarqua d'étranges points lumineux. Ils semblaient clignoter dans le noir. En vérité, leurs mouvements entre les troncs créaient cette illusion.

— On dirait des lucioles ! s'exclama-t-il pour lui-même.

Il savait toutefois son hypothèse erronée, car chaque minuscule feu déclinait une séquence de couleurs : bleu, pourpre, violet, différents tons d'orangé et des rouges flamboyants. Si Artos n'avait pas été aussi troublé, il aurait apprécié l'aspect féerique du spectacle.

N'ayant aucune destination précise, il choisit de suivre les lumières. Il observa bientôt qu'elles convergeaient toutes vers un même endroit. En s'approchant, Artos vit qu'elles s'engouffraient à l'intérieur d'une grotte. Le passage, large et bas, figurait une gueule béante. Entre ses lèvres de roc s'exhalait un souffle fétide. Pourtant, Loup se sentit irrésistiblement attiré. Il dut se pencher pour s'immiscer dans la caverne qui se révéla fort étroite. « Comme une gorge », ne put s'empêcher de comparer le rebelle. Les points lumineux affluaient. Aucune matière ne supportait leur éclat. Néanmoins, Artos avait la certitude qu'une vie singulière les animait. Il suivit le flot dans le couloir de granit. Bientôt, il aboutit à un escalier grossièrement taillé dans la pierre. Les marches, de hauteur et de profondeur irrégulières, représentaient un défi pour qui voulait ne pas se rompre le cou. Sans posséder le talent exceptionnel d'Hürtö, Loup savait aussi libérer sa lumière astrale : cela lui permit d'éclairer sommairement ses pas au cours de la descente qui lui parut interminable.

Pendant quelques secondes, la fatigue et la monotonie du décor eurent raison de sa vigilance. Il trébucha et dégringola les marches, se heurtant contre leurs angles acérés. Incapable de se retenir, il atterrit brutalement sur le sol bosselé de ce qu'il présuma être une autre caverne. Les ténèbres l'enveloppaient, uniquement déchirées par l'éclat des points lumineux. Leurs danses anarchiques révélèrent cependant que l'endroit était vaste et très haut de plafond.

Loup se tâta le corps, surpris de n'avoir rien de cassé. Au moment où il allait projeter son aura dans l'espoir de découvrir le lieu où il avait échoué, les feux colorés cessèrent leurs activités désordonnées. Ils se regroupèrent, faisant surgir dans le noir une forme qui se précisa progressivement : un visage, gigantesque et terrifiant. Il présentait un front haut, des pommettes saillantes, des joues creuses, un nez camus et un menton en pointe. Les lèvres, très minces, bougèrent.

— Bienvenue, gronda une voix sépulcrale, tandis que deux yeux s'ouvraient pour fixer Artos.

Le regard, hallucinant de vie, pétrifia le jeune homme.

— Bienvenue dans le royaume de l'esprit des ténèbres. J'ai appris

que tu avais reçu un accueil pour le moins inhospitalier au château des miroirs.

— Qui vous l'a dit ? s'étonna Loup. Je viens tout juste de quitter le palais.

— Les esprits cohabitent dans cette forêt et rien n'échappe à leur clairvoyance. Rivaux ou alliés, nous sommes unis par notre nature intemporelle et désincarnée. Qui sait où commence réellement mon royaume et où se termine celui de mon glacial voisin ?

— Est-ce lui qui vous a chargé de me recevoir ? s'enquit Artos, angoissé.

— Ne m'insulte pas, répliqua le personnage occulte. Aucune créature consciente, esprit, elfe ou humain, n'a d'emprise sur mes volontés.

Le rebelle déglutit péniblement.

— Sache que le maître des miroirs est mon ennemi et qu'il me craint..., poursuivit avec orgueil le seigneur des ténèbres. Je lui ai dérobé la plupart de ses zones obscures et, depuis, nous nous livrons une guerre sans merci.

Plutôt que d'irriter davantage son hôte, Loup choisit de se taire. Devant lui, les points lumineux vacillèrent ; pendant un instant, l'inquiétant visage devint flou. Quand il reparut, ses yeux brûlaient d'une terrifiante intensité.

— Donc, reprit l'esprit, tu as été congédié.

— Votre... ennemi..., bafouilla Artos en se redressant.

Même debout, l'elfe-sphinx se sentait dominé et impuissant.

— Il ne soigne pas les gens comme moi, répondit-il en tentant de demeurer aussi neutre que possible.

Comment savoir si cette apparition n'était pas un autre subterfuge de *Syl op Gard* ? « Après tout, quoi que ce fantôme prétende, la forêt entière obéit au seigneur du château des miroirs », raisonna-t-il.

— Faux ! tonna l'esprit qui le surplombait.

Le visage sévère fronça durement les sourcils.

— Je suis le véritable maître de ces bois, rugit-il dans un souffle sulfureux. Bientôt, j'évincerai mon arrogant voisin.

Loup trembla : l'autre avait entendu ses pensées.

— Que me voulez-vous ? s'informa le jeune homme en tentant de dissimuler son effroi.

Un rire tonitruant retentit dans l'immensité de la grotte, réveillant les échos des voûtes.

— Tu sembles oublier que c'est toi qui es venu à moi.

— J'ai simplement suivi les lueurs..., se justifia le rebelle.

— Aucune importance, le coupa brusquement le seigneur des ténèbres. Je perçois ton âme, je connais ton histoire, je sais qu'une étoile noire déchire tes entrailles. Je peux t'aider.

— Vous pouvez chasser ce sphinx parasite ? s'anima Artos, délaissant partiellement sa frayeur au profit d'une mince lueur d'espoir.

Au fond, peu importait à Loup qui le libérait de son mal. Seul le résultat comptait. « Il faut que cette douleur cesse. Ensuite, je pourrai réaliser mes rêves. »

— Pourquoi devrais-je le chasser ? objecta l'esprit. Il m'apparaît bien plus utile de t'enseigner à en utiliser la force.

Artos resta pantois.

— Je vais t'initier au monde des ombres, révéla le sombre seigneur. Tu y découvriras l'envers des miroirs.

— L'envers des miroirs..., répéta le rebelle, dubitatif. Pour moi, ça ne signifie rien.

— Tais-toi que je t'explique.

Le malaise de Loup se dissipait peu à peu. De toute évidence, son hôte avait choisi de l'admettre auprès de lui. C'était sans doute son destin d'être rejeté par le premier esprit pour être recueilli par le suivant. Le seigneur des ténèbres se disait plus puissant, il favorisait l'enseignement plutôt que la guérison. Le rebelle conclut qu'il n'aurait jamais toléré l'attitude rigide et hautaine de l'esprit des miroirs. « En fait, il avait raison, cet esprit acerbe et capricieux... Lui et moi, ça ne pouvait pas réussir. Il me faut un guide à mon image : résolu, ambitieux et extravagant. »

— Les miroirs confrontent les âmes à leur vérité, exposa le maître de l'obscur. Chez moi, le disciple forge sa propre essence, sans contraintes ni préjugés... Il va au-delà des miroirs, au-delà des limites imposées par autrui : il se concentre sur lui-même, à l'intérieur. Voilà ce qu'est l'envers des miroirs.

— Je ferai ce qu'il faudra, s'engagea Artos, si vous me promettez que je pourrai retourner parmi les miens afin d'y poursuivre ma formation de grand maître de magie.

— Orise, souffla l'esprit. Tu n'as pas renoncé à la faire renaître.

— Non, avoua Loup.

— Très bien, approuva le seigneur. Ce désir portera les autres. Nous commencerons par canaliser l'énergie de chacune de tes souffrances. Plutôt que d'éteindre la flamme de ta rancœur, nous la transformerons pour qu'elle devienne le foyer de ton existence.

Le son assourdissant d'un bloc de roc frotté contre un autre emplît l'air confiné de la caverne. On aurait dit qu'un géant déplaçait le couvercle d'un gigantesque tombeau. Les ténèbres furent soudainement embrasées de lueurs rougeoyantes. Un panneau coulissait, laissant entrevoir les feux de plusieurs fourneaux. Loup reconnut immédiatement les outils : enclumes, soufflets et lourds marteaux.

— Tu forgeras une lame pour chacun de tes ennemis, ordonna le maître des lieux. Ensuite, je t'enseignerai à établir une harmonie nouvelle entre tes trois sphinx. Ainsi, le parasite profitera au loup et au cobra plutôt que de les débiliter.

— Si je conserve l'étoile noire, protesta Artos, je ne pourrai pas retourner chez les elfes-sphinx.

— Nous réglerons ce détail à la fin de ton séjour.

— Et ce sera long ? s'inquiéta Loup.

Son cœur battait à tout rompre ; il avait beau se répéter qu'il n'avait pas d'autre choix, une terrible angoisse l'étreignait. Il avait craint d'être transformé par l'esprit des miroirs, de perdre sa véritable nature au profit d'un tempérament plus modéré, plus conforme aux exigences de sa communauté bien-pensante. Cette peur avait provoqué chez lui un sentiment familier de révolte. Là, cependant, son instinct hurlait violemment. « Fuis cet endroit, lui dictait son âme. Hodmar comprendra, il te protégera... Les elfes-sphinx ont toujours été compatissants. Ils ne t'abandonneront pas ! »

— Quelques années, répondit négligemment le seigneur des ténèbres.

Pour lui, le temps ne comptait pas.

— Mais..., voulut protester Artos.

Imperceptiblement, le jeune homme reculait.

— Qui ne paraîtront que quelques jours dans le monde extérieur, compléta l'esprit d'une voix tonitruante. En cela comme en bien d'autres matières, mon pouvoir n'a rien à envier à celui de mon rival du château des miroirs.

Des flambeaux s'allumèrent le long des murs du palais souterrain. Cette lumière fit pâlir les contours du visage de l'esprit des ténèbres.

— Je te laisse maintenant, annonça-t-il, tandis que les points lumineux se dispersaient. Je te conseille de te reposer pendant ce temps, car tu auras besoin de toutes tes forces pour survivre à mes enseignements. Ici, tu frôleras la mort à chaque instant. C'est ainsi que tu vaincras la peur.

« Fuis cet endroit maudit, réclamait la part encore intacte de l'âme du Longs-Doigts. Cours rejoindre Hürtö... Va chercher la paix auprès de ton frère. »

Les yeux et la bouche du seigneur des ténèbres éclatèrent en million de fausses lucioles qui refluèrent par le trou de l'escalier, abandonnant Artos dans les lueurs vacillantes des flambeaux. Sous cet éclairage diffus, le rebelle découvrit un décor aussi fastueux que macabre. La caverne entière était ornée de reliefs sculptés et de fresques peintes en trompe-l'œil. Les dorures soulignaient les lignes épurées de l'architecture, encadrant les images où le pourpre dominait. Partout revenait le même thème : le sang.

« Je dois sortir d'ici », s'enjoignit-il, pris de panique.

Il fut saisi de nausées quand les images et les statues s'animèrent pour mettre en scène une suite abominable de meurtres, de viols et de tortures.

« Partir, vite ! » se répéta le garçon en tentant de repérer une issue.

Pour échapper à l'horreur du spectacle, il leva la tête. Entre les immenses colonnes qui les supportaient, les voûtes accueillaien de multiples niches hexagonales. Cette configuration donnait au plafond l'apparence d'une ruche géante.

— Je ne resterai pas une minute de plus...

Au moment où une paroi de roc bloquait l'escalier, toutes les alvéoles s'ouvrirent. Des centaines d'yeux lisérés de rouge dardèrent le nouveau disciple de leur regard inquisiteur.

— En tout temps, je te vois, gronda la voix surnaturelle du seigneur des ténèbres. En tout temps, je t'épie.

Artos hurla.



Hurtö fut réveillé par les loups. Il se redressa, convaincu d'avoir senti la chaleur faisandée de leur gueule et la morsure fatale de leurs crocs. Dans ses oreilles résonnait encore l'écho de leurs plaintes lancinantes. Il ne vit pourtant que le spectacle paisible des trois lunes ventruées. Un hibou hululait dans la nuit, ponctuant par moments le chant ininterrompu des grillons.

— Ouf ! laissa échapper le jeune Longs-Doigts. Ce n'était qu'un rêve.

Malgré tout, il ne se recoucha pas immédiatement. Dans la forêt, des lueurs jaunâtres apparaissaient, puis disparaissaient, lui rappelant un récit d'Artos à propos des grands loups du nord.

« J'ai d'abord vu leurs yeux jaunes briller dans la pénombre croissante, avait raconté le rebelle. Deux fois plus grands que leurs cousins du sud, ils étaient sept, féroces et visiblement affamés. »

Le Gris frissonna en s'efforçant de suivre le mouvement capricieux des points lumineux. Soudain, le nœud de ses épaules se détendit.

« Des lucioles ! » reconnut-il enfin.

Un insecte lumineux passa si près de son nez qu'il l'attrapa au vol. L'apprenti magicien relâcha aussitôt la petite bête, s'étendit près des braises et remonta sa couverture. « Il va falloir que je me calme, sinon les prochains jours vont me paraître une éternité. » Il s'absorba dans la contemplation des astres nocturnes et sombra à nouveau dans le sommeil.

Dans le temple de l'esprit des ténèbres, Artos vivait sous une tension constante. Au cours de la première année, trop affecté par l'atmosphère oppressante du palais, Loup ne fabriqua que quatre lames. Ces piètres résultats lui valurent maintes réprimandes de la part de son maître. À tout moment, le rebelle devait contrer les attaques perverses des différentes forces dissimulées dans l'antré souterrain. Dans ces conditions, il finit par comprendre l'urgence de maîtriser ses émois et de maintenir ses sens en alerte. Sa capacité de réfléchir adéquatement devint son gage de survie. Dès lors, il s'appliqua à conserver son sang-froid, découvrant que cette arme remplaçait efficacement les charges violentes mais confuses de sa colère.

Avec le temps, le Jynabör se barda d'un bouclier d'impassibilité qui lui permit de forger les armes commandées par le seigneur des lieux : une pour chacun de ses ennemis et, à en croire le maître, ils étaient nombreux. Selon les dires de l'esprit des ténèbres, tous ceux qu'Artos avait fréquentés l'avaient offensé d'une quelconque manière.

— L'affront réclame la vengeance, clamait le maître à son disciple.

La tâche durait depuis trois ans. Le torse nu, le corps en sueur, le jeune Longs-Doigts défiait les feux de la forge et maniait les outils avec une ardeur inspirée par le souvenir des outrages qu'il avait subis. Il compta bientôt une impressionnante collection d'armes scintillantes.

— J'ignorais que je détestais autant de gens, s'étonna-t-il juste avant qu'un animal de feu ne lui fonce dans les jambes.

Il bondit dans les airs. Suspendu comme le lui avait enseigné son maître, il pulvérisa l'ennemi à l'aide d'un sortilège. Les particules de lumière issues de la créature maléfique éblouirent un instant le magicien, puis elles se recomposèrent pour dessiner le visage tout en angles de l'esprit des ténèbres.

— Trop lent, jugea-t-il sévèrement. J'ai bien failli te briser les genoux.

— Vous n'avez pas réussi, répliqua le rebelle en revenant au sol. Voilà ce qui importe.

— Ta rage..., poursuivit le seigneur sans complaisance. Tu ne canalises pas suffisamment ta colère.

— Je...

— Tu dilapides ton énergie, sans te soucier de la récupérer.

Pour toute réponse, Artos haussa ses larges épaules. Son travail aux fourneaux ainsi que ses violents combats avaient développé ses muscles qui saillaient, parfaitement découpés, sous sa peau luisante de moiteur.

— Le temps est venu de soigner tes sphinx, poursuivit l'esprit. Le loup et le cobra souffrent de l'action désordonnée du trou noir. Nous allons rééquilibrer tes essences.

Depuis qu'il avait échoué dans le sombre château, le Jynabör ne sentait plus la douleur associée aux rotations du parasite. Il en était venu à oublier sa présence, si bien que le désir intense qu'il avait eu de s'en débarrasser lui paraissait maintenant futile. « Contentez-vous de le dissimuler », aurait-il voulu protester. Mais à quoi bon ? Il savait l'inutilité de résister à la volonté de l'esprit. S'il avait décidé de rééquilibrer les essences de son disciple, il le ferait, avec ou sans son consentement. « Je ne suis qu'un pantin entre ses mains », se rebiffait parfois le rebelle. Ces pensées séditieuses ne lui étant d'aucun secours, il les chassait aussitôt. « Discipline, calme et force », se répétait-il, soucieux que rien n'affaiblisse son rempart de sang-froid.

Le seigneur des lieux l'entraîna hors de la forge pour le conduire dans une alcôve aménagée juste à côté. Là se trouvait une grande psyché dans laquelle Loup ne pouvait pas manquer de se voir. Son reflet ne présenta d'abord rien de particulier. Artos observa que ses cheveux avaient beaucoup allongé, témoignant des années qui s'étaient écoulées. Il constata aussi que ses sphinx dépérissaient : le loup était étendu sur le flanc, décharné, les yeux hagards. Quant au cobra, il gisait sur l'épaule du magicien, inerte. Ses écailles avaient terni, lui donnant l'apparence d'une branche de bois mort bizarrement tordue. Après un moment, le miroir magique révéla des courants ; les flux, formés de lumière laiteuse, reliaient les trois sphinx entre eux.

— Regarde bien, ordonna le maître des ténèbres.

L'étoile noire, située à la place du nombril, tournait vivement. Le reflet montrait qu'elle aspirait l'aura des autres sphinx.

— Ton parasite se nourrit de ta propre substance pour l'expulser vers l'extérieur. Tu dois inverser le sens du souffle.

— Ça ne se contrôle pas si facilement, se récria le Longs-Doigts.

— Je ne t'ai pas accueilli ici pour que tu te vautres dans la facilité.

— J'avais cru remarquer.

Le maître ignora l'impertinence et poursuivit :

— À compter de maintenant, ton seul désir doit viser la maîtrise du tourbillon.

Dans leur bruit sinistre de frottement, les panneaux de roc se refermèrent sur les feux de la forge, confirmant ce qu'Artos avait soupçonné : la première étape de son apprentissage était terminée.

— Cultive ton avidité, s'enflamma l'esprit.

Une autre section du palais s'ouvrit sous les yeux de Loup. Le glissement des parois lui offrit bientôt la vision d'un décor incongru en cet endroit : dans une atmosphère étrangement bucolique s'alignaient

les bâtiments et les enclos d'une petite ménagerie.

— Inspire les forces extérieures et guéris tes sphinx, renchérit le seigneur des ténèbres.

Le jeune elfe avait l'impression de se retrouver sur les chemins bordant les fermes du Clan des vallées. Une forte odeur d'excréments et de fourrage le saisit, le projetant brutalement dans des souvenirs d'une quiétude depuis longtemps disparue. Provenant de la basse-cour et des corrales surgissaient les sons familiers de la campagne.

— Il faut commencer par des exercices simples, expliqua le maître à son disciple.

Il lui commanda de pénétrer à l'intérieur du clapier. Fidèle à ses instructions, Artos revint ensuite devant le miroir. Il tenait entre ses mains un minuscule lapin gris.

— Par quoi dois-je commencer ? demanda-t-il en fixant intensément les courants d'énergie qui convergeaient vers l'étoile noire.

— Désire... Prends-lui ce qui excite ta convoitise.

Loup se concentra sur la douceur de la fourrure. « Donne-moi », pensa-t-il en appréciant la chaleur du corps palpitant dans le creux de ses paumes. D'abord, il crut qu'il avait échoué. Il persévéra tout de même et, lentement, le mouvement du trou noir ralentit. Il s'arrêta quelques secondes, puis la rotation reprit en sens inverse. « Gagné ! » exulta le Jynabör. Quand le tourbillon devint plus rapide, il engouffra l'aura teintée de bleu clair de l'animal. La lumière azurée se répandit sur la poitrine du rebelle, lui procurant un bien-être qu'il voulut accroître. Son besoin devint si aigu que le remous sur son ventre s'intensifia. À la limite de la jouissance et de la douleur, Artos sentit qu'il perdait le contrôle. Le lapin s'affaissa : son cœur avait cessé de battre.

— Voilà pourquoi ton travail sera ardu, commenta l'esprit des ténèbres. Tu as complètement vidé la bête de son essence. Désormais, tu ne peux plus rien en tirer.

— Je n'ai pas pu résister, confessa Loup. Mon désir m'a dominé.

— Il te faudra apprendre à maîtriser ta soif. Un lapin peut aisément en remplacer un autre. Par contre, certains êtres te procureront tellement de satisfaction que tu ne voudras pas les sacrifier. Dans ce cas, il deviendra vital de réfréner ton appétit pour les aspirer sans les détruire. Recommence.

— Oui.

— Avec une poule, cette fois, exigea le maître.

— Je ne trouve rien de désirable dans une vulgaire volaille, lança Artos en affichant une moue dédaigneuse.

— Détrompe-toi. Toutes les créatures possèdent quelque chose que tu peux leur envier. Quand tu auras affiné cette perception, tu

profiteras parfaitement de chacune de tes proies. En elles, tu puiseras le meilleur.

La poule aussi succomba, et bien d'autres animaux après elle. Les cycles des lunes se succédèrent avant que Loup n'obtienne son premier succès, grâce à un chevreau qu'il laissa très affaibli mais vivant.

— Redonne-lui maintenant un peu de force.

— Pourquoi ? s'insurgea le jeune magicien.

L'effort l'avait mis en sueur et cela le révoltait de devoir renoncer à une énergie si chèrement acquise.

— Tu dois savoir utiliser les deux temps du souffle du parasite : ravir et rendre. Si tu ne fais que soutirer, tu feras le vide autour de toi, et...

— Ça va ! se cabra Loup. J'ai compris.

— Tout réside dans la manipulation des autres. Il faudra qu'ils voient de la générosité dans tes gestes, alors que cette bienveillance superficielle ne sera destinée qu'à dissimuler ton avidité réelle.

— Donc, j'offre à autrui ce qu'il ne me demande pas..., récapitula le disciple.

— Tout juste.

— Ce qu'il n'attend pas de moi.

L'esprit acquiesça d'un hochement de son énorme tête lumineuse.

— N'oublie pas, gronda la voix du maître, ce point est primordial. Il ne s'agit pas d'assouvir les désirs de tes victimes, mais de les amener à se sentir en dette envers toi. Sois donc très généreux de ce qui n'a aucune valeur et puise allègrement dans les richesses de tes obligés.



Il fallut deux années à Artos pour modifier à volonté l'orientation du souffle de l'étoile noire et contrôler l'intensité de ses aspirations. Le Jynabör devint maître dans l'art de se servir largement et de redonner peu, talent qu'il nommait la « perversité suprême ».

Au terme de cette période, l'esprit des ténèbres livra des esclaves à son disciple, afin qu'il intègre toutes les nuances des émotions dans ses exercices. Grâce à l'alternance de la rotation du parasite, Loup guérit ses sphinx. Les deux prédateurs faisaient désormais preuve d'un appétit vorace ; ce que leur protecteur leur fournissait en pâture les comblait mieux que de la chair sanglante. L'énergie filtrée par l'étoile noire attisait leur caractère sauvage pour le transformer en pure cruauté. Une puissance nouvelle et grisante animait l'âme du Longs-Doigts. Si sa froideur émotive l'avait déjà troublé, il l'acceptait désormais comme une fatalité. Il admettait que les viols répétés qu'il avait subis à Corvo avaient à jamais tué sa sensibilité. « De toute ma vie, je n'aurai aimé que deux femmes : ma mère et Orise », constatait-

il. Il n'en appréciait pas moins les plaisirs charnels et c'était avec une rage dominatrice qu'il séduisait les plus belles esclaves de son maître. Souvent, il provoquait leur désir et s'amusait à refuser de l'assouvir. Ce contrôle sur son corps et sur celui de ses maîtresses apaisait une angoisse reniée : la peur qu'on abuse encore de lui.



— Je sais que la fin de mon initiation approche, dit-il un jour au visage surnaturel de l'esprit. J'ai rétabli l'équilibre dans mon corps et dans mes essences, mais le parasite reste apparent.

— Patience, tout est prévu.

Le seigneur du palais souterrain adressa à son élève un ultime défi en lui confiant Lounha, une elfe-iva aussi belle qu'une nymphe, et son fils Nadar, âgé de quatre ans.

— Prends-leur ce qu'ils possèdent de plus précieux : détruis l'amour qui les unit.

Loup ne contestait plus les volontés de son maître ; son seul but était de le satisfaire pour qu'enfin il le libère. Il fut aisé pour l'attrayant jeune homme de gagner le cœur de Lounha. Quand il la visitait dans les ateliers où elle peignait les œuvres macabres commandées par l'esprit des ténèbres, il la couvrait de présents et lui murmurait des promesses perfides. Toutefois, après avoir agi en amant empressé, il la quittait sans une étreinte, la privant de la chaleur de ses bras et de la fièvre de ses baisers. Elle commença bientôt à se languir de lui, cherchant désespérément une raison au comportement incohérent de son soupirant. Excédée, la belle le somma un jour d'expliquer son attitude inconstante. Le beau visage du Longs-Doigts devint de marbre. Il pointa le petit qui jouait avec un chat parmi les pinceaux et les pots de couleur.

— Tu l'aimes plus que moi, dit-il sur un ton brutal, profitant de la proximité de sa maîtresse pour aspirer sa tendre affection. Je refuse de te partager... Je te désire pour moi seul.

À la suite de cette déclaration, Lounha devint instable, s'irritant outre mesure des maladresses de Nadar, lui reprochant d'être bruyant et geignard. L'instant d'après, la mère suppliait le bambin de lui pardonner son exaspération. L'elfe-iva se sentait confuse, incapable de renoncer à aucun de ceux qu'elle chérissait.

Bouleversé par les contes qu'Artos lui racontait en secret, Nadar rêvait de couteaux et de marmites à faire bouillir les enfants. Il finit par craindre sa mère, pleurant quand elle voulait l'endormir près d'elle. Un jour, frustrée et malheureuse, l'elfe-iva se plaignit à Loup de ses misères.

— Ton fils est mauvais, trancha le rebelle. Il t'empêche de profiter

de ta vie de femme. Pourquoi t'entêtes-tu à l'endurer ? Je te donnerai d'autres enfants... plus beaux et plus aimants. Ils seront de nous deux.

— Tu ne peux pas exiger ça de moi ! hurla-t-elle, hystérique.

— Tu es indigne de mon adoration, répliqua froidement Artos.
Adieu !

Il n'avait pas franchi le seuil qu'elle l'implorait de rester, s'accrochant à sa tunique, lui jurant son amour.

— Ne me laisse pas.

Le souffle du parasite avalait lentement la compassion de la mère et la tendresse du fils. En retour, l'un et l'autre recevaient de leur bourreau des serments empoisonnés. Artos ne prenait aucun plaisir à être l'artisan de telles souffrances. En lui-même, il conservait le vague espoir que toute cette violence ne le transformerait pas. « Quand je sortirai de cet odieux esclavage, je reprendrai mon existence là où je l'ai laissée... Plus jamais je n'obéirai à une volonté autre que la mienne. »

Une nuit, Loup décida qu'il en avait assez. « Si je ne sors pas d'ici, je vais devenir fou ! » Son amante paya le prix de cette résolution. Après l'avoir caressée jusqu'à l'embraser d'un désir dévorant, Artos s'arracha à son étreinte.

— Prends-moi ! réclama furieusement Lounha.

— Non ! Pas tant que Nadar restera entre nous deux.

— Aime-moi ou je me tue, le menaça-t-elle soudain.

À ce moment, Loup revint vers elle. Il venait de comprendre qu'il n'arriverait pas à la convaincre de tuer son enfant. Elle préférerait mourir plutôt que de commettre une telle abomination.

— Non ! dit-il à son tour. Si tu fais ça, je suis perdu.

Se méprenant sur la signification des paroles de son amant, Lounha se jeta dans ses bras. Artos lui saisit délicatement le visage et plaça ses index contre ses tempes en sueur. En la fixant dans les yeux, il prononça un sortilège de magie grise. Si le seigneur des ténèbres découvrait ce subterfuge, Loup serait condamné. « Je n'ai plus d'autre choix », estima-t-il pourtant. Peu importaient les moyens, il lui fallait vite obtenir le résultat qu'attendait son maître. « Je dois prendre ce risque », se persuada-t-il en dosant soigneusement la force de son enchantement. Ensuite, il plaça une dague dans la paume de Lounha. Tout à coup, la belle esclave parut en transe.

— Attention ! la prévint Artos avant de la laisser. Un loup rôde autour de ton fils.

Dès qu'il atteignit le hall, l'esprit des ténèbres apparut devant lui.

— Si rien ne se passe d'ici quelques jours, tu auras échoué l'épreuve et je saurai que tu n'es pas l'élue de la prophétie.

— Cette nuit sera teintée de pourpre, lui promit son disciple.

Les yeux des voûtes espionnaient chacun des gestes du rebelle. Il

avait mis longtemps à vaincre l'angoisse qui le saisissait sous ce dôme scrutateur. Dès cris déchirants fendirent bientôt l'air. Loup trouva l'enfant en proie à la terreur. Il avait été blessé au bras.

— Elle veut me faire du mal, sanglota-t-il en quêtant l'aide d'Artos.

Les mains tachées de sang, Lounha jetait sur son fils un regard assassin. Le sortilège de Loup lui faisait voir un prédateur sanguinaire à la place du gamin. Artos frissonna lorsque la mère chargea, la lame pointée vers la gorge de son petit.

— Monstre ! rugit-elle.

Le fait qu'il fût responsable d'une pareille déchéance soulevait le cœur du magicien, mais, s'il voulait survivre, il devait dissimuler son malaise et maîtriser chacun de ses gestes, chacune de ses expressions. Même ses pensées étaient surveillées. Aussi affichait-il une mine imperturbable quand le seigneur des ténèbres se matérialisa auprès de lui.

— Meurs ! hurla Lounha en pourfendant une bête chimérique.

Elle manqua de peu Nadar qui avait esquivé l'attaque en gémissant. Le maître observait attentivement le spectacle de la mère et l'enfant.

— Tu as triché ! gronda-t-il à l'endroit du Jynabör.

— Je ne...

Conscient qu'il était inutile de mentir, le Longs-Doigts se tut, prêt à subir son châtement.

— Il était grand temps d'ailleurs ! ajouta le personnage spectral. Cette femme n'obéissait qu'à moi... Elle n'aurait jamais sacrifié son petit, pas même par amour pour toi. C'était une ruse... Pour te mettre à l'épreuve !

— Maman ! supplia Nadar en se dérobant une fois de plus.

— Que dois-je conclure de ce piège... cet exercice ? demanda prudemment le disciple.

— À toi de me le dire ! exigea l'ombrageux seigneur.

N'ayant plus rien à perdre, Artos déclara :

— Je peux enfreindre toutes les règles... Seul le résultat compte.

Ravi, le tyran acquiesça.

— Quand il s'agit de t'acquitter de ta mission, aucun scrupule ne doit retenir ta main. Désormais, tu forgeras tes propres lois !

— Bien ! répondit Loup, impassible.

Un nouveau hurlement retentit dans la pièce. Prise de démence, Lounha avait acculé son fils dans un coin.

— Il ne subsiste aucun doute, proclama l'esprit des ténèbres, soudainement révérencieux. Tu es celui qu'annoncent les textes anciens, le libérateur de Korza. Par toi, le règne de l'obscur va renaître.

Il ouvrit la bouche. Une langue de feu en émergea, vibrante et brûlante. Pareille à une lance, elle pourfendit la femme. L'appendice enflammé s'enroula ensuite et disparut entre les lèvres du maître.

— Nous n'avons plus besoin d'elle, acheva-t-il sèchement.

Le corps calciné de la belle crépita un moment, puis se répandit en poussière fine et grisâtre.

— Suis-moi maintenant, commanda l'esprit à son élève.

— Et l'enfant ? s'enquit Artos en tentant d'ignorer le dégoût qui le gagnait.

— Que ressens-tu pour lui ?

— Je...

— Ne me mens pas, je le saurai.

L'elfe-sphinx se remémora le temps passé auprès du petit, leurs jeux partagés, son odeur quand il se blottissait contre lui pour entendre une histoire, ses mains sur son visage, aussi légères et chaudes que des oiseaux.

— Rien, répondit-il enfin. Je me suis habitué à lui... Il possède une énergie incomparable qui comble mes sphinx. Mais je ne me sens aucunement attaché à lui.

S'il n'avait pas si efficacement filtré ses pensées, Loup aurait complété pour lui-même : « Et c'est une honte... Même les pierres éprouvent plus de sentiments que moi. »

Pendant ce temps, Nadar s'était recroquevillé dans un coin. Il se berçait d'un mouvement spasmodique en répétant : « Maman, maman. »

— Amène-le.

Loup porta le gamin qui ne lui résista pas. Dès qu'ils franchirent le seuil d'une pièce désignée par l'hôte du château, un froid tranchant leur piqua la chair. Un large bloc de granit occupait le centre de l'endroit. Sur les murs, des fresques mouvantes reprenaient les thèmes propres au palais : tortures, assassinats, viols et carnages.

— Déshabille l'enfant et étends-le sur l'autel, réclama l'esprit.

Artos dut endormir le gamin pour exécuter les ordres du seigneur.

— Son innocence constitue la clé de ton retour parmi les tiens, reprit le visage lumineux quand le garçon fut couché sur la surface inconfortable.

— Je ne comprends pas, avoua Loup.

— Tu vas te servir de la peau du petit pour recouvrir le trou noir sur ton ventre. La parfaite candeur de cette chair trompera même la vigilance du puissant Hodmar. Va, égorge-le d'abord.

« Non ! aurait voulu s'insurger le Jynabör. Je suis un être arrogant, égoïste et dénué de scrupules. J'ai tué des hommes, abusé des femmes, bafoué la nature, mais ça... Comment me résoudre à une telle infamie ? »

— C'est simple, rugit le seigneur de l'obscur qui espionnait ses pensées. Tu dois choisir entre la vie du gamin et la tienne.

La langue de feu pointa entre les lèvres entrouvertes de l'esprit des ténèbres. Au moment où l'élu de la prophétie leva le poignard, Nadar ouvrit les yeux et hurla une dernière fois :

— Maman !

Artos abattit la lame en sachant qu'il venait de sacrifier son âme : en immolant l'enfant, il anéantissait son ultime prétention à la rédemption. Il avait vu juste : la nuit était teintée de pourpre.



La lumière du matin lui brûla la rétine. Par la magie du palais des ténèbres, son corps avait vécu plus de cinq ans sans contact avec le soleil. L'air vif le surprit également. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas senti le parfum végétal de la forêt, la fraîcheur d'un jour naissant. Au détour d'un des murs réfléchissants du château des miroirs, il aperçut Hürtö. Fidèle à sa promesse, à chaque nouvelle aube, le jeune Loxillion était venu à leur lieu de rendez-vous. Cinq fois, il avait attendu en vain.

— Mon frère ! s'exclama-t-il quand il vit surgir Loup.

Les deux amis s'étreignirent, puis s'éloignèrent quelque peu pour mieux s'observer. Mis à part sa barbe qu'il avait négligé de raser, Le Gris n'avait pas changé. Par contre, Artos semblait transfiguré.

— Laisse-moi t'admirer, lança Hürtö, le cœur battant d'émotion. Tu parais si... si serein.

Une joie indicible le saisit ; Artos avait réussi.

— En effet, acquiesça le rebelle. L'esprit m'a libéré de mes tourments.

— Le doute a-t-il cessé de te torturer ?

— Oui, l'assura Loup derrière un masque d'expressions parfaitement maîtrisées. Je suis unifié maintenant, en harmonie avec ma nature véritable.

— Et ton sphinx parasite ?

— Vois par toi-même, s'égaya le Jynabör en ouvrant sa tunique. Disparu !

Une curieuse gêne saisit Hürtö. Depuis cette abominable nuit où il avait cru qu'Artos voulait le séduire, il évitait une trop grande intimité physique avec son compagnon. Il choisit cependant de ne pas laisser ce léger trouble lui gâcher son bonheur.

— Tu veux boire... manger ? fit-il en détournant le regard.

— Non, répondit le rebelle en refermant le vêtement sur son ventre musclé et glabre. Sincèrement, je...

Il s'interrompit et contempla, béat, la forêt qui s'éveillait. Avec

délice, il offrit sa peau à la brise matinale, puis il se pencha et palpa le sol humide de rosée. Ensuite, ses yeux revinrent se poser sur Hürtö.

— Oui ? l'encouragea ce dernier.

— Je n'ai qu'un désir, soupira Artos.

— Lequel ?

— Rentrer chez nous.



Leur voyage de retour se fit sans heurts. Puisque leur intention était d'en sortir, la Forêt des Fantômes les laissa passer sans plus les importuner. *Syl op Gard* n'aimait pas vraiment les étrangers. Au cours du trajet, Hürtö questionna abondamment son ami sur son séjour auprès de l'esprit des miroirs. Ce dernier relata une suite d'épreuves imaginaires, s'inspirant tout de même de ses combats contre les forces surnaturelles du palais des ténèbres.

— Incroyable, s'indigna Le Gris à plusieurs reprises. Tu aurais pu mourir...

— Eh oui ! J'ai souvent été blessé.

Quand ce sujet fut tari, le Loxillion voulut se railler de son camarade.

— Tu ne m'as pas encore cassé les oreilles avec Korza. Ne me dis pas que tu as renoncé à ta passion.

— Ma seule passion, désormais, concerne mon avenir de grand maître de magie.

— Et Korza ? Et le volcan dans le désert... Tu n'y songes plus ?

— Non.

En vérité, la déesse de cristal occupait plus que jamais les pensées de Loup. Avant de quitter l'esprit des ténèbres, il avait reçu une mission.

— À titre d'élu, tu devras libérer Korza.

— J'ignore comment réaliser pareil exploit.

— N'aie crainte, tu y parviendras, lui avait assuré le maître. Il te faudra des siècles pour y arriver, mais tu découvriras des failles dans les pièges que les sphinx ont érigés autour de la pierre du mal.

Le rebelle avait dû se contenter de ces mots pour toute directive. « Des failles, se répétait-il souvent. La prison de Korza n'est donc pas parfaite. »

— Tu n'y songes vraiment plus ? insista Le Gris à ses côtés.

— C'était une curiosité puérile et malsaine, décréta Loup. Je l'ai bien compris en discutant avec l'esprit des miroirs.

— Je lui en sais gré. Je commence même à le trouver fort sympathique, cet esprit, plaisanta Hürtö.

— Je te jure qu'il n'en est rien, rétorqua gravement Artos.

Son compagnon éprouva immédiatement de la honte. Comment osait-il badiner à propos d'une expérience aussi difficile ? Il oubliait trop vite que ces quelques jours avaient compté pour autant d'années dans la vie de son ami.

— Je te prie d'excuser ma bêtise, fit-il sur un ton contrit.

— Bah ! C'est sans importance.

Ils poursuivirent leur route en silence. Soudain, Artos s'arrêta.

— Promets-moi que tu me soutiendras, quoi qu'il advienne, implora-t-il avec emphase.

— Je te le promets.

Pour souligner son engagement, Le Gris dégaina sa dague et s'entailla la paume.

— Frères de sang.

Artos l'imita.

— Oui ! Frères de sang.

Cette fois, cependant, Loup saisit la main de son jumeau spirituel et la porta à ses lèvres. Il but avec une avidité qui éveilla un étrange malaise chez Hürtö.

— À toi, le défia Artos en désignant la plaie ouverte dans sa chair.

Même si le geste lui répugnait quelque peu, Le Gris s'exécuta. Après tout, que représentait ce désagrément en comparaison des épreuves subies par son ami ?

Loup profita aussitôt de ce rapprochement. Bien camouflé sous la peau de l'enfant sacrifié, le tourbillon amorça son mouvement d'aspiration : prendre. Lentement, avec mesure, il commença à cueillir la belle énergie qui avait toujours animé Hürtö.

— Nous répéterons ce rituel au début de chaque saison, annonça le rebelle quand ils eurent pansé leur blessure.

— Si tu le désires, concéda le jeune Loxillion.

Artos lui sourit gentiment. Hürtö ne pouvait pas savoir la valeur inestimable du cadeau qu'il venait d'offrir à l'élus de la prophétie.

Dix autres années passèrent au cours desquelles la vie des elfes-sphinx s'écoula, aussi paisible que par les siècles précédents. Tout le monde oublia l'épisode de l'enlèvement d'Artos et les désastreuses conséquences de son séjour parmi les humains. Le rebelle lui-même semblait avoir effacé ces souvenirs. Démontrant une humilité nouvelle, il agissait en citoyen exemplaire, participant généreusement à la vie communautaire. En dépit de son attitude amicale, Loup n'était pas unanimement apprécié. Certains envieux jugeaient son dévouement trop ostentatoire pour être honnête. D'autres soutenaient qu'ils ressentaient un trouble indéfinissable en sa présence.

— Ignore ces esprits mesquins, lui recommandait Hürtö, toujours fidèle à sa promesse de supporter son ami.

Depuis son retour de *Syl op Gard*, Le Gris souffrait d'un constant manque d'entrain.

— Je me sens vidé, se plaignait-il trop souvent à son gré.

Incapable d'accepter pareille faiblesse, il absorbait des potions tonifiantes et se forçait à affronter sans fléchir ses longues journées d'étude et de travail.

— Au moins, j'ai retrouvé la complicité de mon camarade, tentait-il de se consoler.

Au cours de cette dernière décennie, stimulés par leur cordiale rivalité, les deux amis avaient franchi toutes les étapes des classes intermédiaires et préparatoires. À chaque niveau, ils avaient alternativement occupé le premier rang des classes d'élite, formant un duo qu'aucun autre groupe d'élèves ne tentait de concurrencer. Entourés d'une dizaine d'étudiants aussi entêtés et brillants qu'eux-mêmes, ils entamaient avec confiance les cent soixante-dix ans de leurs études supérieures. Ensuite, s'ils étaient acceptés, ils pourraient entreprendre leur formation de grand maître. Cette dernière étape d'apprentissage s'étendait généralement sur une période supplémentaire de trois siècles. Cela leur laissait peu de temps pour leur vie personnelle. Hürtö avait fréquenté pendant une saison une jeune femme qui s'était éprise de lui. Toutefois, sachant qu'il ne ressentait guère plus que de l'amitié pour elle et qu'il ne parviendrait pas à combler ses attentes, il avait renoncé à la relation. Quant à Artos, il multipliait les conquêtes, annonçant dès le départ son intention de rester libre. Ne s'était-il pas fait le serment de ne plus obéir à une volonté autre que la sienne ?

Le Gris aimait à penser que l'elfe blond et lui n'avaient jamais été

aussi proches, aussi mystiquement *jumeaux*. Loup adoptait maintenant le comportement sérieux et noble qui avait toujours caractérisé son frère Loxillion. Ce curieux mimétisme, Hodmar l'observait avec méfiance. Loup avait même emprunté la démarche d'Hurtö, si bien que le vieux mage confondait parfois les deux apprentis dans les couloirs bondés du collège. Il suffisait cependant que le rebelle s'emporte ou qu'il éclate de son grand rire sonore pour que le puissant maître se rassure. Son turbulent élève n'avait rien perdu de sa nature passionnée : son impatience, son impétuosité et son indéniable succès auprès des femmes faisaient du Jynabör un personnage unique.

« Grâce au ciel ! soupirait alors Hodmar, un sourire attendri sur les lèvres. Un comme lui, c'est déjà bien suffisant. »

Le magicien devait s'avouer que jamais il n'aurait dormi en paix s'il n'avait pas vu de ses propres yeux le corps purifié du rebelle. Le parasite avait disparu, rendant aux deux sphinx d'Artos leur resplendissante vitalité.

« Concentrons-nous sur l'avenir, se tançait Hodmar quand les doutes l'assaillaient. Loup et Hurtö font montre de génie et il est fort probable qu'ils réussiront leur cours supérieur. Et si tel est le cas, ils ne voudront pas s'arrêter là. »

Le directeur du collège devinait la tâche colossale que cela représenterait pour lui de former simultanément deux grands maîtres. Habituellement, il n'en entraînait qu'un seul à la fois.

« Et ça durera trois siècles ! »

Face à ce défi, le mage caressait néanmoins un rêve.

« S'ils demeurent aussi talentueux, les Anciens leur confieront peut-être les médaillons d'or et de platine. Ainsi, dans un peu moins de cinq cents ans, les elfes-sphinx seront à nouveau protégés par trois porteurs de clé et... mon fardeau deviendra un peu moins lourd. »



Les jeunes gens s'étaient isolés dans une petite salle d'étude pour répéter des sortilèges complexes.

— Où vas-tu ? s'informa Le Gris en voyant Artos refermer ses manuels.

— Quelque part où je pourrai m'exercer à la transmutation sans craindre de t'humilier.

— Moque-toi, moque-toi, répliqua Hurtö en faisant mine de s'offenser.

Loup aimait bien taquiner son ami avec cette seule faille dans ses immenses aptitudes.

— En es-tu toujours à imiter les harengs ? continua de le railler le rebelle.

— Va-t'en ! rigola Le Gris en levant un vent surnaturel qui poussa l'insolent vers la sortie.

— Non ! protesta Artos. Attends !

La rafale s'interrompt aussi abruptement qu'elle avait commencé. Loup dégaina sa dague et resta planté devant son ami. Hürtö soupira.

— À trente ans, tu ne crois pas que nous avons passé l'âge de ces enfantillages ?

— C'est vraiment ce que tu penses ? se vexa immédiatement Loup. Pour toi, le symbole de notre amitié n'est qu'un jeu puéril.

— Je ne... Désolé, s'excusa le Loxillion. Oublie ce que j'ai dit.

— Les gestes rituels nous distinguent des bêtes.

— Je sais, convint le protecteur des astres solaires. Seulement... Ne pourrions-nous pas nous contenter de mélanger nos sangs comme autrefois ? Boire m'apparaît quelque peu- excessif.

— N'y trempe que les lèvres si tu préfères.

Cette fois encore, Le Gris céda au caprice de son camarade.



Dès qu'Artos eut quitté Hürtö, il pécha dans sa poche une petite fiole d'étain. Il but l'élixir pour qu'il agisse rapidement sur le sang qu'il avait sous la langue. Le mélange des deux liquides produisait une substance prodigieuse qui bénéficiait au rebelle. En effet, elle lui transférait certaines qualités de la personne qui lui avait offert son sang. Aujourd'hui, Loup s'abreuvait de bienveillance, de tolérance et de détermination. Sans ce subterfuge, sans ce don involontaire et régulier de son ami Loxillion, Loup n'aurait jamais pu simuler avec autant de conviction l'attitude très conformiste qu'exigeait son intégration dans la communauté bien-pensante des Longs-Doigts.

Avant de lui rendre sa liberté, l'esprit des ténèbres avait transmis à l'élu le procédé de cette potion.

« Dire qu'Hürtö s' imagine que je prends plaisir à ce stupide rituel », pesta le Jynabör en avalant.

Il grimaça, s'essuya la bouche, puis partit d'un pas alerte en direction du porche de l'aile sud du collège. Sur son trajet, il croisa son professeur de communications occultes, une femme pas très attirante qu'il respectait pour sa grande compétence. Courtois, voire légèrement charmeur, il s'arrêta un moment pour discuter avec elle. Cela l'amusait de voir rougir l'enseignante sous le feu de son irrésistible regard. Après avoir furtivement aspiré une portion de l'aura lumineuse de la dame, il prit congé et poursuivit son chemin.

La patience et la fourberie d'Artos avaient fini par porter leurs fruits : plus personne ne s'inquiétait de ses allées et venues, plus personne ne le surveillait avec suspicion. Donc, sans même chercher à

se montrer discret, il emprunta le sentier du sud et, arrivé au sommet, il franchit le portail prohibé.

Neuf ans plus tôt, il avait décidé qu'il lui fallait un laboratoire secret. Pour le construire, il avait choisi une caverne située tout près du théâtre de son enlèvement. La grotte était étroite et humide, mais les pouvoirs restreints de Loup ne lui permettaient pas encore de l'agrandir à la mesure de ses ambitions.

« Ça viendra », se promettait-il.

Il souleva le rideau de lierres qui dissimulait l'entrée et alluma magiquement les flambeaux fixés aux parois rocheuses. Il s'assit devant sa table de travail, empila dans un coin les manuels qui l'encombraient et soupira d'aise ; il y avait si peu d'occasions où il pouvait jeter le masque. Sa satisfaction s'accrut lorsqu'il retira cinq anneaux d'une pochette de soie. Il les aligna soigneusement devant lui : un de jade, deux de rameaux tressés et une paire sculptée dans l'ivoire.

Après un moment, un étrange sourire naquit sur ses lèvres. Il avait peiné pendant quatre ans pour aménager et équiper sa caverne. Une fois bien installé dans ce refuge, il avait forcé sa mémoire à lui restituer le souvenir des sortilèges de magie grise nécessaires à l'enchantement des bagues. Hodmar ayant vidé la section interdite de la bibliothèque, Loup n'avait pas pu se référer à ses anciens manuels pour y puiser l'information dont il avait besoin. Utilisant des états de transe très profonds, il avait retracé, bribe par bribe, le détail de lectures faites longtemps auparavant. C'était ainsi qu'il avait pu reproduire le processus de fabrication des tunnels de transport.

Il enfila l'anneau de jade à son index. Dès qu'il eut prononcé l'incantation de transfert, il éprouva la sensation de chuter d'une hauteur vertigineuse à l'intérieur d'un long boyau. Cette magie pouvait être introduite dans toute forme d'objet, mais les sorciers privilégiaient souvent les bijoux parce qu'ils étaient peu encombrants et d'usage commun. Chaque support créait un pont éphémère entre deux lieux fixes. Ce moyen de défier les distances n'offrait pas la flexibilité des voyages-éclair, mais il fallait que Loup s'en contente en attendant que ses pouvoirs lui permettent de faire mieux. Pour des raisons d'ordre pratique et personnel, Artos avait d'abord créé l'anneau de jade.

Le plongeon prit fin. Quand le rebelle émergea du tunnel, il se retrouva dans un laboratoire digne de ce nom, celui que Rabde avait autrefois dépoussiéré pour le mettre à sa disposition : le laboratoire du temple des Ejba'Lians. Une fois capable de se rendre à volonté entre les murs du lointain lieu sacré, l'apprenti magicien avait pu rapporter à loisir les grimoires de magie grise qui l'avaient jadis initié à cette pratique controversée de l'occulte. Il s'assurait toutefois que ses visites

dans les caves du temple passent inaperçues.

— Le temps n'est pas encore venu de révéler ma présence, confiait-il à l'esprit d'Orise en caressant le coffre contenant sa dépouille. Non, l'heure est à la vengeance.

Ce jour-là, le voyage d'Artos n'était pas destiné à la quête d'un bouquin ou à une visite nostalgique à sa bien-aimée. Pour la première fois, le sorcier comptait sortir du temple et revoir le bourg. Il gravit allègrement les marches en pierre. Arrivé sur le dernier palier, il pensa aux plaisanteries qu'il avait échangées avec Hürtö. « Je ne t'ai pas tout à fait menti mon frère », songea-t-il en effectuant sa première transmutation. Quand les servants du lieu sacré virent une colombe traverser le hall et franchir l'arche du porche, ils crurent qu'elle avait échappé aux mains d'un oracle malhabile.

— Mauvais présage, décréta celui qui avait succédé à l'ignoble Nirdû, découvert étranglé et à moitié nu dans une alcôve de méditation.

La colombe survola Corvo en quête d'un attroupement bien particulier. Elle le trouva à l'extrémité ouest du bourg à l'écart du reste de la population. L'oiseau plana un bon moment, appréciant du haut du ciel l'ampleur du campement. Le nombre de soldats ainsi que l'ingéniosité des armes de guerre témoignaient de la puissance grandissante de l'armée et de son chef.

Une branche de frêne accueillit le volatile qui disparut dans le feuillage touffu. Après quelques instants, un petit singe agile s'agrippa à un fin rameau et se balança pour atterrir parmi les herbes hautes. Il avança ensuite résolument vers le plus spacieux des pavillons. Lorsque l'animal surgit à l'intérieur, les quatre officiers demeurèrent figés. Tyber cligna plusieurs fois des paupières, comme si ce cillement pouvait chasser la stupéfiante apparition. Que faisait un ouistiti dans ses quartiers ? Le singe approcha de son pas un peu gauche, puis il fit une cabriole qui provoqua l'hilarité du lieutenant du grand chef. Cet homme à l'allure rustre louchait atrocement. Son énorme crâne s'ornait d'une tignasse noire et huileuse qui lui tombait sur les épaules.

— Koyo ! lui lança Tyber. Plutôt que de rigoler comme un demeuré, chasse-moi cet animal. Il y a bien assez de singes sous mon nez.

Le lieutenant serra les mâchoires et les poings. Depuis quelque temps, le chef se montrait particulièrement irascible, houspillant ses subalternes à la moindre occasion. Il fallait reconnaître que les dernières campagnes n'avaient pas été très reluisantes. Koyo se gratta derrière l'oreille. Comment allait-il s'y prendre pour attraper cette damnée bête ? La suite se passa si vite qu'aucun des officiers ne put intervenir. Le ouistiti tapa dans ses mains. Comme par magie, un

minuscule couteau se matérialisa dans sa paume. Il bondit sur Tyber et, d'un air enjoué, lui piqua la joue. La légère égratignure ne laissa perler qu'une infime goutte de sang. Elle n'en provoqua pas moins la fureur du chef qui agrippa l'animal par la queue. Cette dernière s'enfla, devenant soudainement grosse et velue. Elle battit si violemment que Tyber se trouva déséquilibré. Le tigre se retourna et lui rugit au visage. À cette courte distance, le chef vit distinctement les filaments de salive qui dégouлинаient des crocs acérés du félin. Puis, sans transition, un homme apparut : beau, blond et le regard chargé d'une terrifiante haine.

— En souvenir d'Orise, dit posément Artos.

L'instant d'après, un chat fila entre les jambes des officiers déconcertés.

— Qui ? Qu'est-ce...

— Un sorcier, assurément, affirma Koyo.

Les généraux balbutiaient, se souvenant avec frayeur de l'énorme fauve.

— J'ignore qui était cet homme et ce qu'il me voulait, affirma Tyber en tentant de recouvrer son aplomb.

Il ne mentait pas. Qu'il fût à la guerre ou de passage chez son fournisseur attitré, le chef était trop imbu de son importance pour remarquer les domestiques et les esclaves. Il n'accordait aucune attention aux mignons de Dezael et ne s'intéressait pas davantage aux fréquentations de ses maîtresses.

— Ça semblait concerner une certaine Orise, rappela l'aîné des officiers. Peut-être que...

— Il n'y a pas de peut-être, l'interrompit Tyber, glacial. Mêlé-toi de ce qui te regarde.

L'air plus revêché que jamais, le puissant militaire retourna prendre son siège.

— Nous avons assez perdu de temps. Revenons aux pitoyables excuses que vous me présentiez pour vos tout aussi pitoyables missions.

Nul ne remarqua la minuscule souris qui passa sous la peau tendue de la tente et se dissimula parmi les coussins d'une méridienne. Pour Artos, le spectacle allait commencer. Il avait utilisé la première lame forgée dans l'ancre du seigneur des ténèbres. Cette lame, d'apparence inoffensive, recelait un fiel particulièrement amer.

Koyo fut le premier à observer un changement, mais, comme son chef le questionnait sur le nombre de guerriers sacrifiés lors de leur dernier combat, il revint à la contemplation de ses pieds, cherchant à fuir le regard accusateur qui le cuisait. « Un jour, je tuerai ce fils de hyène », se promit-il. Il livra les chiffres, le front bas, pressé d'en finir.

— Je te tiens pour respons...

Tyber se tut. Il se racla la gorge et tenta de se reprendre :

— Je te tiens pour res...

D'où lui venait donc cette soudaine et insupportable voix de fausset ? Koyo redressa vivement la tête, étonné d'entendre ce son grêle à la place des rugissements coutumiers de son supérieur. Les généraux s'agitèrent.

— Sorcellerie, décréta le doyen en reculant prudemment.

Tyber rapetissait à vue d'œil. Tout à coup, il se mit à flotter dans ses vêtements. Son poing, qu'il avait abattu pour marquer sa fureur, disparut dans sa manche trop longue et devint une menotte guère plus menaçante que celle d'un enfant de neuf ans.

— Koyo ! glapit Tyber. Fais quelque chose !

Ses yeux roulaient dans leurs orbites tandis qu'il tâtait son corps fondant. Il essaya de descendre de son siège. Impossible. Le poids de ses armes le rivait à son fauteuil.

— Débarrasse-moi de ce fourbi, exigea-t-il de son lieutenant.

D'abord figé par la stupéfaction, Koyo se remua enfin. Il s'approcha de Tyber, un curieux rictus lui fendant le visage.

— Ta mère ne t'a jamais appris la politesse, morveux ?

— Tu vas me le payer, couina le chef.

Le soldat ricana méchamment.

— Très intimidant ! Comment entends-tu me punir ? Tu vas me mordre le petit doigt, peut-être ? Ou me frapper dans les mollets ?

Les généraux hésitaient. Ils revinrent auprès de Koyo, dominant de leur haute stature le bambin qu'était devenu leur commandant.

— Il ne faut pas que nos hommes le voient ainsi ! s'exclama le premier. Seule la crainte de ses traitements tyranniques les a empêchés de se mutiner.

— Quand cela va-t-il s'arrêter ? demanda le plus vieux des officiers en désignant la forme qui se débattait sous la charge de la cuirasse et des fourreaux.

Koyo dégaina sa dague.

— Achéons-le immédiatement, suggéra-t-il. N'est-il pas temps que cette armée ait un nouveau chef ?

— Ce sera moi ! revendiqua le doyen, aussitôt monté sur ses ergots.

— Non ! rétorqua agressivement le lieutenant.

— Et pourquoi ?

— À cause de ça, clama Koyo.

Tenant fermement sa dague dans son poing droit, il ouvrit la main gauche d'un geste lent. Le couteau du ouistiti paraissait vraiment insignifiant entre ses gros doigts calleux. Pourtant, l'arme et son pouvoir de faire fondre le corps d'un homme représentaient un tel danger que les généraux refluèrent à nouveau vers la sortie.

— Et que dira-t-on aux troupes ?

— La vérité, riposta agressivement Koyo. Que j'ai tué notre bourreau.

— Tu passeras pour un héros.

— Et après ?

— C'est injuste ! s'indigna l'aîné des officiers. Tu tremblais autant que nous devant lui.

— On s'en fiche, trancha le lieutenant. Si tu ne veux pas finir comme lui, tu as intérêt à m'inventer une belle légende. Je suis le nouveau maître de cette armée.

Koyo repoussa la lourde cuirasse et abattit son poignard dans le tas de vêtements qui pendaient misérablement sur le rebord du fauteuil, au-dessus des bottes vides. Un cri rappelant les pleurs d'un nourrisson s'éleva de la masse informe. La lame frappa encore. Les vagissements faiblirent, puis ils cessèrent. Koyo jeta sa dague et rangea précautionneusement le couteau du singe dans une bourse de peau de porc. Ensuite, il endossa la cuirasse de son ancien chef. Il s'appropriâ aussi sa ceinture et ses armes.

— Allons annoncer la bonne nouvelle.

— Les hommes voudront voir le corps, le prévint un des généraux.

— Des corps, nous en possédons une bonne centaine.

— Tu le sais mieux que personne, le nargua son rival en lui rappelant sournoisement son échec contre les ennemis du sud.

Koyo l'ignora superbement.

— Choisissez-en un de la bonne taille, ordonna-t-il à ceux qu'il considérait déjà comme ses subordonnés. On va l'envelopper dans un linceul et allumer un gigantesque feu de joie.

La souris se retira à ce moment. La suite, Artos la devinait aisément. Menée par une brute telle que Koyo, rongée par les ambitions dévorantes de ses officiers, cette armée allait déchoir et disparaître. Loup ne s'était pas contenté d'anéantir Tyber, il avait aussi détruit l'œuvre de sa vie.

— Pour toi, Orise, ma bien-aimée.



Lorsqu'il vit revenir son ami, Hürtö ferma ses bouquins.

— Et ces exercices de transmutation ? s'enquit-il promptement.

— Je suis plutôt satisfait.

— Raconte-moi, insista Le Gris.

— Une colombe, un singe, un tigre, tin chat, une souris et, encore une fois, une colombe.

Le jeune Loxillion siffla, sincèrement admiratif.

— On réussit mieux dans les matières qu'on aime, protesta modestement Loup. J'adore les transformations ; elles offrent tant de possibilités.

— Je vais y mettre plus de temps et d'efforts, s'engagea Hürtö, résolu. Et toi ?

— Je dois me réserver une autre session intensive d'exercices... Dans quelques jours probablement.

— Je pourrais peut-être t'accompagner ? s'enthousiasma Le Gris. Tu m'enseignerais des trucs.

— Tu sais que je déteste te refuser quelque chose, mais...

— Ça va, l'interrompit Le Gris. Je comprends. Je ne ferais que t'embêter et te retarder.

Loup le dévisagea, l'air inquiet.

— Tu ne m'en veux pas, j'espère ?

— Pourquoi donc ? rétorqua le Loxillion. Tu as le droit d'étudier à ton aise.

— Tu es vraiment un frère, s'émut Artos.

Grâce à l'élixir composé du sang de son ami, Loup se sentait véritablement attendri. Les effets de la mixture se révélaient particulièrement puissants quand il venait tout juste de la boire.

« Je devrais peut-être en profiter pour demander pardon à Vilmela. Puisqu'elle me hait toujours autant, le défi sera de taille ! Voyons si elle résistera à la bienveillance et à la touchante contrition d'Hürtö. »

Conscient qu'il gagnerait en respectabilité s'il se rangeait, il songeait depuis peu à la nécessité de se choisir une compagne. « Aussi bien qu'elle soit jolie, excessive et batailleuse... Ça rendra ma vie conjugale moins monotone ! »



Se venger de Tyber s'était avéré plutôt facile : en un rien de temps, Artos avait mis au point le déroulement de ce premier meurtre calculé. Son prochain projet requerrait davantage de patience, qualité qui lui aurait cruellement fait défaut sans les apports involontaires de son frère de sang.

Le jour venu, il se rendit dans son laboratoire de fortune et étala devant lui les anneaux de transport. Après avoir révisé son plan, il empocha les deux joncs tressés de fins rameaux séchés, puis il revêtit un manteau sombre garni d'un large capuchon. Il glissa à son index l'anneau de jade et se retrouva dans les caves du temple des Ejba'Lians. Cette fois, ce fut un épervier qui vola sous les hautes voûtes du hall, troublant les oracles charlatanesques qui vendaient de fausses prédictions aux fidèles trop crédules.

Le petit rapace survola le bourg et atterrit dans une venelle. Là, derrière un tas d'ordures, il se transforma en rat. Il entreprit ensuite de faire la tournée des tripots et des auberges. Ayant trouvé son homme dans le cinquième bouge, il reprit son apparence elfique, se coiffa du capuchon de son manteau et s'installa discrètement à une table en retrait.

Stap était passablement ivre. Il jetait les dés avec des gestes gauches, les faisant parfois rouler sous la table. Au péril de son équilibre précaire, le chef des chasseurs se pencha bientôt pour ramasser ses précieux cubes d'ivoire. Loup en profita pour le pétrifier. Quand le colosse s'effondra, Artos se précipita vers lui.

— Stap, lança-t-il, te voilà encore bourré !

Puis, s'adressant à celui qui jouait avec le chef :

— Mon ami te doit-il quelque chose ?

Flairant la bonne affaire, le gredin multiplia par dix les pertes de son adversaire de jeu. Loup puisa dans les poches du chasseur d'esclaves, paya le filou et lui signifia de déguerpir. Dès que l'incident eut cessé d'intéresser les ivrognes témoins de la scène, le magicien leva le sortilège de pétrification pour le remplacer par un autre. Sous l'effet de cet enchantement, Stap put se redresser et s'appuyer sur l'épaule d'Artos. Toutefois, son état ressemblait à celui d'un somnambule.

— La Teigne ? balbutia-t-il, l'esprit embrumé.

— Je suis là, mentit Loup en lui tapotant le dos.

— Où allons-nous ?

— Au pays des géants.

Une fois arrivé dans la ruelle, le rebelle enfila à son doigt le premier anneau de rameaux tressés et le second à celui du colosse hébété. L'incantation les transporta au cœur d'une forêt très sombre qui se situait quelque part entre le territoire des elfes-sphinx et *Syl op Gard*. Le vertige ressenti dans le tunnel eut raison de l'estomac du chasseur. Il s'accroupit entre deux arbres et vomit la bière et le mauvais vin qu'il avait ingurgités plus tôt. Ayant annulé le dernier sortilège, Artos se plaça un peu à l'écart et attendit. Quand, à défaut de ses forces, Stap eut retrouvé sa lucidité, il se redressa.

— Sang de putain ! Qu'est-ce que je fiche ici ?

Il s'adossa pesamment contre un chêne.

— Où suis-je ? se demanda-t-il en se massant les tempes.

— Au pays des géants, répéta Loup.

Comme il s'était cru seul, le chef sursauta.

— Toi ! s'exclama-t-il en reconnaissant l'ancien mignon de Dezael.

Il dégaina.

— Ne t'approche pas, menaça-t-il en pointant ses armes.

Une expression narquoise naquit sur les lèvres du rebelle. D'un geste de l'index, il activa une force d'attraction qui agit sur le métal des lames. Stap eut beau résister, la puissance occulte lui arracha d'abord son épée, puis sa dague.

— Que me veux-tu ? le défia-t-il tout de même.

— Te faire apprécier la vie en forêt. Non loin d'ici existe un charmant sanctuaire.

— Cesse de me prendre pour un imbécile, sorcier maudit ! J'aurais dû te tuer dès mes premiers soupçons.

Artos ouvrit les mains. Une belle dague à la lame irisée se matérialisa à plat sur ses paumes tendues. L'arme scintillait d'une lueur verdâtre.

— C'est donc ça, déclara le chasseur. Tu désires te venger en me sacrifiant.

Loup secoua la tête en signe de dénégation ; une moue donnait à ses traits l'allure d'un professeur déçu par un élève obtus.

— Tu n'as jamais rien compris aux êtres que tu chasses, marchandes et brades.

Stap reculait, estimant ses chances de s'enfuir. L'instinct le poussait à chercher une issue. Cependant, sa raison lui rappelait froidement qu'il ne savait pas se défendre contre les forces maléfiques. « Comment affronte-t-on un magicien ? Combien d'autres sortilèges cache-t-il dans son sac à malices ? Jusqu'où portent ses pouvoirs ? »

L'elfe-sphinx suivait l'homme, la dague bien en main, mais mollement abandonnée le long de sa cuisse.

— Continue, l'encouragea le rebelle. Tu vas dans la bonne direction.

Les arbres se resserraient, traçant un sentier étroit et oppressant. Bientôt, Stap se trouva acculé à une paroi rocheuse marquée d'écritures et de fresques. La forêt s'étendait autour d'eux, dense et obscure. Le vent sifflait entre les faîtes des arbres, simulant une plainte aux accents monotones. Pris au piège, le chasseur ramassa une lourde branche cassée.

— Reste où tu es, ordonna-t-il à son ancien prisonnier.

— Pourquoi cette fureur ? s'amusa Loup. Puisque je te dis que je ne vais pas te tuer.

Stap hurla quand son bout de bois devint un serpent sifflant de colère. Il lâcha le corps du reptile et commença à geindre faiblement. Plus rien ne subsistait de sa morgue.

— À genoux ! exigea Artos en s'approchant. Il y a ici des elfes déchus qui peuvent se montrer très susceptibles devant l'arrogance de gens tels que toi.

Feignant d'obtempérer, Stap se recroquevilla. Il fonça, tête baissée, en direction du ventre du magicien. Avant même de

l'atteindre, il fut arrêté net par un mur invisible. Le choc fut si violent qu'il s'écroula.

— À genoux, réitéra Loup en pointant l'index.

Une douleur fulgurante irradiait dans tout le corps du chasseur.

— Obéis !

Stap se redressa tant qu'il put. Toutefois, il vacillait trop. Il dut rester assis sur ses talons.

— Pitié, supplia-t-il.

Le rebelle le dominait, une flamme cruelle dans les yeux. Pourtant, il saisit la main de son ennemi avec délicatesse. Lentement, utilisant la pointe du poignard étincelant, l'elfe blond repoussa la manche. Ensuite, il entailla l'avant-bras du chasseur sur toute sa longueur. Il fit de même avec l'autre bras. Stap pleurnichait, incapable de retrouver la maîtrise de lui-même. Il constata tout à coup que son bourreau s'était éloigné dans le sous-bois.

Le magicien regardait les arbres comme s'il ne se souciait plus de sa victime. Il murmurait des paroles dans une langue inconnue du chasseur. Le son ténu de sa voix mélodieuse se perdait par moments dans le bruissement saccadé des feuilles. « Artos parle-t-il aux arbres comme il parle aux loups ? » aurait pu se demander Stap s'il avait eu le loisir de s'attarder à ce détail.

Le chasseur se remit sur ses jambes tremblantes et marcha péniblement en s'appuyant contre les troncs. Son sang coulait abondamment. La première attaque vint d'un rameau qui le gifla brutalement. La voix de l'elfe-sphinx s'éleva, harmonieuse et paisible.

— Te souviens-tu comment tu raillais Sysdi à propos de l'humeur des forêts et de leur haine pour certains hommes ?

Stap ignora le soufflet et les paroles d'Artos. Il ne pensait qu'à fuir. Poussé par sa hâte, il se prit les pieds dans un amas de ronces. L'instant d'avant, il s'était pourtant assuré que le sol devant lui était dégagé. Les épines s'accrochèrent à ses vêtements. Le chasseur eut beau se démener, plus il remuait, plus l'étau végétal se resserrait.

— Ici, les arbres sont plus sages, poursuivit Loup. Ils ne se vengent pas des humains qui les méprisent. Non, ils les accueillent parmi eux et leur enseignent à respecter le monde sylvestre.

Les rameaux épineux des ronces s'immiscèrent dans les plaies ouvertes des bras de l'homme pour y déverser leur venin. Stap hurla, rendu hystérique par la douleur et la terreur. Sa peau devint grisâtre et se craquela. Ses doigts de pieds s'allongèrent jusqu'à faire exploser ses bottes ; ces racines de chair et de bois vert s'enfoncèrent dans l'humus riche et gras. Bientôt, le chasseur d'esclaves n'eut plus de bouche pour crier, car ses lèvres furent scellées par une sève épaisse et collante. La même substance lui obstrua le nez. Avant que le même sort ne soit fait à ses oreilles, il entendit Artos conclure :

— Je ne te tue pas. Au contraire, je t'offre une vie qui durera plusieurs siècles. Tu seras magnifique, couvert de nids et de fiente. Pendant ce temps, tu pourras rêver de l'époque où tu possédais des jambes, quand tu étais libre d'aller à ta guise souiller la nature et saccager l'existence de tes proies. Profite de ces très longues années d'inertie pour regretter tes blasphèmes contre les arbres. Expie surtout le viol d'Ylda et les humiliations faites à Sysdi.

Artos assista patiemment à la lutte de l'écorce contre les muscles et la peau. Quand le corps de Stap eut fini de se transformer en jeune hêtre, Loup en caressa le tronc. Il réduisit la taille de la dague fabriquée dans l'ancre du seigneur des ténèbres et, à l'aide de ce stylet, grava son nom en élégantes cursives : Jynabör Artos. Il inscrivit ensuite ceux de ses amis. L'elfe-iva d'abord.

— Pour toi, Sysdi, mon astucieux compagnon.

Et ensuite l'elfe-ubu.

— Pour toi, Ylda, ma douce amie.



— J'ai réussi, lança Hürtö en guise d'accueil.

— Quoi donc ? s'informa distraitemment Artos, encore bercé par le souvenir suave de sa vengeance.

— Une rainette... Presque parfaite !

Le Gris avait travaillé avec acharnement pour atteindre ce résultat.

— Selon Hodmar, les ventouses paraissaient un peu trop grandes, mais dans l'ensemble, c'était très bien.

Hürtö avait attendu avec impatience le retour de Loup pour partager avec lui sa fierté.

— Et toi ? demanda-t-il. Quel animal as-tu imité aujourd'hui ?

— Un épervier, un rat et un geai bleu.

— Personne ne te surpasse. Vraiment, je devrais t'envier, plaisanta le Loxillion.

Les deux amis sortirent du collège et circulèrent dans les rues du village. L'atmosphère était joyeuse en cette veille d'assemblée annuelle. Le Gris se souvint soudain qu'il avait reçu un message pour Artos.

— Vilmela est venue pendant ton absence.

— M'a-t-elle pardonné ? s'enquit Loup en feignant une fébrilité anxieuse.

— Que lui as-tu raconté au juste ? s'étonna le magicien à la chevelure incolore. Elle semblait véritablement bouleversée.

— Je lui ai dit la vérité... Qu'en dépit de mes moments d'égarement, je n'ai jamais cessé de la chérir. Je lui ai aussi promis

que je comprendrais si elle refusait d'oublier. Elle m'a demandé du temps pour réfléchir.

— Eh bien, je crois que sa période de réflexion est terminée, annonça Hürtö, sincèrement heureux pour son ami. Elle aimerait que tu l'accompagnes au bal, demain.

Le rebelle sourit. Il n'avait pas cru qu'il reconquerrait si aisément la belle.

— Tu m'en vois ravi ! s'exclama-t-il. Cette journée m'est bénéfique. Je pense que je vais profiter de ce courant favorable pour régler son compte à un dernier...

— De quoi parles-tu ?

— Rien, éluda Loup en constatant qu'il avait manqué de circonspection. Le geai bleu m'a donné quelques problèmes. J'y retourne.

— À cette heure ? s'objecta Le Gris, légèrement déçu. Nous aurions pu pousser notre promenade jusqu'au village du Clan des rives et aller voir la mer.

— Je t'y rejoindrai plus tard.

Maintenant qu'il avait puni les tortionnaires de ses amis, il lui tardait d'accomplir son ultime vengeance : le châtiment de son propre bourreau.



Avant d'utiliser l'anneau de jade, il empocha ceux qu'il avait façonnés dans l'ivoire. Cette fois, Loup émergea des souterrains du temple des Ejba'Liens richement vêtu, le visage à découvert, l'allure impérieuse. Dans la salle principale du temple, il alla directement vers le maître des lieux.

— Prago ! appela-t-il d'une voix spectrale.

Le prêtre fut saisi d'une douleur qui lui laboura le crâne. Quelques disciples voulurent se porter à son secours, mais le bel inconnu les menaça de son index démesuré.

— Si vous le touchez, je vous ferai subir le même sort.

Une lumière rougeoyante se mit à irradier autour du corps du Longs-Doigts. D'un geste de la main, il fit se lever un vent surnaturel qui balaya les parchemins des tables de prière. Une rumeur se répandit entre les murs sacrés et bientôt, tous les résidants accoururent. Sous le regard stupéfait des servants du temple, Artos quitta le sol. Un des doyens comprit enfin la signification de cette démonstration : ils avaient devant eux leur nouveau seigneur. Il mit un genou en terre et inclina humblement la tête !

— Bienvenu à toi, maître.

— Tu seras mon intendant, le récompensa immédiatement Artos.

En un instant, la foule se prosterna devant cet être radieux qui, à l'encontre des charlatans du temple, possédait des pouvoirs occultes manifestes.

— Par moi adviendra un nouveau règne, annonça le rebelle.

Une musique lugubre résonna sous les voûtes du temple.

— Gloire à toi, louangea un groupe de novices quand le silence fut revenu.

— Vous formerez mon corps de garde.

— Comment doit-on t'appeler, ô toi, le glorieux ? s'informa l'intendant tout juste promu.

Le manteau du sorcier s'ouvrit, ainsi que l'échancrure de sa tunique, révélant son sphinx-reptile qui sinuait sur sa gorge.

— Voici l'emblème de l'élu. Pour vous tous, je serai « Le Cobra ».

— Loué soit Le Cobra, notre maître, entonnèrent les disciples.

Les vêtements se refermèrent et la lumière astrale d'Artos s'intensifia.

— Honorez-moi, mais apprenez surtout à me craindre.

Il désigna Prago qui se tenait la tête, la bouche ouverte sur ses plaintes muettes. Soudain, des insectes et des vers sortirent de ses oreilles et de son nez. Les bestioles s'étaient gavées de la chair tendre de sa cervelle. L'ancien seigneur des lieux se raidit dans un ultime spasme, puis s'affaissa comme un vulgaire tas de chiffons.

— Je reviendrai prochainement vous dicter mes ordres, promit Le Cobra.

Il descendit lentement et, dès que son pied effleura le marbre, il se métamorphosa en serpent. Deux haies humaines se formèrent, dessinant le parcours capricieux du cobra qui gagna la sortie sans plus se soucier de ses sujets. Un lourd silence suivit le départ du magicien. Après un moment, celui qu'Artos avait désigné comme intendant exigea des plus jeunes qu'ils érigent un brasier pour brûler le corps de Prago.

À l'extérieur, le reptile sinua vers les marches, effrayant les dévots qui gravissaient l'escalier en sens inverse. Il emprunta une ruelle et disparut derrière des caisses ayant contenu le raisin du marchand de vin. Le jour déclinait et le Jynabör était pressé de se rendre au marché avant la fermeture. Il reprit l'apparence du geai bleu et fendit le ciel de Corvo.

Arrivé au-dessus de la place, il survola la scène. Couvert de bijoux et d'étoffes somptueuses, Dezael dirigeait ses activités entouré de son habituelle nuée de valets. Le gros marchand portait un masque en or qui dissimulait ce que le capuchon de son manteau ne couvrait pas.

Tels les échos d'un cauchemar qui vous reviennent au petit matin, Loup se souvint de la clairière. Pendant que, sur son ventre, le trou noir tourbillonnait au point de le paralyser, la scène du massacre

s'était tout de même gravée dans sa mémoire : Dezael avait été attaqué par un voxloc qui lui avait arraché la moitié de la main et une partie du visage. Les réminiscences du rebelle s'arrêtaient sur l'image d'un colosse à quatre mains se portant au secours du gros homme. Nourrissant ses innombrables rancunes, il n'avait cessé d'imaginer le commerçant, fidèle à lui-même, régnaient sur le marché, négociant des existences comme d'autres vendent des navets. Il ne lui était pas venu à l'idée que le détestable marchand aurait pu mourir et le priver pour toujours du plaisir suprême de sa vengeance.

Dans la section privée, les clients enivrés se levaient précautionneusement de leur fauteuil, certains soutenus par un esclave ou un commis. Le magicien devait se hâter s'il voulait agir devant témoins. Un nouveau tourment venait de s'ajouter à ceux qu'il avait prévus pour son ancien tortionnaire.

« Commençons par l'humiliation. »

L'oiseau atterrit aux pieds de Dezael. Pour le bénéfice de ses invités, le marchand s'égaya :

— Il n'est pas farouche, cet animal à plumes ! À moins qu'il ne soit stupide.

Une petite lumière bleutée éclaira un instant la poitrine du geai. L'instant d'après, Artos apparut à la face du marchand d'esclaves ; tel un spectre, il étincelait, splendide et terrifiant.

— Non ! chevrota l'énorme négociant en tremblant.

Il s'enfonça dans son siège. Le masque cachait son expression de frayeur, mais ses yeux exorbités la trahissaient. Désarmé, il appela ses gardes :

— Capturez ce... cet...

Les esclaves subirent le même sort que Prago : la tête entre les mains, ils s'écroulèrent, rendus sourds, aveugles et muets par la vermine qui leur rongeaient l'intérieur du crâne.

Spectateur involontaire de l'incident, un géant s'était tapi derrière le mur branlant d'une tonnelle pour observer la scène. Ayant reconnu les protagonistes, Lom'lin avait décidé qu'il valait mieux rester prudent. L'ami du défunt Slavad passait fortuitement par là quand il avait entendu le bêlement effrayé de Dezael. Dissimulé derrière la paroi de la gloriette, il croisa ses quatre bras sous les pans de sa lourde cape.

« Pas question que je me mêle de ça. »

Il jeta néanmoins un œil intrigué à travers la vigne qui couvrait la tonnelle.

— Artos..., murmura-t-il pour lui-même. On dirait que tu viens régler quelques comptes.

Quatre-Mains vit Loup pointer l'index d'un mouvement brutal. Le sortilège fit disparaître les vêtements du marchand qui se retrouva nu,

son corps difforme et obèse livré à l'examen dégoûté de la foule.

— Montre à tous ta monstruosité, gronda le sorcier. Fais-leur apprécier ta laideur qui n'a d'égale que celle de ton âme perverse.

Le rebelle s'approcha et retira le masque d'or. En voyant Topine, des femmes hurlèrent. Un commis se détourna pour vomir, tandis que les clients ivres s'éloignaient en titubant.

— Je crois que tu viens de perdre tes amis, ricana Artos.

La terreur clouait Dezael à son trône doré. Il leva les vestiges de sa main mutilée devant sa face tubéreuse, futile geste de défense contre l'extraordinaire puissance de son ancien mignon. La peau blafarde et huileuse du corps du marchand était tendue sur ses nombreux bourrelets, celui de son abdomen tombant misérablement sur ses grosses cuisses poilues. Le Longs-Doigts n'avait jamais pu vaincre la répulsion que lui inspirait l'immonde personnage. Pourtant, en le voyant ainsi, totalement subjugué, il jubila. Saisi d'une soudaine inspiration, il fouilla dans l'amas de chair et agrippa le pénis pitoyable. Le membre ratatiné avait perdu toute trace d'arrogance. Le Jynabör enfila un des anneaux d'ivoire sur le sexe flasque, puis il mit le sien à son doigt. Personne n'entendit l'incantation qu'il lança sitôt après.

Lorsqu'ils disparurent, Quatre-Mains frissonna. Il n'était pas homme à se laisser impressionner par de vulgaires charlataneries, mais il ne pouvait pas nier ce qu'il venait de voir. Tout le monde ayant déserté les lieux, il fit plusieurs fois le tour du trône abandonné, cherchant une quelconque trappe qui puisse expliquer l'inimaginable. Finalement, il ramassa le masque moulé dans l'or pur et il s'en fut. Une fois rentré chez lui, il déposa son butin sur le manteau d'un large foyer. Les lueurs des bougies réveillaient les chauds reflets du métal doré. Lom'lin contemplait encore le masque quand son majordome lui apporta du vin.

— Bel objet, commenta ce dernier.

— Mmmm... Aujourd'hui, Fado, j'ai appris une importante leçon.

— Laquelle, maître ?

— Il ne faut jamais encourir la colère d'un magicien.

Le tunnel de transfert projeta Loup et Dezael très loin dans les terres du nord, auprès d'un amas de roches disposées en escalier. Un large bloc aplani reposait sur le tout, donnant à l'ensemble l'apparence d'un autel : la pyramide des sacrifices.

— Je deviens nostalgique auprès de toi, ironisa Artos. Te souviens-tu ? C'est ici que, pour la première fois, tu as rencontré Grug et sa meute de loups.

— Je vais te donner tout ce que je possède, tenta immédiatement de parlementer le gros homme.

Il avait atterri sur le sol et rampait aux pieds du magicien, tel un

gigantesque lombric.

— Je me moque de tes richesses, répliqua Loup, car je viens de m'approprier les trésors du temple des Ejba'Lians. Ma fortune vaut cent fois la tienne, désormais.

Le marchand changea aussitôt de stratégie. Une lueur de défi dans le regard, il leva son ignoble faciès vers le beau Longs-Doigts.

— Vas-y ! le provoqua-t-il. Tue-moi. Libère-moi.

— Tut ! Tut ! Tut ! Dezael..., le réprimanda Artos. Tu ne t'imagines tout de même pas que je vais simplement te donner la mort.

Il choisit pourtant cet instant pour faire se matérialiser une dague au manche élégamment ouvragé. La lame scintillait d'un éclat rubis. Le rebelle en appliqua le plat contre l'épaule de l'homme qui couina puis hurla. L'air s'emplit immédiatement de l'odeur de sa chair brûlée.

— Tu connais bien cette puanteur, n'est-ce pas ?

L'arme fut déplacée sur une de ses larges fesses molles. La peau grésilla, mais le cri du marchand couvrit le petit pétilllement discret. Incapable d'en supporter davantage, il sombra dans l'inconscience.

— Parfait ! déclara le rebelle. Maintenant, le vrai plaisir va commencer.



Quand Dezael revint à lui, il était étendu sur le gros bloc de pierre, au sommet de la pyramide. Aucun lien ne le retenait. Pourtant, il paraissait rivé à la surface râpeuse, comme si on l'y avait collé.

— J'espère que tu as bien récupéré, lança Loup en surgissant dans le champ de vision de sa victime. Je te le souhaite, car, à partir de maintenant, tu n'auras plus le loisir de t'évanouir.

Le sorcier souleva une coupelle. Elle contenait une potion onctueuse et tiède qu'il versa sur le corps de son prisonnier.

— Cette substance possède des propriétés étonnantes.

— Artos, je t'en prie, voulut plaider le marchand.

— Grâce à cette huile, poursuivit l'elfe-sphinx, aucune souffrance ne te sera épargnée, elle te gardera éveillé quelle que soit l'intensité de ta douleur.

— Ne pouvons-nous pas essayer...

Loup fit claquer les doigts de sa main droite, allumant au bout de son index une jolie flamme dansante. Dans une caresse provocante, il glissa le doigt sur le ventre de l'obèse, lequel s'embrasa comme une torche. Ignorant les cris de l'homme immolé, le sorcier expliqua calmement :

— Cuit, tu seras plus facile à dépecer.

Quand le feu eut consumé la peau, les poils et les cheveux, Artos

l'éteignit. Utilisant sa belle dague rougeoyante, il coupa les deux mains à la hauteur des poignets.

— Pour m'avoir souillé avec elles.

Il sectionna l'oreille épargnée par le voxloc.

— Pour m'avoir obligé à y murmurer des propos impudiques.

Il trancha la langue.

— Pour l'avoir tant de fois glissée dans ma bouche.

Puis il plaça la lame ensanglantée sous les testicules.

— Pour m'avoir volé mon enfance.

Ensuite, le Longs-Doigts retira sa tunique. Sur sa poitrine, le loup hurla. Le sang coulait sur l'autel, emplissant l'air de son parfum unique. Le sorcier ramassa les morceaux de chair tranchée et les jeta dans les marches formées par l'empilement des roches. Bientôt, ils furent là. Les membres de la meute observaient la scène en reniflant la brise. Seuls les louveteaux gravirent le promontoire : tel était le pacte conclu entre Grug et le protecteur de sa race. Comme les petits de toutes les espèces, les jeunes loups avaient une allure enjouée et mutine ; leurs yeux curieux luisaient du plaisir anticipé de goûter la chair qui embaumait. Ils étaient si beaux qu'on aurait voulu les caresser et participer à leurs jeux.

— Voilà le tourment que j'ai inventé pour toi.

Un premier louveteau s'empara du pénis sectionné. Son frère lui sauta sur le dos pour lui disputer le membre encore chaud.

— Puisque leurs aînés ne leur ont pas encore enseigné à tuer proprement, ton supplice se prolongera jusqu'à l'aube.

Dezael vomissait son sang, le regard cruellement lucide.

— Ils attendront la fin pour te dévorer le cœur, poursuivit Artos. Mais tu succomberas. Oui ! Tu périras... sous les dents de l'innocence.

Le cœur de Dezael flancha bien avant que les louveteaux n'aient pu le consommer en entier. À la demande du Longs-Doigts, Grug et ses pairs emportèrent la carcasse, ne laissant que la tête sur l'autel maculé. Dans le roc, Artos grava une épitaphe : « Ici gisent les rêves trop purs d'un jeune magicien. Abandonné, livré aux monstres humains, il a découvert l'inanité de l'espoir. En paiement de sa désillusion, il détruira la beauté du monde. »

— Pour moi, Loup, l'enfant mort à jamais.



Les lunes étaient perchées haut dans le ciel étoilé quand le rebelle rejoignit son ami au bord de la mer.

— Te voilà enfin, lança joyeusement Hürtö.

Sa légèreté fondit devant la mine défaite d'Artos.

— Qu'y a-t-il ?

Le beau magicien se laissa pesamment tomber sur le sable blond de la plage.

— Je t'en prie, s'alarma Le Gris. Dis-moi ce qui se passe. Qu'est-ce qui te bouleverse à ce point ?

— ...

— Loup ?

— Ne m'appelle plus ainsi, gronda le rebelle.

— Pourquoi ?

— Ce surnom appartient au passé, et cette époque doit être enterrée.

— Si tu veux, concéda Hürtö. Mais ce n'est pas une raison pour faire une tête pareille.

— Je vais devoir assumer une lourde charge et j'ignore si j'en suis digne.

— De quoi parles-tu, bout de misère ? s'impatienta le Loxillion.

— Un malheur s'est produit.

— Où ? Quand ? questionna Le Gris, atrocement angoissé.

— Janis, la chef du Clan des rebelles..., commença Artos, la mine désemparée. Elle est morte. Son époux l'a retrouvée dans son lit, un poignard planté dans la poitrine. Selon toute apparence, elle se serait suicidée.

— Je n'arrive pas à le croire.

Sous le choc, Hürtö secouait la tête.

— J'ai dit la même chose à ceux qui sont venus me prévenir, raconta le rebelle d'une voix éteinte. Ils m'ont aussi demandé de les représenter demain, à l'assemblée annuelle. Ils désirent que je me porte candidat à la succession de notre pauvre Janis.

— Et tu as accepté ?

Loup ne répondit pas immédiatement.

— Peut-être que je ne serai pas le seul postulant, soupira-t-il enfin. Peut-être que j'éviterai ce fardeau.

— Tu l'as pourtant déjà convoité, lui rappela son ami sans complaisance.

— Tu oublies que j'ai traversé les épreuves du château des miroirs, se défendit le Jynabör. Je me suis débarrassé du sphinx parasite qui me perturbait en ce temps-là. Je ne nourris plus qu'une ambition désormais : devenir grand maître de magie... Avec toi !

— Dans ce cas, refuse.

— Et mon sens du devoir, qu'en fais-tu ? objecta sournoisement le rebelle. Le bien collectif prévaut sur les intérêts individuels, tu le sais comme chacun de nous.

— J'en conviens. Toutefois...

— J'accepterai la responsabilité si elle m'échoit, déclara Artos en courbant humblement l'échiné. Et je renoncerai à la magie.

— Non ! se récria Le Gris. Ce rêve, nous le caressons depuis toujours. Tu ne peux pas abandonner.

— Comment ? Hodmar s'opposera à un double emploi. Il soutiendra que je serai distrait dans mon apprentissage.

— Je parlerai à notre maître, riposta fougueusement Hürtö. Je le convaincrai que tu sauras t'acquitter correctement de toutes tes tâches. Au besoin, je t'aiderai dans ta formation... Comme au moment de ton retour.

— Oui, mais... Tu connais Hodmar. Il peut se montrer très opiniâtre.

— Pas autant que moi, répliqua le Loxillion en avançant résolument le menton.

Loup eut un sourire entendu.

— Nous sommes frères de sang, lui rappela Hürtö. J'ai juré que je te supporterai quoi qu'il advienne. Voici le moment de tenir ma promesse.

Pas un seul instant Artos n'avait douté que son ami agirait de la sorte. Jamais le vieux mage n'aurait fléchi si le rebelle avait lui-même défendu sa cause. Par contre, il ne refuserait rien à son disciple favori.

— Est-ce que tu te sens plus serein maintenant ? demanda Le Gris. Artos opina doucement.

— Alors, je te laisse. Je vais immédiatement discuter avec Hodmar. Il m'écouterait ; je ne le lâcherai pas tant qu'il n'aura pas accepté.

Hürtö ramassa son sac et y rangea ses manuels. Il allait partir quand un détail le fit se raviser.

— Loup ?

— Ne m'appelle plus ainsi ! s'entêta le Jynabör.

Le Gris haussa les épaules. « Un autre caprice qui lui passera », pensa-t-il.

— Bon... Qu'as-tu là ?

— Où ça ? parut s'inquiéter le rebelle.

— Là, sur ta tunique... On dirait du sang.

Distraitement, Artos lissa le tissu souillé de sa manche.

— Oh, ça ! Je me suis blessé en affûtant un couteau, mentit-il sans sourciller. Un bête accident.

— Tu devrais être plus prudent.

— Mmmm...

— Sérieusement, insista Le Gris, compatissant.

— Ce que tu peux être agaçant parfois ! rouspéta Loup en cherchant tout de même à se montrer plus attendri que véritablement irrité. Je ferai plus attention à l'avenir. Ça te va comme ça... grand frère ?

Une fois seul, Artos contempla la mer magnifiée par les lueurs

lunaires. Il savoura ce moment comme un fruit délicieux. Le supplice de Dezael lui avait procuré un sentiment si grisant qu'il n'avait pas pu résister au désir d'assassiner immédiatement Janis, son ancienne rivale du Clan des Jynabör.

Un meurtre sans fioritures ni émotions, pour le simple plaisir de voir la vie s'éteindre dans les yeux horrifiés de la dame. Ce souvenir lui procura une grisante euphorie ; il commençait à apprécier les effets pervers de sa duplicité et la portée réelle de son pouvoir. Il se releva et se dévêtit.

« Orise, ma bien-aimée, dans quelques siècles, nous serons réunis. Dès que je serai devenu grand maître, j'aurai la capacité de te faire renaître. Alors, nous débiterons un règne à nul autre pareil. »

Lentement, il pénétra dans la mer. Le froid mordant le saisit.

« J'aurai besoin du sang d'une femme qui m'aime », se rappela-t-il en nageant dans les flots.

Il songea à Vilmela et décida qu'il la séduirait la nuit suivante, après le bal de l'assemblée annuelle. L'idée de la posséder accrut son excitation.

« Mais cet amour ne me suffira pas. Il me faudra le seul qui me soit interdit. »

Il revint vers la rive, tordit sa belle chevelure et s'essuya à l'aide de sa tunique. Son corps appelait les caresses les plus improbables.

« Je prendrai l'amour de l'âme sœur d'Hürtö. »

Le défi le stimulait déjà.

« Je lui volerai celle qu'il adore. »

Son rire couvrit un moment la rumeur de l'océan.

Le lendemain, Artos fut nommé chef du Clan des rebelles. Cette fois, il réussit sans difficulté l'épreuve soumise par les Anciens. Son unique adversaire, un Longs-Doigts très respecté dans la communauté des Jynabör, subit un mystérieux malaise qui l'empêcha de finir la compétition. Faute d'opposition, celui qui avait vécu quatre années chez les humains fut proclamé vainqueur. Il prononça avec gravité et conviction le serment des chefs, promettant de protéger, guider et supporter ses pairs. Il termina sa brève allocution en faisant l'éloge de celle qui l'avait précédé dans ses fonctions. Soulignant l'horreur de la mort de Janis, il exprima le regret de n'avoir pas perçu sa détresse.

— Soyons plus attentifs à ceux qui souffrent. Prêtons notre secours à ceux qui comptent sur notre force.

Grâce au sang d'Hürtö, Artos parvint à donner à sa déclaration des accents d'émotion et de sincérité qui touchèrent les elfes-sphinx. Vilmela pleura.

Elle pleura aussi après le bal, en hommage au plaisir fulgurant que son amant lui procura.

— Dis-moi que tu m'aimes, exigea-t-elle en se blottissant contre son corps musclé.

Sur le ventre du sorcier, derrière la peau de l'enfant sacrifié, l'étoile noire aspirait l'énergie de la belle femme. Loup lui caressa les reins et sourit. En toute circonstance, il n'oubliait jamais de respecter le précepte que lui avait enseigné le seigneur des ténèbres : offrir ce que l'autre n'a pas demandé et lui refuser ce qu'il espère.

— Les mots ne valent rien, prétextait-il. Je ne te ferai pas l'affront de te bercer de belles paroles.

— Pourtant...

Le rebelle s'assit auprès de Vilmela et frotta ses mains l'une contre l'autre. Un superbe couteau à la lame gracieusement effilée pointa bientôt hors de son poing.

— Un présent, annonça-t-il à sa compagne.

— Je ne...

— Je l'ai fabriqué expressément pour toi. Ne le trouves-tu pas magnifique ?

Il était impossible de nier la perfection de l'outil : le manche de nacre incrusté de pierres précieuses était vraiment ravissant.

— En effet, mais qu'en ferai-je ?

— Tu penseras à moi quand tu le regarderas.

— Je n'ai pas besoin de prétextes pour songer à toi, minauda la jeune femme.

— Un jour, il te servira, présagea Artos.

Vilmela accepta le cadeau et embrassa lascivement son amant. Elle rangea au fond de son âme son désir de tendres déclarations et referma ses cuisses autour des hanches d'Artos.

— Aime-moi, réclama-t-elle dans un râle.

— Je dois partir.

— Mais... Nous sommes en pleine nuit ! protesta la belle.

— Désolé. Il faut que j'étudie. Hürtö m'attend.

— Non ! supplia Vilmela.

— N'agis pas comme une enfant capricieuse, la gronda Artos.

Il s'habilla promptement, le dos tourné pour bien marquer sa détermination.

— Tu ne peux pas me faire ça. Pas le jour de notre réconciliation.

— Comprends-moi bien, trancha le rebelle en se dirigeant vers la porte. Désormais, mes jours appartiennent à la communauté et mes soirs, à ma formation de magicien. Je l'ai voulu ainsi et, si tu m'aimes comme tu le prétends, tu accepteras mes obligations et mes ambitions.

Pour la troisième fois, la jeune femme pleura ; sa frustration balaya en un instant toutes les joies de sa journée.

— Tu es un monstre ! hurla-t-elle quand la porte se referma.

Artos sourit en s'éloignant. Ses sphinx s'agitaient : l'étoile noire tourbillonnait, le loup réclamait du sang et le serpent se préparait à l'attaque.

« Un monstre », se moqua-t-il en songeant à ce que dissimulait son masque maintenant parfait de citoyen irréprochable, de fiancé sérieux et d'ami fidèle.

« Je suis le produit de la perversité des hommes, de la naïveté des elfes et de la complicité des esprits malins. Je suis un être aux multiples visages et un jour, je broierai le monde dans une étreinte mortelle. Je suis Le Cobra, le libérateur de Korza ! »

Épilogue

Dans le temple de l'esprit des sphinx, les rideaux masquèrent l'immense miroir sculpté à l'effigie de Danze, la grande prêtresse Nagù. La tête géante de Koros pivota vers le seigneur du lieu sacré. Demma l'imita. À la demande de Pomgalion, la gardienne du futur venait de projeter les images de l'avenir du garçon enlevé par les humains.

— Quelle misère ! s'affligea le maître des destins.

Il ne trouvait plus le repos depuis qu'il avait refusé de modifier les souvenirs du jeune rebelle.

— Jynabör Artos... Son délire fera trembler le ciel, la terre et les océans...

Même en sachant qu'il avait agi en toute rectitude, dans le respect des lois de la nature, et même convaincu qu'il lui était impossible d'intervenir dans les événements annoncés par la prophétie, les conséquences outrageusement funestes de sa décision faisaient douter le puissant esprit. Ses yeux argentés scintillèrent dans la pénombre.

— Père, le pria doucement Demma, rappelle-toi que d'autres destins interfèrent. N'oublie pas non plus que ma vision ne dépasse pas l'achèvement de la première prophétie.

— Et qu'annonce la seconde ? s'enquit la gardien du passé.

— Nul ne le sait, mon frère. Si j'en crois l'oracle, la suite ne sera révélée que dans plusieurs siècles.

— Que faire alors ?

— Ne perdons pas espoir, recommanda Demma.

Pomgalion acquiesça. Toutefois, un pli amer marquait son front taillé dans le roc. Il ne put s'empêcher de maugréer :

— Les humains disposent déjà de beaucoup d'atouts pour se pourrir l'existence. Pourquoi a-t-il fallu qu'ils s'attirent les foudres d'un redoutable sorcier ?

— Qui sait ? répliqua l'esprit du futur. Cette voie tortueuse les conduira peut-être à la sagesse.

— Peut-être as-tu raison, ma fille, reconnut-il. Enfin, si tu l'ignores, personne ne peut rien affirmer.

Il arrondit les lèvres et souffla doucement. Une bulle cuivrée flotta hors de sa bouche et s'éleva à la hauteur de ses yeux. À l'intérieur, deux garçons de treize ans gravissaient un sentier escarpé. Arrivé au sommet, le plus grand, un très bel adolescent blond, désigna à son compagnon un immense portail d'acier. Ensuite, sous la surface cuivrée, les esprits des sphinx virent Artos et Hürtö courir sous la pluie

battante qui tombait hors de La Grotte. Quand apparurent les loups et les fantômes, le jeune rebelle déposa un petit cristal au pied du monument enchanté. Le mirage du piège à illusions disparut et l'image se figea dans la bulle.

Ces souvenirs proviennent de la mémoire d'Artos, déclara Koros. Je les y ai recueillis.

— Je sais, lui répondit Pomgalion, je les avais conservés.

Le maître des destins claqua la langue de dépit.

— Il aurait suffi de si peu, déplora-t-il. Un petit geste aurait pu changer la destinée des races pensantes...

Dans la sphère, les deux garçons contournèrent le bloc ensorcelé et s'élancèrent vers un sous-bois. À ce moment précis, les souvenirs factices que l'esprit des destins avait refusé d'insuffler à Artos se mirent à défiler. Dans cette version inventée de l'existence de Loup, le jeune rebelle agissait avec une circonspection qu'il aurait pu choisir d'exercer durant ce jour fatidique : dominant son excitation et son impatience, il s'arrêtait, rebroussait chemin et ramassait le cristal couvert de boue.

— C'est plus prudent ainsi, lançait-il à son ami qui frissonnait sous l'averse.

— Vite, Loup, le suppliait Le Gris, je suis déjà complètement trempé.

Ainsi, à compter de cet instant, tout le reste de l'histoire d'Artos empruntait une autre voie. Le piège à illusions ayant été réactivé, Stap et Flip s'enfuyaient, chassés par la menace fictive des loups. Le lendemain, victime d'un refroidissement, Hürtö reniflait abondamment, tandis qu'Artos se faisait punir pour avoir utilisé les larmes de dragon. Dans sa grande mansuétude, Hodmar acceptait tout de même que le talentueux Jynabör accède à la classe d'élite, auprès de son jumeau spirituel. Pour sa part, Zeynon échouait son examen et passait quelques jours à l'infirmerie pour soigner ses yeux exorbités.

— Pour le malheur des races pensantes, conclut Pomgalion, je n'ai pas pu échanger les abominables souvenirs d'Artos contre ceux-ci, plus paisibles. Son destin est inéluctable... Et avec lui, celui de toutes les nations d'Anastavar.

— La prophétie s'accomplira donc ? en déduisit Demma.

— Oui ! se désola son père. Le monde connaîtra la rupture et le retour de l'obscur. La blanche magie des sphinx devra affronter la noire sorcellerie des temps anciens, et les peuples de demain seront déchirés par les conséquences du schisme des mages.

La bulle de chimères éclata.

— Oui, la prophétie s'accomplira, répéta Pomgalion, vaincu.

Dans le miroir du futur, Demma projeta une fois de plus les scènes d'un avenir funestement sombre. La nature périssait, corrompue par des nuages et des vapeurs maléfiques, et les elfes-sphinx étaient chassés de leur refuge séculaire. Dans leur exil, les Longs-Doigts s'alliaient avec leurs cousins humains. Puis éclataient la guerre et le chaos. Le paysage devenait rouge. Ils mouraient par milliers, côte à côte, unis dans le même combat. Tout les séparait, les uns épris de pouvoir, les autres rêvant d'harmonie. Pourtant, ils luttaient ensemble : les hommes et les elfes se découvraient frères, et dans ce sacrifice offert au nom de la liberté et de la dignité, ils devenaient frères de sang.

Table of Contents

Le cours des saisons d'Anastavar

Prologue

- 1 -

- 2 -

- 3 -

- 4 -

- 5 -

- 6 -

- 7 -

- 8 -

- 9 -

- 10 -

- 11 -

- 12 -

- 13 -

- 14 -

- 15 -

- 16 -

- 17 -

- 18 -

- 19 -

- 20 -

- 21 -

Épilogue